



LES ARCHITECTES-CONSEILS DE L'ÉTAT

SÉMINAIRE VALENCIA 3-6 OCT 2024

#30

EAUX FORTES
VALENCIA, ARCHITECTURES
ET TERRITOIRES

#30

EAUX FORTES VALENCIA, ARCHITECTURES ET TERRITOIRES

SÉMINAIRE À VALENCIA DU 03 AU 06 OCTOBRE 2024

CORPS DES ARCHITECTES-CONSEILS DE L'ÉTAT
MINISTÈRE DE L'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE ET DE LA DÉCENTRALISATION
MINISTÈRE DE LA TRANSITION ÉCOLOGIQUE, DE LA BIODIVERSITÉ, DE LA FORÊT, DE LA MER ET DE LA PÊCHE
MINISTÈRE DE LA CULTURE

ACTES PUBLIÉS EN MARS 2025


ARCHITECTES
CONSEILS DE L'ÉTAT

AUTEURS, ACTEURS

Cet ouvrage "*Eaux fortes, Valencia, architectures et territoires*" est le trentième de la série Conseil, restituant la teneur des séminaires annuels des architectes-conseils de l'État. Il est consacré au séminaire des architectes-conseils de l'État qui s'est déroulé à Valencia, en Espagne du 03 au 06 octobre 2024.

Il est publié à l'initiative du Corps des architectes-conseils de l'État, avec le concours de la direction générale de l'Aménagement du logement et de la nature, du ministère de l'Aménagement du territoire et de la Décentralisation, du ministère de la Transition écologique de la Biodiversité de la Forêt et de la Mer et de la Pêche et de la direction générale des patrimoines et de l'architecture du ministère de la Culture.

La responsabilité éditoriale incombe au bureau du Corps des architectes-conseils de l'État élu pour l'exercice 2024, composé de :

- Aline HANNOUZ, présidente,
- Lionel ORSI, premier directeur,
- Laure MARIEU, deuxième directrice,
- Guillaume BENIER, secrétaire général,
- Isabelle DEFOS DU RAU, trésorière,
- Paul BOUVIER,
- Philippe CHALLES,
- Sandrine CHARVET,
- Sandra PLANCHEZ.

La coordination éditoriale et le contenu rédactionnel de ce numéro ont été assurés par Jean-Louis VIOLEAU, Frédéric FLOQUET et Mónica GARCÍA architectes, Aline HANNOUZ, Isabelle DEFOS DU RAU et Philippe CHALLES.

Le bureau remercie vivement tous les participants à ce séminaire et en particulier :

- Les représentants du ministère de la Culture :

- Jean-François HEBERT, directeur général des patrimoines et de l'architecture
- Hélène FERNANDEZ, directrice, adjointe au directeur général des patrimoines et de l'architecture, chargée de l'architecture

- Les représentants du ministère de l'Aménagement du territoire et de la Décentralisation et du ministère de la Transition écologique de la Biodiversité de la Forêt, de la Mer et de la Pêche :

- Marie DEKETELAERE-HANNA, membre associée, section habitat aménagement et cohésions sociale, inspection générale de l'environnement et du développement durable (IGEDD)
- Patrick BRIE, adjoint à la sous-directrice d'urbanisme et paysages, direction générale de l'aménagement du logement et de la nature

- L'Ambassade de France en Espagne :

- Olivier DELTEIL, conseiller développement durable et industrie-Service économique régional

- Le groupement d'intérêt public l'Europe des projets architecturaux et urbains (GIP EPAU) :

- Jean-Baptiste MARIE, directeur général

- La mission interministérielle pour la qualité des constructions publiques (MIQCP) :

- Mireille GUIGNARD, secrétaire générale

- L'Institut Français de Valencia :

- Maxime HENRI-ROUSSEAU, directeur

- Les intervenants des visites, tables-rondes, ateliers et conférences :

Tarik ABD EL GABER, Enrique AGUILAR VALLS, Josep Vicent BOIRA MAIQUES, Fernando CASTRO FLÓREZ, Marie DEKETELAERE-HANNA, Christine DESMOULINS, Hélène FERNANDEZ, Frédéric FLOQUET, Mónica GARCÍA, Antonio GARCIA CELDA, Mireille GUIGNARD, Arancha GURREA NOZALEDA, Maxime HENRI-ROUSSEAU, Luis Fco HERRERO GARCÍA, Francisco LEIVA IVORRA, Alberto LORENTE SAIZ, Jean-Baptiste MARIE, Nuria MATARREDONA DESANTE, Mar ORTEGA-REIG, Pablo PEÑÍN LLOBELL, Isabelle REGNIER, Françoise RISTERUCCI, Alberto RUBIO GARRIDO, Carles SANCHIS IBOR, Adrian TORRES ASTABURUAGA, Marta VALL-LLOSSERA FERRAN, Jean-Louis VIOLEAU, Àngel MARTÍNEZ BALDÓ, Antonio CORTÉS FERRANDO, Germán RODRIGUEZ FONTANA, Laura DE LA FUENTE GARCÍA, Mar FERRER SÁEZ, Ignacio DIEZ

- les institutions valenciennes et les hôtes du séminaire :

- IVAM, Institut Valencià d'Art Modern
- MuVIM, Museu Valencià de la Il·lustració i de la Modernitat
- Museu Belles Arts València
- UPV, Universitat Politècnica de València
- ETSA, Escola Tècnica Superior de Arquitectura de València
- Departamento de Proyectos Arquitectónicos de la ETSAV
- CSCAE, Consejo Superior de los Colegios de Arquitectos de España
- COACV, Col·legi d'Arquitectes de la Comunitat Valenciana
- CTAV, Colegio Territorial de Arquitectos de Valencia
- IFV, Institut Francès de València
- TEM, Teatre El Musical, Cabañal
- IVE, Instituto Valenciano de la Edificación
- MVC, metrovacesa
- La Marina Auxiliante, Cabañal
- La Comunidad de Pescadores, El Palmar
- La Comunidad de propietarios Espai Verd

Le bureau tient également à remercier les personnes ayant contribué activement à la préparation du séminaire :

- Marie DEKETELAERE-HANNA,
- Frédéric FLOQUET,
- Mónica GARCÍA MARTÍNEZ,
- Maxime HENRI-ROUSSEAU
- Jean-Louis VIOLEAU,
- Stéphanie ROUGET pour sa fidèle assistance administrative,
- Tous les architectes-conseils et contributeurs espagnols qui ont bien voulu lui confier leurs textes, photos et croquis reproduits dans ce numéro.

La version numérique de cet ouvrage est consultable sur le site des architectes-conseils de l'État <https://www.architectes-conseils.org>

La maquette et la mise en page de cet ouvrage ont été réalisées par Claire DUPUY ROUQUETTE, et sa relecture par LES POINTS SUR LES A.

Le reportage photographique du séminaire a été confié à Sergio FALOMIR GARCIA, ainsi que le film, sous la direction de Sandra PLANCHEZ, avec la voix off d'Adèle FERRIER et la musique de SWEET SCOPE.

Illustration couverture : Francisco LEIVA IVORRA

PRÉAMBULE

Aline HANNOUZ, présidente du Corps des architectes-conseils de l'État 8

CONSIDÉRATIONS EUROPÉENNES

Une action collective pour la sauvegarde de notre culture architecturale
Marta VALL-LLOSSERA FERRAN 14

Discours, les enjeux environnementaux partagés autour de l'eau
Olivier DELTEIL 16

Discours, la politique de l'architecture portée par le gouvernement
Jean-François HÉBERT 18

L'eau un itinéraire Européen
Jean-Baptiste MARIE 20

EAUX FORTES, VALENCIA ARCHITECTURES ET TERRITOIRES, RESTITUTION EN CINQ SÉQUENCES 22

#1 VALENCIA, APPROCHES HYDRO-GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET URBAINE 26
. Synthèse des conférences, par Jean-Louis VIOLEAU, Mónica GARCÍA ET Frédéric FLOQUET 28
. Du peuplement de la plage au quartier du Cabanyal, par Luis F HERRERO 39

#2 PARCOURIR LE TERRITOIRE DE VALENCIA AU FIL DE L'EAU 48
Retour sur trois itinéraires par Mónica GARCÍA et Frédéric FLOQUET :
. Les visages contrastés du littoral 52
. Valencia et le lit de la Turia, une relation ville-fleuve essentielle et tourmentée 60
. A la lisière de la huerta nourricière, imbrications d'architectures et de cultures maraîchères 66

#3 CE QUE L'EAU NOUS APPREND DE L'INTÉRÊT GÉNÉRAL 72
Tables rondes et outils 74
. L'eau, la gouvernance et le projet par Marie DEKETEKAERE HANNA 74
. Coopération européenne et Gouvernance multi-niveaux
Le cas du programme de coopération URBACT par Alberto LORENTE SAIZ 82
. De l'intérêt public en architecture...et en urbanisme ? par Jean-Louis VIOLEAU 84
. La MIQCP aux côtés des ACE, des outils formidables pour stimuler l'ambition des maîtres d'ouvrages par Mireille GUIGNARD 88

#4 ATELIERS 92
. L'eau et la gouvernance de l'eau, "avec qui construire"? par Maxime HENRI-ROUSSEAU et Frédéric FLOQUET 97
. L'eau à la source du projet de ville, "où construire" nos habitats? par Christine DESMOULINS et Francisco LEIVA YVORRA 105
. Évolutions littorales, "comment construire"? par Isabelle REGNIER et Alberto RUBIO GARRIDO 111

#5 CONSIDÉRATIONS MARGINALES, La goutte d'eau qui a fait déborder le vase
Conférence de clôture par Fernando CASTRO FLOREZ 120

CONTRIBUTIONS 136

THÉORIES, CONSTATS, ET NOS MISSIONS ACE ?
1· Des risques au projet, du projet aux risques, quelle dialectique ? Christine DESMOULINS, critique d'architecture 141
2· Identité géographique / identité climatique, Francisco LEIVA 142
3· La Paëlla, Pierre BOLZE 146
4· Auto-analyse d'un drame annoncé, Mónica GARCÍA et Frédéric FLOQUET 148
5· Défis mondiaux, perspectives locales, le potentiel de transformation de l'architecture dans un contexte en mutation, Nuria MATARREDONNA DESANTE 150
6· Des catastrophes pour pressentir ce qui nous attend, Yannick GOURVIL 152
7· Boue, Alberto RUBIO GARRIDO IVE 158
8· A l'épreuve du réel, Hervé DUBOIS 162
9· Contribution aux actes de Valencia, Catherine JACQUOT 164
10· Nous n'avons rien vu à Valencia, Pierre JANIN 166
11· Extrait de notes prises lors du séminaire, Muriel PAGÈS 169
12· Aperçus d'une catastrophe annoncée, Raphaëlle SEGOND 170
13· Carnet d'un voyage à Valencia, Lucas MEISTER 172
14· Eaux fortes, Sandra PLANCHEZ et Sandrine CHARVET 174
15· Quelques mots sur un désastre, Stéphane MAUPIN 175
16· L'importance d'une gestion intégrée de l'eau, l'expérience du canal du Midi, Laure MARIEU 176
17· L'eau comme vecteur de projet, quelques exemples dans la Marne, Caroline POULIN, 178

ARTICLES
18· Le géographe Valencien de référence sur la DANA, Josep VICENT BOIRA 180
19· Du territoire à la parcelle, Joël-Yves GAUTIER 182

CONFÉRENCE DE FERNANDO CASTRO FLOREZ
Texte original 184

PROCHAIN SÉMINAIRE
Lionel ORSI, premier directeur du Corps des architectes-conseils de L'État 196

ANNEXES
Bibliographie 202
Sitographie 203
CV intervenants 204





ALINE HANNOUZ
PRÉSIDENTE DES ARCHITECTES CONSEIL DE L'ÉTAT

Après les inondations de Valencia, à l'heure où nous rédigeons ces actes, la tragédie de Mayotte nous interpelle de nouveau. La gestion récurrente de l'urgence ne doit pas masquer la nécessité impérative d'une gestion à long terme des risques, un projet planifié et circonstancié ne devant pas être considéré comme incompatible avec la rapidité des actions.

Il est indispensable que soient mobilisés des outils de réflexion et de formalisation adaptés, permettant de croiser et de coordonner des "solutions fondées sur la nature" et des aménagements structurants. Cette démarche doit permettre la mise en cohérence de dimensions locales et internationales (infrastructures comprenant les canaux, ...). La quête est celle d'un urbanisme projeté tenant compte des lieux, programmé afin de ne pas avoir continuellement à réparer. Le rôle régulateur de l'état est déterminant pour la réussite de cette approche, en intégrant la notion de solidarité urbaine.

Nous nous sommes rendus à Valencia trois semaines avant la catastrophe provoquée par la goutte froide DANA, motivés par les caractéristiques à la fois spécifiques et universelles de cet espace méditerranéen, aux premières loges des conséquences du réchauffement climatique. Nous étions intéressés par les contrastes d'un territoire attractif dans lequel s'imbriquent et se superposent de multiples activités, sur un substrat hydraulique omniprésent et complexe, et sur lequel s'exercent de fortes pressions foncières.

En ce lieu cohabitent les espaces naturels humides de l'Albufera, les vastes espaces agricoles irrigués (chargés d'histoire) de la huerta, et les développements urbains de la cité de Valencia. Une complémentarité singulière et fragile, entre ville et campagne nourricière, s'y déploie.

La question de la gestion de l'eau et de la protection par rapport à ses dangers est présente à Valencia selon des échelles diverses d'aménagement du territoire, ceci allant jusqu'au spectaculaire détournement du fleuve Turia. Le territoire Valencien est marqué par des structures de gouvernance (locales et européennes) dans lesquelles le poids de la région est déterminant, ceci pouvant être vecteur d'enseignement pour le territoire français.

Nous avons eu la chance de réunir un panel d'interlocuteurs très important pour ce séminaire à Valencia, ceci permettant une approche multifactorielle de l'eau dans l'aménagement du territoire : architectes, géographes, philosophes, acteurs locaux (parcs naturels, pêcheurs, promoteurs immobiliers, ...). Une excellente alchimie s'est instituée durant ce séminaire entre les représentants de l'Espagne et de la France. Nous nous sommes félicités de la présence d'intervenants importants de l'État : ministère de la Transition écologique en Espagne, Institut Français, Ambassade de France en Espagne, Direction générale des patrimoines et de l'architecture, Mission interministérielle pour la qualité des constructions publiques, inspection générale de l'environnement et du développement durable, le groupement d'intérêt public à vocation interministérielle "l'Europe des Projets Architecturaux et Urbains" ...

Le titre du séminaire "Eaux Fortes" porte en lui une double lecture de l'eau, à la fois élément naturel facteur de risque dont il faut se protéger et force structurante des lieux où nous vivons (berceau de nos habitats humains). Ce titre porte également en lui une dimension artistique et culturelle, adaptée à Valencia et à son territoire.

La DANA lui a malheureusement conféré un sens tragique prémonitoire, soulignant l'urgence de faire évoluer nos habitats, une urgence dans laquelle nous sommes tous impliqués. Nous avons ressenti, à travers les conférences données lors du séminaire, la difficulté à pérenniser le portage permanent et actuel d'un aménagement du territoire prospectif, tenant compte des risques du réchauffement climatique et de ses conséquences hydrauliques.

A travers les visites de site, nous avons pu nous interroger sur le thème de l'eau en tant que bien commun fondamental. La gestion coopérative de l'irrigation de la huerta nous ont été présentées, ainsi que la chaîne structurante reliant production agricole, marchés urbains et port. Le détournement du fleuve Turia nous a interpellé, ainsi que les tracés urbains successifs, de moins en moins calqués sur la trame hydraulique.

La préservation du quartier maritime du Cabanyal et son évolution, en rupture avec une urbanisation côtière forcée de la région, nous ont été exposées, ainsi que des projets à caractère utopique, venant questionner des notions de densité urbaine et d'occupation des sols. Le territoire valencien nous est apparu comme un microcosme singulier dans lequel interagissent milieux naturels humides, milieu agricole nourricier et ville.

A Valencia une dialectique se déploie entre les nécessités de se nourrir et de se protéger, ceci s'exprimant sous l'action de l'eau, facteur de bienfaits et de risques. L'époque moderne a oublié la prise en compte du milieu hydraulique (naturel et agricole) en lui opposant des tracés urbains inadéquats et en allant jusqu'au détournement du fleuve. La nécessité d'un équilibre se fait jour afin de générer de nouvelles aménités pour les secteurs de Valencia en devenir. La recherche de cet équilibre passe par la prise en compte éclairée de ce bien commun qu'est l'eau. Celle-ci est à la source de tous les questionnements urbains (port, agriculture,...). Le Tribunal de l'eau de Valencia a valeur d'exemple en ce qui concerne la gestion d'un bien commun structurant en préservant les intérêts de tous les occupants d'un territoire.

Nos travaux en ateliers de réflexion se sont déroulés selon trois axes de questionnement fondamentaux et interférents :

. La question "avec qui construire ? " est celle de la gouvernance et de la concertation entre intervenants lorsque de multiples activités, locales et internationales, cohabitent et se télescopent dans un espace habité, dans lequel la gestion de l'eau revêt toute son importance.

. La question "où construire ? ", maintes fois abordée dans nos séminaires européens (Helsinki, Bruxelles), s'impose malheureusement avec acuité, à l'aulne de la catastrophe survenue à Valencia.

. La question "comment construire" nous ramène à celle des formes urbaines, notamment dans le rapport pertinent qu'elles doivent trouver avec l'eau, à la nécessité impérieuse de spatialiser les implantations humaines. C'est la question même du projet à l'échelle urbaine et territoriale qui est posée, favorisant (voire générant) la pertinence de l'objet architectural.

Accélérer le dialogue et le parangonnage avec les modes opérationnels européens et méditerranéens, sur les questions d'aménagement du territoire qui intègrent le réchauffement climatique et ses dangers est devenu une nécessité incontournable.

Il s'agit désormais de préserver conjointement la vie humaine, le territoire et ses ressources, ceci incluant la biodiversité.

On peut s'interroger sur la capacité des solutions fondées sur la nature à assurer seules cette préservation. A Valencia le détournement du fleuve Turia a sauvé des vies et le centre ancien, alors qu'à contrario, d'autres actions humaines vigoureuses (zones commerciales implantées sans compréhension des lieux et des bassins versants) ont été totalement néfastes.

Les architectes-conseils de l'État (ACE) ont un rôle spécifique et unique à jouer dans cette quête. Habituellement acteurs de l'aménagement du territoire, ils sont aptes à aider avec recul à reformuler les questions urbaines et territoriales et à les inscrire dans un processus opérationnel en prise avec le terrain. Cette reformulation des questions s'accompagne souvent de suggestions méthodologiques.

Il est souhaitable que l'État renforce statutairement l'impact des avis formulés par les ACE, cela étant de nature à assoir la territorialisation efficace des politiques publiques.

A cet effet, il faut que l'État démultiplie le positionnement des ACE auprès de toutes les instances de planification, auprès de tous les établissements publics travaillant sur l'aménagement du territoire.

Le "modèle" des ACE pourrait être exporté en Europe afin d'échanger et de dialoguer à ce niveau sur les manières de construire et d'aménager le territoire en tenant compte des nouvelles contingences climatiques. Les ACE sont un rouage de l'État, en réseau, pouvant efficacement participer à ces échanges européens autour des politiques publiques, en partageant des retours d'expérience.

Le séminaire à Valencia fut une pierre, que nous espérons significative, dans cette recherche internationale de partage (et de connections) autour de l'aménagement du territoire, les événements climatiques dramatiques qui l'ont suivi ayant montré l'urgence de planifier à long terme la résilience urbaine.



CONSIDÉRATIONS EUROPÉENNES



UNE ACTION COLLECTIVE POUR LA SAUVEGARDE DE NOTRE CULTURE ARCHITECTURALE

MARTA VALL-LLOSSERA FERRAN
PRÉSIDENTE DU CONSEIL SUPÉRIEUR
DES COLLÈGES D'ARCHITECTES ESPAGNOLS

Quel est le lien entre l'architecture et le territoire ? Et notre mission en tant que professionnels vis-à-vis des politiques publiques ? Les réponses à ces questions ont été au cœur du dernier séminaire de l'Association nationale des architectes-conseils de l'État français, que nous avons eu la chance de voir s'organiser à Valencia. Une terre où ce bien de première nécessité - et en même temps rare - qu'est l'eau, a marqué et continue de marquer, de manière décisive, son urbanisme, son développement et, bien sûr, la vie de ses habitants.

Nous vivons un changement d'époque. Les effets de la mondialisation, le changement climatique, les difficultés d'accès à un logement décent, abordable et de qualité et l'augmentation accentuée des inégalités sociales ont des conséquences sur l'environnement bâti et, malheureusement, sur sa détérioration.

Face au déclin de l'environnement bâti et à la perte de la singularité de nos villages, résultat de la standardisation des paysages urbains imposée par la mondialisation, l'Espagne a approuvé, en juin 2022, une loi sur la Qualité de l'Architecture en accord avec la Déclaration de Davos et le New European Bauhaus, et clairement inspirée de votre loi sur l'Architecture, entre autres références.

Depuis le Conseil Supérieur de l'Ordre des Architectes, nous affirmons que, plus que jamais, nous avons besoin d'une action collective. Un effort conjoint qui implique les administrations publiques à tous les niveaux, le secteur privé et les professionnels, en activant la participation des citoyens, pour évoluer vers des environnements plus durables et plus sains, en sauvegardant nos paysages et la diversité de notre riche patrimoine culturel.

Les réponses aux défis actuels se concrétisent dans les transformations urbaines, dans une architecture et une planification urbaine de qualité. Nous l'avons constaté de la pire des manières : dans l'impact d'une « goutte froide » aux effets dévastateurs dans différentes régions de notre pays et, en particulier, dans la communauté valencienne, où plus de 220 personnes ont perdu la vie. La DANA nous a montré, d'une part, la dimension destructrice du réchauffement climatique et, d'autre part, l'impérieuse nécessité de mettre en œuvre des stratégies d'adaptation et d'atténuation qui nous permettent de faire face aux phénomènes météorologiques qui, selon les experts, deviendront de plus en plus fréquents et virulents.

Il est urgent, dans la lignée des Accords de Paris et des objectifs de développement durable de l'Agenda 2030 des Nations unies, d'appliquer des critères de durabilité et de qualité à la manière dont nous construisons, réhabilitons et intervenons sur l'environnement bâti, sur son patrimoine architectural et culturel et sur le territoire. Et cela exige obligatoirement des politiques publiques exemplaires, guidées à tout moment par la connaissance technique et humaniste de professionnels compétents. Parce que la qualité architecturale est un bien d'intérêt général; un droit de l'ensemble de la population pour un bien-être durable qui rétablit l'équilibre avec l'environnement.



**LES ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX
PARTAGÉS AUTOUR DE L'EAU**
OLIVIER DELTEIL
CONSEILLER TRANSITION ÉCOLOGIQUE
AMBASSADE DE FRANCE EN ESPAGNE



Chère Madame Hannouz, Présidente des architectes conseillers de l'État,
Chers représentants institutionnels,
Mesdames et Messieurs,

C'est un plaisir de prendre la parole à l'Institut valencien d'art moderne de Valencia sur la structuration du territoire valencien par ses eaux, y compris le Turia et la mer Méditerranée. C'est un grand honneur d'être ici avec vous, et je voudrais remercier la présidente Hannouz pour son invitation à cet événement.

Alors que le monde est engagé dans une course contre la montre face à la menace existentielle que constitue le changement climatique, comme l'a récemment déclaré le secrétaire général des Nations unies, M. Guterres, devant l'Assemblée générale des Nations unies, l'Espagne et la France agissent aux niveaux national, européen et international en faveur de l'eau. La représentante du ministère de la transition écologique et du défi démographique l'a clairement indiqué en ce qui concerne l'action de l'Espagne en matière de restauration des cours d'eau, par exemple.

Nul ne peut ignorer que l'eau est une ressource essentielle pour plusieurs usages et qu'il peut y avoir une certaine concurrence entre eux. Nous savons également que cette concurrence peut s'accroître du fait de l'altération du cycle de l'eau ou du changement climatique. Nous devons donc nous interroger sur la multiplication des sécheresses d'origine météorologique, agricole ou hydrologique ; analyser ce qu'il faut faire pour réduire différentes pressions telles que l'artificialisation des terres, le recul du trait de côte ou les pollutions d'origines multiples et agir de manière concrète.

J'évoquerai brièvement les actions menées au niveau national français. Rappelons que la planification écologique est engagée depuis deux ans au niveau central, sous la tutelle du Premier ministre, avec la mobilisation des différents territoires. Cette planification repose sur un certain nombre d'axes cardinaux, tels que la sobriété des usages, tant individuels qu'industriels, l'amélioration de la disponibilité de l'eau par la réduction des pertes, et la préservation de la qualité de l'eau, par exemple par la restauration du cycle de l'eau. Ce dernier axe mobilise évidemment l'État français et ses territoires, dont l'action coordonnée se traduit par des projets de préservation des zones humides, le recours à des solutions fondées sur la nature et jusqu'à 100 millions d'euros en faveur de l'assèchement des sols.

La coopération entre les différents échelons, qu'ils soient centraux ou plus locaux, est évidemment un défi pour toute communauté d'acteurs pleinement impliquée dans son territoire. Dans cet esprit, je souligne, parmi les 53 actions du plan Eau annoncé en mars 2023 par le Président Macron, la mobilisation, il y a quelques années, d'équipes pluridisciplinaires (architecture, urbanisme, risques, paysages, etc.) en faveur de projets exemplaires de renouvellement urbain qui prennent en compte certains risques, comme les inondations. Les événements récents en Europe ou ailleurs démontrent la persistance de cette menace, qui interroge le « comment construire » et le « quand construire ».

Ces questions ont guidé la réflexion de représentants de territoires qui partagent un même fleuve. Je voudrais profiter de cette occasion pour saluer la dynamique de coopération locale entre des régions de part et d'autre de la frontière franco-espagnole, presque systématiquement liée à l'aménagement du fleuve. De tels regroupements démontrent bien que l'intérêt général n'a pas de frontières.

Intérêt public, gouvernance multi-niveaux et connaissance des enjeux et des opportunités sur ce même territoire, autant de thèmes passionnants de ce séminaire qui, je l'espère, sera marqué, entre autres, par des échanges d'expériences, des propositions concrètes et opérationnelles et de l'audace, face à tant de défis.

Muchas gracias.



LA POLITIQUE DE L'ARCHITECTURE PORTÉE PAR LE GOUVERNEMENT

JEAN FRANCOIS HEBERT
DIRECTEUR GENERAL DES PATRIMOINES
ET DE L'ARCHITECTURE



Mesdames, messieurs les représentants de la Généralité valencienne,
Mesdames, messieurs les élus,
Mesdames les directrices, messieurs les directeurs,
Monsieur le directeur de l'École d'architecture de Valencia
Chers amis espagnols qui nous accueillez à Valencia,
Monsieur le représentant du directeur général de l'aménagement, du logement et de la nature,
cher Patrick Brie,
Madame la présidente des architectes-conseils de l'État, chère Aline Hannouz,
Monsieur le représentant de l'Ambassadeur de France,
Madame la directrice-adjointe, chère Hélène Fernandez,
Chers (ères) architectes-conseils de l'État

Mesdames, Messieurs,
C'est un grand plaisir pour moi d'être parmi vous aujourd'hui et je commencerai évidemment mon propos en saluant et remerciant l'ensemble de ceux qui ont permis la tenue de cette réunion ici, à Valencia, à commencer bien sûr par nos amis espagnols. Il n'y avait pas de meilleur endroit pour ce séminaire que Valencia [qui est une ville reconnue en Europe et au-delà pour le travail accompli autour de l'eau, du point de vue urbanistique et architectural].
De la même manière, je souhaite remercier chaleureusement les architectes-conseils de l'État d'avoir justement choisi ce thème de l'eau comme fil directeur de leur rencontre annuelle, et de m'y avoir convié.
Enfin, je souhaite saluer et remercier nos collègues de la direction générale de l'aménagement, du logement et de la nature, avec qui nous partageons le suivi de vos missions dans un esprit de coordination interministérielle fructueux qui mérite d'être souligné.

Comme architectes, vous le savez sans doute mieux que quiconque : l'eau est un atout, une ressource et une richesse que le contexte du changement climatique nous oblige à traiter avec toujours plus de soin, pour la préserver, l'économiser mais aussi pour la valoriser comme réponse aux nombreux défis que le climat fait peser sur nos modes de vie et sur nos habitats.

C'est précisément dans ce contexte du changement climatique que la France a engagé une refonte de sa stratégie nationale d'architecture, à laquelle travaille Hélène Fernandez. Face à ce bouleversement, face aux crises des ressources et de la biodiversité, face à une nouvelle demande sociale et culturelle, la politique de l'architecture portée par le gouvernement et le ministère de la Culture doit en effet apporter des réponses nouvelles à travers un outil complet, à même de répondre aux évolutions techniques et sociétales.

Près d'une décennie après la première stratégie nationale d'architecture, la mise en œuvre d'une deuxième SNA répond donc à un constat indiscutable : l'architecture est une discipline autant qu'une politique publique incontournable pour faire face aux défis de notre temps.

Vous avez été consultés dans le cadre des concertations menées en mai dernier autour de l'évolution de la stratégie nationale pour l'architecture. Chère Aline Hannouz, vous aviez d'ailleurs échangé avec mes équipes à cette occasion.

Je tiens à ce que ces échanges et ces collaborations se poursuivent à l'avenir. Votre rôle dans la mise en œuvre de cette stratégie sera en effet central car le déploiement territorial de la stratégie nationale pour l'architecture nécessitera un appui renforcé des ACE auprès des DRAC et des UDAP, à la fois pour identifier les enjeux en termes de qualité architecturale dans chaque région mais également pour participer à la mise en réseau et à l'animation des filières professionnelles locales, en particulier celle des architectes.

Cette nouvelle stratégie, comme l'ensemble de nos politiques, est fondée sur la conviction profonde que nous devons repenser le rapport entre politique de l'architecture et territoires. Les enjeux relatifs à la transition écologique, à la rénovation énergétique, au développement des énergies renouvelables, à la transformation de la ville sur la ville justifient, nous en sommes convaincus, une mobilisation plus systématique des architectes-conseils de l'État par les directions régionales des affaires culturelles, au plus près des enjeux et des besoins. De même, les grands programmes expérimentaux menés conjointement par la direction générale des patrimoines et de l'architecture et la direction générale de l'aménagement, du logement et de la nature (DGALN), tels qu'« Engagés pour la qualité du logement de demain », « Quartiers de demain » ou l'expérimentation nationale « Culture et aménagement », gagneraient à être suivis par les ACE pour assurer une meilleure diffusion des bonnes pratiques au sein des services.

Je vous remercie d'ores et déjà d'avoir déjà apporté un appui très utile au groupement d'intérêt public « Europe des projets architecturaux et urbains », dans le cadre particulier de la consultation internationale « Quartiers de demain » lancée par le président de la République. Les architectes et paysagistes conseils de l'État en services déconcentrés pourront poursuivre cette mobilisation en apportant leur expertise localement ou en participant aux commissions de dialogue compétitif pour chacun des dix sites retenus pour accueillir des projets démonstrateurs de la transition écologique et solidaire dans les quartiers prioritaires de la politique de la ville, qui font partie de notre héritage culturel du XX^{ème} siècle.

Du côté du ministère de la Culture, l'accompagnement de deux labels, « Architecture contemporaine remarquable » mais surtout « Villes ou pays d'art et d'histoire », peut également nécessiter de recourir à un ACE dans les territoires les plus ruraux, afin de positionner l'architecture comme l'une des solutions pour la transition écologique, en montrant comment il est possible de transformer le déjà-là. C'est le sens des travaux et des recherches de beaucoup d'entre vous.

Avec le printemps de la ruralité, la ministre de la Culture, Rachida Dati, a justement appelé à une mobilisation générale des acteurs culturels sur ces territoires. C'est dans ce cadre qu'un doublement des vacations des ACE a été demandé. Ce doublement vous permettrait de contribuer directement à la réflexion que nous menons sur la place de la création architecturale en milieu rural et sur les usages possibles des lieux patrimoniaux. Il permettrait aussi d'apporter une réponse adaptée au besoin d'appui en ingénierie auquel sont confrontés ces territoires ruraux tout en répondant aux besoins des DRAC qui sollicitent davantage de vacations d'experts. En somme, il renforcerait la politique de l'architecture sur les territoires. L'émergence de ces dynamiques nous invite aussi à repenser le lien entre patrimoine et création.

Vous l'aurez compris, je suis convaincu que nous avons besoin de l'expertise et des compétences des architectes-conseils de l'État pour renforcer la qualité de notre cadre de vie et la place de l'architecture comme solution aux transitions que nous devons conduire.

Je me réjouis donc d'être parmi vous aujourd'hui et je vous souhaite à toutes et à tous un excellent séminaire.



L'EAU : ITINÉRAIRES EUROPÉENS

JEAN BAPTISTE MARIE
DIRECTEUR DU GIP EPAU



LES TERRITOIRES ET L'EAU, UNE AMBIGUÏTÉ HISTORIQUE ?

Aussi bien lieu des imaginaires et des mythes qu'espace de diffusion de la civilisation et d'échanges commerciaux, les territoires littoraux, depuis l'Antiquité, sont sources de craintes et de convoitises. La relation des sociétés antiques puis médiévales au littoral intégrait déjà cette contradiction et cette ambiguïté, que nous connaissons aujourd'hui, entre attractivité et vulnérabilité.

L'eau, qu'il s'agisse de la mer, de l'océan ou du fleuve, est un élément décisif dans la structuration des territoires : voie de transport et de commerce, ressource, outil défensif. D'abord espaces militaires et commerciaux de premier plan, les littoraux, à la faveur du progrès social, de l'avènement du chemin de fer et du développement économique, deviennent des lieux privilégiés du tourisme. Avec l'affirmation d'un triptyque « Sea, Sand, Sun », les territoires littoraux connaissent, depuis le XIX^e siècle, une urbanisation massive, d'abord privée puis orchestrée par l'État avec la Mission Racine ou encore la MIACA. Champions de l'attractivité résidentielle, soumis à de fortes pressions (économiques, démographiques, foncières, immobilières), nos territoires littoraux concentrent enjeux et vulnérabilités.

Espaces du risque, espace à risques

Aujourd'hui, les phénomènes liés à la dynamique littorale que sont l'érosion, le recul du trait de côte et la submersion marine constituent des défis politiques, environnementaux et territoriaux majeurs, au regard notamment de la concentration et de l'importance des enjeux humains intrinsèquement liés à ces territoires. La multiplication des aléas naturels dans un contexte d'intensification des effets du changement climatique et l'accroissement physique, humain et économique des enjeux menacés pose, notamment au regard de considérations économiques, assurantielles et sanitaires, la question de la soutenabilité du développement littoral dans ses modalités et conditions actuelles. Historiquement, la défense des biens, des personnes et des activités a d'abord été confiée aux militaires et aux grands corps historiques de l'État, en charge de l'élaboration d'ouvrages lourds à vocation défensives, dont un des objectifs premiers était d'éviter les pertes foncières. Ces ouvrages défensifs ont contribué à diffuser un sentiment de maîtrise des éléments et de sécurité face aux aléas naturels, légitimant ainsi une urbanisation toujours plus importante.

Face à l'incertitude, le défi de l'aménagement

Face à la menace du recul du trait de côte, qui interroge directement l'habitabilité des côtes et la soutenabilité du développement dans ses modalités actuelles, les territoires littoraux et les métropoles littorales sont au début d'un temps long sans promesses. Cela impose pour les collectivités et pour les acteurs de l'aménagement un changement de paradigme. Celui-ci tient principalement de la capacité des acteurs à gérer les ambiguïtés entre phénomènes naturels et activités humaines, à accepter et prendre en compte l'enchevêtrement des temporalités, entre le temps court de la crise et le temps long des stratégies globales.

Au moment de l'incertitude, notre rapport à l'eau se doit d'être renouvelé : permettre un meilleur dialogue pour l'acculturation entre les milieux professionnels et les populations, questionner la valeur foncière, intégrer la gestion de la ressource et des risques au cœur des projets de territoires, penser la place de l'eau dans les modèles programmatiques et dans la conception.

Ce défi de l'aménagement, c'est aussi une réflexion prospective sur l'articulation des échelles : faire dialoguer échelle du projet et stratégie d'aménagement, mettre en œuvre les complémentarités territoriales entre littoral et rétro-littoral et penser l'aménagement à partir de la chevelure hydrographique. Cet enjeu de la prospective doit nous conduire collectivement, vers une vision positive de la transformation des paysages avec l'eau.

A l'heure où les manifestations du changement climatique remettent en cause les modalités actuelles du développement des territoires, notre capacité à expérimenter, à innover doivent aboutir vers une nouvelle conception du projet, au service d'un aménagement juste, durable et responsable : adapter, protéger, sans aller contre les aléas, penser l'action sur le temps long et prendre en compte l'intégrité des écosystèmes, dans une action collective, juste socialement et démocratique : c'est dans nos choix collectifs que réside désormais une part de notre liberté.



**EAUX FORTES, VALENCIA
ARCHITECTURES ET TERRITOIRES,
RESTITUTION EN CINQ SÉQUENCES**



Chacun à leur manière au fil de leurs rôles et de leurs affectations, les ACE sont appelés à jouer le rôle de sentinelles du réchauffement climatique. Ils ont décidé de se mettre 3 journées durant à l'écoute des enjeux du territoire de Valencia où se conjuguent sur un mode contradictoire les enjeux liés à l'eau, considérée comme ressource autant que risque. Cette « vue depuis Valencia » renvoie directement les ACE aux territoires et missions auxquels ils sont confrontés en France. Officiellement, la cité espagnole coche toutes les cases de la « ville durable » : stratégie bas-carbone, panneaux solaires, mobilités douces, transports publics électriques, 600 hectares d'espaces verts, dont 110 dans le lit du Turia détourné, protection des zones humides, politique de maintien de l'agriculture urbaine... De la gestion des tuyaux à la « capitale verte », du micro au macro, ces conférences introductives nous auront permis de passer en revue les enjeux de ce territoire au prisme du rapport qu'il entretient avec l'eau. Il nous aura simplement manqué l'éclairage d'un ou d'une élue témoignant d'un portage politique sur le long terme, ce qui n'a pas manqué de nous interroger sur les raisons de cette absence.

#1



VALENCIA, APPROCHES HYDRO-GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET URBAINE



VILLE ET HUERTA : UNE INTERACTION HISTORIQUE

EXTRAITS ET ILLUSTRATIONS ISSUS DE LA CONFÉRENCE

CARLES SANCHIS IBOR

La présentation de Carles SANCHIS-IBOR, illustrée d'une cartographie et d'une iconographie particulièrement riches, nous a permis de comprendre comment le fonctionnement de la ville historique était intimement lié aux tracés des canaux d'irrigation, les fameux « acequias », et comment le travail des agriculteurs s'intégrait déjà jadis dans un véritable processus circulaire grâce à ce réseau qui permettait à la fois d'approvisionner la ville en eau, et d'évacuer les déchets biodégradables, alors récupérés pour fertiliser les cultures.

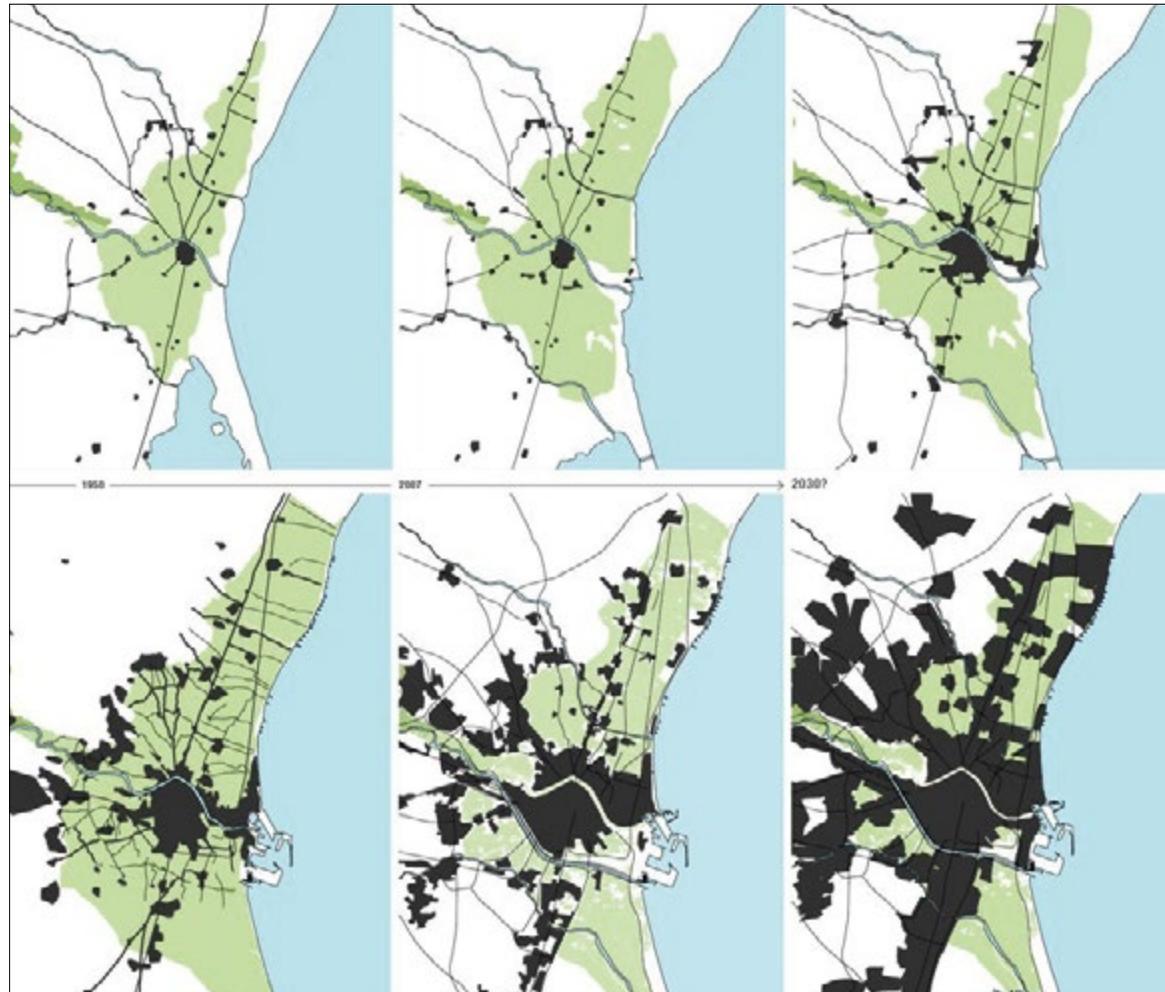
La ville perdra malheureusement progressivement sa relation organique avec le réseau des acequias au fil des extensions urbaines successives. Les Ensanches, à partir du début du XX^e siècle, conçus sur une trame orthogonale, feront tomber dans l'oubli du sous-sol bon nombre de ramifications qui finiront par se détériorer ou se transformer anarchiquement en conduites de rejet des eaux usées, participant ainsi à la contamination des cultures et des écosystèmes marécageux au sud de la ville.

A travers l'extension urbanistique des années 70-80, la ville finira ainsi par perdre définitivement sa relation « d'équilibre » avec les terres cultivées au détriment de la huerta, progressivement dégradée au contact de l'espace péri-urbain.

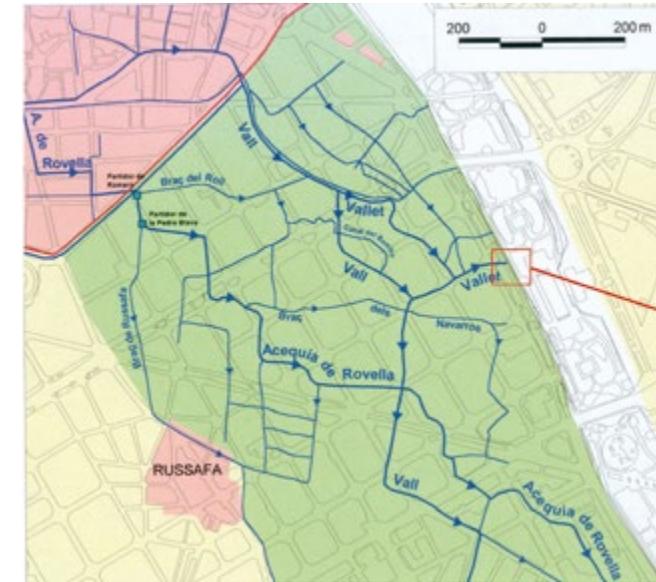


Plan de Valencia et sa région - 1883

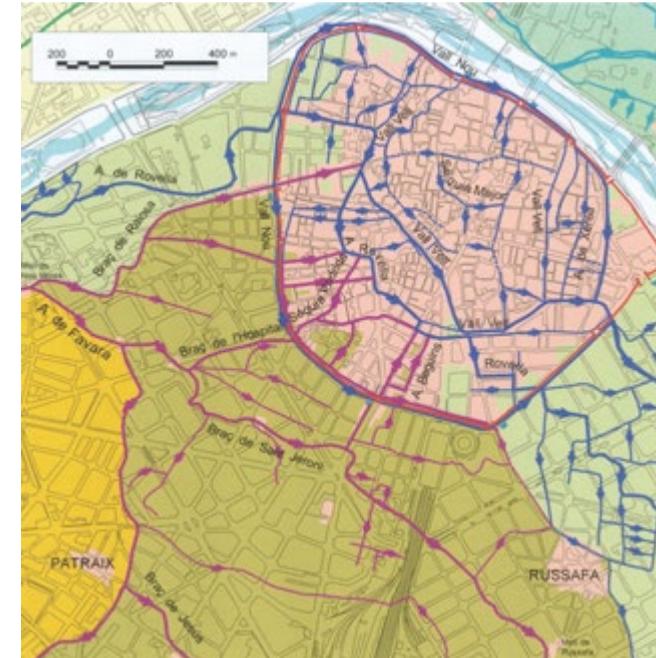
« Sur la plaine agricole de Valencia, la ville se situe au centre d'un axe quasiment symétrique, le long duquel des terres agricoles entourent de petits villages d'origine islamiques. Ces villages étaient connectés et raccordés aux unités hydrauliques du système d'irrigation qui forme le réseau des « acieguas » de Valencia... »



carte montrant l'évolution du développement urbain depuis la période arabe jusqu'à aujourd'hui; la dernière carte est une prospective pour l'année 2030...



Superposition du réseau d'irrigation sur le plan actuel de Valencia



« ...C'est ce qu'on appellerait aujourd'hui une économie circulaire, un processus d'échanges entre les systèmes agricoles et les systèmes urbains. Sur cette carte, la partie rose représente l'ancienne ville, à l'époque du Moyen-Âge (12^e, 13^e siècle), ceinte de murailles. On y voit également les systèmes d'irrigation organisés en réseaux. Ces canaux d'irrigation approvisionnaient la population en eau, qui servait pour nettoyer les ateliers, évacuer les eaux résiduelles, les eaux usées, Ils permettaient donc un nettoyage de toute la matière organique de la ville. Et une fois que cette matière organique sortait de la ville, elle servait de nutriments pour les champs. C'est donc tout un service écosystémique qui se mettait en place dans cette interaction entre la zone urbaine et la zone agricole. Il reste des parties de ces architectures hydrauliques. Elles avaient une taille considérable. La structure du réseau s'organisait en différents tracés concentriques autour de la muraille qui entourait la cité... »



«...mais cet équilibre s'est brisé au cours des derniers siècles en raison de la croissance urbaine. On est ainsi passé d'une ville littéralement posée au cœur de la campagne à un espace urbain qui exclut aujourd'hui l'espace rural et l'a repoussé dans la zone métropolitaine. »

La présentation d'Enrique AGUILAR-VALLS, nous a décrit l'histoire et le fonctionnement de l'une des institutions judiciaires les plus anciennes d'Europe, le Tribunal de las Aguas, qui depuis l'époque d'Al-Andalus et jusqu'à nos jours, a joué - et joue toujours - un rôle de médiateur entre tous les usagers du réseau d'irrigation, dont il assure également le contrôle de l'utilisation, suivant les règles validées par le Collectif des Irrigants. L'autorité morale indiscutable de cette institution ainsi que sa longévité ne sont de toute évidence pas étrangères au fait que ses membres font tous partie du collectif des agriculteurs et des usagers du réseaux d'irrigation.

« Valencia a placé la gestion de l'eau au cœur du débat public depuis bien longtemps : le Tribunal des eaux, lieu de débats et de négociations, rassemble depuis (au moins) le XVIII^e siècle les huit communautés d'irrigants de la plaine. Valencia avait-elle cherché à inventer avant l'heure la slow water – par analogie avec la slow food ? En tout cas, la tragédie qui s'y est jouée en octobre 2024 illustre bien le paradoxe des villes méditerranéennes : des efforts maintenus pendant si longtemps, qui s'avèrent malheureusement bien fragiles au moment où le climat se modifie sous nos yeux à une vitesse jusqu'ici inédite.

Valencia a obtenu en janvier 2024 le prix de la capitale verte de l'Europe pour sa politique environnementale, « grâce à sa stratégie de durabilité et parce qu'elle a su tirer des leçons du passé », en premier lieu des inondations désastreuses de 1957. Nous avons pu mesurer à l'automne dernier l'ampleur de ces efforts et du volontarisme de politiques menées sur le long terme, autant que la vanité de ces tentatives, alors que les éléments se déchaînaient. Ce qui nous évoque la fameuse formule de Jean Cocteau : « Puisque ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs »... Chacun pourra à ce sujet également se reporter à la lecture d'un livre d'anticipation de l'urbaniste et penseur de la ville, François Ascher, paru aux éditions de l'Aube en 2001, il y a donc vingt-cinq ans : il y entrevoyait le devenir de notre nouvelle modernité, déjà incertaine, et déjà chancelante.»



LA GOUVERNANCE DES SYSTÈMES D'IRRIGATION DE LHORTA

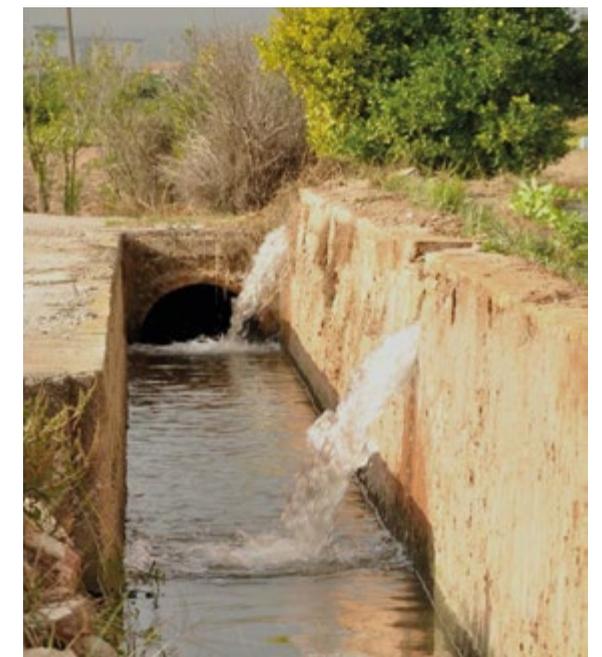
EXTRAITS ET ILLUSTRATIONS ISSUS DE LA CONFÉRENCE

MAR ORTEGA-REIG

L'exposé de Mar Ortega Reig nous a décrit comment l'Espagne, à partir de 1926, se montra pionnière dans la gestion de ses cours d'eau au niveau national, en divisant son territoire en différentes « Confédérations Hydrographiques », chacune s'adossant au bassin versant d'un fleuve principal. Ces institutions impliquent divers acteurs dans la planification et la gestion de l'eau, dont les représentants des « Communautés d'Irrigants », composées principalement d'agriculteurs, usagers particulièrement soucieux d'une utilisation équitable et durable de l'eau.

Valencia et le fleuve Turia appartiennent à la Confédération du Júcar. Ainsi, à l'échelle de cette Confédération, les agriculteurs regroupés en communautés autour d'une prise d'eau commune entretiennent collectivement le réseau d'irrigation et se partagent les quotas d'irrigation suivant des règles et normes établies collégialement au préalable.

CONFÉDÉRATIONS HYDROGRAPHIQUES :





Côté Albufera



Gola de Pujol en regardant vers la mer



DU PEUPEMENT DE LA PLAGE AU QUARTIER DU CABANYAL LUIS FCO HERRERO



Architecture traditionnelle :

«Ensemble des constructions qui résultent de l'établissement d'une communauté sur son territoire et qui manifestent, dans leur diversité et leur évolution, leur adaptation écologique, tant aux conditions et aux ressources naturelles qu'aux processus historiques et aux modèles socio-économiques qui se sont développés dans chaque lieu ». (Felix Benito)

Les ensembles historiques sans monuments, comme c'est le cas pour le quartier du Cabanyal, sont des structures urbaines à caractère résidentiel et sont donc en constante transformation.

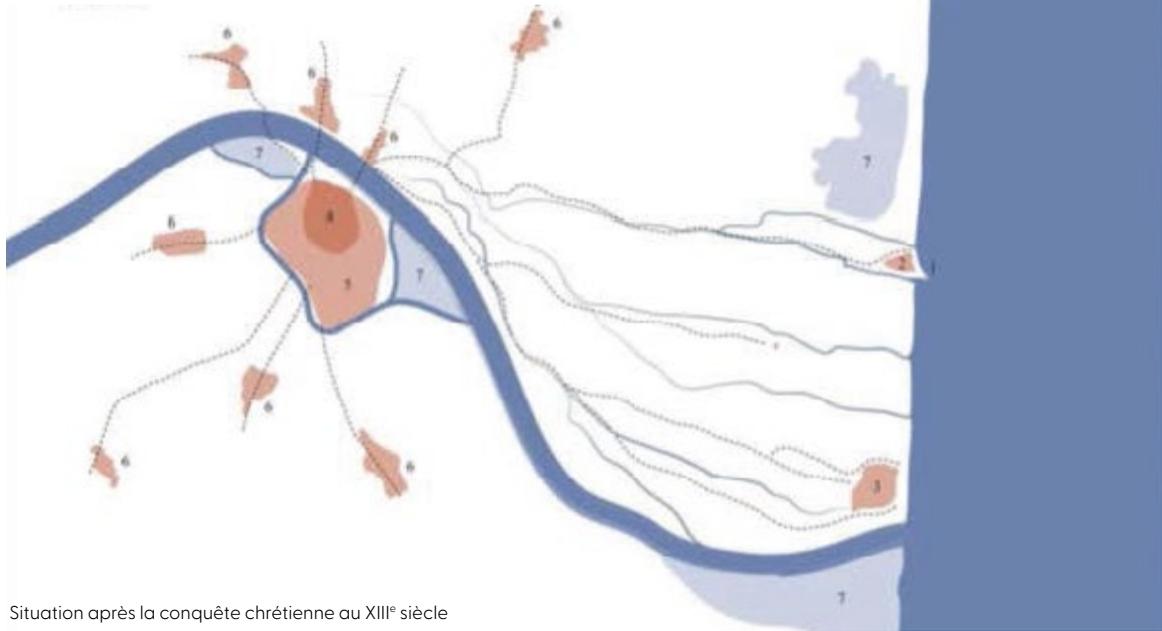
Cet article analyse de manière synchrone certains moments significatifs de l'évolution morphologique du quartier en tant que produit de son adaptation aux conditions du territoire changeant qui l'abrite et à l'évolution socio-économique de ses habitants.

La lecture diachronique ultérieure des conclusions de ces analyses a révélé certains **modèles**, à partir desquels un langage a été élaboré pour établir des **règles** permettant l'évolution de leur identité.

- Les **modèles** découverts révèlent les permanences qui identifient El Cabanyal.
- Les **règles** émanant de son langage assurent sa transformation comme une évolution constante de son identité sans cesser d'être parfaitement identifiable.

Certaines de ces conclusions ont été utiles dans la planification qui a remplacé un Plan Spécial élaboré en 1998 et suspendu en 2015 pour avoir constaté la spoliation de l'Ensemble Historique du quartier du Cabanyal.

- 1-2-El Cabanyal sur le Cap de França
- La plage
- 3-L'enceinte fortifiée du Grau
- 7-Les marais



Situation après la conquête chrétienne au XIII^e siècle

Les pages suivantes illustrent la formation du quartier du Cabanyal jusqu'en 1897, date à laquelle il a été incorporé à la ville de Valencia en tant que quartier maritime, et participe de l'explication de son état actuel. Après la conquête chrétienne, les pêcheurs, auparavant dispersés le long de la côte, se sont regroupés dans un village maure au bord du Cap de França, loin des murs du Grau. À trois kilomètres à l'intérieur des terres, la ville fortifiée de Valencia, entourée d'enclaves rurales. Cette situation est restée relativement stable jusqu'à la fin du XVII^e siècle, lorsque la première tentative de création d'un port a déplacé le littoral de 500 pieds vers le large (1 pied = 22,65cm).

INTERACTION PORT-CABANYAL

Depuis la conquête chrétienne au XIII^e siècle, la ville de Valencia s'est efforcée de disposer de services portuaires compétitifs à la hauteur de son statut de capitale d'un royaume à vocation maritime. Les difficultés qu'il a fallu surmonter pour construire un port sur un littoral sans abri, sur une plage sans tirant d'eau, en font le projet le plus ancien de la ville. Après les premières jetées en bois, Valencia a construit à partir de la fin du XVII^e siècle des digues pour son port, qui s'étendent aujourd'hui sur quatre kilomètres dans la mer.

L'existence et l'évolution du Cabanyal sont intimement liées à la construction du port :

- Les rivières et les ravins transportent des sédiments vers le golfe de Valencia.
- Le courant côtier transporte ces sédiments du nord au sud.
- Les digues du port interrompent cette dynamique.
- Les sédiments s'accumulent au nord de ces digues.

Au fur et à mesure que les digues progressent vers le large, le trait de côte se déplace vers l'est, créant de nouvelles terres pour l'accroissement progressif de la population des plages.

Les premières cartographies datent du XVIII^e siècle.

CARTOGRAPHIES DU 18^e SIÈCLE

La première, datant de 1722, est une carte à des fins agricoles du territoire situé entre la ville et la plage.

- Le territoire situé entre la ville fortifiée de Valencia et la mer a été occupé par des jardins maraîchers fertiles jusqu'à sa transformation complète en terres urbaines à la fin du XX^e siècle.
- Les infrastructures agricoles des jardins maraîchers de Santo Tomás ont structuré la zone de la plage : Les chemins ruraux reliant la ville : (en rouge et du nord au sud) les chemins Cabanyal, Algirós, Roca, Atarazanas, Grao, Hondo et Carmona.
- Les fossés de drainage : (en bleu) de La Cadena, Los Ángeles, Gas et Riuet.



Territoire hors les murs de la paroisse de Saint Thomas. Llorenç Mansilla, 1722. Source : Sacristie de l'église paroissiale de Santo Tomás, Valencia.

Le processus naturel de progradation du continent avait déplacé le littoral «d'une longue course de chevaux» par rapport à son emplacement au XIII^e siècle. Ce processus s'est accéléré à la fin du XVII^e siècle à la suite de la construction d'un quai de chargement sur la côte, adapté aux besoins de la «Metrópoli y Capital del Reyno» (métropole et capitale du royaume). Dès lors, l'élargissement de la bande côtière a permis d'étendre la colonie d'origine du Cabanyal, située sur le Cap de França, jusqu'à El Grau. Soutenus par la route qui liait les deux localités, les pêcheurs, dans un processus d'auto-organisation et d'auto-construction, ont juxtaposé leurs cabanes qui, grâce à leur expérience, étaient orientées est-ouest pour profiter au maximum de l'ensoleillement et permettre aux brises marines de ventiler les pièces.

Les pêcheurs du Cabanyal ont étendu leur activité de pêche à l'ensemble de la plage entre les marais insalubres du nord et du sud.

La seconde carte, datant de 1796, décrit les établissements côtiers avec une extraordinaire précision.

Le plan a été dressé pour enregistrer les conséquences des incendies qui ont détruit de nombreuses cabanes. Il montre avec précision la structure urbaine auto-organisée et auto-construite de cabanes et de quelques maisons, peuplée principalement de pêcheurs (identifiés un par un dans la légende) sujets de la monarchie d'Ancien Régime, propriétaire des terres, sur lesquelles ils construisaient leurs maisons par le biais de contrats emphytéotiques.

Le plan montre le projet du nouveau port, dont la construction a commencé en 1792. Les travaux provoqueront de nouveaux déplacements du littoral qui permettront à la population de s'étendre en suivant le littoral sur lequel était basée l'industrie dont dépendait sa principale activité économique : la pêche.



Plan géographique du peuplement de la plage de Valencia. 1796. Source: Biblioteca Nacional. Mr/42/343.

RELATION AVEC LA VILLE

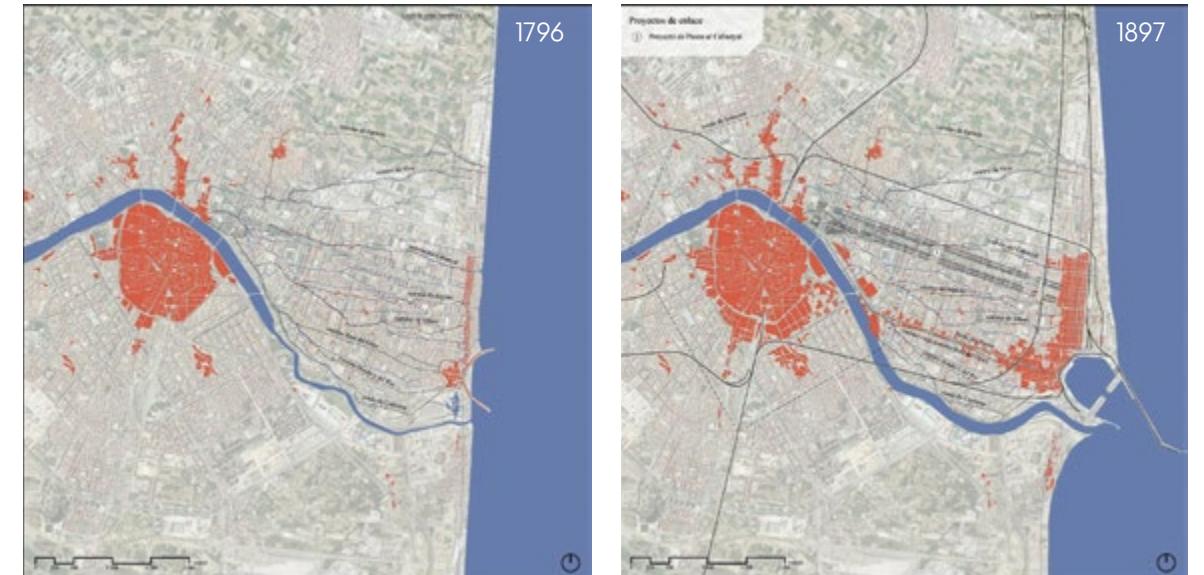
Les cartes et la cartographie historique de la ville de Valencia nous permettent de dresser un tableau approximatif de la situation à la fin du XVIIIe siècle.

La majeure partie du territoire était occupée par des jardins maraîchers. Plus précisément, entre la ville fluviale et le peuplement de la plage, s'étendait la huerta appartenant à la paroisse de Santo Tomás.

Les murailles de Valencia se trouvaient à trois kilomètres de là. La ville et le village de la plage étaient voisins et présentaient de nombreuses différences: l'une était fluviale et fermée, l'autre ouverte et maritime; les terres appartenaient à des propriétaires privés dans la première, et au patrimoine royal dans la seconde; la ville avait sa propre charte, tandis que le village de la plage était soumis à la juridiction du baile.

Quant à leurs possibilités de croissance, sur la plage, les travaux du port ont permis de nouvelles terres vierges, tandis que la ville était entourée de terres labourées.

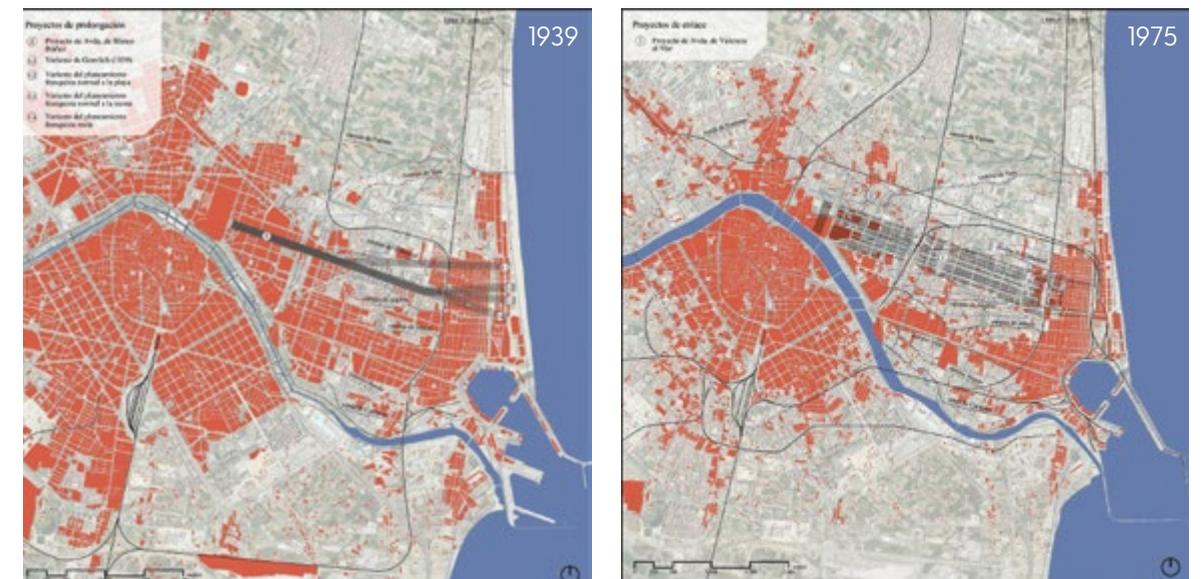
Les images suivantes illustrent l'évolution de ce territoire jusqu'en 2015.



La ville de Valencia avait commencé à construire sa première extension après la démolition des murs médiévaux en 1865.

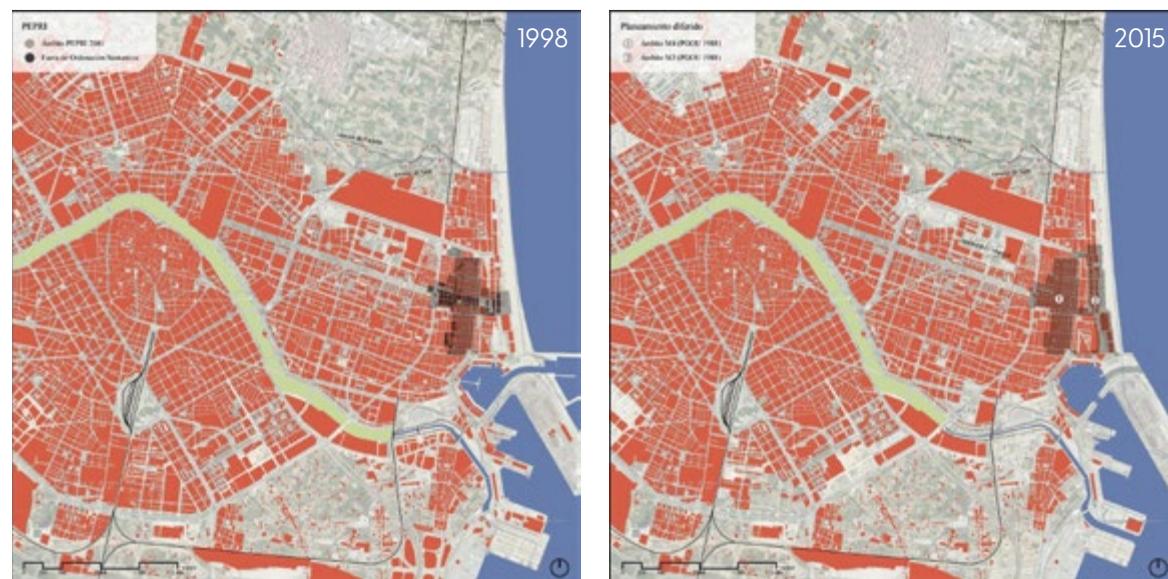
De son côté, la municipalité indépendante du *Pueblo Nuevo del Mar* (annexée à la ville en tant que quartier d'El Cabanyal cette année) avait achevé son agrandissement en 1860.

Dans les terres de la huerta, entre les deux, parallèlement à l'*Avenida del Puerto*, on planifie *El Paseo de Valencia* jusqu'au Cabanyal pour accélérer l'accès de la ville à la mer.



Le projet du *Paseo al Mar* n'intéresse pas les investisseurs qui préfèrent occuper la huerta à partir de l'*Avenida del Puerto*.

À partir de 1939 et sous le régime franquiste, plusieurs alternatives ont été envisagées pour amener le Paseo jusqu'à la mer. L'insécurité urbanistique générée par chacune d'entre elles a conduit à l'arrêt de la rénovation des maisons et à la bidonvilisation d'une grande partie de l'ancien quartier du Cabanyal.



Enfin, à la fin du XX^e siècle, le Paseo a atteint le Cabanyal sous le nom d'*Avenida de Blasco Ibáñez*, plus de cent ans après l'élaboration du premier projet. Le plan général de 1998 envisageait le prolongement de l'avenue jusqu'à la mer, mais sans en définir un tracé précis. L'ensemble historique du Cabanyal et son front de mer est laissé dans une situation de « planification différée » et les processus de bidonvilisation en sont accrus.

En noir sur le plan de 2015, les bâtiments qui devaient être démolis pour l'exécution du prolongement de l'avenue Blasco Ibáñez, qui abritent plus de 1600 logements. La nouvelle planification élaborée pour remplacer le plan de 1998 consolidera le centre historique, mais ne rétablira pas le lien du quartier du Cabanyal avec sa plage, qui connaît de graves difficultés depuis 1897.

Pour décrire l'évolution de ce territoire, les bâtiments existants à chaque époque étudiée seront superposés à une photo aérienne de 2015. Les fossés d'irrigation et les chemins ruraux des huertas de Santo Tomás articulent le territoire en trois zones distinctes. On peut constater que l'état des travaux du port en 1796 avait amené le bord de mer au niveau de l'actuelle rue du Progreso.



Plan de rectification du peuplement de la plage (1797, Gascó y La Corte, Architectes de l'Académie).

En 1806, l'avancement des travaux du port avait déplacé le littoral à la hauteur de l'actuelle Calle de la Barraca et d'autres déplacements étaient à prévoir.

Afin de réglementer la construction dans ce territoire donné par le port, les architectes engagés par le bailliage d'abord, puis par le conseil municipal de *Pueblo Nuevo del Mar* et le conseil provincial et, enfin, par le conseil municipal de Valencia jusqu'à la fin de la guerre civile, ont respecté les règles autonomes de ce qui avait déjà été construit après le plan de rectification de 1797.

Ainsi, la structure urbaine conçue pour cette géomorphologie changeante avec un climat littoral, ressemble à un tissu dont la maille, formée par les fossés d'irrigation et les chemins agricoles ainsi que les nouveaux passages prévus dans le plan de rectification de 1797, s'alignera sur l'activité économique de la plage - l'industrie de la pêche. A partir de cette maille se tissera progressivement, au fur et à mesure que la mer se retire, la trame de rangées de blocs étroits et allongés, parallèles à la côte (nord-sud), qui abriteront des parcelles traversantes orientées est-ouest.

- La trame, en plus de faciliter l'accès à l'activité économique grâce aux passages, garantit l'écoulement de l'eau des terres perméables de la huerta vers la mer par le biais des fossés de drainage.
- La grille, en plus de faciliter l'accès aux maisons situées dans les blocs étroits et allongés, garantit l'ensoleillement des façades et des rues afin que toutes les façades bénéficient d'un temps de soleil et les trottoirs d'ombre. Le tracé traversant des îlots profite du régime des brises de mer qui facilite la ventilation des pièces des bâtiments, adaptés à leur économie, que les adjudicataires construiront (cabanes, maisons, bâtiments).

En termes de développement de la construction, l'amélioration sociale et économique qui a suivi l'abolition du régime féodal en 1865 a accéléré le processus de transformation des cabanes en maisons. Les hauteurs variées et les façades personnalisées construites sur des parcelles petites et diverses résultant des partitions héréditaires, ont généré en 1939 la silhouette en dents de scie du paysage urbain très personnel du Cabanyal.

À partir des années 1950, ses habitants ont adhéré aux programmes de logements sociaux, dans de hauts ensembles, qui exagèrent encore le caractère découpé de la silhouette du paysage. La combinaison des blocs de logements et des maisons génère aujourd'hui un paysage équilibré, où les premiers ne représentent que 30 % du quartier, mais abritent 70 % des habitants, indispensables à la vitalité du quartier. Les murs mitoyens, présents depuis le début du processus, font partie de ce paysage particulier.



Dans l'actualité, on constate que les terrains libérés par les infrastructures ferroviaires du port et occupés maintenant par des parcs et des équipements sportifs municipaux, ont créé une césure entre deux réalités bien différentes. D'un côté l'ensemble historique du Cabanyal, en contact sur son flanc ouest avec la ville de Valencia, et de l'autre un front littoral destiné à l'industrie du loisir. La reconnexion des deux tissus aurait dû être une priorité dans la planification afin d'éviter la spéculation que le plan précédent de 1998 a entraîné. De cette manière, le Cabanyal retrouverait son lien historique avec la plage, où les loisirs ont maintenant remplacé la pêche.



LE QUARTIER AUJOURD'HUI

Le complexe historique du Cabanyal est un exemple d'architecture traditionnelle à la planification et à la construction de laquelle ses habitants ont participé activement et continuent de le faire.

Le tracé des voies, le parcellaire et la construction s'inscrivent dans un processus lié à la vitalité de ses utilisateurs et aux règles de la géomorphologie et de la climatologie du territoire.

Grâce à ce processus, l'environnement urbain en constante évolution est resté particulièrement vivant, ce qui est, finalement, assez rare dans les zones historiques.



#2



**PARCOURIR
LE TERRITOIRE
DE VALENCIA
AU FIL DE L'EAU**



Les anciens chais Vinival parlent d'une architecture passée, monumentale, et annoncent un quartier à venir

Nous nous sommes demandé avec qui et suivant quel itinéraire nous cheminerions. Nous avons choisi d'aller voir des situations plutôt que des exemples à proprement parler. Ainsi, la question des implantations commerciales nous aura-t-elle mobilisés sur le parcours 1, de même que l'impact du tourisme et la silhouette du port en arrière-plan qui sépare toujours la ville de son littoral. Le parcours 2 nous a confrontés à une disparition marquante, celle du fleuve, avec l'irruption collatérale d'architectures-totems, des « manifestes ». Enfin, le parcours 3 nous a confrontés aux franges de la huerta et aux zones de contact entre la ville et la campagne, souvent mal définies avec des programmes rejetés aux marges. Ce trajet intellectuel nous renvoie pour finir à la mission des ACE, d'abord ancrée dans un territoire.

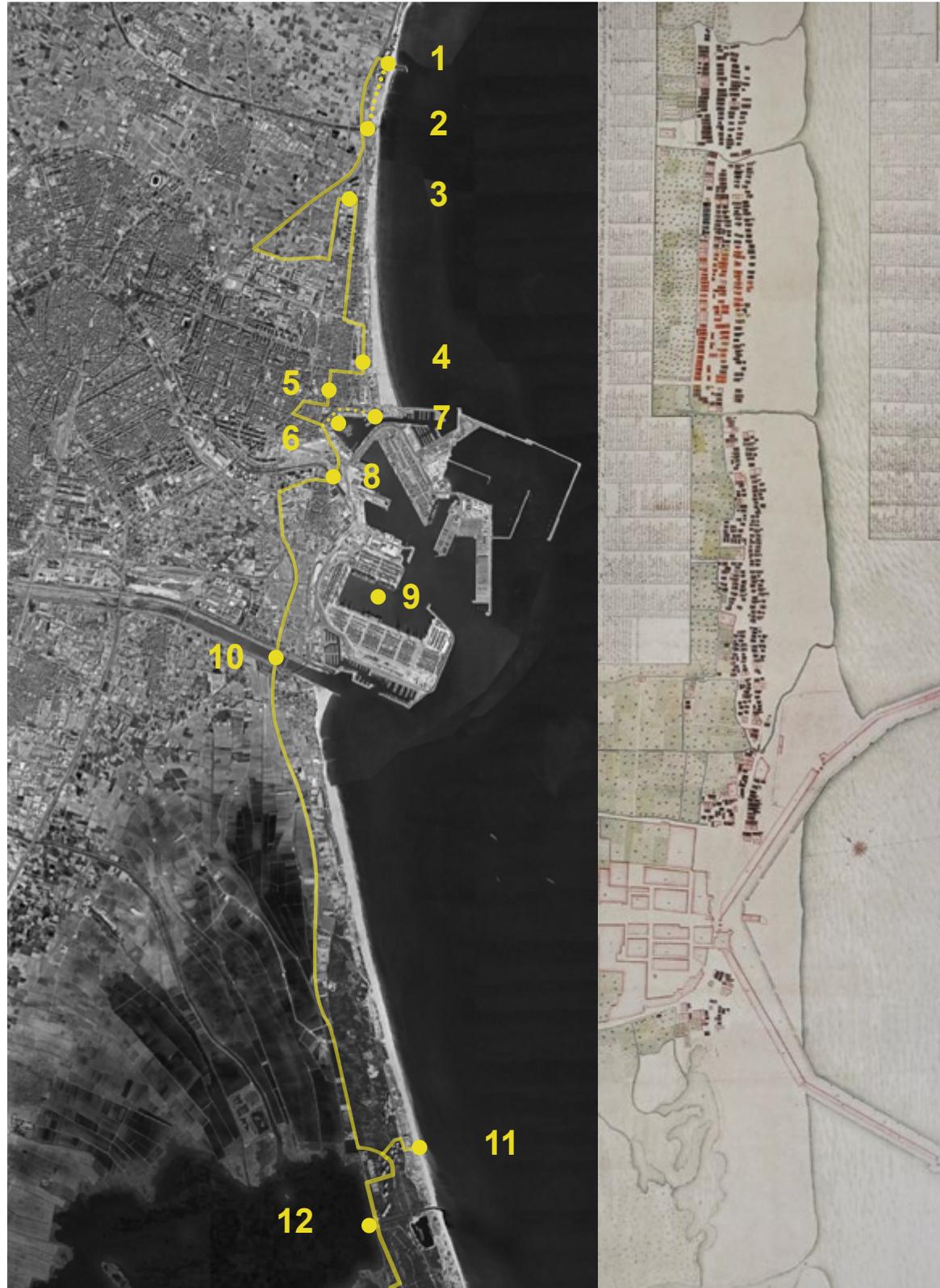
Le rapport de Valencia à l'eau nous ramène ainsi à trois grandes séquences autour desquelles se sont déployées nos visites. Ces trois plaques d'ambiances dégagent chacune une spécificité très marquée : la spectaculaire structure paysagère du fleuve détourné, le Turia, quienser le centre historique et le marque par son absence ; la fertilité de la plaine de la Huerta et son usage raisonné de la ressource liquide ; le trait de côte qui accueille les vastes installations portuaires et la villégiature balnéaire. Sous certains aspects, ces trois grandes plaques insécables et complémentaires résument plutôt bien l'emboîtement des échelles auxquelles les ACE ont affaire dans le cadre de leurs missions en France au sein de territoires variés. Elles exemplifient notamment la dialectique ville / campagne que les ACE retrouvent au fil de leurs missions.

Légèrement dissocié de la ville, le port confère un exotisme relatif à cette cité née près de la mer. Valencia est née sur une île du fleuve à 4 kilomètres de la mer et n'a eu de cesse, en effet, tout au long du XX^e siècle, de s'en rapprocher.

RETOUR SUR 3 ITINÉRAIRES



GUIDÉS PAR
FRÉDÉRIC FLOQUET ET
MÓNICA GARCÍA



Nous débutons notre parcours le long du littoral par la Marina « Port Saplaya », un programme immobilier situé sur la côte à environ 20 mn au nord de Valencia et mise en service en 1975. Cet ensemble prévu initialement pour un usage saisonnier compte aujourd’hui 2 000 habitants qui ont choisi d’y vivre à l’année, certainement en raison d’une dépendance toujours moindre envers la ville et d’une volonté croissante de vivre en « symbiose » avec la nature... Cet ensemble correspond aux canons architectoniques de l’époque, une référence marquée à l’écriture de l’architecture vénitienne, tant sur le point formel qu’à travers les couleurs retenues. Finalement il s’agit de s’extraire du monde pour vivre « hors sol » au sein d’une communauté « balnéaire ». Il est symptomatique de constater que la réalisation de cet ensemble de logements sur un site « fragile » comme peut l’être le trait de côte a facilité quinze années plus tard l’affaiblissement des résistances pour laisser le champ libre à l’installation d’une grande plateforme commerciale dont les architectures ou plutôt les « non architectures » ne se préoccupent ni de la nature et du paysage environnant, ni de l’espace dont elles participent.



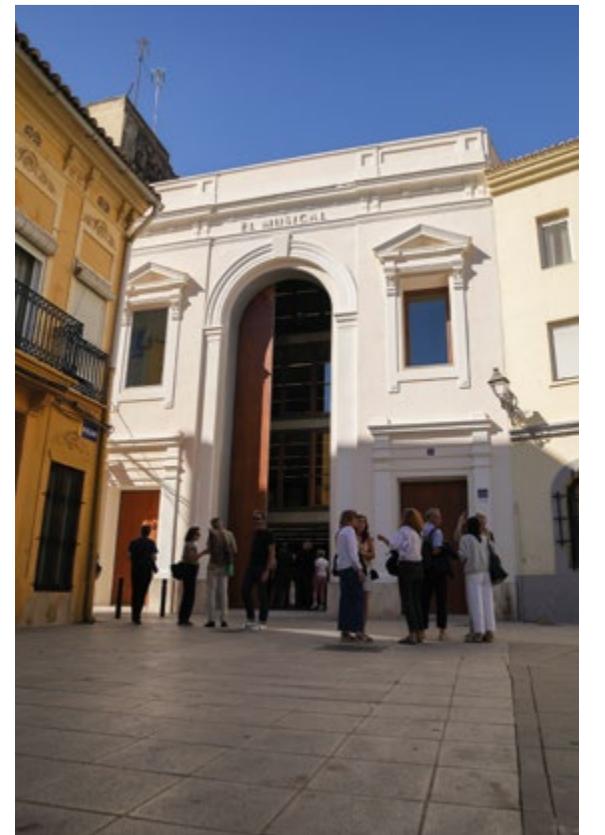
La Marina Port Saplaya en fond et les volumes du centre commercial sur la gauche.



Reçus par la communauté des pêcheurs, El Palmar



Théâtre El Musical, Cabañal



Frédéric Floquet, marina Port Saplaya



Conférence d' Ángel Baldo, musée des Beaux-Arts

A quelques 500 m au sud de la marina nous arrivons sur la rive de la ravine de Carraixet, un écosystème riche où nous pouvons découvrir une autre attitude quant à l'implantation d'habitat sur le trait de côte : un ensemble de cabanes qu'une communauté de pêcheurs a installé ici dans les années 60, une forme d'urbanité sensible et « fragile » qui contraste avec la « cécité » du centre commercial et l'échelle des édifices de la marina Port Saplaya et qui, bien évidemment, nous interroge sur les différentes approches possibles envers un tel site.



L'embouchure de la ravine du Carraixet et les cabanes de pêcheurs sur sa rive gauche.

Nous nous dirigerons ensuite vers le quartier de la Patacona, développement urbain sur la commune d'Alboraya en prolongement du quartier du Cabanyal. Sur le site de Vinival, le promoteur Metrovacesa nous présente son projet pour un nouveau quartier d'environ 1 000 logements développé en collaboration avec le cabinet d'architecture Herreros sur des friches industrielles entre la ligne de plage et la huerta.

Ce projet qui répond à une forte demande de logements de la part de la municipalité s'articule autour du bâtiment emblématique des chais Vinival, chargé de rappeler la mémoire du lieu et d'offrir un grand équipement public ouvert sur le nouveau quartier. Les volumétries édifiées et orientées est-ouest accompagnent un traitement paysagé en transition entre terres agricoles et ligne côtière. De par l'échelle du territoire pris en compte, ce projet propose une alternative complexe aux alignements répétitifs issus de l'urbanisme « côtier » existant et pourrait sans doute « faire quartier ».



Axonométrie de la proposition « Vinival » - document Estudio Herreros.

Vue de la proposition « Vinival » - document Estudio Herreros.

Depuis la Patacona nous nous sommes dirigés ensuite vers la Lonja de pescadores. Un exemple emblématique d'espace architectural construit en 1909 au sein du quartier du Cabañal autour de la notion de collectivité afin que des pêcheurs puissent y habiter et vendre le produit de leur travail. Les responsables de la Marina Auxiliante, l'association en charge aujourd'hui de la gestion de cet édifice, nous ont expliqué la relation étroite entre la ligne de plage, la fabrication de ce quartier, et le fonctionnement de cette société de pêcheurs.



Las Arenas dans les années 20 partageaient la plage avec d'autres usages dérivés principalement de l'activité de la pêche. Source: DESFILIS ; FINEZAS ; PENALBA, L. ; VIDAL, L. Cien años de Historia Gráfica de Valencia. Valencia, 1979.



El Plan Especial de 1991 du Paseo Marítimo de Valencia qui façonne l'image actuelle du front maritime : une intervention « cosmétique » qui ignore la structure du quartier du Cabañal et qui en limite les porosités vers la mer.

Et puis nous avons été reçus par la Communauté des Pêcheurs du village de El Palmar, sur les rives du lac de l'Albufera. Une communauté qui vit de la pêche exclusive des produits provenant de ce milieu lagunaire et qui a dû au cours de sa longue histoire s'organiser continuellement autour de règles respectueuses de cet écosystème, source de sa subsistance mais aussi cadre de son mode de vie. Cette communauté partage les ressources du territoire de l'Albufera avec les agriculteurs dont les besoins d'espace pour la culture du riz et la nécessité de contrôler le niveau du lac de manière saisonnière entrent en conflit avec l'activité halieutique. C'est grâce à la création du Parc Naturel de l'Albufera en 1986 qu'une gestion consensuelle de ce milieu a pu être mise en place, permettant finalement le développement des deux activités, agricole et halieutique, dans le respect de l'écosystème naturel et des intérêts de chaque corporation.



1 - Marina Port Saplaya - Filiberto Crespo Samper - architecte - 1975



2 - Ravine de Carraixet



3 - Bâtiment Chais Vinival Luis Gay et Juan Antonio Hoyos - architectes - 1975



4 - Bâtiment de la criée des pêcheurs - Cabañal - 1909



Rue du Cabañal - Gérard Lévy - 1888



Vue aérienne du Cabañal

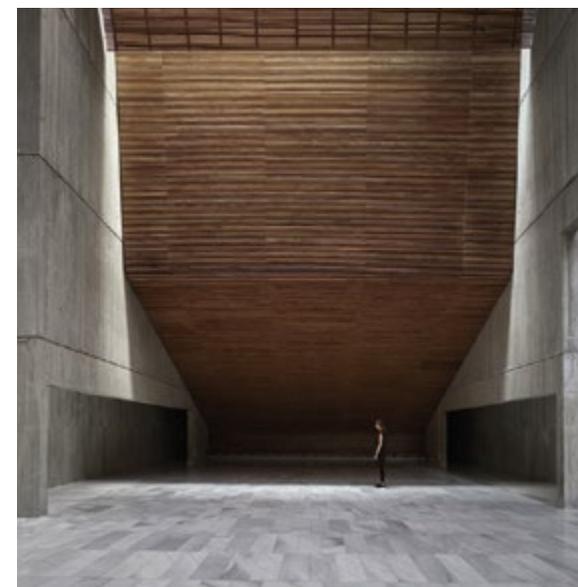
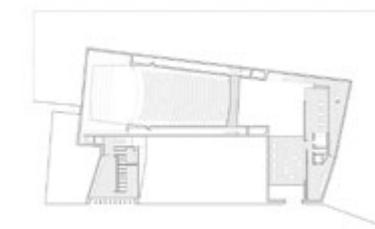
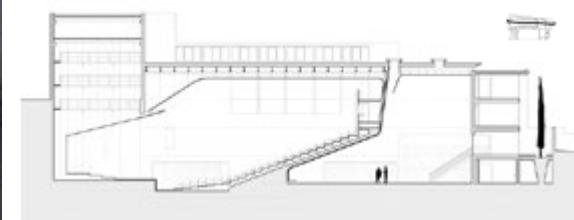
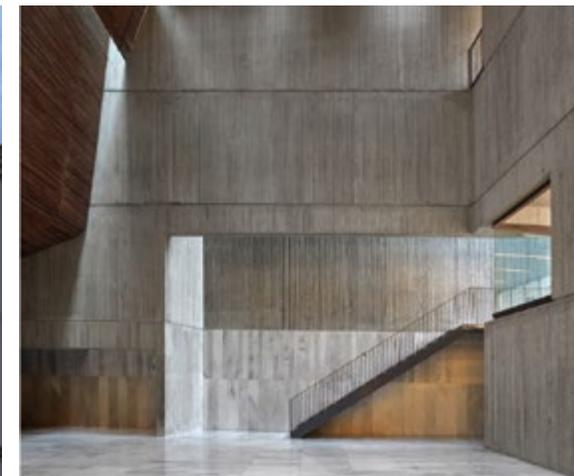


Rue du Cabañal - Gérard Lévy - 1888



Cabañal - 1888

THÉÂTRE EL MUSICAL - EDUARDO DE MIGUEL - ARCHITECTE - 1999-2004



VALENCIA ET LE LIT DE LA TURIA, UNE RELATION VILLE-FLEUVE ESSENTIELLE ET TOURMENTÉE



1 - Parc de Cabecera-Eduardo de Miguel Arbonés et Vicente Corell Farinós architectes - 2004



2 - IVAM, Institut Valencià d'Art Modern
Emilio Giménez-architecte - 1989



3 - Les tours de Serranos-Pere Balaguer
architecte - 1397



4 - Musée des beaux arts-Colegio de San Pio V-Juan Pérez Castiel-architecte - 1683 - réhabilitation et extension-Manuel Portaceli et Álvaro Gómez-Ferrer - 1990-97



5 - Palais de la musique-José María García de Paredes-architecte - 1987



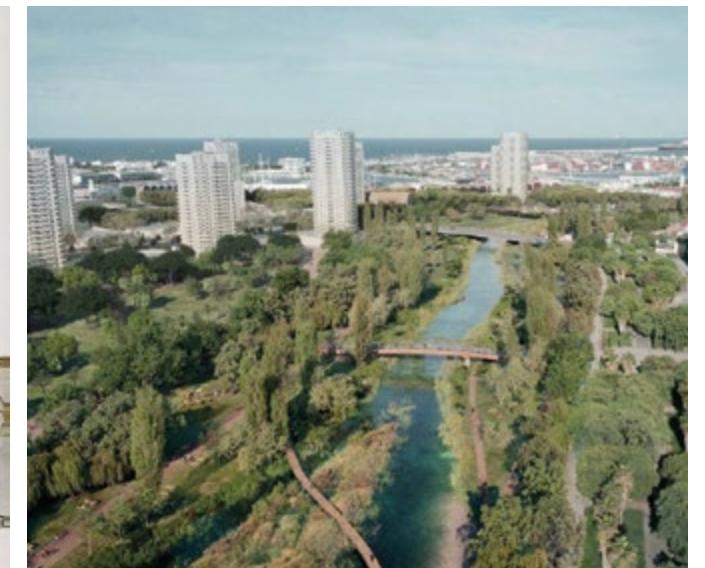
6 - Cité des Sciences et Opéra-Santiago Calatrava-architecte - 1998-2005



07 - projet parc de l'embouchure
du fleuve Turia-Gradolí
& Sanz-architectes



Projet pour les jardins du Turia - Ricardo Bofill architecte - 1982



Notre second parcours nous mène vers le lit historique du fleuve Turia et débute à l'ouest par l'intervention paysagère du parc de Cabecera où les architectes Eduardo de Miguel Arbonés, Arancha Muñoz et Vicente Corell Farinós, ont réintroduit en 2004 l'eau et les méandres propres à la rivière originale dans une résolution paysagère très sophistiquée. Pour mémoire, cette eau fut évacuée de son lit originel après l'inondation de 1957 et détournée lors de la réalisation des travaux du Plan Sur, grand canal de 12 km qui dévie le cours du fleuve sur le flanc sud de la ville dont l'embouchure se situe à 3 km en aval du port de Valencia.

Angel Baldo (professeur du département d'urbanisme de l'ETSAV et associé de l'agence d'architecture VTIM) nous a relaté lors d'une conférence au Musée des beaux-arts, bâtiment emblématique du XVII^e siècle situé sur la rive gauche du Turia, la complexe élaboration de ce projet de parc linéaire de 9 km de long qui transformera radicalement la relation millénaire qu'entretenait la ville avec le cours de son fleuve.



Photo d'une maquette de la ville de Valencia suivant le Plan Général de 1981.



Photo des travaux en cours de la déviation du fleuve dans les années 60.

En effet après l'approbation du Plan Sur et ses travaux sur le point d'être conclus, dans un moment porté par le développement inconditionnel du transport automobile, les autorités gouvernementales virent dans cet espace de plus de 100 hectares devenu libre, qui partage la ville d'ouest en est et communique avec la ligne de côte, une opportunité unique pour créer une infrastructure autoroutière qui irriguerait la ville depuis son centre vers les voies de contournement le long du nouveau canal et surtout, vers l'axe majeur autoroutier qui longe la côte.



Projet d'occupation de l'ancien lit du Turia par une autoroute urbaine et son intégration au Plan Général de 1966.

Cette vision infrastructurelle de l'urbanisme, en vogue dans plusieurs capitales européennes, ne vit heureusement pas le jour à Valencia grâce en grande partie à la protestation populaire : *El llit és nostre y el volem verd* «le lit du fleuve est à nous et nous le voulons vert». Ce fut le point de départ pour la récupération de l'ancien lit du fleuve et sa transformation comme axe structurant et zone verte au cœur de la cité¹, travaux qui furent assumés après les premières élections démocratiques de 1979 par le gouvernement de coalition présidé par le socialiste Ricard Pérez Casado.

Le Plan Général de Valencia va donc intégrer un Plan Especial del Viejo Cauce del Turia approuvé définitivement en 1984 et dont le projet général sera confié au Taller de Arquitectura de Ricardo Bofill.

¹ Le 1^{er} décembre 1976, le roi Juan Carlos I^{er} signa le décret royal 2763/1976, qui transférait gratuitement la quasi-totalité des terres de l'ancien lit du Turia à la municipalité de Valencia.



Vue perspective du projet de R. Bofill, 1982

Secteur 11 du parc réalisé par Taller de Arquitectura, R. Bofill en 1985.

Finalement, une situation politique, sociale et économique devenue très compliquée en cette période de transition rendra impossible la réalisation complète du projet originel de Ricardo Bofill qui n'en construira qu'une partie, d'une facture très néoclassique, en face du Palau de la Música.

Le parc se réalisera donc par phases successives, au gré des investissements et des nécessités programmatiques. Trente années après le début de cette aventure, il reste inachevé au niveau de son embouchure, situation qui résume assez bien le « conflit » toujours ouvert entre le développement des infrastructures portuaires et la volonté de la ville de s'ouvrir sur le front maritime.

Si le bilan global de cette opération reste mitigé (des critiques dénoncent le manque de cohérence de cet ensemble hétéroclite), il est clair que cet espace linéaire public fait maintenant partie de la vie des habitants de Valencia qui peuvent pratiquer un des plus grands parcs urbains d'Espagne et profiter de multiples équipements dédiés aux sports collectifs ou simplement s'adonner à la promenade dans un lieu « protégé » des nuisances urbaines. Et puis il convient de souligner la pertinence de la réalisation de la phase 12 (zone Campanar) par les architectes VTIM en 1985, qui loin de tout sentimentalisme naïf ont proposé une intervention très « architecturée » de parc urbain où la présence de l'eau est suggérée dans un ensemble géométrique cohérent.

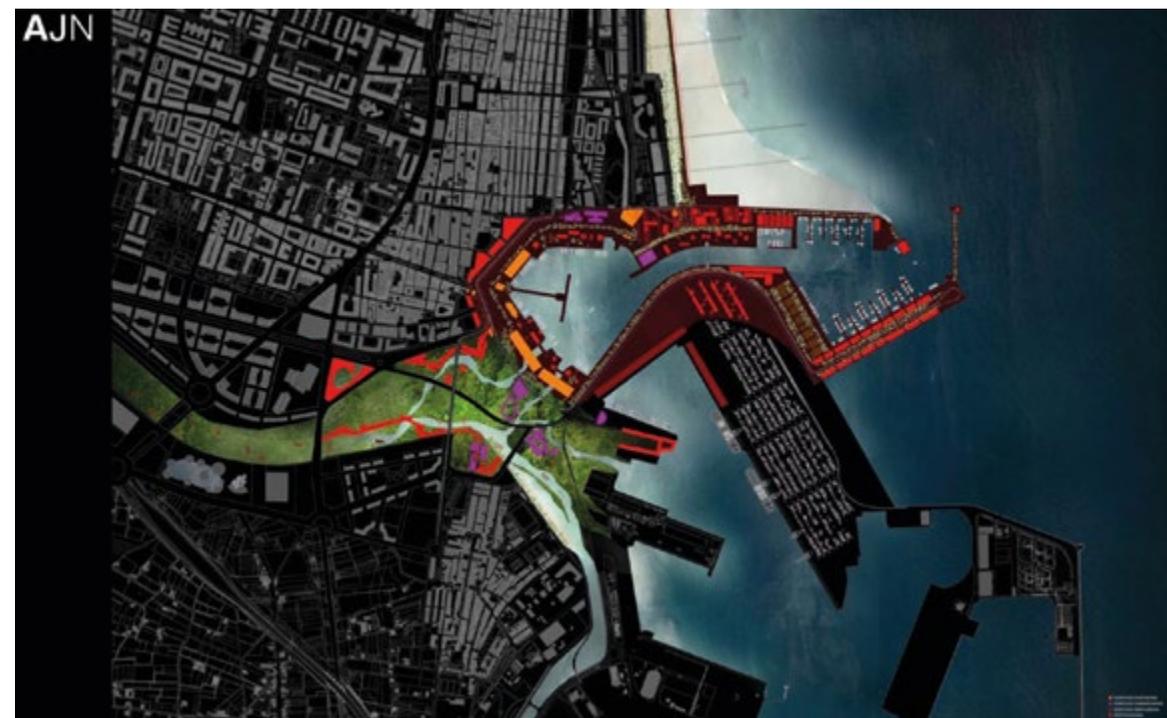


Secteur 12 du parc (zone Campanar) réalisé par VTIM en 1985.



Projet parc de l'embouchure du fleuve Turia-Gradoli & Sanz-architectes

Dernièrement, les architectes Gradoli & Sanz ont remporté un concours public qui propose un « retour à la nature » pour l'embouchure de l'ancien lit du fleuve, sur un tracé qui avait déjà été avancé par l'équipe d'AJN lors d'un concours international pour un nouveau front de mer en 2007. Nous sommes donc en droit d'espérer que très prochainement ce parc urbain pourra trouver une continuité jusqu'à la mer et ainsi voir traiter les espaces de friches industrielles qui accompagnent l'embouchure, laissés trop longtemps en désuétude.



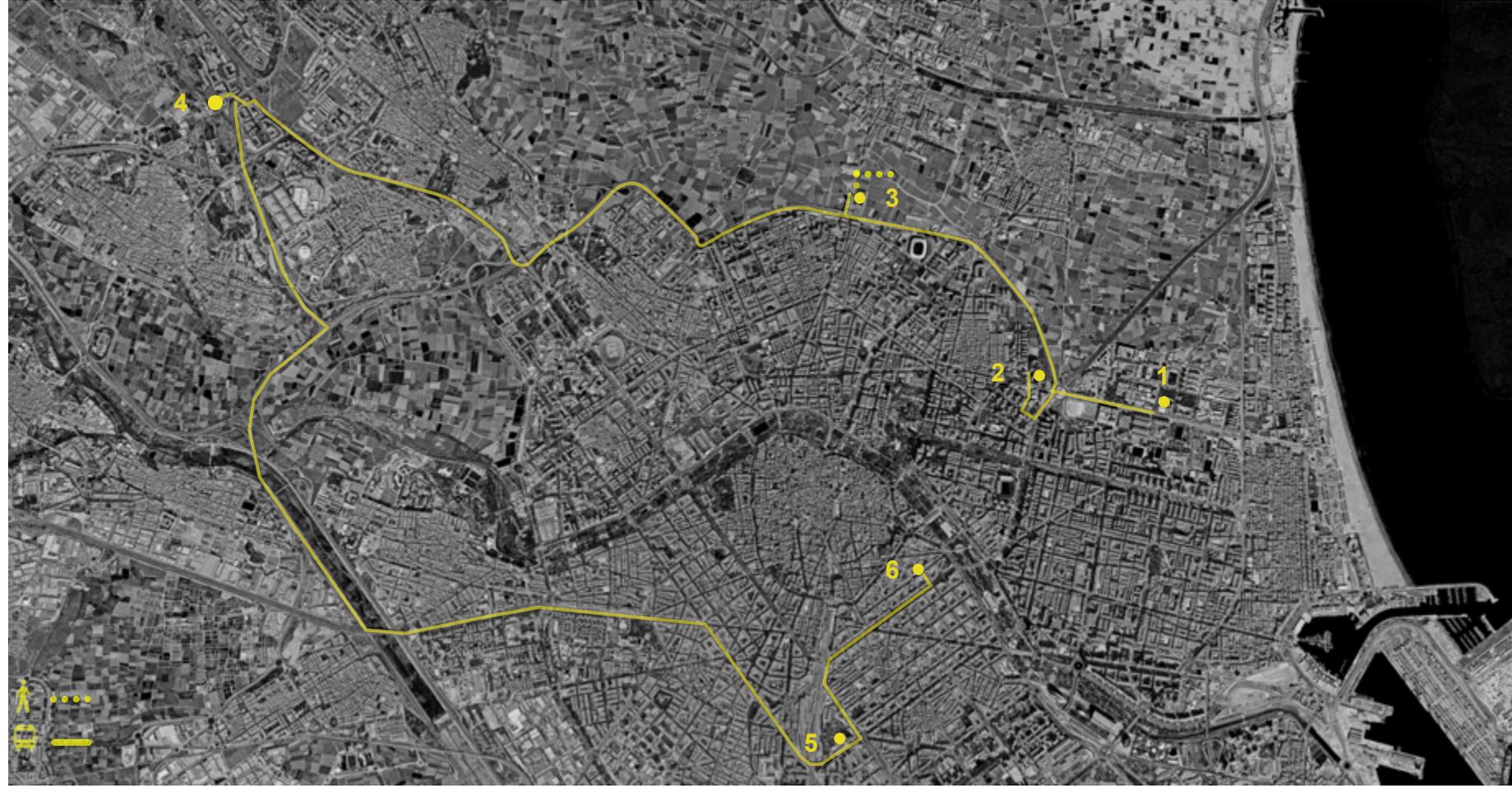
Projet concours Darsena, port de Valencia - AJN architecte - 2007.



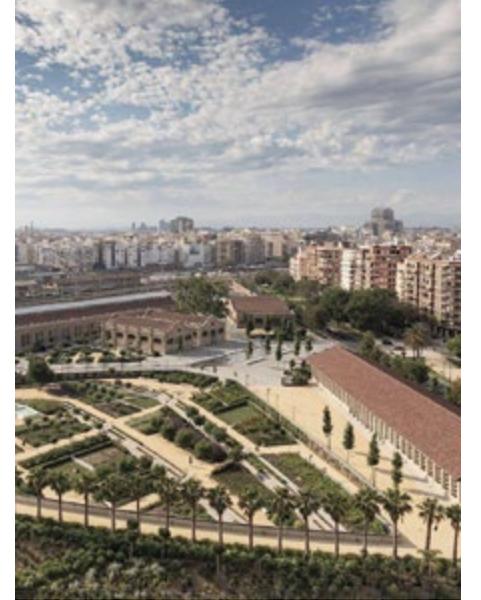
1 - UPV, université polytechnique de Valencia-L35 arquitectos 1970-75



2 - Bâtiment Espai Verd-Antonio Cortés Ferrando-architecte 1991



4 - École Imagine Montessori-Gradoli & Sanz-architectes-2019



5 - Parc central-Kathryn Gustafson-architecte-2011-en cours



3 - Monastère San Miguel de los Reyes-Alonso de Covarrubias et Juan de Vidiána - 1546



6 - Marché couvert Colón-Francisco Mora Berenguer-1914-16

Enfin, notre troisième et dernière visite explore les territoires de la limite entre ville et terres agricoles, entre Valencia et sa huerta. Nous commençons notre visite par le site de l'Université Polytechnique de Valencia où nous sommes reçus à l'école d'architecture par son directeur et l'architecte auteur de sa réhabilitation. Le site de l'UPV, « mat building » emblématique des années 70, installe la limite de la ville avec les terres agricoles. Depuis les aménagements des espaces publics en grand parc recouvrant tout le site, entrepris au début des années 2000, ce grand campus paysagé offre une transition « progressive » entre l'urbain et la huerta, tant à travers son échelle et la relative porosité de son bâti qu'à travers le programme universitaire public, dont certaines entités, comme l'école horticole, sont directement liées au monde rural.

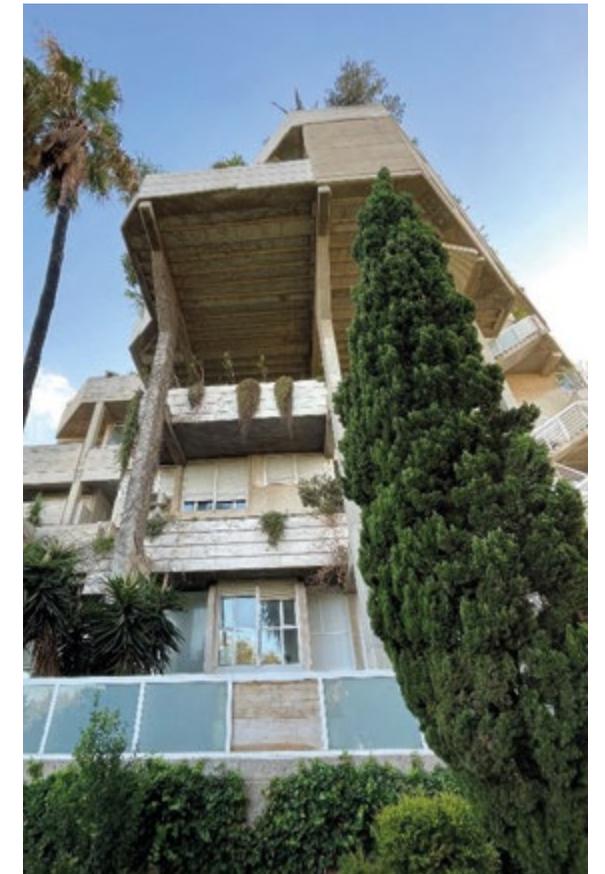


UPV, université polytechnique de Valencia - Réhabilitation

Nous avons ensuite visité une opération de logements coopératifs non loin du campus de l'UPV. Un édifice très dense d'une dizaine d'étages qui offre à chaque logement des espaces verts en terrasse et qui nous a démontré très clairement qu'un programme de logements collectifs de grande dimension pouvait lui aussi proposer une transition « organique » avec les terres cultivées en « invitant » la nature dans son architecture.



Bâtiment Espai Verd – Antonio Cortés Ferrando, architecte – 1991.



Puis nous avons arpenté la huerta et le site du monastère San Miguel de los Reyes, un édifice du XVI^e siècle qui avait été pensé comme une entité isolée au sein des terres agricoles, une hétérotopie sociale et unitaire, un objet architectural imposant, en contraste avec le monde rural alentours... Aujourd'hui cette structure a été rattrapée par l'urbain, et dans un paysage indéfini entre ville et campagne, a perdu sa fonction initiale pour se convertir en bibliothèque accueillant les fonds de la littérature valencienne. Phagocyté par la trame urbaine, ce bâtiment se voit dépossédé de sa valeur symbolique initiale pour être assimilé au programme laïc de la ville.

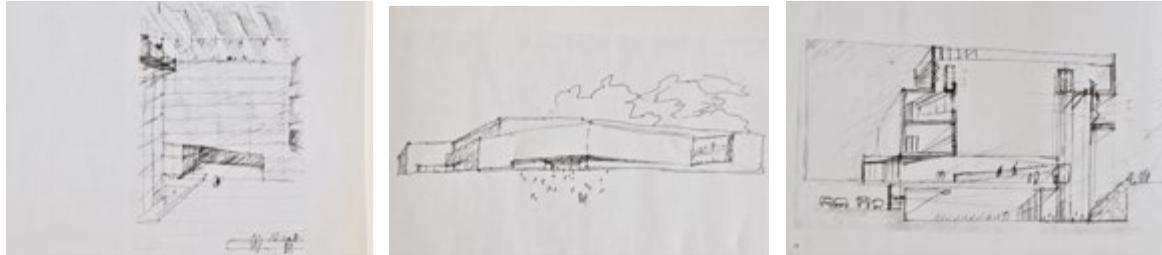
Le devenir de cet édifice est finalement symptomatique du devenir de la huerta au contact de la ville. Dans cette zone « floue » où la ville entre en contact avec les paysages agricoles, comment préserver le caractère « rural » qui permettra à la huerta de conserver tout son sens ? Très certainement avec un projet spécifique, aujourd'hui inexistant, qui dessinerait ces limites et ces « transitions » en prenant en compte les multiples réalités sociales et formelles pour que deux mondes différents se respectent.



3



**CE QUE L'EAU NOUS APPREND
DE L'INTÉRÊT GÉNÉRAL,
TABLES RONDES ET OUTILS**



Deux tables rondes sont organisées pour préparer les ateliers du lendemain, avec la participation de spécialistes aux perspectives variées. La première est animée par Marie Deketelaere-Hanna et se concentre sur l'eau comme bien commun et outil de gouvernance. La seconde, modérée par Jean-Louis Violeau, explore l'intérêt public en architecture. Entre ces deux débats, un film inspirant offert par le Collège des Architectes nous plonge dans les défis contemporains. Tarik Abdelgaber intervient également pour partager ses recherches sur l'intérêt public.



TABLE RONDE 1 - L'EAU, LA GOUVERNANCE ET LE PROJET

Josep-Vicent Boira Maiques

(Commissaire du Gouvernement pour le développement du Corridor méditerranéen en Espagne)

Alberto Lorente Saiz (Géographe, expert Urbact projets européens diplomatie urbaine)

Jean-Baptiste Marie (DG GIP EPAU)

Adrian Torres (architecte urbaniste / La biorégion urbaine)



ANIMÉE PAR MARIE
DEKETELAERE-HANNA

Depuis plusieurs décennies les rapports de l'ONU pointent la nécessité de réunir les divers échelons gouvernementaux pour définir et mettre en œuvre les politiques de transition écologique et d'adaptation au réchauffement climatique des villes

Le territoire de Valencia nous livre un magnifique exemple de complémentarité entre la ville et sa campagne agricole jalonnée de bourgs, issu d'une gouvernance bâtie sur l'eau à travers l'histoire et face à ses enjeux actuels. Comme un écho à la fresque du bon gouvernement de la Sienna médiévale.

Inspirés par ces approches méditerranéennes, à travers la géographie et l'histoire, il s'agit pour nous d'en tirer des enseignements utiles à la pratique des architectes-urbanistes. Ainsi aujourd'hui, dans le prolongement des visites de terrain et en prologue à l'Atelier de demain, nous voudrions, en partant de l'eau comme élément essentiel dans l'aménagement du territoire, poser une double question :

- quelle gouvernance au service du projet de territoire ?
- comment intégrer les spatialités d'un projet comme outil de la gouvernance ?



SYNTHÈSE DES DÉBATS

Marie Deketelaere-Hanna ouvre la table-ronde en mettant en lumière les défis posés par le changement climatique, l'urbanisation et la pression croissante sur les ressources naturelles. Depuis plusieurs décennies, les rapports de l'ONU soulignent la nécessité de coordonner les différents échelons de gouvernance pour définir et mettre en œuvre des politiques de transition écologique et d'adaptation au changement climatique dans les villes. Et insistent sur l'urgence d'aligner les structures institutionnelles avec les réalités écologiques et territoriales, afin de garantir des solutions pérennes.

La gouvernance de l'eau, bien commun par excellence, est une composante essentielle du développement durable. Cependant, les réalités spatiales du cycle de l'eau, telles que les bassins versants, ne coïncident pas toujours avec les périmètres institutionnels. En France, les comités de bassin et les schémas d'aménagement et de gestion atteignent leurs limites face à l'intensification des conflits liés au dérèglement climatique. Les systèmes de gouvernance actuels, fragmentés entre niveaux administratifs, peinent à anticiper et répondre aux tensions accrues sur les ressources hydriques.

L'exigence d'une gestion équilibrée, inscrite dans l'article L211 du Code de l'environnement, appelle à une révision des outils et à l'émergence d'une « démocratie de l'eau », basée sur l'expertise, la citoyenneté et l'intérêt général.

Dans le territoire de Valencia, nous trouvons historiquement un exemple remarquable de complémentarité entre ville et campagne agricole, où le dialogue entre l'urbanité et les paysages ruraux s'est construit autour de l'eau, et ce depuis des siècles. Ce modèle inspire et interroge nos pratiques actuelles, à l'instar de la fresque médiévale du bon gouvernement de Sienna. En nous appuyant sur les leçons du passé, nous devons réfléchir à la manière de développer des pratiques d'urbanisme et d'architecture adaptées aux défis contemporains.

A partir des visites de terrain et en prélude aux ateliers du lendemain, il est proposé de poser une double question : quelle gouvernance pour servir un projet de territoire et comment intégrer les spécificités spatiales comme outil de cette gouvernance ? La problématique sera explorée sous différents angles, tels que la notion de « ville-vallée », le corridor méditerranéen des transports, la gouvernance européenne et locale, et les interactions entre hydrographie et territoire, grâce aux interventions de quatre experts.

La gouvernance de l'eau comme bien commun

Jean-Baptiste Marie invite à considérer l'eau comme bien commun vital, transcendant les cadres économiques et juridiques traditionnels. Il insiste sur son rôle crucial dans les écosystèmes, les activités humaines et la cohésion sociale. Selon lui, la gouvernance actuelle est souvent inadaptée, car elle oppose différents acteurs : agriculteurs, industriels, gestionnaires publics et habitants.

.Points développés :

Les conflits d'usage avec l'exemple des sécheresses prolongées en France, notamment dans le Languedoc-Roussillon, où les restrictions d'eau exacerbent les tensions entre agriculteurs et citoyens.

La pollution des nappes phréatiques, défis liés à l'agriculture intensive, qui contamine les ressources en eau potable dans certaines régions.

.Propositions :

Créer des instances de dialogue local telles que des « jurys de l'eau », où les usagers, les experts et les décideurs pourraient coconstruire des solutions pour la préservation et la gestion pérennes de la ressource aquatique.

Adopter une approche basée sur les bassins versants pour mieux aligner la gestion des ressources hydriques avec les réalités géographiques.

Valencia : un modèle historique de complémentarité

Adrián Torres décrit Valencia dans l'Histoire, comme un exemple de gestion durable et équitable des ressources en eau. Il met particulièrement en avant les tribunaux des eaux, une institution démocratique datant du Moyen Âge, où les usagers décident ensemble de la répartition de ce bien commun.

L'autonomie locale est un facteur de résilience, incarnée par les tribunaux composés de représentants élus par les agriculteurs, qui permettent une adaptation rapide aux besoins locaux. La préservation des écosystèmes, notamment par la priorité donnée à une irrigation équilibrée, a permis de maintenir la huerta valencienne, paysage agricole emblématique.

Françoise Risterucci, architecte, prenant la parole depuis la salle, ajoute que ce modèle pouvait inspirer d'autres territoires en conflit hydrique. Elle note cependant que son succès repose sur une forte implication des communautés locales, aspect souvent négligé dans les gouvernances modernes.

Questions centrales et thématiques explorées

Marie Deketelaere-Hanna propose donc de structurer les échanges autour de deux grandes questions :

.Quelle gouvernance pour servir un projet de territoire ?

Elle invite les intervenants à réfléchir sur l'intégration des politiques hydriques dans une vision globale de développement territorial.

.Comment utiliser les spécificités spatiales comme outil de gouvernance ?

Ici, il s'agit de montrer comment les particularités géographiques et écologiques, comme les bassins versants ou les corridors naturels, peuvent structurer une gestion durable de la ressource. Alberto Lorente Saiz, en tant que géographe, insiste sur l'importance de considérer les interactions entre les zones rurales et urbaines. Il explique que ces dynamiques interterritoriales permettent de concevoir des solutions qui bénéficient à la fois aux zones productrices et consommatrices de ressources. Et souligne la nécessité d'inclure les communautés rurales dans les processus de décision pour garantir leur adhésion aux politiques de gestion des ressources.

Comment utiliser les spécificités spatiales comme outil de gouvernance ?

Ici, il s'agit de montrer comment les particularités géographiques et écologiques, comme les bassins versants ou les corridors naturels, peuvent structurer une gestion durable de la ressource.

Alberto Lorente Saiz, en tant que géographe, insiste sur l'importance de considérer les interactions entre les zones rurales et urbaines. Il explique que ces dynamiques interterritoriales permettent de concevoir des solutions qui bénéficient à la fois aux zones productrices et consommatrices de ressources. Et souligne la nécessité d'inclure les communautés rurales dans les processus de décision pour garantir leur adhésion aux politiques de gestion des ressources.

La notion de ville-vallée

Adrián Torres présente le concept de « ville-vallée » comme une vision intégrée reliant les flux naturels aux fonctions urbaines, enracinée dans l'idée de bio-région. Cette approche dépasse les limites administratives pour intégrer les flux naturels, comme l'eau, dans la planification urbaine. À travers cette optique, la ville se pense en symbiose avec son environnement naturel, favorisant des pratiques résilientes et durables. Il explore plusieurs axes pour rendre cette approche opérationnelle :

.La restauration écologique : réhabiliter les rivières urbaines pour renforcer la résilience face aux inondations.

.Le développement de corridors écologiques : relier les espaces verts pour améliorer la biodiversité tout en offrant des espaces de détente aux habitants.

L'exemple de Grenoble en France est donné, la revalorisation des berges de l'Isère a amélioré la sécurité face aux crues tout en créant des espaces publics attractifs.

Le Corridor méditerranéen

Josep-Vicent Boira explique comment le Corridor méditerranéen, projet stratégique de transport ferroviaire européen, doit relier les grandes villes tout en respectant les écosystèmes locaux. Ce projet s'inscrit dans un cadre global, avec des ambitions géopolitiques à l'échelle du continent, tout en nécessitant une adaptation au contexte local, notamment pour préserver des territoires sensibles. Le projet engage une coordination entre divers niveaux de gouvernance, des institutions européennes jusqu'aux acteurs locaux.

Ce réseau transeuropéen a vocation à connecter les villes comme des « stations de métro ». La particularité espagnole, avec sa largeur de voie ferroviaire différente du standard européen, illustre les défis d'interopérabilité. À Valence, les solutions incluent un tunnel sous la ville pour protéger la huerta, démontrant l'importance d'une planification respectueuse des écosystèmes locaux.

Trois aspects essentiels :

.L'harmonisation technique illustrée par les défis liés à l'unification des normes ferroviaires entre les pays participants.

.La préservation environnementale par la protection des zones agricoles, comme la huerta valencienne, au cœur des préoccupations.

.La coopération multiscalair c'est-à-dire la nécessité d'un dialogue constant entre les autorités locales, régionales et européennes.

Le programme URBACT : coopération et innovation pour les villes européennes

Alberto Lorente Saiz présente le programme URBACT, qui facilite la coopération entre villes européennes autour de problématiques urbaines. Ce programme combine une approche ascendante, impliquant la participation citoyenne, et des échanges internationaux permettant d'intégrer des solutions innovantes. Des exemples concrets, comme la réhabilitation d'un ancien hôpital à Medina del Campo, illustrent comment cette méthodologie soutient la revitalisation urbaine grâce à une collaboration entre acteurs publics et privés.

Gouvernance spatialisée et nouvelles solidarités territoriales

Jean-Baptiste Marie est invité à clôturer cette table ronde en développant le concept de gouvernance spatialisée. Il met en lumière la nécessité d'une gouvernance de ce type, particulièrement pour les flux comme l'eau. La crise climatique inverse les dépendances entre zones métropolitaines et territoires ruraux. Cette dynamique oblige à réinventer les relations territoriales et à construire des solidarités nouvelles, en plaçant les architectes et urbanistes au centre des processus de planification.

Une telle approche permet de dépasser les divisions administratives en tenant compte des interactions réelles entre territoires :

.La redistribution des ressources, en impliquant les grandes villes, consommatrices d'eau et d'énergie, qui pourraient contribuer financièrement à la préservation des écosystèmes ruraux.

.La sensibilisation des citoyens par le biais de campagnes éducatives qui pourraient encourager une utilisation plus responsable de l'eau.

Marie Deketelaere-Hanna remercie les intervenants de s'être utilement inscrits dans l'objectif principal de cette session : explorer, en s'appuyant sur des exemples, des modèles de gouvernance capables d'intégrer à la fois les spécificités locales et les enjeux globaux.

Transition et conclusion : une réflexion systémique et collective

Une vidéo est ensuite diffusée, mettant en lumière le rôle crucial de l'architecture dans la gestion des défis contemporains, tels que le changement climatique et les inégalités sociales. La qualité architecturale est présentée comme un droit pour tous, nécessitant une action collective et des politiques publiques ambitieuses.





COOPÉRATION EUROPÉENNE ET GOUVERNANCE MULTI-NIVEAUX LE CAS DU PROGRAMME DE COOPÉRATION URBACT ALBERTO LORENTE SAIZ

Sofía Corradi, connue sous le nom de «Mamá Erasmus», a été récompensée en 2016 par le prix Carlos V, soulignant que « l'aspect le plus important du programme Erasmus ne réside pas uniquement dans le fait d'étudier à l'étranger, mais dans l'expérience transformatrice que représente l'immersion dans une culture différente ». Ce concept met en lumière l'importance de l'apprentissage informel et du développement des compétences transversales, des principes également présents dans d'autres programmes de coopération européenne, comme URBACT. Ce programme, axé sur le développement urbain durable, favorise l'échange d'expériences, l'apprentissage mutuel et la collaboration multiniveaux pour relever des défis communs entre les villes européennes.

La «méthode URBACT» constitue un élément essentiel de son approche, en favorisant la gouvernance locale par le biais des groupes locaux URBACT (ULG). Ces groupes, composés d'acteurs locaux représentant les parties prenantes du défi urbain spécifique du projet (représentants d'entités publiques ou privées, ou à titre individuel), ont la responsabilité de concevoir des documents stratégiques, d'assurer une approche intégrée, de stimuler la participation citoyenne et de générer un impact sur les politiques locales. Chaque ville participante constitue son propre ULG, adapté à ses besoins spécifiques et à la thématique urbaine concernée, facilitant ainsi un apprentissage tant au niveau local qu'international. Le processus participatif impliqué dans la méthode URBACT et ses ULG aboutit toujours à des plans et projets de développement urbain durable et intégré.

Au sein des réseaux URBACT, les villes élaborent des Plans d'Action Intégrés et transfèrent des bonnes pratiques consolidées. Ces processus de travail se sont révélés particulièrement précieux pour les villes participantes, en transformant la coopération interdépartementale, en favorisant la participation des acteurs locaux, en comprenant les défis thématiques, en concevant des solutions intégrées et en mettant en œuvre des actions concrètes. Cet impact est particulièrement notable dans les petites villes, qui ont généralement moins d'accès aux opportunités d'échange et d'innovation, comme l'a montré URBACT III, qui a couvert la période 2014-2020.

Les projets URBACT comprennent également des réunions transnationales, guidées par des experts thématiques, au cours desquelles des ateliers, des visites sur place et des séminaires sont organisés. Ces activités ont été adaptées au format numérique pendant la pandémie de COVID-19, en utilisant des outils tels que Miro et Google Sheets pour faciliter des processus de planification et de collaboration efficaces. De plus, des événements internationaux tels que l'URBACT Summer University et les «City Festivals» ont favorisé la création de réseaux et l'échange d'idées entre les représentants de diverses villes.

L'innovation constitue un pilier fondamental de l'URBACT III, qui favorise des actions à petite échelle comme outils pour expérimenter et évaluer des solutions avant leur intégration complète dans les stratégies urbaines. Cette approche méthodologique a permis aux villes de prendre des risques contrôlés et de développer des initiatives disruptives soutenues par des évaluations concrètes dans des délais réduits, avant de les intégrer dans des plans d'investissement de plus grande envergure économique et politique.

L'impact du programme a été particulièrement significatif dans les petites villes, qui ont trouvé dans URBACT un cadre institutionnel et technique pour collaborer et générer des idées innovantes de manière conjointe. Bien que les résultats varient en fonction de l'engagement et de la motivation des acteurs clés, toutes les villes participantes ont enregistré des progrès dans leurs politiques urbaines grâce à ce programme. Cependant, la connaissance des ressources générées par URBACT se limite souvent aux villes directement impliquées, réduisant ainsi son potentiel transformateur. Cela souligne la nécessité d'une plus grande diffusion de ses réalisations.

Des exemples concrets illustrent l'impact positif d'URBACT. Dans la commune alicantine d'Ibi, le réseau Creative Spirits (Implementation Network 2016-2019) a inspiré des projets d'art urbain grâce à des visites d'étude dans des villes comme Kaunas et Waterford. Ces expériences ont motivé les acteurs locaux à recueillir des idées et à les appliquer dans le contexte de la ville, renforçant ainsi la relation entre l'administration locale et le collectif artistique. De son côté, à Altea, le réseau Volunteering Cities (Transfer Network 2017-2020) a contribué à la création d'un Conseil du bénévolat, favorisant la collaboration entre les associations et la mairie, et promouvant des initiatives de bénévolat jeunesse et intergénérationnel. De plus, ce projet a lancé le premier plan de Responsabilité Sociale des Entreprises de la commune, renforçant la cohésion sociale et la résilience de la communauté après la pandémie.

Dans le cadre du projet Volunteering Cities, la conseillère Mari Laviós a souligné l'impact positif sur la cohésion sociale d'Altea, mettant en avant comment la collaboration entre les politiques, les techniciens et les associations a permis de répondre aux besoins de la société civile, en particulier des groupes les plus vulnérables. Cette approche a créé une communauté plus résiliente et ouverte à l'innovation, capable de relever les défis futurs.

De même, le projet City Centre Doctor (Action Planning Network 2015-2018) a eu un impact très notable dans la ville espagnole de Medina del Campo. Medina del Campo comptait parmi ses défis urbains un grand nombre de bâtiments historiques et patrimoniaux qui, au moment de sa participation au projet, étaient abandonnés et en mauvais état. L'un des exemples les plus singuliers était celui du bâtiment de l'ancien hôpital Simón Ruiz. La méthode participative du programme URBACT, ainsi que le soutien technique apporté par les différents experts thématiques et les autres partenaires du réseau, ont facilité le début d'une réflexion profonde de la part des acteurs clés de la ville, qui a ensuite conduit à un processus de transformation de cet espace abandonné, en une réhabilitation et un nouvel usage en tant que centre de promotion économique et d'innovation.

En résumé, le programme URBACT III a démontré un grand potentiel d'impact dans le renforcement des capacités des acteurs locaux dans des domaines tels que la planification stratégique intégrée, la participation citoyenne et l'élaboration de nouvelles politiques urbaines. Au cours de 30 mois, un environnement propice à l'échange, à l'apprentissage, à l'inspiration et à l'innovation a été créé, permettant aux villes d'expérimenter de nouvelles idées et projets pour les intégrer dans leurs stratégies de développement urbain. Cependant, le degré d'impact a varié en fonction de la motivation et du niveau d'engagement des acteurs clés, générant ainsi des résultats hétérogènes entre les villes participantes.

TABLE RONDE 2 - DE L' « INTÉRÊT PUBLIC » EN ARCHITECTURE... ET EN URBANISME ?

Hélène Fernandez - Directrice de l'Architecture MC
Paco Leiva - architecte
Nuria Matarredona - architecte
Pablo Penin - Colegio territorial de Arquitectos de Valencia
Françoise Risterucci - ACE
Alberto Rubio - IVE



ANIMÉE PAR
JEAN-LOUIS VIOLEAU

D'INTÉRÊT PUBLIC ?

En France, la loi sur l'architecture votée le 3 janvier 1977 pose comme préalable l'architecture comme une « expression de la culture », et considère la « qualité des constructions » comme étant « d'intérêt public ». Mais pourquoi le politique s'est-il ainsi senti obligé de se doter d'une loi sur l'architecture ? Qui semble aujourd'hui pourtant naturelle pour chacun des acteurs concernés. Même si chacun trouverait sans doute saugrenue une « loi sur la musique », sans parler d'une « loi sur la littérature ». Pensez-vous, la qualité littéraire d'intérêt public ? D'aucuns crieraient à bon droit au retour du fascisme – ou du jdanovisme. Mais un mauvais livre, personne ne le lit. Il est évident que, parmi les autres formes d'expression artistiques, le caractère « public » de l'architecture l'expose sur un mode singulier. Ce qui explique pour une bonne part le vote de cette loi. Qu'en est-il en Espagne ? Comment cette notion d'« utilité publique » est-elle perçue ? Se décline-t-elle en des termes comparables ? Et comment les ACE, en tant que médiateurs autant que concepteurs, interviennent-ils en France au sein de ce cadre si complexe et si contradictoire que l'on s'est senti obligé de le définir un jour par une loi ?

ET L'URBANISME ?

Ce « cadre de vie » a été depuis 1977 profondément remodelé, et l'urbanisme s'est fortement restructuré au sein des collectivités territoriales dont le rôle a été redéfini après 1983 par la décentralisation. Si tout un chacun peut se dire « homme de lettres », c'est le titre de qui n'en a point, l'auteur architecte en France et en Espagne dispose bien d'un titre officiel, lui. En revanche, son cousin l'urbaniste n'en a pas, en France du moins. Et il en souffre. Julien Meyrignac, le rédacteur-en-chef de la revue Urbanisme, en témoignait récemment, constatant « une confusion au bénéfice de l'architecture, fétichisée en France car considérée comme un art (relevant, à ce titre, du ministère de la Culture) et produisant le résultat concret de l'urbanisme, qui écrase la production conceptuelle et opérationnelle, graphique et écrite, des urbanistes » [Urbanisme, n°436 (éditorial, dossier « Le monde a besoin des urbanistes »), mars-avril 2024]. En Urbanie, il faut admettre que l'on dessine moins, et que l'on y exerce une activité plutôt pluridisciplinaire et collaborative. Ceci dit, si ses acteurs sont moins visibles, ils ne sont certainement pas moins influents. Qu'en est-il en Espagne, comment s'y distribuent les rôles dans la fabrique de la ville ?



SYNTHÈSE DES DÉBATS

Et si... ? Et si la Loi de 1977 n'avait jamais existé ? Françoise Risterucci, ACE honoraire, confesse d'abord avoir vécu l'activation de cette loi comme un « bain naturel et protecteur », et y avoir perçu plutôt un franc soutien à son activité de jeune architecte, notamment par un accès facilité à la commande publique. Un « climat d'estime » entourait alors la profession d'architecte, tout au long du demi-siècle qui fit suite, mais c'est plutôt à une détérioration du climat ambiant qu'elle a pu assister aujourd'hui avec la soumission progressive à la loi du chiffre et aux conditions d'exercice dictées par les promoteurs et les grandes entreprises. Aujourd'hui, remarque-t-elle, on a plutôt tendance à juger « une note d'honoraires plutôt que la qualité d'un projet ». Le pharmacien (l'entreprise) aurait même eu tendance à prendre progressivement le pas ces dernières années sur le médecin (l'architecte) pour écrire la prescription (le projet) : « nous avons de plus en plus de mal à nous faire respecter », conclut-elle avec dépit. Cette notion de « qualité », portée par la Loi de 77, a pourtant été au cœur de la mission assignée aux ACE intervenant au nom de l'intérêt public.

Hélène Fernandez tient à rappeler les cinq choses, qui sont d'intérêt public dans cette loi de 1977 parce qu'elles concernent l'architecture, elle considère que ce texte est très contemporain. Elle liste ainsi la qualité architecturale, la qualité de la construction, l'insertion harmonieuse dans les milieux, le respect des paysages naturels ou urbains le respect du patrimoine. « Pour ma part, ajoute-t-elle, je la défends, c'est ma mission, mais je reconnais volontiers qu'elle a tendance à sérieusement restreindre le champ d'intervention de l'architecte. C'est un très beau texte qui a d'ailleurs inspiré nos voisins espagnols. »

Si cette notion d'« intérêt public » a semblé pour ainsi dire naturelle aux participants français, nos interlocuteurs espagnols se sont pour leur part autant référés à la directive européenne de 2005 ou au manifeste de Davos sur le concept de Baukultur qu'à notre Loi de 77 pour formuler leur propre texte, approuvé en 2022 et qui assimile la qualité de l'architecture à la qualité de vie des citoyens. C'est le seul texte de Loi qui ait d'ailleurs été approuvé à l'unanimité au cours de cette législature qui vit se succéder les confinements sanitaires. Alberto Rubio, qui a participé à sa rédaction, reconnaît « l'audace, la bravoure et la simplicité » de la loi française tout en ne se déclarant pas tout à fait satisfait de l'espagnole. Il s'inquiète notamment que l'article 3 de la loi espagnole fasse référence à l'importance économique de l'architecture – importance qui demeure l'un des grands problèmes de l'architecture contemporaine ! Membre de l'Ordre des architectes de la Province, Pablo Peñin rappelle que la mission des architectes espagnols est plus étendue que celle réservée à leurs confrères français – les bureaux d'études « à-la-française » n'existent pas chez eux – avec à la clé un exercice sans doute mieux protégé. C'est ce qui explique sans doute que la profession ne ressent pas encore vraiment le bénéfice de cette nouvelle loi. Paco Leiva y perçoit pour sa part une série de vœux pieux, avant tout. Il a aimé les débats qui ont précédé la loi, mais attend encore ses résultats en demeurant dubitatif. « L'architecture est toujours une prise de risque, poursuit-il, qu'aucune loi ne pourra jamais venir encadrer tout à fait. »

La salle a réagi plutôt vivement à ces premiers propos. Certains confrères espagnols ont notamment mis en doute la capacité d'une loi votée nationalement à générer des incidences concrètes sur des scènes et des institutions régionales beaucoup plus influentes que l'État sur l'architecture qui se construit quotidiennement. Cécile Fridé, ACE en UD75, en réfère à la Baukultur européenne et souligne que l'architecture n'est pas une discipline artistique mais quelle renvoie à une culture urbaine, que la question de la qualité architecturale n'est pas selon elle subjective. Alberto Rubio explique la distinction qui existe traditionnellement en Espagne entre édification (objectivable, du ressort du scientifique) et architecture (de l'ordre du culturel, réglable), « deux sphères de notre manière de voir le monde qu'il serait dangereux de confondre ». Reconnaisant pour sa part la « clairvoyance » des politiques qui ont écrit et voté cette loi, Pablo Katz, ACE DGALN, lui attribue au contraire la vertu d'avoir placé l'architecture un peu hors du jeu et nous met en garde : « envie ailleurs, en France on la contourne, il serait très dangereux d'y toucher ». « La loi de 77 protège plutôt le public que les architectes, ajoute Catherine Jacquot, ACE Dreal Rhône-Alpes, attestant notamment que les architectes sont bien formés, garantis par un ordre et bien assurés. Elle est aussi l'expression d'une époque, où la question écologique, par exemple, était encore très absente. Ce qu'elle n'a pas rendu obligatoire devient possiblement exclu, c'est le cas d'un certain nombre de domaines ou d'exercices, de la maison individuelle à la réhabilitation. » Il faudrait élargir le champ d'intervention de la loi à la restructuration, la réhabilitation, à tout le travail sur l'existant.



Lucas Meister Photographe



LA MIQCP AUX CÔTÉS DES AGE, DES OUTILS FORMIDABLES POUR STIMULER L'AMBITION DES MAÎTRES D'OUVRAGES

MIREILLE GUIGNARD

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL ADJOINTE DE LA MIQCP

En France, chaque projet concerné par la transformation du cadre de vie est remarquable par sa singularité, qu'elle soit de situation ou de résolution. Malgré leur originalité avérée, tous ces projets s'intègrent dans un cadre normatif commun dont il faudrait, pour favoriser l'idéale et ultime qualité architecturale et paysagère, en connaître les clefs, le mode d'emploi et ses différentes subtilités. Ce cadre normatif est le champ de compétence de la Mission interministérielle pour la qualité de la construction publique (MIQCP).

Depuis sa création, la MIQCP a pour principale mission de promouvoir la qualité des constructions publiques, qui peut être traduit par rendre accessible l'architecture, pour toutes et tous, vue globalement, sous toutes ses dimensions disciplinaires participant au milieu de vie, inclusives, évolutives, sous toutes ses échelles, de l'espace intérieur collectif, à son appréhension urbaine, paysagère et territoriale. La MIQCP est constituée d'une petite équipe pluridisciplinaire. Organisme de conseil, de veille, d'assistance et plate-forme de ressources, elle s'attache avant tout au déroulement du projet, à sa méthode, au processus technique et sensible qui fait naître l'envie d'architecture, depuis l'opportunité du désir jusqu'à la réception des travaux, en passant par l'étape cruciale du lancement de l'opération et de la passation des marchés avec les concepteurs, et au-delà, à l'appropriation des lieux, leur mise en usage et leur vécu, temps dilaté où se déploient les actes de maintenance, d'entretien ou de gestion, à anticiper dès l'amont des réflexions.

Les dialogues multiples et conversations confiantes que la MIQCP entretient avec les maîtres d'ouvrage publics, ses principaux interlocuteurs, cherchent à exprimer et décèler les caractéristiques de l'opération, le projet politique à mener, l'ambition exemplaire à stimuler, les bonnes compétences à trouver, le cahier des charges à mieux rédiger. Il s'agit d'ouvrir sur les changements de paradigmes liés aux problématiques nouvelles (climat, vivant, énergie renouvelable, préservation des ressources etc.), et tant d'autres enjeux, généraux ou plus fléchés, dans les limites des moyens humains et financiers existants et fragiles que possèdent les commanditaires publics aujourd'hui, parfois ignorant des richesses qu'ils ont à portée de main : acteurs locaux, déjà-là, site et ressources existantes pouvant être motivés par la simple volonté de faire projet partagé.

Pour ces maîtres d'ouvrage, le projet est sans cesse recommencé, jamais à l'identique, dans une impossible perfection et une impossible prévision. Pour beaucoup, ce projet sera le seul et unique mis en œuvre dans leur vie d'acteur, qu'il soit élu, technicien, cadre administratif, secrétaire de mairie, gestionnaire ou organisme financeur, etc.

Qui accompagne ces primo-commanditaires ? Où trouver le mode d'emploi ?

C'est cette spécificité d'une éternelle réinvention dans un cadre normé, notamment celui de la loi MOP, socle fondamental transposé en 2019 dans le code de la commande publique, qui doit permettre la création et l'émulation de tous les acteurs que fait vivre quotidiennement la MIQCP. Par le temps du dialogue et celui du diagnostic, par la recherche des scénarios possibles, et avant tout les pistes de montage opérationnels, la Mission cherche à situer les maîtres d'ouvrage qui la sollicitent, les accompagnant à mieux comprendre l'écosystème de la filière constructive.

Au fronton de son action, sont gravés les principes fondamentaux (article L3 du code de la commande publique) : accessibilité de la commande en stimulant son renouvellement et son ouverture, égalité de traitement des candidats afin de lutter contre le favoritisme et la prise illégale d'intérêt, transparence des procédures pour une clarté du déroulement, concordant à une économie bienveillante des deniers publics ; et toujours, est promu un dispositif qui a fait ses preuves : choix de l'équipe de conception par la remise de prestations rémunérées après une sélection d'équipes en phase restreinte, notamment par le dialogue compétitif ou le concours de maîtrise d'œuvre, processus dont il faudrait retrouver l'essence simplifiée (chantier récurrent au sens contraire du vent).

La MIQCP s'évertue à agir sans dogmatisme, sans recette préétablie, en bousculant les nombreux préjugés, sans hiérarchie sur l'échelle du projet, toujours en élargissant le regard par la prise en compte de la dimension urbaine et territoriale : que ce soit pour une bibliothèque de village que pour un hôpital à portée départementale, pour la performance d'un ouvrage hydraulique ou pour un parc public en zone inondable, un lotissement d'habitats renouvelés ou la transformation d'une friche industrielle, un jardin de poche de quartier ou la requalification d'un site classé très fréquenté...le processus du projet, en s'adaptant à la situation, sera aussi unique que l'opération qui en découle. Il s'agit à chaque fois d'en tisser les enjeux, les acteurs et les modalités, tout en sachant que ce qui est énoncé dans l'intention et les phases suivantes, faisabilité et études préalables, ne peut être que le canevas d'un projet qui demandera souvent plusieurs années, voire plusieurs dizaines.

L'expérience a montré que les leviers pour favoriser la qualité se situaient lors des phases amont de l'opération, au moment de la démarche de programmation. Trop souvent négligée, trop pressée, trop réductrice dans les études à mener et les personnes à associer...ces écueils observés par la MIQCP et ses consultant.es sont malheureusement récurrents. Pour nombre de collectivités, la conduite du projet est une contrainte, un déroulement mu par la technique, confisqué par les experts sachant ou une bureaucratie devenue aveugle. A l'inverse, la commande publique architecturale et urbaine exige une vision politique, sociale, économique, motrice d'un projet de territoire participatif. L'enjeu serait de ré-enchanter les processus de projet comme une aventure enthousiaste, propre à acculturer et à associer l'ensemble des acteurs concernés, en particulier les élus et leurs appuis administratifs, embarqués dans une aventure incertaine du projet, vu comme un récit à co-écrire au fil de l'eau en conscience des potentialités et des aléas, dans un écosystème vertueux et holistique.

La MIQCP est un outil précieux pour naviguer dans cette incertitude du récit projectuel, et faire prendre conscience de cette immense et magnifique responsabilité d'édifier un espace public.

Son champ d'actions est multiple : décrypter le cadre normatif, proposer les pistes de montage adaptées, évaluer les types de consultation, apporter de l'expertise architecturale, en démystifiant l'importance de la règle et en valorisant encore et toujours le temps et le dialogue, dans une juste rémunération des prestataires, en valorisant leur matière grise précieuse pour faire face aux défis actuels et à venir.

Elle reste soucieuse d'éclairer sur les nouvelles pratiques qu'impliquent les notions de réemploi, de transformation, de décarbonation, du soin (ou care) dans la question des usages, dans la prise en compte des enjeux de l'eau et de la biodiversité, des risques liés aux phénomènes naturels intensifiés et imprévisibles...En effet, ces problématiques bouleversent aujourd'hui les modalités habituelles du projet sur de nombreuses thématiques si ce n'est pas la démarche elle-même qui est bousculée : organisation de la gouvernance, assistant à maître d'ouvrage spécifique, diagnostics ressources préalables, outils adaptés de la consultation, meilleure préparation des concours, compétences des membres des jurys ou des commissions, nécessairement pluridisciplinaires.

Pour aborder cette complexité structurelle du projet du cadre de vie et accompagner les collectivités, les architectes-conseils de l'État figurent des maillons essentiels d'un réseau d'excellence qui doit se décliner à plusieurs échelles. Partenaires précieux de la MIQCP (par ailleurs, ils et elles sont souvent - ont été - ou seront - consultant ou consultante de la Mission), les conseils figurent des relais de terrain indispensables pour porter les multiples valeurs de la qualité : valeurs d'intérêt général de la commande publique déjà énoncées ci-avant, et valeurs d'intérêt public de l'architecture inscrite dans la loi de 1977 lui conférant ses lettres culturelles et démocratiques, au rayonnement universel. Gageons que l'agilité tenace des architectes-conseils de l'État à imaginer un meilleur cadre de vie plus sensible et plus juste inspire ceux qui en sont les décideurs. Les maîtres d'ouvrage accompagnés par les services de l'État ont besoin de leurs compétences et leurs expériences, sagement croisées avec les enjeux spécifiques des situations territoriales.

Les territoires ont besoin de la fluidité et de la mise en réseau de tous ces outils de conseils (ACE, MIQCP,... et aussi CAUE...) pour participer à mieux anticiper les possibles, notamment les plus désastreux. La catastrophe de Valencia restera pour toutes et tous une des plus humbles leçons.







PRÉSENTATION GÉNÉRALE DES ATELIERS

UN BIEN COMMUN FORT DISPUTÉ ET MAL RÉGLÉ

L'eau est un bien commun, indispensable à notre alimentation et nos industries, autant qu'à notre hygiène, nos loisirs et nos transports. Elle est également un élément essentiel de l'équilibre des milieux naturels et de la régulation du climat. L'idée qui vient spontanément à l'esprit consisterait à donner le primat à la géographie plutôt qu'aux hommes, pour le bien-être durable de ces derniers. Mais en France, les trois ministères compétents (environnement, agriculture et santé) défendent des orientations différentes, sinon divergentes entre bon état des masses d'eau, ressources suffisantes pour l'irrigation et qualité sanitaire. Par ailleurs, les circonscriptions administratives et la géographie des bassins et sous-bassins hydrographiques se recoupent rarement et ce décalage multiplie les instances de coordination.

Comment, pour nous ACE, nous saisir de ces injonctions pour élaborer une véritable démarche de projets où l'architecture participe de l'aménagement du territoire ?

EAU ET PROJET DE VILLE

La situation espagnole nous invite à réfléchir, sur le terrain, à cette démarche de projets. Qui porte aujourd'hui les arguments économiques, sociaux, paysagers, écologiques, mémoriels de Valencia, tous propices à l'élaboration d'une démarche de projet avec l'eau ? Qui raconte les lieux de vie et les ailleurs des habitants, supports de leurs souvenirs et de leurs attentes ? Des projets cherchent aujourd'hui à éclairer des modèles de développement plausibles à l'heure où nous avons définitivement mesuré le caractère fini ainsi que la fragilité de nos ressources, celle de l'eau en particulier, et enduré le poids des catastrophes qu'elle peut causer. Du bassin versant à l'univers domestique, comment s'emboîtent les échelles définies par le rapport à l'eau ? L'eau structure l'espace, mais comment peut-elle contribuer à structurer un SCOT, un PLU, un projet de quartier ?

Crues lentes ou rapides, canaux d'orages et bassins de rétention, jusqu'où une population peut-elle vivre avec le risque ? Et comment dessiner un paysage ainsi qu'un habitat à l'aune de ce rapport au risque ?

LE LITTORAL, DERNIÈRE FRONTIÈRE ?

Le trait de côte nous ramène à une réalité physique intangible, il nous ramène à l'endroit où la terre finit et rencontre l'eau. Intimement liée à la décentralisation en France et votée en 1986, la loi littorale fêtera bientôt ses 40 ans. Elle marqua une avancée importante et une première prise de conscience alors que la « société des loisirs » s'était d'abord traduite par un développement touristique de masse, chamboulant complètement ainsi l'équilibre et la physionomie des territoires littoraux. En Espagne, la loi littorale votée dans les mêmes eaux, en 1988, avait d'abord été présentée « comme un instrument juridique capable de réintégrer dans le domaine public les espaces côtiers urbanisés illégalement et d'étendre sensiblement les périmètres non constructibles » (Francisco José Torres Alfosea, « *Vingt ans d'application de la loi Littoral en Espagne. Un bilan mitigé* », Rivages méditerranéens, 2010).

Deux décennies plus tard, quel bilan en tirer ? Quelles résistances ? Dans quelle mesure le parallèle que nous esquissons entre situations espagnole et française résiste-t-il à l'épreuve de situations littorales soumises à une attractivité qui n'aura fait que s'accroître ?

ATELIER 1 - L'EAU ET LA GOUVERNANCE AVEC QUI CONSTRUIRE ?

Animateur français :

Maxime HENRI-ROUSSEAU (Directeur de l'Institut Français de Valencia)

Animateurs espagnols :

Mónica GARCÍA MARTINEZ ; Frédéric FLOQUET

Binôme ACE du bureau :

Lionel ORSI (Premier directeur) / Philippe CHALLES (Membre, ancien Président des ACE)

accompagnés de Guillaume BENIER (Secrétaire Général des ACE)

ATTENDUS DE L'ATELIER

Dans nos missions de conseils, le défaut d'ingénierie dans les territoires est souvent relevé. Si les compétences mobilisées pour répondre à une question opérationnelle sont concernées, l'organisation et la structuration des commanditaires l'est tout autant. La transition écologique amène à reconsidérer les acteurs de l'aménagement du territoire et les méthodes employées. L'eau, bien commun, devient un déterminant essentiel de l'aménagement des territoires. Les périmètres de réflexion s'appuient sur la géographie des bassins, sans se limiter aux contours administratifs des entités territoriales. Les enjeux autour de l'eau dépassent les frontières locales et impliquent la responsabilité publique des élus, en particulier à travers les documents d'urbanisme qu'ils élaborent. Valencia nous livre un exemple de gouvernance où l'eau est prépondérante.

Avec le parlement de la Loire, une expérimentation est menée en France où la gouvernance de l'eau s'empare du projet spatialisé.

A travers ces exemples, l'eau, puissante vectrice de l'aménagement des territoires, nous conduit à rassembler plus de connaissances et à les rendre plus opérationnelles. Elle nous conduit à reconsidérer le panel des acteurs du territoire susceptibles d'être fédérés afin d'assurer un portage des enjeux de la transition écologique à ses différentes échelles, locale, nationale ou européenne. Elle nous conduit aussi à envisager les atouts du projet spatialisé comme outil de dialogue et de consensus. Comment les ACE peuvent-ils alors participer à la mise en place des acteurs d'une démarche de projets dans laquelle l'architecture participerait à l'écriture d'un récit propre à chaque territoire ?



Vue aérienne du port



PRÉSENCE ET REPRÉSENTATION DES EAUX DANS LA CULTURE VALENCIENNE

MAXIME HENRI-ROUSSEAU

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE VALENCIA
AMBASSADE DE FRANCE EN ESPAGNE

L'atelier a débuté par une rapide présentation sur la place de l'eau, des eaux, dans l'histoire du territoire valencien, de façon à lancer les échanges et questionner dans un second temps l'apport et la pratique des ACE dans la gouvernance de l'aménagement des territoires.

L'histoire de Valencia, comme celle de nombreuses métropoles dans le monde, telles Nantes ou Chicago, débute au bord d'eaux fluviales dont elle finit par divorcer dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Au baptême originel ont en effet succédé des siècles de relations complexes et critiques entre son berceau et la ville en pleine expansion. La relation fondatrice et étroite entre Valencia et l'eau - les eaux, puisqu'au fleuve s'ajoutent la mer et les marais - laisse bien sûr de nombreuses traces dans le patrimoine matériel et immatériel, et ne cesse d'interroger la culture collective jusqu'à aujourd'hui.

C'est le fleuve et ses alluvions fertiles qui ont accueilli dans une de leurs îles la première Valencia romaine. C'est la division de ce fleuve en canaux d'irrigation qui ont démultiplié les eaux à l'époque d'Al Andalus et façonné la Huerta, ce jardin cultivé par une eau domestiquée. La toponymie et le lexique technique rappellent partout le précieux legs de la présence arabe, ainsi que le Tribunal des eaux, unique exemple au monde de juridiction autogérée et perpétuée jusqu'à nos jours.

La Albufera au sud de la ville constitue une autre poche d'activités, pêche en eaux douces et rizières ; activités qui entreront en compétition au XIX^e siècle et inspireront une des œuvres naturalistes majeures de la main de l'écrivain et homme politique Blasco Ibañez.

Très tôt l'ouverture maritime de Valencia sur la mer grâce au Turia l'a pleinement inscrite dans son contexte méditerranéen, célébré du reste par les récits merveilleux chrétiens du Moyen Âge. Le port a connu de nombreux aménagements successifs jusqu'à aujourd'hui, où il constitue une place commerciale de premier plan, forcément nuisible au milieu naturel qui le jouxte, le parc naturel de la Albufera. Les diverses eaux de Valencia et les activités qu'elles permettent se disputent par nature la primauté (fleuve/port, port/Albufera).

Mais la relation étroite de la ville avec son fleuve - qui a permis pendant des siècles de s'abreuver, se laver, se déplacer, commercer - comprend une dimension dramatique, un volet mortifère. À l'activité humaine, qui génère des pollutions et émette le fleuve en milliers de canaux d'irrigation de la Huerta, répondent les débordements successifs d'un cours d'eau au comportement de plus en plus torrentiel. Le traumatisme de la mortelle inondation de 1957, survenue en pleine époque de grands travaux (le desarrollismo franquiste), entraîne dès lors la dévitalisation ultime du fleuve urbain. Le Plan Sur (Plan Sud) décide en effet l'aménagement d'un vaste canal de dérivation au sud de la ville, dont profite la culture de la voiture triomphante. Car sont en même temps aménagées de larges voies de circulation sur les deux côtés du nouveau Turia, et envisagée une autoroute urbaine dans l'ancien lit.

Ce dernier, long corridor qui traverse la ville de part en part, devient dès lors objet d'ininterrompus aménagements par la puissance publique, laboratoire d'expérimentations et vitrine où afficher – par un grand effort de dette publique – les signatures en vogue de l'architecture espagnole (entre autres, aménagements Bofill dans les années 1980, puis Calatrava dans les années 1990 et 2000). Valencia s'y interroge en permanence sur elle-même, sur son moteur, et sur son avenir. Car le mouvement de réappropriation démocratique qui a succédé à la mort de Franco en 1975 a naturellement investi le champ de l'aménagement de l'espace public, et chaque décennie voit émerger les collectifs pour le verdissement du lit, pour la préservation de la Huerta, contre la destruction du quartier de pêcheurs du Cabanyal puis contre l'agrandissement du port.

En relayant ces mouvements sociaux et leurs revendications, les centres culturels et les universités se constituent en véritables acteurs de la gouvernance du territoire.

L'atelier s'est donc ouvert sur cette histoire du paysage, du récit des eaux au cours des siècles pour soulever la question du bien commun. Bien commun qui a conduit les populations à opérer des choix à travers les siècles, et se définit autour d'une tension fondamentale entre l'adhésion initiale de la ville à son fleuve et une dimension plus mortifère (déversement des eaux usées et ordures, affaiblissement du flux par la captation de la ressource en amont), jusqu'à la relégation du détournement. Cette tension, et cette difficulté à dégager un bien commun qui serve les intérêts du plus grand nombre, se retrouve entre les multiples usages dérivant des diverses eaux (un fleuve qui remplit de nombreuses fonctions mais qui gêne l'activité du port par ses dépôts alluviaux, un port de commerce fondamental pour l'activité économique locale mais qui détruit la réserve naturelle de la Albufera et dont le développement prive certains quartiers d'accès à la mer, une Huerta qui prive la ville centre d'une partie de la ressource en eau...).

L'atelier a aussi souligné comment cette opposition se traduit par ailleurs dans la gouvernance. Car l'histoire de Valencia fait cohabiter deux récits : d'abord, celui d'une gouvernance ouverte, manifeste dans les expériences remarquables et toujours en vigueur du Tribunal de las Aguas de la Huerta de la Vega de Valencia et de la Comunidad de Pescadores de El Palmar (qui tire au sort les zones de pêche dans la Albufera), expériences que nous avons mises en relation avec l'expérience actuelle du Parlement de Loire ; ensuite celui d'une gouvernance « fermée », c'est à dire descendante, manifeste dans les monumentales solutions d'ingénierie choisies pour mettre en œuvre le détournement du fleuve au détriment d'autres mesures moins spectaculaires et moins invasives*.

Ces récits contraires trouvent un écho dans les situations auxquelles sont confrontés les ACE. Car l'ACE gère et cherche à résoudre la tension créée par des objectifs divers de politique publique, objectifs qui ne relèvent peut-être pas tant de la contradiction de l'action démultipliée de la puissance publique sous ses différents avatars (schémas d'orientation, décentralisation et politique des collectivités territoriales) que de la simple contradiction du réel. En tout cas la gestion de la contradiction et/ou de la complémentarité est une donnée fondamentale de la mission de conseil de l'ACE, que confirment les témoignages recueillis durant l'atelier. En se portant au chevet des élus locaux, souvent dépassés par la complexité des normes et l'empilement des réglementations, l'expertise de l'ACE constitue un appui fondamental à l'exercice d'une gouvernance ouverte, qui relie les divers échelons de collectivités et l'État (la « rencontre interscalaire »). Ce faisant, les ACE contribuent à l'écriture d'un récit de territoire qui tend à la défense d'un bien collectif, nécessairement traversé par des intérêts divers mais commun malgré tout.

*Ce jugement exprimé lors de l'atelier sera hélas battu en brèche par l'épisode de la DANA du 29 octobre suivant. En effet, ce jour-là, le nouveau lit du Turia recevra enfin, après quelque soixante-dix ans, le volume maximum d'eaux que sa capacité pouvait canaliser, évitant que la ville de Valencia ne soit noyée sous les eaux torrentielles comme ce fut le cas des communes alentour.

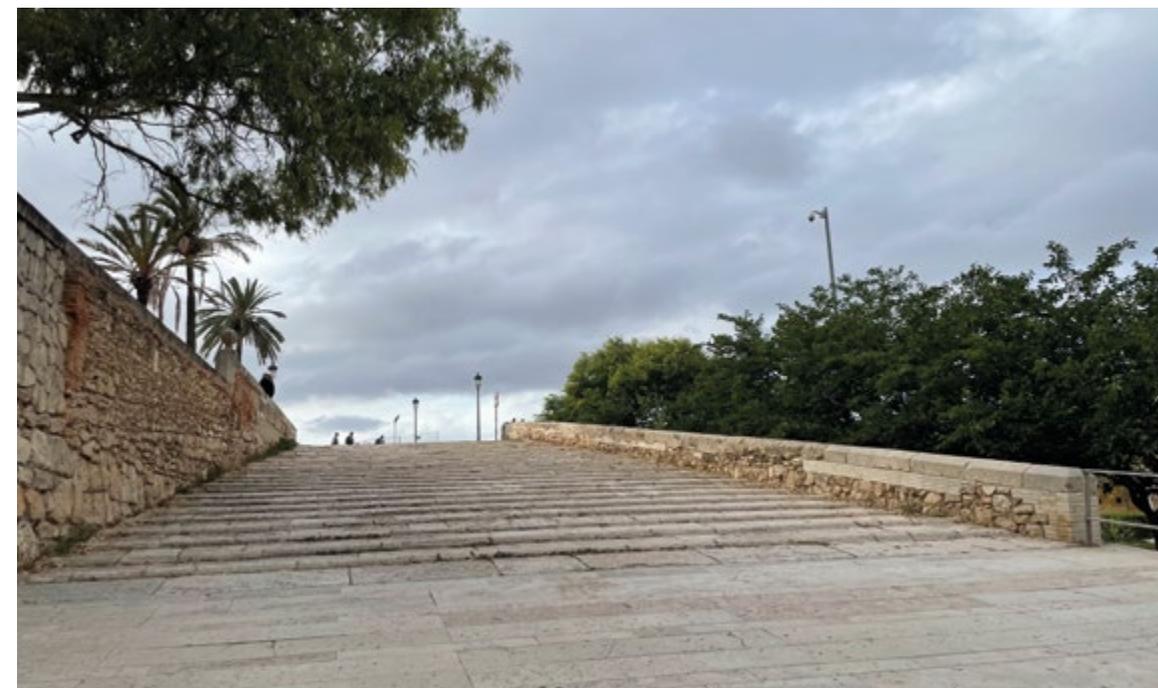


INITIER UNE NOUVELLE GOUVERNANCE

Le rapport de la cour des comptes [Cour des comptes - Politique de l'eau : aller vers une gouvernance plus conforme à la géographie] de 2023 dit en substance que la problématique doit articuler tous les échelons administratifs de la commune à l'État en passant par le département et la région. Le rapport identifie l'écueil du périmètre administratif puisqu'il s'agit d'interroger les territoires couverts par les sous-bassins versants dans leur périmètre géographique. Il décrit une approche interministérielle de la gestion de l'eau au travers de trois ministères, l'agriculture, la santé et la Transition écologique.

Au-delà de ce contexte interministériel nous percevons à travers l'approche régaliennne (par la loi) et les objectifs européens à 2027 pour la reconstitution du bon état des masses d'eau en 2027, que la géographie d'un territoire devient une évidence lorsque l'on s'interroge sur la gestion des risques liés à l'eau. L'inorganisation entre l'État et les collectivités renforce cette approche.

Le point singulier des débats de l'atelier depuis Valencia, énonce une nouvelle voie qui ferait de notre culture commune le vecteur transversal et organisateur de la spatialisation des usages et questions liés à la gestion de l'eau : l'inter ministérialité Agriculture, Santé Transition Écologique, et Culture.



L'APPROCHE PAR LE PROJET CULTUREL

L'approche de la gestion de l'eau et sa gouvernance par le récit culturel tel que l'on a pu le découvrir à Valencia, restitué dans les propos tenus par Maxime Henri-Rousseau, directeur de l'Office Culturel Français de Valencia et animateur de l'atelier illustre la dimension culturelle omniprésente dans la question de la gestion de l'eau. Les récentes catastrophes sur le territoire français et certaines situations relatés par les ACE affecté en DDT, DRAC mais aussi en DREAL traduisent parfaitement ces enjeux : la vallée de la Vésubie et sa gestion de l'après catastrophe par l'armée, Cahors et son territoire économique au cœur du risque oublié, mais encore Valenciennes et Toyota, la Nièvre et ses centrales nucléaires où quand l'eau est « privatisée » pour la gestion du risque sont des récits qui mettent en exergue la question du projet culturel du territoire.

Le projet culturel de territoire (PCT) n'est pas une notion réglementaire ou un label défini par l'État, les Régions ou les Départements, bien que ces instances puissent y contribuer en le soutenant ou en le finançant. Chaque intercommunalité établit son propre PCT en fonction de son contexte politique et culturel. Il vise à fixer des objectifs et à définir les moyens pour les atteindre, tout en s'inscrivant dans une cohérence avec les autres politiques publiques locales (économie, jeunesse, environnement, etc.). Il contribue au développement du territoire en s'appuyant sur ses spécificités locales : contexte géographique, historique, économique et les dynamiques de la société civile.

Un projet culturel de territoire évoque naturellement la notion de bien(s) commun(s). Tous les exemples des retours d'expériences relatés lors de l'atelier, toutes les situations d'articulations des solutions émanent de cette dimension de bien commun. La notion de bien commun participe à réfléchir, à aider, à constituer et par la même à construire un projet de territoire à travers un dessin pour un dessein. Il y a ici alors une mise en exergue d'une logique et d'une approche contextuelle des politiques publiques.

A contrario, il apparaît que la logique de l'État à travers l'empilement de loi, (loi résilience, loi biodiversité, loi énergie-climat,...) tend à mettre en œuvre une action décontextualisée de la gestion de l'eau et d'une manière plus générale du risque. L'État pâlit, mais l'État n'anticipe pas. L'État semble porter des injonctions, mais l'État ne spatialise pas.

Il ressort des échanges, que cette notion de bien commun agrégée à la notion d'appartenance à un territoire permet l'approche spatiale de la gestion de l'eau. Ainsi ce projet territorial participe d'une démarche de territorialisation des politiques publiques qui englobe alors santé, environnement, agriculture et architecture.

Comment la question du projet permet-elle d'identifier d'une part les acteurs concernés et d'autre part les outils à utiliser ?

IDENTIFIER LES ACTEURS

Parce que l'eau est un bien commun, la gestion et la gouvernance de cette ressource essentielle s'est très tôt posée à Valencia. Des lois et des organes démocratiques comme le Tribunal des eaux ont permis depuis le VIII^e siècle jusqu'à nos jours à maintenir un équilibre et une équité d'accès à l'eau pour les citoyens et les agriculteurs. Malgré l'urbanisation et la métropolisation du territoire de Valencia, l'interdépendance à l'eau caractérise encore le territoire. Si des organisations à différents niveaux encadrent sa gestion, force est de constater que cet équilibre entre besoins individuels et besoins collectifs est encore fragile.

La gouvernance de l'eau en France est régie par trois ministères : l'Agriculture, la Santé et la Transition écologique. Ils ont pour mission la sauvegarde et maîtrise de cette ressource. La gestion de l'eau touche tous les territoires, elle n'est pas une prérogative du ministère de la culture. Pourtant sa dimension culturelle est bien présente et les acteurs de la construction et de l'aménagement que sont les architectes doivent s'en emparer.

Les acteurs, qu'ils soient publics ou privés ont été identifiés. Ministères, Conservatoire du littoral, DEAL, DDT, agences de l'eau, GEMAPI, syndicats et régies : tous répondent à une mission de service public et d'intérêt collectif. Leurs actions portent sur la préservation des ressources, sur la distribution, et la gestion de l'eau (irrigation, traitement). Si l'état n'est pas garant de la cohérence entre ces différents organes, il n'en reste pas moins responsable des questions de sécurité et de salubrité publique.

Le réchauffement et le dérèglement climatiques posent la question de plus en plus accrue de la gestion de l'eau dans les territoires, de leurs atouts et de leurs fragilités et ce à toutes les échelles. Il ressort de nos échanges de la nécessité de faire évoluer la gestion de l'eau dans nos territoires, entre espaces à risques et espaces à préserver, de décloisonner les services et d'instaurer plus de transversalité, de revenir à la géographie et aux bassins versants des territoires, de reconsidérer l'eau comme bien commun et comme ressource commune.

L'eau est une matière à projet. Elle doit être intégrée dans les projets d'aménagements et de construction.

IDENTIFIER LES OUTILS

Les débats et témoignages des expériences des ACE mettent en évidence une analyse des outils qui ne s'attarde pas seulement à un cadre réglementaire nécessaire. Il en ressort la nécessaire création d'une pensée de projet qui sache préserver, ressourcer, ménager mais aussi exploiter un territoire, tout en reformulant les questions liées à l'économie de marché, la santé, l'agriculture, le tourisme, la gestion des risques. Les ACE constatent un fort cloisonnement des questions et du cadre des réponses liées aux différentes politiques publiques pour la gestion de l'eau dans l'aménagement du territoire national (écologie, risques, déplacement fluviaux, sanitaire, pêche..).

Le rôle des ACE dans l'aide à la mise en place d'une gouvernance de projet d'architecture et d'aménagement, passe par l'information des acteurs. Une information qui peut prétendre désunir les composantes d'un processus engagé, afin de développer une médiation, qui guide les informations afin qu'elles arrivent au bon moment, aux bons acteurs. Ainsi ces acteurs sauront produire et réengager l'histoire culturelle liée aux usages des lieux avec l'eau, en agrégeant échelles territoriales, données quantitatives et réglementaires (schémas directeurs, planification, rapports, études scientifiques) et données Qualitatives (observations, descriptions, entretiens).

Il s'agit bien d'invoquer notre récit culturel commun comme socle de la pensée du projet. L'exemple du parlement de la Loire présenté lors de l'atelier, est à ce titre exemplaire. Il s'agit d'une démarche culturelle qui réunit scientifiques, artistes, élus et citoyens pour donner une voix au fleuve. Cette initiative s'inspire de modèles internationaux, où des entités naturelles ont obtenu des droits juridiques.

Cela permet de repenser le projet de l'aménagement et de la gestion du fleuve en intégrant la biodiversité et les communautés humaines. Cette démarche s'élabore au sein d'ateliers de « concernement » dans lesquels les arguments économiques, sociaux, paysagers, écologiques, mémoriels, sensibles, se déploient afin de réengager la pensée d'un projet de société par l'aménagement d'un territoire.

Les ACE appellent à créer les outils d'une gouvernance qui sauront travailler à l'articulation des récits de vie au territoire qu'ils racontent, et à la mémoire qu'ils portent. Une méthode de projet qui rende compte des situations habitantes dans la géographie, pratiquée ou imaginaire et dans le déroulement du temps passé, présent et futur.

L'eau est un élément fondateur de nos territoires et un moteur de solidarité. Notre rôle, en tant qu'architectes et conseil de l'État, est de reposer les bonnes questions, d'intégrer la mémoire et la culture dans les projets, et de promouvoir une gouvernance ouverte et inclusive. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions aider à relever les défis urgents et vitaux auxquels notre communauté humaine et son environnement sont confrontés.



ATELIER 2 - L'EAU À LA SOURCE DU PROJET DE VILLE OÙ CONSTRUIRE ET HABITER ?

Animateur français : Christine DESMOULINS (critique d'architecture)
Animateur espagnol : Francisco LEIVA YVORRA (agence Grupo Aranea)
Binôme ACE du bureau : Laure MARIEU (Deuxième directrice) / Paul BOUVIER (Membre)

ATTENDUS DE L'ATELIER

« Où construire ? » interroge les processus de la planification urbaine. Avec la double nécessité de tendre vers une sobriété spatiale et de favoriser le développement de la biodiversité dans nos habitats, l'acuité de la question fait surface. L'impact de la ressource en eau s'ajoute à l'électrochoc produit en France par l'objectif Zéro Artificialisation Nette à l'horizon 2050 (ZAN) sur la disponibilité foncière. La tension autour du partage de la ressource en eau ainsi que la prise en compte des risques de catastrophes naturelles réaniment les interrogations sur l'efficacité des principes de planification urbaine, actuellement axés sur la préséance de la règle sur le projet. A Valencia, entre fleuve, canaux et mer, nous voyons comment les infrastructures de l'eau ont modelé le territoire. Ailleurs en Europe des ouvrages de protection, d'adduction-évacuation, de desserte ou de liaison, conçus en adéquation avec leur milieu, sont des structures préalables à l'affectation des sols.

Alors qu'une crise du logement traverse notre pays, une tension s'installe entre les besoins de construire et la disponibilité des sols qui se raréfie.

A travers les documents d'urbanisme (PLUi), la responsabilité publique des élus est engagée. Comment les aider à déterminer, sur un territoire contraint, les lieux où implanter, où pérenniser et déployer nos habitats ? Pour atteindre l'objectif ZAN, la densification de secteurs diffus, la mutation de zones d'activités ou la transformation d'îlots bâtis peuvent-elles échapper à la formalisation de projets urbains ? Peut-on concevoir de favoriser le développement de la biodiversité en ville sans considérer la présence d'eau (de l'eau) ?

Le littoral de Valencia nous procure une variété de situations influencées par les eaux. L'articulation des différentes logiques urbaines (agricoles, touristiques, industrielles, portuaires et résidentielles), leurs représentations, les stratégies urbaines d'adaptation au réchauffement climatique sont autant de questions rencontrées par les ACE au cours de leurs missions. N'ont-ils pas un rôle à jouer dans une planification territoriale à redéfinir ?

Plan Général de Valencia 2010



CHRISTINE DESMOULINS

CRITIQUE D'ARCHITECTURE

PAUL BOUVIER

ACE MEMBRE DU BUREAU

LAURE MARIEU

SECONDE DIRECTRICE

En posant, au prisme de l'eau, la question du lieu, de la valeur d'usage, de la valeur urbaine et de la qualité écologique comme cadre préalable à celles de la ressource ou du risque, l'atelier 2 a souhaité que l'eau puisse s'imposer, comme « milieu », dans sa dimension immatérielle comme par la dimension spatiale de l'architecture et de l'aménagement du territoire qui la contiennent, dans une logique de projet.

En écho aux échanges avec les architectes et les intervenants valenciens et à travers les retours d'expérience des architectes-conseils, l'atelier s'est attaché à éclairer et à interroger la cohérence de leurs pratiques et le fondement de leurs avis, témoignant d'une grande diversité de situations sur des territoires qui le sont tout autant. Par sa transversalité et le champ propre à l'architecture, leur regard se distingue de celui des services de l'État ; il peut en être complémentaire et, parfois, déverrouiller les logiques sectorielles.

Deux axes ont guidé les débats :

- Comment composer avec l'eau au quotidien dans les projets urbains et architecturaux ?
- Comment construire et aménager pour habiter le littoral, les lits majeurs et les zones à risques ?

LE PARADIGME DE L'EAU

Francisco Leiva de l'agence Aranea est revenu sur la triple hydrographie valencienne, où la convergence du littoral, du fleuve et de la plaine irriguée forment un système nourricier, culturel, économique, touristique, patrimonial ... qui alimente la prospérité de la ville et de la région, à travers la huerta et le port. Ce système est confronté au développement d'une ville passée en un siècle de 250 000 à 1,8 M d'habitants. La Turia détournée résulte d'une logique infrastructurelle et fonctionnaliste, voire économique typique du XX^e siècle. La perte de son fleuve a doté la ville d'un espace public fédérateur d'un quartier neuf, d'équipements culturels d'échelle métropolitaine et d'une altérité paysagère en cœur de ville.

Ce développement n'exclut pas la critique en raison de la fragilisation progressive de la huerta sous la triple influence du mitage, du développement des infrastructures et de la perte d'unité et de centralité pour ne parler que de la forme urbaine.

En concertation avec les habitants et les agriculteurs, Aranea a conçu le plan d'infrastructure verte de Valencia pour réarticuler la huerta aux quartiers environnants. Afin d'atténuer les impacts de l'urbanisation sur les activités agricoles et de protéger les ressources en eau et les milieux aquatiques, l'espace de l'eau est le protagoniste des liens entre le littoral et la huerta. Dans la reconnexion des projets urbains à l'identité des lieux, la mer, la huerta et le fleuve Turia sont des éléments structurants.

Dans cette ville qui, historiquement, n'était pas directement reliée à la mer, les escaliers des quartiers maritimes y offraient un accès direct. Aranea recrée des liens inspirés de ce dispositif et des piscines flottantes sont à l'étude au nom d'une réflexion sur le partage du port. Le plan vert et la biodiversité étant porteurs de valeur, distinguer le Nord de la huerta où le fleuve a disparu et la huerta du sud, très en danger, s'impose. Faire de ces espaces des corridors verts est une piste pour préserver la symbiose entre l'agriculture et l'urbanisme.

En France, où le ZAN et les enjeux écologiques accentuent les pressions foncières, les ACE sont aussi confrontés à des synthèses complexes entre des données géographiques, hydrauliques, techniques et culturelles. Les questions vont de l'étalement urbain qui augmente les surfaces imperméabilisées et les ruissellements à l'augmentation des linéaires de réseaux d'eau potable ou d'assainissement en passant par la transformation d'espaces naturels ou agricoles en espaces artificialisés et la destruction d'espaces aquatiques. Les zones à risques, où le paysage, l'écologie, la biodiversité et une approche territoriale peuvent devenir des alliés, imposent une réflexion et une culture hydraulique spécifique des crues lentes ou rapides, des bassins de rétention et des canaux d'orage. Certains scénarios peuvent favoriser une logique de projet adaptée à la vie urbaine en dépassant les strictes réglementations des PPRI et autres dispositifs.

Certaines notions sont précieuses pour aborder ces problématiques transverses : l'emboîtement des échelles dans le rapport à l'eau, la structuration de l'espace entre les bassins versants, les lits de rivière, les lacs, les zones humides, les limites et les fronts de ville, la topographie, l'eau dans la ville dense ou diffuse, le rapport au sol et au sous-sol, la canalisation, le drainage, le ruissellement, sans oublier la ville productive, l'agriculture urbaine, le bioclimatisme et les politiques foncières.

ENTRE CULTURE SAVANTE ET LOCALE, L'EAU VECTEUR DE PROJET

Accompagnant les élus sur les documents d'urbanisme, les ACE contribuent à faire essaimer un faisceau de connaissances lors de réflexions multicritères. Stanislas Zacharian souligne leurs compétences avérées sur l'articulation des échelles, l'épaisseur des limites et le bâti historique. Agnès Lambot pointe la perte d'une culture hydrographique ancestrale et locale, et l'importance du recours au savoir scientifique porté par les services de l'État, mais aussi à une culture du risque et de l'aménagement à laquelle contribuent les ACE. Ceci va de pair avec des actions locales participatives et des solutions d'interventions douces et concertées ancrées dans la spécificité des territoires. L'architecte évoque ainsi la mise en place d'un atelier avec les habitants et celle de potagers partagés qui pondèrent le trop plein d'eau d'un village.

L'intervention des services de l'État est indispensable en lien avec le risque, mais aussi dans un travail en amont avec les collectivités sur la finesse des aménagements. Pierre Janin (DDT de Savoie) préconise d'intégrer ces préoccupations dans les PLU (Plans locaux d'urbanisme) et les intercommunalités et souligne exemple à l'appui l'importance de « l'attention à la qualité des lieux de l'eau ». Dans la préparation d'un PLU, un atelier « eau et risques » a ainsi favorisé une prise de conscience sur la façon dont l'eau descend des montagnes et une pédagogie sur la gestion élargie de l'eau et sa gouvernance. Cécile Fridé (DRAC Nouvelle Aquitaine) revient sur l'intérêt d'une attitude globale et collective ; et de citer le marais Poitevin où DRAC et UDAP interviennent ensemble sur un espace représentatif d'une culture, d'un habitat et de formes urbaines spécifiques en articulant politiques publiques et culture traditionnelle. Quand, guidé par ce tracé de l'eau, chaque groupe en présence ne voyait que sa parcelle, certains secteurs bénéficient désormais d'une protection patrimoniale et les maires souhaitent en protéger d'autres dans une démarche collective. Dans le contexte de crues récurrentes et lentes, la tradition vernaculaire d'une architecture inondable, voire aisée à consolider ou reconstruire, ouvre la possibilité d'une approche plus souple, selon un angle aujourd'hui mort de l'approche réglementaire.

Pour Flore Bringand (DREAL nouvelle Aquitaine), le Trapèze Renault et son parc de bord de Seine à Boulogne Billancourt sont exemplaires. Une première approche comptable et technique du risque inondation par des parkings inondables ayant révélé l'insuffisance de ces volumes, des solutions étudiées avec les paysagistes de l'agence TER ont légitimé une conception inondable du parc comme bassin d'extension de crue. En milieu urbain dense, on a ainsi accepté que l'eau revienne dans les terres près des habitants, d'où des lieux qui vivent autrement.

Paul Bouvier (DDT du Gard) invite à considérer « l'envers » des aménagements réglementaires, dans la forme et leur impact hors périodes de crue. L'échelle à laquelle sont conçus certains aménagements peut faire évoluer des stratégies urbaines parfois figées et conduire à dépasser la logique réglementaire et prioritairement défensive des PPRI. Si, en raisonnant sur l'échelle parcellaire, ceux-ci sont efficaces en secteur diffus, ils peinent à prendre en compte des logiques plus larges sur un temps plus long.

Le bassin de Seine met en évidence ces tensions à travers le projet à Vitry /Seine /Gare qui opère une importante mue résidentielle sur l'ancien secteur industriel des Ardoines, sujet au risque inondation. Sous l'influence de la pression foncière et des consignes préfectorales visant le maintien des populations en cas de crue, un double dispositif distributif incluant un niveau hors d'eau est développé à l'échelle du quartier. Outrepassant les attendus du PPRI, il bénéficie d'autorisation de construire aujourd'hui dérogatoires et appelle une évolution réglementaire.

Face au risque d'une ville basse du pilotis cloisonnée et inhabitée, sauf par le stationnement, cette stratification constructive impose aussi une réflexion paysagère et programmatique sur les rez-de-chaussée à travers des aménagements accueillant la présence de l'eau.

LE BÉNÉFICE DU RÔLE DE L'ÉTAT EN COMPLÉMENT DE L'ACTION LOCALE

Malgré la nécessité d'une approche transversale des questions foncières, écologiques, paysagères et patrimoniales, la problématique de l'eau est souvent pensée en silo. L'État et ces outils doivent donc être garants de cohérence et de démarches vertueuses.

Murielle Pagès (Bas Rhin) s'émeut de la disparition annoncée du quartier des maraîchers à Sélestat où seules quelques parcelles maraîchères et pavillonnaires subsistent. Des traversées informelles dont le rôle hydraulique est minimisé disparaissent en bord de rivière. La DDT n'en ayant pas conscience, comment stopper ce lotissement ?

Dans les faits, le PLU peut avoir un rôle bénéfique sur l'environnement. Patrick Brie, adjoint à la sous-direction de la qualité du cadre de vie à la Direction de l'habitat, de l'urbanisme et des paysages (DHUP), précise qu'en territoire rural, il peut impulser à travers le PAT (projet alimentaire territorial) une incidence sur l'aménagement des territoires en matière d'utilisation des sols et de ressource en eau, notamment via l'agriculture urbaine. Mentionnant aussi le rôle du ZAN (Zéro artificialisation nette) sur la restauration de la nature en milieu urbain, il évoque la potentialité d'un espace où repenser l'agriculture urbaine en jouant sur les coefficients de biotopes par surfaces et signale le travail réalisé en trente ans et en partenariat avec la Caisse des Dépôts sur la plaine du Cros pour reconstruire le sol naturel.

LES INTERFACES ENTRE L'EAU ET LE PAYSAGE URBAIN

Comme d'autres ACE, Pierre Janin considère qu'ils peuvent, avec les paysagistes valoriser, la qualité des lieux de l'eau pour mieux dessiner les bassins de rétention et intégrer ces ouvrages au paysage. Présidente des ACE, Aline Hannouz (administration centrale) revient sur le rôle ordonnateur de l'État dans des situations graves : face à la rareté de la ressource en eau, l'urbanisation se fige dans les communes sud du Var où des mairies ayant bloqué des permis de construire seront amenées demain à en faire de même du règlement. Dans les Alpes-Maritimes, des arrêtés imposent aux communes de prouver qu'elles ont ces ressources, d'où une tension foncière accrue. Sur le littoral et selon les lieux où il y a trop d'eau ou un manque d'eau, la question de savoir où construire se pose avec acuité avec des conséquences sur les paysages.

Lucas Meister (Bouches du Rhône) s'interroge sur l'aptitude des terrains à recevoir du logement quand le PPRI les interdit en rez-de-chaussée et qu'il y a des réticences à construire en hauteur. En résultent des lotissements sans vie au RDC et une multiplication de construction R+2. A Martigues où les contraintes d'accès automobile et de transport en commun se cumulent sur des terrains en pente sujets au ruissellement entre deux lotissements, la gouvernance est cruciale. Il en va de même pour la gestion des sites du Conservatoire du littoral. Christine Eidekins y intervient et précise qu'il ne s'agit pas ici d'aider ses interlocuteurs à bien construire mais de donner du sens aux constructions gérées par le conservatoire en les utilisant. Là où l'urbanisation est vécue comme un danger, acquérir simultanément le bâti et le site et valoriser des réhabilitations de qualité peut fédérer des projets.

Luc Weizman revient sur la réflexion fine qu'exige le partage des ressources. A cet égard le dialogue fructueux établi depuis une quinzaine d'années entre le ministère de l'agriculture et celui de l'équipement fait du paysage agricole et naturel une terre de projet, soit une véritable révolution dialectique entre la ville et l'espace naturel. Dans ce contexte où l'état des sols et leur durée de reconstitution sont fondamentaux, un relevé pédologique doit précéder l'élaboration du PLU.



LES INFRASTRUCTURES, UN CAS D'ÉCOLE

Les infrastructures de l'eau interrogent la gouvernance. Marjane Hessamfar (DRAC Hauts de France) évoque le canal Seine Nord Europe Escault. Orchestré par l'État et la région, il se déploie sur 107 km, 54 mètres de large et 25 de haut, coupant certaines communes en deux. Face au travail en silos des acteurs locaux, la DREAL participe à des réunions pour tenter de réunir des réflexions et inciter des élus tiraillés entre déni et panique à s'approprier le projet. Avec la DDT de la Somme, Emmanuelle Féret insiste sur la nécessité d'une réflexion sur les infrastructures induites par cet ouvrage. Olivier Le Boursicot, (DDT Hauts de France) invite en outre à s'interroger sur le devenir et la réutilisation de canaux délaissés.

Face à ces questionnements, Paul Bouvier mentionne l'échelle macroéconomique de ce grand projet voué à remplacer les camions et à réaliser des économies énergétiques. Comme toute infrastructure majeure, il n'en appelle pas moins une réflexion transversale en regard de l'attention à porter aux lieux.

Suzel Brout (Dreal Occitanie) évoque les infrastructures de l'Aldilonda, du Mantinum et du Spassimare de Bastia, où des solutions architecturales ambitieuses articulent le littoral, les infrastructures, le patrimoine, la mobilité quotidienne et le tourisme. En associant en front de mer une voie de circulation douce, une promenade et un ascenseur urbain, cet ensemble signé par les architectes Feichtinger et Buzzo Spinelli renoue les liens entre ville et mer et rehausse l'image de Bastia.

Et si partout, les limites entre un fleuve et ses rives ont facilité l'implantation d'infrastructures et de voies rapide aux dépens d'un accès à l'eau et à la nature, Paris ou les Sables d'Olonne montrent que revenir en arrière est possible à peu de frais en supprimant la circulation sur de grands axes. Invitée à conclure, Laure Marieu rappelle que l'eau est un bien commun qui irrigue la réflexion. Face aux injonctions de ne plus construire et à la difficulté de cultiver, Valencia nous enseigne que toute démarche prospective doit aborder toutes les échelles, de la gouvernance au partage de ressources en tenant compte des politiques publiques locales autant que de la vie quotidienne des populations.



ATELIER 3 - ÉVOLUTIONS LITTORALES COMMENT CONSTRUIRE ?

Animateur français : Isabelle REGNIER (Le Monde)

Animateur espagnol : Alberto RUBIO GARRIDO (Instituto Valenciano de la Edificación)

Binôme ACE du bureau : Sandrine CHARVET (membre) / Sandra PLANCHEZ (membre)

ATTENDUS DE L'ATELIER

« Comment construire ? » convie l'architecture dans les débats sur les densités urbaines viables. Quelles formes urbaines pour quel territoire à l'heure du ZAN ? Sous le prisme de la culture et de la transition écologique, les architectes-conseils de l'État sont confrontés à cette interrogation. La Communauté valencienne nous livre deux figures véritables cas d'école, de densité urbaine : l'hyper densité à la verticale, réalisée sur le rivage de Benidorm et théorisée par l'agence néerlandaise MVRDV dans Costa Iberica et l'utopique Espai Verd à Valencia, forme de densité sophistiquée alliant une infrastructure de béton et un audacieux mouvement de sol, support de maisons avec jardin suspendus dans une économe emprise au sol.

Dans une quête de sobriété foncière, on redécouvre les utopies, on tente de nouvelles projections imaginatives sur des formes urbaines adaptées à chaque territoire, ce dont la période d'expansion du pavillonnaire nous a privés en France. L'étalement urbain a ainsi limité les investigations sur des formes d'habitat intermédiaires associant maisons (en bande, à patio ...) et habitat collectif dans des jeux d'imbrications convoquant l'architecture (superposition, assemblages, respirations, usages ...).

Le rapport Girometti Leclercq établit le bilan de cette lacune. A ce constat s'ajoute le nouvel enjeu d'adapter les constructions au réchauffement climatique, d'en réduire drastiquement les consommations énergétiques.

En Méditerranée il s'agit de la prise en compte de l'eau (précieuse ou violente), de la recherche d'ombre et de fraîcheur (différente de la protection au froid), de la judicieuse implantation, d'une performance énergétique cohérente avec les caractéristiques climatiques et morphologiques de chaque territoire.

Dans sa conférence Jour et Pluie (2011), l'architecte Pierre Fauroux met en évidence le soin susceptible d'être apporté aux détails de cheminement de l'eau sur les bâtiments, dans les édifices ordinaires comme dans les bâtiments publics.

Les ouvrages de stockage, de rétention, d'écoulement de passage ou de franchissement de l'eau, nécessaires à la construction des villes, influent sur l'organisation des territoires et sur leurs architectures. Quel est le rôle conféré à l'architecture (dont l'intérêt public est législativement reconnu en France) dans la conception des infrastructures de l'eau ? Qu'en est-il à Valencia ? Alors que bon nombre de logements existants ne répondent pas aux attentes normatives ou sociales, l'eau (risque ou ressource) est-elle un facteur déterminant de mutabilité du bâti (des zones d'activités, des unités touristiques et balnéaires, ou des héritages bâtis de la fin du XX^e) ?

Les ACE s'interrogent sur les implications d'une meilleure prise en considération de l'eau dans la conception des formes urbaines comme dans l'art de bâtir ou de transformer.



ISABELLE REGNIER
JOURNALISTE AU MONDE, RESPONSABLE
DE LA RUBRIQUE ARCHITECTURE ET PATRIMOINE

Comment construire ? Se poser cette question dans une ville comme Valencia, dont le caractère est forgé par pas moins de trois hydrographies (la mer, la huerta, le fleuve) revient à se demander comment construire avec l'eau. En l'espèce, les enjeux ne sont pas les mêmes aujourd'hui, en 2024, qu'ils l'étaient il y a quelques décennies encore. Ils sont inextricablement liés au dérèglement climatique, au contexte général de raréfaction des ressources et au problème bien spécifique du tarissement de l'eau, bien commun par excellence. Comment construire quand les multinationales se battent pour contrôler les sources et les circuits d'approvisionnement de l'eau, qu'elle se retrouve côté à la Bourse de Chicago, que des États entrent en guerre en son nom ? Comment construire quand ceux qui luttent contre ces dynamiques d'accaparement et de privatisation se retrouvent criminalisés, gazés, battus, jetés en prison ? Comment construire quand l'eau monte, qu'elle déborde, qu'elle détruit, qu'elle tue ?

Ces questions qui ont orienté les débats de l'atelier 3 du 74^e séminaire des architectes-conseils de l'État ont trouvé un tragique écho un mois plus tard, quand les pluies diluviennes se sont abattues sur Valencia détruisant tout sur leur passage. Alors que les événements climatiques extrêmes se multiplient partout dans le monde, qu'ils ne cessent de gagner en intensité, cette catastrophe était malheureusement dans l'ordre du possible. Qu'elle ait eu lieu ne rend que plus cruciales la teneur des échanges qui ont eu lieu.

Pour cadrer le débat, Sandrine Charvet et Sandra Planchez ont souhaité resserrer le sujet sur la question précise de la construction en zone littorale. Une manière de cadrer le débat, en partant du principe qu'en France et en Espagne ces territoires en prise directe avec la mer sont confrontés aux mêmes défis, et constituent pour cette raison un terrain fertile pour comparer les situations de Valencia et celles que les ACE français peuvent rencontrer dans le cadre de leurs missions et ouvrir des perspectives... De part et d'autre de la chaîne des Pyrénées, les zones littorales ont chacune, de fait leurs idiosyncrasies mais aussi un socle commun fort : une situation géographique en bordure de Méditerranée, la perspective de voir monter les eaux de la mer, un littoral abîmé par la promotion immobilière, l'existence d'une loi littorale dont les effets restent relatifs dans un contexte néo-libéral, des tensions liées au prix du foncier et à la crise du logement... Le thème s'est ainsi avéré fort bien trouvé pour comparer les situations.

Les échanges, riches et nourris, se sont structurés autour de deux grandes idées :
.l'architecture doit radicalement redéfinir son rapport à l'eau
.avec la question de l'eau, l'architecture change de nature

L'ARCHITECTURE DOIT RADICALEMENT REDÉFINIR SON RAPPORT À L'EAU

Du statut d'impensé absolu, parce que disponible sans limite, gratuitement, l'eau doit devenir centrale dans la conception du projet, à toutes les étapes. Des questions d'implantation aux choix de typologies, des systèmes de fondations aux techniques d'isolation, des affaires de canalisations, d'eaux usées, de récupération d'eau de pluie, aux choix des matériaux et des techniques constructives, rien dans le projet n'échappe à la question de l'eau.

- En zone littorale, l'eau détermine l'implantation des bâtiments. Mais comment faut-il résonner quand elle commence à monter ? Faut-il s'en détourner pour empêcher qu'elle s'infilte ? Faut-il au contraire lui faire de la place, l'accueillir à l'intérieur ? Quelle stratégie adopter quand la ligne de côte se retire ? Que faire face à la cupidité irresponsable des promoteurs, des industriels du bâtiment, qui ont récemment obtenu de faire reculer la limite de constructibilité en Espagne pour la faire passer de 500 à 100 mètres ?
- La question de l'eau invite à repenser les typologies : faut-il construire sur pilotis pour éviter les inondations ? Faut-il travailler sur l'intérieur : remonter les installations électriques dans les plafonds, poser les machines sur des plots ? Est-ce qu'on bascule vers des constructions provisoires, démontables ? Le temps est-il venu de se jette littéralement à l'eau, comme s'y est récemment risquée l'entreprise portugaise Carmo (fabriquant de piquets de vignes) en se faisant construire des bureaux flottants à Bordeaux, face à la Cité du vin ?
- Quel matériaux sont les moins consommateurs en eau ? Le bois, le métal, la pierre, le chanvre, font partie des plus vertueux. Mais tout dépend des techniques de construction employées. Certaines sont plus économes que d'autre vis à vis de cette ressource vitale.
- La responsabilité de l'architecture par rapport à l'eau c'est celle de la société dans son ensemble. Pour que l'architecture puisse penser avec l'eau, ces questions doivent entrer dans le débat public, être comprises par tous. Une manière d'y arriver consisterait à rendre visibles les infrastructures, a suggéré Pablo Katz, ACE en Île-de-France, qui appelle à se défaire de cette culture de la tuyauterie bien huilée, invisible, promue par les Ponts-et-Chaussées, à sortir les infrastructures des sous-sols pour en faire des éléments structurants de la ville. Ce serait là faire œuvre de pédagogie.
- En poussant le raisonnement sur la raréfaction des ressources, on arrive vite à l'idée qu'il faut cesser de construire – continuer à produire des mètres carrés, continuer à faire de l'architecture, mais à partir de ce qui est déjà là. Si l'objectif du Zéro Artificialisation Net à horizon 2050 est contesté dans son mode opératoire, les architectes français étaient nombreux dans l'atelier à soutenir ce principe. En Espagne, expliquait Alberto Rubio Garrido, les résistances sont fortes. Les architectes plus établis, les plus âgés, ont fait leur carrière à une époque où l'on construisait sans limite, ne sont pas prêts à changer leurs manières de faire et de penser. Les jeunes architectes en revanche sont nombreux à revendiquer de ne plus construire, à ne plus travailler que dans les projets de régénération urbaine, en développant des stratégies bioclimatiques. « Il y a un vrai fossé générationnel ». Le frein principal vient toutefois de l'industrie, la prospérité du pays dépendant largement du secteur de la construction. La réglementation espagnole, en outre, n'est pas favorable à la réhabilitation : les seuils d'émission carbone sont les mêmes que pour le neuf. Les indicateurs ne sont pas ajustés aux objectifs. C'est évidemment une question politique.
- La méthode du cycle de vie qui permet d'évaluer son bilan carbone d'un bâtiment à toutes les étapes de sa vie a prouvé en revanche son efficacité en la matière. Calqué sur son principe, un autre indicateur est actuellement à l'étude pour mesurer la consommation d'eau des bâtiments. En France, il est question qu'il ait une valeur plus ou moins contraignante.

- A des degrés divers, la question du coût, de la rentabilité, sont les principaux obstacles à la transition vers une architecture écoresponsable. Mais de quel coût parle-t-on ? Pour peu que l'on cesse de penser en termes exclusivement financiers, que l'on commence à raisonner à moyen et long terme, en intégrant le coût social, le coût sanitaire, économiser l'eau devient la meilleure manière de réduire les coûts et in fine d'économiser de l'argent. Si rien ne vient freiner cette course folle à la rentabilité à court-terme, les assureurs le feront. Quand le risque sera devenu trop fort, ils cesseront d'assurer les bâtiments en zone inondable et la valeur foncière s'effondrera d'un coup. Cela a déjà commencé, de fait : à Soulac, en Gironde, les habitants de la barre Signal ont été délogés, sans être dédommagés.

AVEC LA QUESTION DE L'EAU, L'ARCHITECTURE CHANGE DE NATURE

Les notions fixité, de firmitas, dont on considérait depuis l'antiquité qu'elle étaient consubstantielles de l'architecture, perdent de leur pertinence avec l'eau. Elles se liquéfient. On ne peut plus penser l'eau comme un problème qu'on va résoudre avec des digues, comme un risque contre lequel on peut s'assurer. Cela pose de nombreuses questions :

- Comment peut-on planifier quand on ne sait pas quand l'eau va monter, ni dans quelles proportions ? Que devient l'architecture, art de la maîtrise absolu, quand on ne maîtrise plus rien ? Il faut apprendre à penser autrement, à penser le temporaire, le provisoire, le conditionnel. La question de la temporalité devient centrale dans le projet.
- Les cadres administratifs ne sont plus opérants. Il faut penser l'urbanisme à l'échelle du bassin versant. Les frontières de la commune, du département, de la région, doivent cesser de faire obstacle de manière aussi rigide. La montée des eaux, autant que leur raréfaction, demande de la souplesse.
- Les mentalités vont devoir changer, s'affranchir de l'aversion pour le risque qui domine partout aujourd'hui, conduit à tout verrouiller à double tour. Le contrôle est une illusion. L'aléa doit devenir une donnée du projet.
- Les pratiques, vont devoir être repensées en profondeur. Si on ne s'y prépare pas, les catastrophes nous y contraindront. Cela demande de changer les représentations, d'inventer de nouveaux imaginaires. Le défi énorme, mais c'est aussi une chance : la possibilité d'inventer un monde nouveau, de retrouver du désir et de l'espoir. Le dessin a un rôle majeur de ce point de vue, comme le soulignait Yannick Gourvil, ACE dans la Manche : « Nous les architectes, nous savons dessiner le plein, mais pas le vide. Il faut qu'on apprenne à dessiner l'eau. Une crue lente et un torrent puissant, ça n'a rien à voir. Comment on représente le débit de l'eau, la vitesse ? comment on représente le réchauffement ? On ne sait pas faire. L'eau, on lui tourne le dos, elle nous gêne. Il faut pouvoir les représenter les flux, la topographie, les lignes de niveau... Mes étudiants ont développé des outils pour le faire. Une nouvelle génération va pouvoir s'en saisir ». Généralisant son propos à la question urbaine toute entière, il a conclu son intervention ainsi : « C'est tout l'urbanisme qui doit devenir dynamique. L'aléa doit devenir partie prenante du projet, mais une partie sur laquelle on peut agir à posteriori. Ce qui s'est fait autour de l'Etna est intéressant : quand gens ont été expropriés, ils ont gardé leurs parcelles, pour la culture. Il faut pouvoir penser les solidarités entre les gens qui vivent dans les zones à risque et ceux qui vivent ailleurs. Il faut dézoomer à fond ».

- Les mots sont importants aussi. Donner leur sens aux mots, reconnecter le langage avec la réalité qu'il recouvre, c'est un premier pas pour reconstruire du commun. Ne faudrait-il pas abandonner, par exemple, l'expression « ligne de côte », pour lui préférer celle de « ligne d'eau » qui aurait l'avantage de rendre sensible la réalité brûlante que désigne cette petite ligne rouge qu'on voit sur les cartes : l'eau qui monte, inexorablement, toujours plus vite qu'on ne l'avait anticipé, dont il est clair aujourd'hui qu'on ne peut plus s'en protéger, avec laquelle il faut apprendre à vivre.



Comment construire sur le littoral ? Ou en filigrane, faut-il encore construire sur le littoral ? Comment le transformer, comment construire et/ou adapter les bâtiments sous le joug d'inondations et de montées des eaux dont les temporalités nous échappent ?

Beaucoup d'idées constructives ont été échangées lors de cet atelier permettant de nous interroger dans le cadre de nos missions de conseils :

LE TRAIT DE CÔTE :

Adapter : il joue un rôle déterminant quant à l'urbanisation, à ses limites et pour imaginer les transformations à venir sur nos territoires en prise avec le changement climatique. La pression de la puissance publique est croissante. La loi littorale française instaurée en 1986 est-elle aujourd'hui en adéquation avec les événements climatiques ? Plus tardivement appliquée en Espagne (1988), la loi littorale fut différemment appliquée selon les régions, dans un pays qui ne compte pas moins de 7800 km de côtes pour beaucoup extrêmement urbanisées et densifiées dans les années 1960/1970.

DIMENSION PORTUAIRE

Préserver : sans doute existe-t-il encore la vision romantique du petit port de pêche où l'on va chercher le poisson directement au bateau ou un imaginaire de la représentation du quartier de pêcheurs comme Cabanyal à Valencia, construit à partir de cabanes en bois dès le XVII^e siècle. Ce patrimoine architectural historique, témoin poignant de pratiques ancestrales de la pêche et de l'âpreté de la vie quotidienne des familles de pêcheurs est aujourd'hui rénové et valorisé. Cabanyal, quartier en déshérence devenu « trendy » il fait aujourd'hui l'objet d'une spéculation immobilière sans précédent. Comment éviter la gentrification de ces quartiers ?

Maîtriser : au sud du port historique, le port de commerce international de Valencia, le 2^e plus grand d'Espagne est une forteresse infranchissable entre la ville et la mer. Il charrie 65 millions de tonnes de marchandises chaque année pour répondre à la surconsommation mondiale. Y a-t-il encore des questions urbaines à poser, faute de questions d'urbanité ? Comment instaurer le dialogue entre villes et ports ? Quelles porosités et aménagements publics créés ? Ce sont autant de questions dont les architectes doivent s'emparer.

Transformer : entre ces 2 échelles, celle du port de plaisance et celle du port commercial, l'habitat. Le littoral, espace hostile, devient à la fin du XVIII^e siècle, lieu de désir aux yeux des populations européennes. L'intensification du tourisme grâce à l'augmentation du niveau de vie (les premiers congés payés en 1936) et des moyens de transport accélère le développement des littoraux. Les années 1950-60 marquent l'apogée de la doctrine de la ville « de loisir du plus grand nombre ». A Valencia comme sur nos côtes françaises, le littoral est le symbole du développement touristique des trente glorieuses. Les constructions balnéaires, marinas, hôtels, logements de vacances et secondaires, ne sont occupées qu'une partie de l'année alors que le besoin en logements dans ces territoires est souvent criant. Le cas de la Marina Saplaya, située à Alboraya, à 15 min au nord de Valencia est intéressant. Conçue au début des années 1970 comme une petite station balnéaire et un port de plaisance pour les valenciens, ce quartier s'est sédimenté peu à peu pour accueillir aujourd'hui plus de 2 000 habitants à l'année.

Cet exemple pose la question « faut-il encore construire et pour qui » ? ou plutôt comment peut-on transformer ces logements souvent mal isolés thermiquement et phoniquement et de typologie particulière ? A Saplaya, l'adaptation des logements en termes de confort, de distribution et de taille est progressive. Ils sont aussi aujourd'hui mieux connectés au centre-ville, aux services, aux commerces qui peuvent s'y installer à l'année.

En France au bord de la Méditerranée, ces quartiers ou ces villes, la Grande Motte, Palavas, Marina Baie des Anges pour ne citer qu'elles, vivent ces transformations et deviennent des observatoires de l'évolution de la ville littorale et des pratiques sociétales. Elles constituent une réserve importante de logements.

En Espagne comme en France elles sont sources de questionnement et d'échanges dans le cadre de nos missions. Quels sont les leviers pour ces villes littorales qui n'ont plus de terrains abordables à offrir à leurs habitants ? Comment adapter les outils de planification et d'urbanisme réglementaire pour accompagner ces transformations et proposer de nouveaux quartier et logements abordable? Le Bail Réel et Solidaire (BRS) est un dispositif qui se développe sensiblement.



REGARD SUR LES ATELIERS

JEAN-LOUIS VIOLEAU

En somme, la question qui nous aura guidés au fil de ces ateliers était bien celle de la limite, Limite des ressources (anthropocène) autant que limite spatiale : où placer, aujourd'hui, la limite ? À l'image de la plus grande partie du littoral espagnol, Valencia est une plaine fertile entourée d'un cirque de moyennes montagnes. Comme un peu partout en Europe occidentale, les extensions urbaines sous l'influence de la mondialisation se sont réalisées avec trop peu d'accroche au lieu. La région a perdu la moitié de ses terres arables.

Ce qu'il est désormais convenu d'appeler les années 68 auront vu s'imposer un « droit à la ville », d'abord identifié et formalisé par Henri Lefebvre, puis porté par de nombreux architectes, sociologues et militants. Généralement, un « droit à » s'impose lorsque l'objet est menacé. Et ils sont aujourd'hui nombreux à revendiquer un « droit à l'eau ».

Entre épuisement de la ressource et nouveau régime climatique, les ateliers de Valencia nous auront permis d'identifier les aléas tout en essayant d'anticiper, mal cela va de soi, les impondérables qui accompagnent la vie d'un territoire liquide. La dynamique de ce territoire, c'est la dynamique des fluides, un monde d'instabilités et de turbulences, de flux, d'imprévisibilité et parfois de catastrophes, malheureusement. Ce territoire a des frontières, mais elles sont poreuses. L'endroit où l'eau touche la terre est aussi l'endroit le plus densément peuplé sur terre. La seule limite d'un liquide, c'est la bordure. C'est elle qui constitue et délimite le territoire liquide.

Cette limite engage aussi celle de nos responsabilités, de nos actes en tant qu'experts chargés de conseiller et parfois de conduire la fabrique de la ville. Nos débats de Valencia se seront ainsi recomposés en chemin de manière plus spécifique sur la question de la matérialité, dans un monde qui semble de plus en plus inégalement ouvert & fermé, mais aussi de plus en plus limité, limite entre artificiel et naturel, entre nature et culture (Philippe Descola), limite de la Terre en tant qu'organisme et « agentivité », sinon « puissance d'agir » (Bruno Latour). La limite des lieux, du lieu comme catégorie indépassable à l'ère des visites de terrains satellitaires via nos prothèses informatiques, de la fusion du réel et du virtuel.

Encore une fois, la question qui nous aura guidés au fil de ces trois ateliers fut bel et bien celle de la limite, limite des ressources (anthropocène) autant que limite spatiale : où donc placer, aujourd'hui, la limite ? Avec Victor Hugo, à toute limite posée, l'homme était censé répondre par une simple enjambée, mais aujourd'hui Prométhée est inhibé. C'est la fin du temps fléché. L'heure n'est plus à la quête d'un ailleurs. La connaissance ne vaut plus tant comme source d'ouverture vers un possible, que comme source d'expertise pour la préservation.

QU'EN ONT DIT LES ACE ?

Au sein de l'**Atelier 1**, il a surtout été question des dysfonctionnements qui apparaissent régulièrement en France dans la politique de gestion de l'eau : comment territorialiser ce bien commun qu'est l'eau ? Se référant à l'exemple du Mont-Saint-Michel, Olivier Le Boursicot, ACE DDT 59, a commencé par rappeler que tous les périmètres administratifs négociés et délimités ont tendance à s'effacer dès lors que la présence d'un monument exceptionnel vient perturber les découpages raisonnés suivant les besoins et les ressources. Mais à qui appartient l'eau ? À Veolia, a demandé Agnès Lambot, ACE DDT Hérault, ou aux humains qui habitent le territoire ? Ne faudrait-il pas conjuguer la

notion de gouvernance avec l'appartenance à un territoire ? Catherine Jacquot, ACE Dreal Rhône-Alpes, a d'ailleurs tenu à rappeler que le périmètre de l'eau s'imposera toujours, quoique l'on en ait, aux découpages administratifs les plus vertueux. L'eau imposera toujours ses propres règles et ses cheminements. L'eau est mouvante, elle déborde les périmètres. Pierre Janin, ACE DDT Savoie, a discerné pour sa part la clé de ces interrogations dans la prise en compte des bassins versants (et le travail avec les syndicats qui les gèrent) qui devrait primer sur tous les découpages administratifs pré-établis. En tant que « corps » constitué, les ACE doivent-ils, s'est-il interrogé, reprendre collectivement la main sur la gestion de l'eau ? Cécile Fridé, ACE DRAC Nouvelle-Aquitaine, a rappelé que l'eau devrait être par excellence l'objet d'une politique publique multi-territorialisée, et qu'aux ACE reviendrait la mission de l'accompagner en s'appuyant sur la notion d'intérêt général. Enfin, Christine Edeikins, ACE Conservatoire du littoral, a souhaité qu'un organisme d'État comme la MIQCP, organisme « interministériel » par définition, puisse remettre son avis et poser son regard partout où cela s'avère nécessaire, au nom de l'intérêt général.

Avec l'**Atelier 2**, il fut question des ambiguïtés de l'État qui, bien souvent, se contredit lui-même, Flore Bringand, ACE Dreal Nouvelle-Aquitaine, remarquant notamment la tendance de ce dernier à penser l'eau « en silos » : biodiversité / transport / foncier / plaisir... Où donc construire, certes, mais il faut d'abord bien savoir d'où arrive l'eau ? Lorsque la crue est lente (la Seine, par exemple), on cherchera plutôt à maintenir la population sur place ; lorsqu'elle est rapide et soudaine (les Cévennes, par exemple), on évacuera. Face à l'eau, nous oscillons trop souvent entre le déni et l'affolement. Dans le premier cas, remarque Paul Bouvier, ACE DDT Gard, un travail sur les rez-de-chaussée peut s'avérer amplement suffisant. Quant à la route, en général, elle suit le fleuve ou le littoral, et l'axe de communication sitôt interrompu peut ainsi très vite se transformer en espace public fréquenté pour le plaisir de la promenade. Quelle réversibilité possible pour ces espaces ? Faut-il se replier ou s'adapter ? Et quelle place, dès lors, accorder à la contrainte ? S'adapter exige la soumission à de fortes contraintes, mais conçoit-on jamais mieux que sous une forme de contrainte, certes maîtrisée ? Tous s'accordèrent peu ou prou pour éprouver les limites des PPRI, qui ne reposent pas tous sur les mêmes données de départ et devraient directement interroger les missions des ACE. Ainsi le canal Seine-Nord est-il en train de se construire sans qu'aucun ACE n'ait été consulté. Il faudrait songer à faire une histoire de l'architecture au prisme de l'eau, à la manière dont Philippe Rahm s'est servi ces dernières années du facteur thermique pour repenser entièrement l'histoire de l'architecture. Comment, enfin, s'est interrogé Pierre Champenois, ACE DDT Nord, se saisir en tant qu'ACE de la gestion des risques pour redonner une place au vivant ?

L'**Atelier 3** s'est interrogé sur comment et où construire et habiter ? L'immense majorité des ACE participant à l'atelier est tombée d'accord pour dire que c'est d'abord à l'État qu'il revient de fixer la limite du trait de côte plutôt qu'aux collectivités qui, sous les pressions diverses et variées, n'y parviendront jamais tout à fait, au risque d'autoriser des implantations toujours plus risquées sinon inexorablement vouées à la destruction. Faut-il rendre mieux visibles les infrastructures de l'eau pour faire œuvre pédagogique ? Face à ce désir irrationnel de rivage dont font toujours preuve nos sociétés occidentales, que sacrifier aujourd'hui ? L'immeuble du Signal à Soulac-sur-Mer a créé un précédent, puisque l'État s'est refusé à indemniser les copropriétaires au terme de son inévitable destruction, mais la mairie de Lacanau, si elle a exploré durant plus de dix ans toutes les modalités possibles du recul de son centre-ville, s'est résolue à jeter l'éponge face à la complexité du processus à mettre en œuvre. Faut-il parler de « ligne d'eau » plutôt que de « trait de côte » ? Un point d'accord s'est dessiné au terme des échanges : c'est d'abord l'économie (plutôt que le souci écologique) qui arrêtera d'elle-même la frénésie de constructions sur le littoral.

#5

**CONSIDÉRATIONS
MARGINALES,
LA GOUTTE
D'EAU QUI A FAIT
DÉBORDER LE VASE**



Ensoñación introductoria.





LA GOUTTE QUI A FAIT DÉBORDER LE VASE. CONSIDÉRATIONS MARGINALES SUR LA POÉTIQUE DE L'EAU FERNANDO CASTRO FLÓREZ

«L'eau fut la matrice du monde et de toutes ses créatures [...] De même que les couleurs les plus nobles et les plus délicates furent issues de cette terre noire et corrompue, de même les créatures les plus dissemblables naquirent de cette substance primordiale qui n'était au départ qu'un déchet informe. Conservez l'élément eau dans son état indivisible ! Et voyez ensuite comment tous les métaux, toutes les pierres, tous les rubis et les escarboucles brillantes, les cristaux, l'or et l'argent en sont issus. Qui pourrait reconnaître toutes ces choses dans l'eau ?» (Paracelse).

«L'eau qui coule et aussi l'eau qui distille, l'eau qui conduit comme l'eau analogiquement à la lumière dans sa clarté vibrante de justesse – une justesse vibrante. Il est étrange et semble même inapproprié d'attribuer ou de surprendre plutôt dans l'eau la précision. Car l'eau est souvent peu, pas et trop, se faisant sentir par son manque ou par son débordement visible ou sensible dans les corps. Là, on sent et on perçoit la même précision de l'eau qui conserve son insaisissabilité, son corps sinueux, sa reptation, son pas ailé, dans sa double condition de serpent et d'oiseau; dans sa condition multitudinaire: les chèvres qui descendent en bondissant et l'agneau seule de la montagne; toutes ces créatures que l'eau forme et entraîne, faisant savoir d'où elle vient et quelles présences et quelles voix elle a recueillies sur ses pas. Et même ces clameurs qui sortent de l'eau comme purifiées, lavées» (María Zambrano).

UN SIGNE AMBIGU : L'EAU (IMAGINAIRE) QUI NOUS MANQUE.

L'eau est sans doute un signe ambigu¹, matrice de la vie, mais aussi emblème du manque²; associée à un destin vain, comme dans les Métamorphoses d'Ovide, ou à la mobilité héraclitéenne³. Gaston Bachelard a déployé dans L'eau et les rêves une prodigieuse analyse de «l'imagination matérielle», montrant comment ce fluide est véritablement indispensable à la compréhension de l'homme. Pour ce penseur, l'eau est le principe du rêve, ce qui fait que les éléments s'assemblent pour animer l'espace immatériel et déclencher l'*action imaginative* : «si l'image présente ne fait pas penser à une image absente, si une image occasionnelle ne détermine pas une provision d'images aberrantes, une exposition d'images, il n'y a pas d'imagination⁴». La dynamique de l'absence et de la présence, l'évocation et l'ouverture de la clôture hermétique, c'est-à-dire symbolique, oblige le regard à se libérer du conditionnement des habitudes héréditaires.

Le symbole parle du périssable, de la douleur comme chiffre de la vie, de cette nature dans laquelle nos désirs trouvent un *miroir* où se contempler : l'identité se reflète et se dissout dans le sein de l'eau, sphère de sédimentation ou d'immersion de la beauté⁵.

¹ «Les significations de «eau» contiennent dans leur énoncé la complexité et l'ambiguïté de l'eau («corps formé par la combinaison d'un volume d'oxygène et de deux volumes d'hydrogène, liquide, incolore et verdâtre en grandes masses, qui réfracte la lumière, dissout de nombreuses substances, se solidifie au froid, s'évapore à la chaleur et, plus ou moins pure, forme la pluie, les fontaines, les fleuves et les mers»). Déjà dans la définition même du signe «eau» (le signe se comporte comme une onde, Hjelmslev), elle est perçue comme un élément protéiforme : ce n'est pas en vain que Protée, dieu de la mer, a assumé différentes formes ; même celle de «l'eau qui dans l'eau se perdait» (Borges), multiforme (solide, liquide et gazeuse) et informe, capable d'adopter la forme de ce qui la contient» (Jorge Lozano : «Los sentidos del agua» in Revista de Occidente, n° 306, Madrid, novem bre 2006, pp. 9-10).

² Actuellement, plus de 1,2 milliard de personnes n'ont pas accès à l'eau potable et 2,4 milliards ne disposent pas d'installations sanitaires adéquates.

³ «La mobilité héraclitéenne est une philosophie concrète, une philosophie totale. On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, parce que déjà dans sa profondeur, l'être humain a le destin de l'eau qui coule. L'eau est vraiment l'élément transitoire. Elle est la métamorphose ontologique fondamentale entre le feu et la terre. L'être consacré à l'eau est un être en vertige» (Gaston Bachelard : El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, p. 15).

⁴ Gaston Bachelard : El aire y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1972, p. 9

⁵ «L'auteur de L'eau et les rêves, en bon philosophe iconoclaste, se lance dans un projet avec lequel il se propose «d'isoler tous les suffixes de la beauté, de trouver, derrière les images montrées, les images cachées, d'aller à la racine même de la force imaginative» (Aldo Trione : Ensoñación e imaginario. La estética de Gaston Bachelard, Ed. Tecnos, Madrid, 1989, p. 36).

L'immersion dans les eaux signifie le retour au préformel, dans son double sens de mort et de dissolution, mais aussi de renaissance et de nouvelle circulation, car l'immersion multiplie le potentiel de la vie. La naissance s'exprime normalement dans les rêves, comme l'a souligné Freud, par l'intervention des eaux. Cet élément fait allusion au transitoire mais aussi à la finitude : l'eau est la *profondeur transparente*, quelque chose qui fait communiquer le superficiel et l'abyssal, si bien que l'on peut dire que cette substance traverse les images. L'être consacré à l'eau est marqué par le vertige (rappelons l'étymologie grecque du vertige : *ilingós*, tourbillon d'eau) et la mélancolie. Si le narcissisme émerge idéalement dans les fontaines, les complexes d'Ophélie ou de Charon se situent aussi dans l'aquatique : noyée d'amour et de dépit, traversant le territoire de l'oubli vers la demeure des morts. «Contempler l'eau, c'est se répandre, se dissoudre, mourir⁶, faire de l'aquatique un art, c'est donner un corps vertical aux profondeurs de la rêverie. Jung a souligné que le désir de l'homme est que les eaux sombres de la mort deviennent les eaux de la vie, que la mort et son étreinte froide soient le giron maternel, tout comme la mer, bien qu'elle submerge le soleil, le fait remonter de ses profondeurs.

Michel Serres a justement souligné que nous avons tendance à parler de solides, nous ne savons pas écrire s'il ne s'agit pas d'eux : leur cohérence et leur cohésion prolongent l'identité à laquelle l'entendement aspire. Peut-être est-ce parce que le liquide, les flux, l'eau, n'offrent pas de fondement⁷. La «liquidité» de la langue⁸ doit nous aider à déchiffrer ce monde aquatique où se mêlent lumière et ténèbres. Rappelons que dans l'hymne de la création du *Rig Veda*, il est dit que les ténèbres étaient là, «tout était entouré de ténèbres, et tout était trop d'eau», mais que dans d'autres traditions, le moment aquatique est proprement celui où se produit l'*illumination*. La double nature de l'eau⁹ se manifeste également dans son glissement entre la pureté et l'impur ou l'informe, ce que Bachelard, avec une énorme intensité, décrit comme le visqueux qui bloque le plaisir onirique¹⁰.

L'eau est omniprésente dans l'histoire de l'art et, bien sûr, dans la modernité, des *Nymphéas* de Monet aux baigneuses de Cézanne. Les installations de créateurs contemporains comme Bill Viola, avec cette maison d'où jaillissent des eaux torrentielles (*The Deluge*) ou Damien Hirst le requin dans un «bocal» minimaliste (*The Physical Impossibility of Death in the Mind of Someone Living*), montrent que la fascination pour cet élément vital n'a pas diminué. Omar Calabrese a adopté une approche essayiste de la question de l'eau dans l'art contemporain, en soulignant une série de polarités cruciales : transparence/opacité, projection/distorsion, réflexion/réfraction, mouvement/immobilité. «La représentation ou l'ostentation de l'eau dans l'art contemporain est un élément de réflexion méta-théorique sur la représentation elle-même, qui peut être consacrée à l'investigation de ses propres limites, ou les dépasser, et donc les remettre en question¹¹. Ceci est évident dans le travail de Plessi, qui est influencé par Venise, la ville des canaux, un lieu où l'eau est omniprésente, «s'infiltrant dans tous les coins et recoins, même les plus secrets. L'eau enveloppe tout de ses reflets, inonde les dessins, brouille les bords et modifie par sa réverbération les signes crayonnés comme un élastique instable et ondulant. Ce tremblement lumineux en entrant par les fenêtres rend le dessin plus fluide, léger, mobile, évanescent et fugace. On pourrait dire que le crayon flotte sur le papier sans que je le contrôle¹². Il n'y a pas de barrage, je pense à la fameuse *spirale* de Smithson, qui empêche la montée des eaux de l'imaginaire contemporain.

⁶ Gaston Bachelard : El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, p. 77.

⁷ Cf. Michel Serres : El nacimiento de la física en el texto de Lucrecio. Caudales y turbulencias, Ed. Pre-textos, Valencia, 1994, p. 224.

⁸ «La liquidité est le principe du langage ; le langage doit être gonflé d'eau. Depuis que nous savons parler, comme le dit Tristan Tzara, «une nuée de fleuves impétueux remplissent la bouche aride» (Gaston Bachelard : El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, pp. 286-287).

⁹ Cf. Ivan Illich : H2O y las aguas del olvido, Ed. Cátedra, Madrid, 1989, pp. 54-57.

¹⁰ «Parfois, la viscosité est aussi la trace d'une fatigue onirique qui empêche le rêve d'avancer. Nous vivons des rêves poisseux dans un milieu visqueux. Le kaléidoscope du rêve est plein d'objets ronds, lents. Si nous pouvions étudier systématiquement ces rêves mous, ils nous conduiraient à la connaissance d'une imagination intermédiaire entre l'imagination formelle et l'imagination matérielle. Les objets du rêve mésomorphe ne prennent qu'à peine leur forme et la perdent ensuite, s'enfonçant comme une pâte. À l'objet collant, mou, paresseux, parfois phosphorescent – et non lumineux – correspond, selon nous, la plus forte densité ontologique de la vie onirique. Ces rêves qui sont des rêves de masse sont soit une lutte, soit une défaite pour créer, former, déformer, façonner. Comme le dit Victor Hugo : «Tout se déforme, même l'informe» (Gaston Bachelard : El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, p. 163).

¹¹ Omar Calabrese : «La forma del agua» dans Revista de Occidente, n° 306, Madrid, novembre 2006, p. 219.

¹² Fabrizio Plessi : «Plessi on Plessi» dans Fabrizio Plessi. Bombai-Bombai. Una videoinstallazione i cent disuixos (1976-1992), Fundació Miró, Barcelone, 1993.

L'image, comme l'eau ou le feu en métamorphose permanente, incite à la rêverie ; les formes se posent comme la pluie : lentement, entre la tristesse et le bonheur le plus exaltant. «Tomber sans s'effondrer, tomber comme on tombe, non pour son propre compte, mais pour celui d'un concret allant l'une après l'autre, l'une et l'autre, l'une avec l'autre, tissées et sans chaîne établie»¹³. Ainsi, de cette manière, tissées ou enchevêtrées, les formes nous réclament et séduisent. Un aspect du monde devient visible selon un rythme vital qui ne s'explique pas, débordant l'encerclement de la représentation, dans un abandon proche de ce que Heidegger appelait la *sérénité*, une atteinte de l'essence des choses ou de *l'anima de la matière*. L'allégorie du fleuve comme projection de notre vie¹⁴ nous renvoie à l'idée héraclitienne qu'on ne peut s'y baigner deux fois¹⁵: pure image du mouvement qui exalte la mélancolie. Finalement, tout vient de l'humide¹⁶, de ce fleuve qui évoque la nudité et que l'agitation tente de franchir, une ombre qui ne nous quitte jamais¹⁷.

Nous avons entendu, à maintes reprises, cette phrase qui suggère que naviguer est nécessaire alors que vivre ne l'est pas. Pour Friedrich, le bateau est le symbole par excellence du nomadisme romantique, l'incarnation de la *navigatio vitae*. Le poète anglais Young a écrit que «la mer reflète le visage mélancolique de la vie humaine». Elle est le miroir cosmique d'une mélancolie totalisante, précisément parce qu'elle est le terrain d'essai idéal pour la fuite et le retour caractéristique de la sensibilité romantique. La mer, symbole de l'inconscient, de quelque chose de mystérieux, de vierge, d'insondable, est aussi ce domaine où tout est incertain, où le retour à la maison devient presque impossible. Les eaux dormantes, comme la houle, imposent souvent une mélancolie singulière, un sentiment de tristesse abyssale. La mélancolie voit les choses à travers le prisme de la perte, le mépris du monde conduit la conscience à l'affirmation de la vanité de toutes choses¹⁸. Cette obsession face à la péremption et la désillusion qui s'empare de nous au moment même où l'objet de nos désirs est atteint «se manifeste précisément dans l'aspiration à la solitude la plus parfaite et se manifeste paradoxalement dans le paysage le plus idylliquement serein».

Mais si l'aquatique peut être funeste¹⁹, il est aussi maternel, celui d'où tout renaît²⁰. Bachelard insiste, malgré la fertilité associée à l'eau, pour montrer un destin sombre : «Toute eau vivante est une eau dont le destin est de devenir lente, lourde. Toute eau vivante est une eau au point de mourir. [...] Contempler l'eau, c'est se répandre, se dissoudre, mourir²¹». On ne peut oublier Actéon, ce chasseur chassé par une déesse nue au moment de se baigner dans le fleuve. La main de Diane qui lance l'eau est aussi le dard de la phrase maudite : «maintenant raconte si tu le peux ce que tu as vu». L'homme est mis en pièces par les reflets et les visions aquatiques, par la fraîcheur et le plaisir qu'on lui promettait. Dans le fond, nous voulons être dans l'eau, elle veut un habitant, elle nous appelle comme une patrie. Les vagues nous invitent continuellement et nous voulons faire le saut dans l'inconnu²². Bien sûr, nous devons apprendre à nager²³. Mais pas pour flotter dans l'insignifiance, mais pour vivre *autrement*. L'imaginaire aquatique doit certainement commencer par une prise de conscience de la question de la rareté de cette ressource²⁴. L'eau qui est à l'origine de toutes les civilisations²⁵ semble sur le point de disparaître dans la pire des «fins», devenant le centre du conflit. Ce dont nous avons besoin, c'est finalement d'une goutte d'eau pour boire²⁶ et, bien sûr, du pouvoir d'imaginer des *mondes symboliques*, des espaces de dialogue et de rêves capables de nous «nourrir».

¹³ Ángel Gabilondo : Trazos del eros. Del leer, hablar y escribir, Ed. Tecnos, Madrid, 1997, p. 445.

¹⁴ Je pense aux rêveries aquatiques, au voyage initiatique dans l'Èvre de Graca, cf. Julien Gracq : Las aguas estrechas, Ed. Árdora, Madrid, 2002.

¹⁵ «Héraclite semble rappeler les anciennes conceptions du fond aqueux de l'être, lorsqu'il voit la réalité cosmique sous la forme d'un flux universel et perpétuel (panta rei)» (Ignacio Gómez de Liaño : «Metamorfosis simbólicas del agua» in Revista de Occidente, n° 306, Madrid, novembre 2006, p. 64).

¹⁶ «[Thalès a dit] Tout est eau». Il aurait mieux valu, je pense, qu'il dise que tout naît et disparaît de l'eau, de l'humide en général, qu'il s'agisse de la pluie des étoiles ou de la pluie des nuages, de la rosée, de l'acqua secca ou du mercure, du sperme ou du sang, de la sève, ou du pus, de l'urine et des fèces» (Félix Duque : «El fondo del agua» in Revista de Occidente, no. 306, Madrid, novembre 2006, p. 91).

¹⁷ Cf. Hans Blumenberg : La inquietud que atravisa el río. Un ensayo sobre la metáfora, Ed. Peninsula, Barcelona, 1992, pp. 165-167.

¹⁸ Remo Bodei : Una geometría de las pasiones, Ed. Muchnik, Barcelona, 1995, p. 166.

¹⁹ «Puisque toutes les rêveries sans fin sur le destin, la mort et le suicide sont fortement liées à l'eau, il n'est pas surprenant que l'eau soit pour tant d'âmes l'élément mélancolique par excellence. Plus précisément, pour reprendre une expression de Huysmans, l'eau est l'élément mélancolisant» (Gaston Bachelard : El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, p. 141).

²⁰ «Dans son ouvrage Symboles de transformation, Carl Gustav Jung signale que les Grecs archaïques représentaient le corps maternel sous la forme d'un coffre, d'un tonneau ou d'un panier flottant sur l'eau, en analogie avec la course du soleil, qui est immortel, car il flotte chaque jour sur la mer et plonge à la tombée de la nuit dans les eaux maternelles pour renaître le lendemain» (Félix Duque : «El fondo del agua» in Revista de Occidente, n° 306, Madrid, novembre 2006, p. 99).

RÊVES AQUATIQUES ET REFLETS SPÉCULAIRES.

«On rêve avant de contempler. Avant d'être un spectacle conscient, chaque paysage est une expérience onirique. Seuls les paysages que nous avons d'abord vus en rêve sont regardés avec une passion esthétique»²⁷. Freud a souligné qu'après une interprétation complète, chaque rêve se révèle être l'accomplissement d'un souhait, c'est-à-dire que le rêve est la réalisation hallucinatoire d'un souhait inconscient²⁸. «La création de symboles est une compréhension partielle du refus de satisfaire, sous la pression du principe de réalité, toutes les pulsions et tous les désirs de l'organisme. Sous forme de compromis, elle est une libération partielle de la réalité, un retour au paradis infantile avec son «tout est permis» et sa réalisation hallucinatoire des désirs. L'état biologique de l'organisme pendant le sommeil est en soi une reprise partielle de la situation intra-utérine du fœtus. Inconsciemment, bien sûr, nous remettons en scène cet état, un retour à l'utérus. Nous sommes nus, nous levons les genoux, nous baissons la tête, nous nous replions sous les draps : nous recréons la position fœtale ; notre organisme se ferme à toutes les stimulations et influences extérieures et, enfin, nos rêves, comme nous l'avons vu, restaurent en partie le règne du principe de plaisir»²⁹. Le rêve nous piège et nous entraîne dans l'*abîme* du sublime-démesuré, de la tendresse, de la mémoire effilochée de la *matrice*. Il y a là une *vérité profonde* ; Platon lui-même a défendu l'*expérience du rêve*³⁰, contre le préjugé selon lequel il faut «se débarrasser des apparences». Certes, il y a un nœud ou une structure labyrinthique qui nous sépare de la vision claire du rêve, comme Freud lui-même l'indiquera, le nombril des rêves est l'inconnu, quelque chose qui dépasse la trame du monde intellectuel³¹.

²¹ Gaston Bachelard : El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, p. 77.

²² «Le saut dans l'inconnu est un saut dans l'eau. C'est le premier saut du nageur novice» (Gaston Bachelard : El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, p. 248).

²³ «C'est comme si nous devions apprendre une autre façon de nager, non pas celle qui nous mène au rivage, où un corps meurtri pourrait venir se jeter; c'est le corps qui coupe et qui est coupé nettement et terriblement par les eaux, le corps en haute mer, le corps qui nage, quand la glace est proche et que la solitude est immense» (Ángel Gabilondo : «Aprender a nadar» in Menos que palabras, Ed. Alianza, Madrid, 1999, p. 15).

²⁴ «Le directeur de la Tribune de l'eau à l'exposition de Saragosse, Eduardo Mestre, affirme qu'en matière d'eau, nous devons «changer ou mourir», mais sa vision est optimiste quant à la possibilité réelle de ce changement : «Il n'y a pas de pénurie d'eau. La pénurie d'eau est un problème qui implique la technologie, la culture et l'acceptation de l'administration publique. [...] Dans la ville de Los Angeles, la consommation d'eau par habitant est de 400 litres par jour. En comparaison, à Saragosse, la consommation est d'environ cent litres par habitant et par jour. Le fait qu'il y ait aujourd'hui cinquante mille personnes engagées dans la bonne utilisation de l'eau est sans précédent. C'est un mouvement civique et culturel très intéressant, on est ému de voir que l'être humain peut réagir ainsi» (Philip Ball : H2O. Una biografía del agua, Ed. Turner, Fondo de Cultura Económica, Madrid, 2007, p. 15).

²⁵ «Cet élément vital est, on le sait, premier dans toutes les civilisations. Dans le premier chapitre de la Genèse («qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, les séparant les unes des autres»), dans la Théogonie d'Hésiode, chez Thalès de Milet, dans l'Iliade (où l'Océan est «la progéniture de toutes choses», comme il l'est aussi pour Virgile), dans le Coran («tout ce qui vit sur la terre a été créé par l'eau», XXXI,30), dans les civilisations égyptiennes («tout ce qui vit sur la terre a été créé par l'eau», XXXI,30) ; dans le Coran («tout ce qui vit sur terre a été créé par l'eau», XXXI,30), dans les civilisations égyptienne et aztèque, dans le Tao, l'eau est à l'origine de la vie» (Jorge Lozano : «Los sentidos del agua» dans Revista de Occidente, n° 306, Madrid, novembre 2006, p. 10).

²⁶ «Lorsque le vieux marin de Coleridge dit «De l'eau, de l'eau partout, et pas une goutte à boire», il donne une image exacte de la situation mondiale. La «goutte d'eau potable» représente une centième partie de 1% de l'eau mondiale: environ une goutte dans chaque seau d'eau. La proportion d'eau douce de la planète est assez importante - environ 3,5% - mais la plus grande partie est gelée dans les glaces polaires et les glaciers de montagne. L'eau de mer étant corrosive et toxique pour les animaux et les plantes terrestres, la quasi-totalité de l'eau que nous utilisons provient de cette centième partie de 1% . Mais contrairement à de nombreuses autres ressources naturelles, l'eau est renouvelable, continuellement renouvelée par le cycle hydrologique» (Philip Ball : H2O. Una biografía del agua, Ed. Turner, Fondo de Cultura Económica, Madrid, 2007, p. 390).

²⁷ Gaston Bachelard : El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, p. 12.

²⁸ «C'est très tôt que Freud a l'idée, reformulée en 1900, que le rêve est la réalisation hallucinatoire du désir inconscient, et lui apparaît immédiatement comme le modèle du mode de fonctionnement primaire caractérisé par un glissement du sens de représentation vers une représentation au moyen de processus tels que le déplacement, la condensation, dont il détectera l'importance dans l'élaboration du rêve» (Catherine Desprats-Péquignot : El psicoanálisis, Ed. Alianza, Madrid, 1997, p. 47).

²⁹ Valentin N. Voloshinov : Freudismo. Un bosquejo crítico, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1999, p. 111.

³⁰ «Le Théétète (157E et suivants) soutiendra [Platon] que même les erreurs des sens, les images de rêve et les hallucinations produites par quelque maladie ne peuvent être ignorées allègrement: on ne peut nier que le rêveur ou le malade a eu l'expérience qu'il a eue» (F. M. Cornford : Platon y Parménides, Ed. Visor, Madrid, 1989, p. 340).

³¹ «Dans les rêves les mieux interprétés, nous sommes souvent obligés de laisser un certain point dans l'ombre, parce que nous constatons qu'il constitue un foyer de convergence, d'idées latentes, un nœud impossible à défaire, mais qui en même temps n'a pas apporté d'autres éléments au contenu manifeste. C'est donc ce que l'on peut considérer comme le nombril du rêve, c'est-à-dire le point où il est relié à l'inconnu. Les idées latentes découvertes dans l'analyse n'atteignent jamais une limite et il faut les laisser se perdre partout dans le tissu réticulaire de notre monde intellectuel. C'est d'une partie plus dense de ce tissu que surgit le désir du rêve» (Sigmund Freud : La interpretación de los sueños, vol. 3, Ed. Cátedra, Madrid, 1988, p. 152).

La dimension sensuelle du rêve³² est liée à l'eau séminale, c'est-à-dire à cette humidité qui vient des nymphes et qui pénètre notre inconscient³³. Les eaux renvoient à la maternité mais aussi au creux de l'être³⁴, elles convoquent Narcisse, elles naturalisent notre image³⁵, nous faisant osciller entre identité et altérité³⁶. L'eau a la vertu d'adoucir la douleur mais elle peut aussi refléter notre désespoir. « Crédule, pourquoi essayes-tu – écrit Ovide dans les *Métamorphoses* – d'attraper en vain des images fugitives? Ce que tu cherches n'est nulle part; ce que tu aimes, détourne-toi et tu le perdras. Cette ombre que tu vois est le reflet de ton image. Elle n'a rien qui lui soit propre ; avec toi elle surgit et reste; avec toi elle s'éloignera, si tu peux t'éloigner». Le reflet peut conduire à la fois à un processus d'intériorisation et à une ouverture à l'idée d'infini. L'image spéculaire semble être le seuil du monde visible, cette identification ou mieux *transformation* produite chez le sujet (fonction du moi) lorsqu'il assume une image qui constitue la *matrice symbolique*, avant que le langage ne le restitue à l'universel et ne l'introduise dans des situations sociales élaborées. Apulée, accusé de magie pour avoir possédé un miroir, en fait l'éloge en disant que le miroir, par ses vertus de captation des images, surpasse l'argile qui manque d'énergie, le marbre qui manque de couleur, le tableau peint qui n'a ni corps ni volume, et sait mieux que tout autre capter le mouvement de l'image dans ses brèves limites: «En captant le mouvement des objets et des personnes qui passent devant lui, le miroir parvient à saisir par fragments le passage des années de la vie d'un homme et ses changements»³⁷. Mais, en réalité, le miroir *ne retient rien*, son fond vif-argent rejette toute mémoire, seule demeure la nostalgie de celui qui se contemple reflété en lui.

Le miroir est un *phénomène de seuil* qui nomme l'objet concret qui se trouve devant lui, bien qu'il puisse aussi avoir un caractère extensif ou intensif et permettre que le regard arrive dans des lieux qu'il ne peut habituellement pas déchiffrer. Le miroir n'est pas seulement un objet duplicateur, il peut aussi montrer la partie cachée du réel: la différence de l'identique, manifestée dans le reflet, suppose l'émergence d'une dissymétrie, ancrée aussi bien dans le désir que dans la logique du regard: «dès le début, dans la dialectique de l'œil et du regard, on voit qu'il n'y a pas de coïncidence, mais un véritable effet de faux-semblant. Quand, dans l'amour, je demande un regard, c'est quelque chose d'intrinsèquement insatisfaisant et qui échoue toujours parce que – *Tu ne me regardes jamais de là où je te vois*. Inversement, *ce que je regarde n'est jamais ce que je veux voir*. Et, quoi qu'on en dise, la relation entre le peintre et le passionné (...) est un jeu, un jeu de *trompe-l'œil*: un jeu pour tromper quelque chose»³⁸. Il se peut que la vie ne soit rien d'autre que l'histoire d'un miroir qui se tord, «menant, comme une punition, à la solitude et à la forêt de la nuit, où nous sommes un souvenir de nous-mêmes tremblant dans la main»³⁹ et, pour cette raison, l'artiste doit témoigner de l'indéterminé; à l'éventualité du néant est souvent associé le sentiment d'angoisse, «mais le suspense peut aussi s'accompagner de plaisir, par exemple celui d'accueillir l'inconnu, et même, pour parler comme Baruch Spinoza, de joie, celle que procure l'augmentation de l'être apportée par l'événement»⁴⁰.

Bachelard soulignait que l'expérience poétique doit être placée sous la dépendance de l'expérience onirique. «Qu'est-ce que la poésie? Heureusement – affirme Adam Zagajewski – nous ne le savons pas très bien et nous n'avons pas besoin de le savoir analytiquement; aucune définition (et il y en a tant!) n'est capable de formaliser cet élément de la nature. Je n'ai pas non plus l'ambition de la définir. Mais il est séduisant de contempler l'image de la poésie dans son mouvement «entre» – la poésie comme l'un des véhicules les plus importants qui nous transportent vers le haut – et de découvrir que la ferveur précède l'ironie. La ferveur, le chant ardent de l'oiseau auquel nous répondons par notre propre chant plein d'imperfections. Nous avons besoin de poésie comme nous avons besoin de beauté (bien que l'on dise qu'en Europe il y a des pays où ce mot est strictement interdit).

La beauté n'est pas pour les esthètes, la beauté est pour tous ceux qui cherchent un chemin sérieux; c'est un appel, une promesse, peut-être pas de bonheur – comme le voulait Stendhal – mais d'un grand pèlerinage éternel»⁴¹. La beauté surgit, presque par hasard, dans une touche picturale ou dans un trait de dessin d'une légèreté indescriptible. Pensons au célèbre tableau de Friedrich, *Moine au bord de la mer*, l'un des exemples les plus cités de sublimité, la manifestation d'un territoire dans lequel nous sommes à peine capables de pénétrer. Le sublime n'est pas seulement la terreur ou le naufrage du concept, c'est l'étincelle ou l'éclair qui est l'*avènement de poésie*. *Ce frisson métaphysique*⁴², caractéristique du sentiment sublime, nous laisse, dans tous les sens du terme, sans voix: c'est la présence, avec son obscurité, son luxe et son silence, qui nous invite à nous arrêter. On demanda un jour à l'écrivain Vladimir Nabokov si quelque chose le surprenait dans la vie, et il répondit que c'était l'émerveillement de la conscience, «cette fenêtre qui s'ouvre soudain sur un paysage ensoleillé au milieu de la nuit du non-être». Eduardo Naranjo ouvre, à travers ses peintures, cette *fenêtre* du merveilleux; face à la jubilation du répugnant⁴³, il impose, sans gesticulation ni brusquerie, ses compositions de belles symétries, il trace des espaces où la rencontre nous trouve, il marque, allégoriquement, des chemins qui nous font entrer dans ce qui sauve: la poésie. Nous gardons le regard fixé sur le beau⁴⁴ alors que les rêves ne cessent, essayant de déchiffrer dans l'eau *ce qui nous arrive*.

Il faut avoir l'esprit ouvert à tout, être capable d'établir, en termes freudiens, une «association libre» permanente, c'est-à-dire travailler dans le sens d'une *excitation radicale du rêve*⁴⁵. Cette beauté qui donne la sensation que, comme l'eau, elle manque ou est sur le point de disparaître⁴⁶, peut à nouveau s'affirmer comme un *sentiment sublime*. Rappelons que Kant associait précisément le sentiment sublime au déploiement impétueux de la puissance physique de l'eau: «l'océan sans limites, rugissant de rage, une chute d'eau profonde dans un fleuve puissant, réduisant notre faculté de résistance à une petitesse insignifiante, comparée à sa force. Mais un aspect est d'autant plus attirant qu'il est plus effrayant, pourvu que nous soyons en lieu sûr, et nous appelons à juste titre sublimes les objets qui élèvent les facultés de l'âme au-dessus de leur niveau ordinaire».

³² «L'imagination pétrit parfois des images au sein de la sensualité. Elle se nourrit d'abord d'images lointaines; elle rêve devant un vaste panorama; puis elle extrait un lieu secret où elle recueille des images plus humaines. Elle passe de la jouissance des yeux aux désirs les plus intimes. Enfin, à l'apogée du rêve de séduction, les visions deviennent des intentions sexuelles, suggérant des actes» (Gaston Bachelard: *El agua y los sueños*, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, p. 62). Cfr. Patricia Magli: «Duplicidad del agua» in *Revista de Occidente*, n° 306, Madrid, novembre 2006, p. 127.

³³ Le texte de Porphyre *Le repaire des nymphes* de l'Odyssée présente l'eau et l'humidité comme l'origine de la réalité physique et psychique.

³⁴ «Le retour de l'imaginaire de l'eau montre que ce n'est plus la conscience de soi qui est l'instrument privilégié de la compréhension du monde, mais la conscience de nous, ou plutôt le sentiment de nous par lequel chacun de nous se pelotonne dans le «creux» de l'être» (Michel Maffesoli: «El agua matricial» in *Revista de Occidente*, n° 306, Madrid, novembre 2006, p. 117).

³⁵ «Il faut d'abord comprendre l'utilité psychologique du miroir des eaux: l'eau sert à naturaliser notre image, à donner un peu d'innocence et de naturel à l'orgueil de notre contemplation intime» (Gaston Bachelard: *El agua y los sueños*, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, pp. 39-40).

³⁶ «Eaux matricielles et eaux sapientielles, eaux de corruption et eaux de régénération, eaux de mort et eaux de renaissance, eaux troubles, stagnantes, sales et propres, claires, fluides, eaux de surface et eaux profondes...», l'eau joue un rôle de premier plan dans un autre avatar non moins frappant que ceux cités plus haut. C'est un avatar dans lequel l'eau va refléter, comme un miroir, la vérité, mais pour susciter l'illusion et la tromperie, elle va susciter la chaleur du froid et le froid de la chaleur, l'altérité de l'identité et l'identité de l'altérité, la passion de l'autre à partir de l'ignorance de soi et, avec tout cela, la mort de la vie, mais pas la vie de la mort. Je me réfère au mythe de Narcisse, fils de la belle Liriope et du fleuve Céphée, qui, un jour, penché sur une fontaine extrêmement limpide, parce que, comme le raconte Ovide, il n'avait jamais été emporté par le limon ou le bétail, vit une image si belle et si envoûtante qu'il en tomba éperdument amoureux, croyant que cette image séduisante était la Nymphée de la fontaine» (Ignacio Gómez de Liaño: «Metamorfosis simbólicas del agua» in *Revista de Occidente*, n° 306, Madrid, novembre 2006, p. 83).

³⁷ Manlio Brusatin: «Imágenes que aparecen y desaparecen» in *Historia de las imágenes*, Ed. Julio Ollero, Madrid, 1992, p. 45.

³⁸ Jacques Lacan: «La línea y la luz» dans *Los Cuatro Conceptos Fundamentales del Psicoanálisis*, El Seminario 11, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1995, p. 109.

³⁹ Leopoldo María Panero: *Y la luz no es nuestra*, Ed. Libertarias/Prodhufi, Madrid, 1993, pp. 161-162.

⁴⁰ Jean-François Lyotard: «Lo sublime y la vanguardia» dans *Lo inhumano*, Charlas sobre el tiempo, Ed. Manantial, Buenos Aires, 1998, p. 97.

⁴¹ Adam Zagajewski: «En defensa del fervor» dans *En defensa del fervor*, Ed. El Acanalado, Barcelona, 2005, pp. 26-27.

⁴² «Il faut dire qu'aujourd'hui il faut comprendre le sublime autrement; cette notion doit être dépouillée de sa pompe néoclassique, de son enflament alpin, de son exagération théâtrale; aujourd'hui, le sublime est avant tout une expérience du mystère du monde, un frisson métaphysique, une grande surprise, un éblouissement et une sensation d'être proche de l'ineffable (naturellement, tous ces frissons doivent trouver une forme artistique)» (Adam Zagajewski: «Observaciones acerca del estilo sublime» dans *En defensa del fervor*, Ed. El Acanalado, Barcelona, 2005, pp. 43-44).

⁴³ «Un monde absolument dégoûtant ne serait pas un monde dans lequel nous voudrions être conscients longtemps, et nous ne voudrions pas non plus vivre une vie qui n'aurait pas de sens sans la lumière du soleil. Si je montre un tableau et que je le déclare sublime, quelqu'un pourrait me corriger et me dire que je confonds le beau et le sublime. Je citerais alors Nabokov: je répondrais que le beau est sublime «au milieu de la nuit du non-être». Kant fait intervenir ces considérations dans la formulation ci-dessus: «Le sublime est ce qui ne peut être conçu sans révéler une faculté de l'esprit qui dépasse toute mesure des sens». Pour ma part, et non sans malice, j'ajouterais: c'est sublime parce que c'est dans l'esprit du spectateur. La beauté est, pour l'art, une option et non une condition nécessaire. Mais ce n'est pas une option pour la vie. C'est une condition nécessaire à la vie que nous aimerions vivre. Et c'est pourquoi la beauté, contrairement à d'autres qualités esthétiques, y compris le sublime, est une valeur» (Arthur C. Danto: *El abuso de la belleza*. La estética y el concepto del arte, Ed. Paidós, Barcelona, 2005, p. 223).

⁴⁴ «Nous continuons à avoir, en héritiers des Grecs, «le regard fixé sur le beau», comme disait Plotin; et de cette question ouverte est né le nu: si nous n'avons pas cessé d'y être attentifs, de le placer sur un piédestal, c'est que nous n'avons pas cessé de chercher en lui, à travers lui, en étudiant sans fin ses variations, en explorant inlassablement ses possibilités, la réponse à la question qui, une fois posée, ne nous quitte plus. Le nu a concentré en lui – et concrétisé – cette recherche abstraite de la Beauté» (François Jullien: *De la esencia o del desnudo*, Ed. Alpha Decay, Barcelona, 2004, p. 168).

⁴⁵ «Freud propoza [pour sonder les pensées latentes et interpréter les rêves] la méthode de la «fantaisie libre» (freie Einfälle) ou de l'«association libre» (freie Assoziation) sur les images manifestes du rêve examiné. Il faut laisser libre cours à la psyché et relâcher toutes les facultés restrictives et critiques de la conscience; il faut tout laisser venir à l'esprit, même les pensées et les images les plus bizarres qui n'ont apparemment aucun rapport avec le rêve analysé; il faut être totalement passif et laisser accès à tout ce qui vient à la conscience, même si cela semble dépourvu de sens, sans signification et sans rapport avec la question posée; il faut seulement s'efforcer de prêter attention à ce qui surgit involontairement dans la psyché» (Valentin N. Voloshinov: *Freudismo*. Un bosquejo crítico, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1999, p. 109).

⁴⁶ «La beauté [note Schiller] ne consiste pas dans l'exclusion de certaines réalités, mais dans l'inclusion absolue de toutes. L'eau, en effet, participe de l'intérieur à toutes les réalités, les annonce et les précède, les reflète et les multiplie... [On pourrait donc également affirmer que la dégradation de l'eau, jusqu'à ce qu'elle devienne généralement opaque, est le premier pas d'un monde dont la beauté est en train de disparaître à grande vitesse et avec une force énorme» (Joaquín Araujo: «Las fuentes de la sed» in *Revista de Occidente*, no. 306, Madrid, novembre 2006, p. 159).

Ce qu'il y a de formidable ou d'énorme dans la nature révèle une puissance toute aussi immense chez le sujet. C'est peut-être là où, par l'ampleur de l'émotion, les mots manquent, que l'imaginaire commence à tisser ses fabuleuses constructions; c'est le vide qui permet l'articulation du désir⁴⁷, c'est-à-dire que les ombres, les objets partiels, imposent un regard déformé, une approximation, c'est-à-dire un geste tremblant, excité, qui tente de *rimer* avec l'intensité (toujours en fuite) du rêve. Nous commençons par l'eau, qui s'impose même dans l'alphabet⁴⁸, elle est la mémoire et aussi l'oubli.⁴⁹ Le chemin de la vérité (*aletheia*) inclut la dimension de l'oubli. Ce lent espace par lequel les morts passent de l'autre côté⁵⁰ est, paradoxalement, le mémorable. Dans l'ancre oraculaire de Trophonius, les visions étaient en effet marquées par l'oubli et l'immersion dans le rêve⁵¹. L'eau est sans doute un espace privilégié de métaphorisation⁵². Thalès de Milet avait raison de dire que «le meilleur de tout, c'est l'eau». Cette matière qui nous fascine⁵³ est l'immense «miroir» dans lequel le monde veut se voir. Héraclite souligna que la substance liquide s'adapte facilement à tout «et prend donc souvent les formes les plus diverses». Elle est une extension de notre esprit, sophistiquée et brutale. «Nous sommes un bruit de fond comme dans la mer»⁵⁴. L'eau est à la fois quelque chose de visible et un son, comme celui d'une goutte qui tombe, un *signe de réalité* qui entraîne le spectateur dans une atmosphère magique, avec une composante hypnotique. Pour Paul Claudel, l'eau est le regard de la terre, «son appareil à regarder le temps», mais on peut aussi penser que dans sa fuite en avant elle a sa propre forme de vision, un regard sur les choses un peu doux et en même temps étrangement grave : «Le véritable œil de la terre, c'est l'eau. Dans les nôtres, l'eau rêve»⁵⁵.

L'eau ne peut être comprise comme une simple valeur économique autour de laquelle se déroulent toutes sortes de conflits, mais comme un élément crucial de notre vie⁵⁶. Dans l'aquatique, il y a un pouvoir *symbolique* qui nous réclame ; voir l'eau, cette fraîcheur substantivée, c'est vouloir y être. Brodski a souligné que l'eau est une substance qui semble s'être solidifiée⁵⁷, mais qu'elle est aussi le récipient métamorphique de rêves indéfinis. Il faut préserver l'eau avant qu'elle ne perde définitivement son pouvoir de faire rêver, c'est-à-dire le pouvoir de nous intégrer dans le cycle de la terre. Cette «désodorisation» est peut-être déjà achevée et il ne nous reste plus qu'à survivre avec le chimique ou, pire, avec le toxique⁵⁸. Nous ne pouvons pas craindre le naufrage avant d'avoir embarqué⁵⁹. Il nous suffirait de nous rappeler ce que l'eau nous offre, par exemple, le souvenir de la peau mouillée, le plaisir singulier de sentir la pluie tomber langoureusement sur nous⁶⁰. Nous sommes, comme le souligna Bachelard, cet être *donné au vertige* qui a besoin de vivre immergé dans les rêves de l'eau.

⁴⁷ «Le vide comblé par la fiction symbolique créatrice est l'objet a, l'objet cause du désir, le cadre vide qui fournit l'espace pour l'articulation du désir. Lorsque ce vide est saturé, la distance qui sépare a de la réalité est perdue : a entre dans la réalité. Mais la réalité elle-même se constitue par le retrait de l'objet a: nous ne pouvons nous rapporter à la réalité «normale» que dans la mesure où la jouissance en est évacuée, dans la mesure où l'objet-cause du désir en est absent» (Slavoj Žižek : *Las metástasis del goce. Seis ensayos sobre la mujer y la causalidad*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 2003, p. 124). Il m'intéresse aussi de faire allusion, à propos de la peinture de Menchu Lamas, à ce désir dont le seul élan est la coupure du signifiant [coupure].

⁴⁸ «L'expression poétique se révélant à la fois pure et dominante, on peut être sûr qu'elle est en relation directe avec les sources matérielles élémentaires de la langue. J'ai toujours été impressionné par le fait que les poètes associent l'harmonica à la poésie des eaux. La douce aveugle du Titan de Jean-Paul joue de l'harmonica. Dans Pokal, le héros de Tieck travaille le bord de la coupe comme un harmonica. Et je me suis demandé en vertu de quel prestige le verre d'eau sonore avait reçu son nom d'harmonica. Bien plus tard, j'ai lu dans Bachoffen que la voyelle a est la voyelle de l'eau. Elle commande aqua, apa, wasser. C'est le phonème de la création par l'eau. Le a indique une matière première. C'est la lettre initiale du poème universel. C'est la lettre du repos de l'âme dans la mystique tibétaine» (Gaston Bachelard : *El agua y los sueños*, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, p. 281).

⁴⁹ Cfr. Juan Alonso Aldama : «Espejismo y sinestesia : las trampas del agua» in *Revista de Occidente*, n° 306, Madrid, novembre 2006, p. 149.

⁵⁰ «Les eaux qui s'écoulent lentement que le voyageur traverse sont partout représentatives du courant de l'oubli; l'eau a le pouvoir de dépouiller ceux qui la traversent des souvenirs qui les lient à la vie. [...] Les courants transportent jusqu'à ce puits les souvenirs que le Léthé a lavés des pieds des morts, transformant ainsi les morts en simples ombres. Ce puits du souvenir était appelé Mnémosyne par les Grecs» (Ivan Illich : *H2O y las aguas del olvido*, Ed. Cátedra, Madrid, 1989, pp. 58-59).

⁵¹ «Plus originale que la bipolarité corruption-régénération est celle de l'oubli-mémoire que Pausanias découvre lorsqu'il arrive au célèbre repaire oraculaire de Trophonius, situé dans les environs de Lebadaia, et qu'il décrit la procédure qui y est suivie pour les consultations. Le consultant est d'abord conduit par les prêtres -à quelques sources d'eau qui sont très proches les unes des autres- et que l'on peut encore visiter ; -et là, il doit boire l'eau appelée eau de l'oubli, afin d'oublier tout ce qu'il a pensé jusqu'à ce moment, puis il boit une autre eau, l'eau de la mémoire, qui lui fera se souvenir de ce qu'il voit après sa descente» au repaire (Ignacio Gómez de Liaño : «Metamorfosis simbólicas del agua» in *Revista de Occidente*, n° 306, Madrid, novembre 2006, pp. 67-68).

⁵² «L'eau est aussi un grand espace sémiotique propice aux métaphores qui, plus que des figures de rhétorique, sont des innovations sémantiques. Ainsi, pour María Zambrano «le mot est eau»; pour Goethe «l'âme de l'homme ressemble à l'eau» et Brodski nous dira de Venise, lieu de hautes eaux, que «l'eau c'est le temps» (Jorge Lozano : «Los sentidos del agua» in *Revista de Occidente*, no. 306, Madrid, novembre 2006, p. 11).

⁵³ «Même si nous la dépouillons de sa symbolique, de son lien avec la pureté, l'âme, la maternité, la vie et la jeunesse, même si nous la réduisons à un simple objet de chimie de laboratoire ou de généalogie, l'eau continuera à nous fasciner» (Philip Ball : *H2O. Una biografía del agua*, Ed. Fondo de Cultura Económica, Madrid, 2007, p. 17).

⁵⁴ Michel Serres : «Génesis» in *Revista de Occidente*, n° 306, Madrid, novembre 2006, p. 85.

⁵⁵ Gaston Bachelard : *El agua y los sueños*, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1978, p. 54.

RETOUR À L'UTOPIE.

Comme le souligna Chatwin, en des *temps désespérés*, l'alternative nomade était une tentation irrésistible. Chaque ancêtre totémique des Aborigènes australiens se déplaçait à travers le pays, répandant des mots et des notes de musique, leurs empreintes et leurs pas étaient des traces de la Rêverie : nous parcourions une carte de chants, nous entrions dans la géographie totémique⁶¹. La maxime «morale» et religieuse était de *ne pas faire de mal à la terre*, ignorant ce chant de la terre qui nous faisait prendre conscience que lorsque nous lui faisons du mal, nous nous faisons du mal à nous-mêmes⁶². Le nomadisme, selon Burton, guérit la mélancolie. Le plaisir du dépaysement, de l'errance dans une direction ou une autre, comme les Zalmohans tatars. Le plaisir de marcher, ou même le vertige heureux de tourner sur soi-même, comme les derviches. «Le but du derviche était de devenir un «mort-vivant» : un être dont le corps reste vivant sur terre, mais dont l'âme est déjà au ciel. Un manuel soufi, *le Kashf-al-Mahjub*, dit que, lorsqu'il approche de la fin de son voyage, le derviche devient le chemin et non le voyageur, c'est-à-dire un lieu sur lequel quelqu'un marche, et non un voyageur qui suit sa propre volonté»⁶³. Nous avons oublié *l'art de la marche*, le don profond de l'errance, obsédés d'arriver, refusant de «perdre du temps»⁶⁴. Le rêve et la poésie de l'errance⁶⁵ trouvent leur limite dans la crudité du «tout compris», dans la sédentarité d'une époque dominée par la panique. Le sédentaire contemporain - note Paul Virilio - se trouve partout comme chez lui grâce au téléphone portable, et le nomade est celui qui n'a pas de lieu à lui, l'exclu. L'exilé. Exilé de tout. Mais en même temps, une fusion commence à s'opérer entre les masses d'exilés (un milliard d'êtres humains seront contraints de se déplacer dans les prochaines décennies) et les touristes. Les touristes deviennent les migrants de l'inertie mobile»⁶⁶

⁵⁶ «Pour la civilisation humaine, l'eau est élémentaire en ce sens qu'elle en fait partie intégrante, qu'elle est une substance primordiale. Cette relation lui confère une valeur incontournable. Les écologistes parlent avec éloquence de l'importance de préserver les eaux naturelles aussi pures que possible, mais pour cela, la première chose à faire est d'en prendre soin. [...] Dans une large mesure, il s'agit de choisir le type de monde dans lequel nous voulons vivre» (Philip Ball : *H2O. Una biografía del agua*, Ed. Turner, Fondo de Cultura Económica, Madrid, 2007, p. 429). Cf. Asit K. Biswas : «Futuro global del agua» in *Revista de Occidente*, n° 306, Madrid, novembre 2006, pp. 13-25.

⁵⁷ Brodsky note dans *La marque de l'eau* que l'existence de l'eau est celle du reflet du monde: «Éclaboussante, réfléchissante, rayonnante, brillante, l'eau se projette vers le haut depuis si longtemps qu'il n'est pas surprenant que certains de ses aspects aient fini par acquérir une substance, une chair, qui s'est solidifiée».

⁵⁸ «Plus tard, au cours de la seconde moitié du 20e siècle, ce qui sortait du robinet n'était plus inodore. Sa teneur en contaminants nouveaux et impensables est devenue connue. De nombreuses personnes refusèrent de le donner à boire à leurs enfants. La transformation de H2O en fluide purificateur est achevée. Dans l'imaginaire du XXe siècle, l'eau a perdu son pouvoir de communiquer par contact sa pureté profonde ainsi que son pouvoir mystique de laver les souillures spirituelles. [...] C'est un fluide manipulé qui a perdu la capacité de refléter l'eau des rêves» (Ivan Illich : *H2O y las aguas del olvido*, Ed. Cátedra, Madrid, 1989, p. 125).

⁵⁹ Cf. Susann Waldmann : «Diluvios, naufragios y aguas mansas» in *Revista de Occidente*, n° 306, Madrid, novembre 2006, pp. 172-186.

⁶⁰ «La ville est une tentative de l'homme pour se séparer et vivre en dehors et face au cosmos, en n'en prenant que des portions sélectionnées, polies et délimitées. Mais... il pleut et l'eau a le pouvoir magique de réunir les choses. La peau mouillée ressent davantage le contact des objets - c'est pourquoi les mandarins, voluptueusement, humidifient leurs doigts pour avoir le plaisir de toucher des boules de jade. Alors que nous quittons la maison, une pluie battante s'abat à nouveau sur le paysage, et un vague frisson, résidu peut-être d'expériences millénaires, nous rappelle la vie dans les marais, l'heure maladroite et sale de l'amitié avec le serpent et le crapaud» (José Ortega y Gasset : «Soportales y lluvia» in *Revista de Occidente*, n° 306, Madrid, novembre 2006, p. 286).

⁶¹ Chatwin raconte qu'en lisant les *Métamorphoses* d'Ovide, avec ce qu'il savait des Traces de la Chanson, il lui vint à l'esprit que toute la mythologie classique représentait peut-être les vestiges d'une gigantesque carte de la chanson : «que toutes les allées et venues des dieux et des déesses, les grottes et les sources sacrées, les sphinx et les chimères, et tous les hommes et les femmes devenus rossignols ou corbeaux, échos ou jonquilles, pierres ou étoiles ... tous pouvaient être interprétés en termes de géographie totémique» (Bruce Chatwin : *Los trazos de la canción*, Ed. Peninsula, Barcelona, 2000, p. 142).

⁶² «Les aborigènes avaient une philosophie attachée à la terre. Elle donnait la vie à l'homme : elle lui donnait sa nourriture, sa langue, son intelligence; et elle le recevait en retour lorsqu'il mourait. Le «terroir propre» de l'homme, même s'il n'est qu'une friche d'épineux, est en soi une icône sacrée qu'il faut garder intacte. [...] - Faire du mal à la terre, répondit-il solennellement, c'est se faire du mal à soi-même, et si d'autres font du mal à la terre, c'est à vous qu'ils font du mal. La terre doit rester intacte, comme elle l'était au temps du rêve, lorsque les ancêtres donnaient vie au monde par leur chant.

- Rilke - ai-je commenté - eut une intuition similaire. Il dit aussi que le chant était l'existence» (Bruce Chatwin : *Los trazos de la canción*, Ed. Peninsula, Barcelona, 2000, p. 19).

⁶³ Bruce Chatwin : *Los trazos de la canción*, Ed. Peninsula, Barcelona, 2000, p. 217.

⁶⁴ «Au cours de ma vie, je n'ai rencontré qu'une ou deux personnes qui comprenaient l'art de marcher, c'est-à-dire de marcher à pied ; qui avaient le don, pour ainsi dire, de sauntering [fläner] : terme de belle étymologie, qui vient d'un «oisif qui, au Moyen Age, errait dans les campagnes et demandait l'aumône sous prétexte d'aller à la Sainte Terre»; à force de l'entendre, les enfants criaient : «Il va à la Sainte Terre» : d'où saunterer, pèlerin» (Thoureau : *Caminar*, Ed. Ardora, Madrid, 1998, pp. 7-8).

⁶⁵ «L'errance et la déviation sont, disons-le, la convoitise du monde. Ce qui nous pousse à tracer des chemins partout» (Édouard Glissant : *Introducción a una poética de lo diverso*, Ed. Planeta, 2002, p. 130).

⁶⁶ Paul Virilio : *La administración del miedo*, Ed. Pasos Perdidos, Madrid, 2012, p. 79.

Pascal souligna que tous nos malheurs émanent d'une seule et même cause: notre incapacité à rester tranquillement *dans une chambre*. Le malheur, c'est que parfois on a peur d'y entrer (*Stalker*), on ne sait pas si le frère aimé et lointain est encore en vie (*Une histoire vraie*) ou on n'arrive pas à en sortir même si on le veut (*L'ange exterminateur*). Baudelaire parlait déjà de l'horreur du domicile, ouvrant les portes d'une modernité qui aurait la nostalgie du désert. Nous savons où nous sommes : dans un lieu qui est autant un bunker qu'une crypte⁶⁷ dans laquelle nous pourrions trouver plus qu'une allégorie ou une matérialisation de la liberté, une *indécision* ou, pour être plus (psycho) physique, une *claustrophobie intolérable*⁶⁸. Virilio a souligné qu'à l'heure de la mondialisation, tout se joue entre deux thèmes qui sont aussi deux termes : forclusion (*Verwefung* : rejet, déni) et exclusion ou *locked-in syndrom*⁶⁹. L'imaginaire insulaire peut avoir la vertu *thérapeutique* de nous sortir de «l'inertie polaire», ne serait-ce que pour nous conduire vers des lieux de naufrage⁷⁰. Le risque importe peu car, au plus profond de nos désirs, nous gardons le souvenir de *l'île au trésor*. Theodor W. Adorno, si marqué par le pessimisme (conséquence inévitable d'une «vie abîmée») utilisa la belle métaphore de l'œuvre d'art comme un message dans une bouteille, invoquant la puissance poétique de ce qui se passe à travers la mer, entre les rives, reliant peut-être des îles éloignées au continent. Simmel, lui aussi, eut recours à l'imagerie marine lorsqu'il a souligné que le tableau avait une «position insulaire», son existence dans le monde étant «une sorte d'île qui attend d'être atteinte», le cadre fonctionnant comme ce qui protège le terrain vierge. Les plages insulaires sont à la fois le «cadre» artistique et le lieu où nous entendons, sans avoir besoin de mots, deux mots qui acquièrent une tonalité séduisante et profonde : «emmène-moi avec toi»⁷¹. Les îles sont la destination rêvée, l'endroit ancré dans d'innombrables fables, où se trouve une vague promesse de libération⁷².

En 1991, Gérard d'Aboville effectue la terrible traversée du Pacifique en solitaire à la rame, et déclare à son arrivée : «Ce que j'ai fait est inutile, mais je l'ai réussi... maintenant vient le vide, je ne sais plus quoi faire de cette vie que j'ai gagnée». Sa *performance* - prévient Virilio - n'était pas vraiment sportive, car il ne s'agissait pas d'une compétition ou d'un record; ce n'aurait alors été qu'un pur jeu, un pari, écrit-il avant son départ dans une sorte de testament. Mais un pari dans lequel il mettait en jeu sa propre vie, le *salut* de son corps, au prix de multiples souffrances et de longs jours de terreur, une sorte d'éloignement érémitique moderne, aussi inexplicable que celui des anciens stylites qui, pariant sur le *salut de leur âme*, s'installaient entre terre et ciel, au sommet de n'importe quelle colonne ou portique d'un temple en ruine, d'où ils contemplaient l'agonie d'un monde antique en décrépitude. Une agonie qui serait devenue, à la fin du millénaire, pour le navigateur, celle de la distance, celle de la grandeur métaphysique de l'Océan. Après les premiers moments d'exaltation, Gérard d'Aboville, devant les journalistes qui le poursuivent, se montre à nouveau circonspect, voire très agacé par l'incroyable battage médiatique qui entoure son expérience, une expérience si intime que personne, finalement, ne pourrait la comprendre⁷³. Les archipels artistiques contemporains requièrent un esprit d'aventure comparable à celui du rameur qui se rend compte de la merveilleuse *futilité* de ses exploits. De *L'amour fou* de Breton, magiquement enraciné à Ténériffe, aux projets de Smithson tels que sa *Map of broken glass* (1969) ou sa parodique *Floating Island* (1970), du surréalisme caribéen de Wilfredo Lam aux *Surrounded Islands* (1974) de Christo et Jean Claude, l'insularité ne cesse d'apparaître comme un territoire fertile pour l'imagination artistique.

Juan Muñoz a exprimé sa préférence pour les «lieux où quelque chose va se passer» et, sans aucun doute, les îles ont fonctionné de cette manière pour des artistes tels qu'Alfredo Jaar lorsqu'il présente son imposante installation avec l'Afrique littéralement en «urgence», Kcho avec sa *Regata* qui allégorise le drame des réfugiés cubains en radeaux, les photographies d'Ángel Marcos de la série *Alrededor del sueño* qui établissent un parallèle entre Manhattan et Cuba, avec la ruine de l'iconographie politique et utopique qui se transforme en chimère, les versions particulières des îles Canaries de Juan Hidalgo, même l'igloo obsessionnel de Mario Merz qui nomme le processus de friction entre culture et nature, les peintures et installations de Guillem Nadal qui ne cesse de penser sa localisation insulaire, les corps flottant parmi les déchets plastiques, comme une mer des Sargasses artificielles, dans les images de Daniel Canogar, la salle à manger en granit flottant sur un radeau dans la rivière que réalisera Francisco Leiro. Dans une certaine mesure, ces œuvres, citées à titre d'exemples circonstanciels, sont les dépositaires de ce qui reste du *utopique*. Rappelons que l'utopie se manifeste, dans ses formulations originelles, sous la forme de récits de voyages exotiques ou comme l'expérience de visiteurs du futur; de L'Utopie de Thomas More à *L'île* d'Aldous Huxley, la terre entourée par l'océan ne cesse d'apparaître comme le cadre privilégié pour une méditation politique.

«Les utopistes, qu'ils soient politiques, textuels ou herméneutiques, ont toujours été lunatiques et bizarres, une déformation qui s'explique facilement par les sociétés déchues dans lesquelles ils devaient remplir leur vocation»⁷⁵. Dans l'utopie, on trouve des traces de jeux d'enfants, mais aussi ce regard étranger qui est capable de percevoir le familier d'une manière inhabituelle. L'imagination utopique recherche généralement des solutions simples, fabrique des modèles compréhensibles avec la passion du miniaturiste. Jameson a souligné que l'utopie est une activité de passionné dans laquelle les opinions personnelles occupent le lieu des artifices mécaniques et l'esprit tire sa satisfaction des simples opérations d'assemblage de modèles de telle ou telle société parfaite. Si Barthes pensait que la marque de l'utopie est le quotidien, on peut souligner que ce singulier «bricolage oisif», oublié pendant près de trois décennies, est revenu au milieu d'une époque d'*indignation*. Le vieux rêve utopique de l'abolition de l'argent et de la propriété prend une tonalité dramatique à l'heure où la «prime de risque» rythme avec angoisse notre dépression, qui est autant sociale qu'individualisée. La société de consommation, dominée par les médias et transformée depuis longtemps en «culture du spectacle», connaît une perte impressionnante du sens du passé historique et des futurs collectifs. Cette incapacité à imaginer la différence historique - ce que Marcuse a appelé l'atrophie de l'imagination utopique - est un symptôme pathologique du capitalisme tardif bien plus important que des traits tels que le narcissisme. Sans utopie, nous n'avons que des terres en friche⁷⁵.

⁶⁷ «Le phénomène de l'incorporation cryptique, décrit par Abraham et Torok, a été étudié par Jacques Derrida dans le texte F(u)ori, dans lequel il met en lumière la singularité d'un espace qui se définit à la fois comme extérieur et intérieur : la crypte est donc «un lieu comprimé dans un autre mais rigoureusement séparé de lui, isolé de l'espace général par des murs, une enceinte, une enclave» : c'est l'exemple d'une «exclusion intestine» ou d'une «inclusion clandestine» (Mario Perniola: *L'arte e la sua ombra*, Ed. Einaudi, Turin, 2000, p. 100).

⁶⁸ «La disponibilité générale provoquera une claustrophobie intolérable; l'excès d'options sera vécu comme l'impossibilité de choisir; la communauté universelle de participation directe exclura de plus en plus ceux qui ne sont pas en mesure de participer. La vision du cyberspace ouvrant la porte à un avenir de possibilités infinies, de changements illimités, de nouveaux organes sexuels multiples, etc. dissimule son exact contraire : l'imposition inouïe d'un enfermement radical. C'est donc le Réel qui nous attend, et tous les efforts pour symboliser ce réel, des plus utopiques (les célébrations New Age ou «déconstructionnistes» du potentiel libérateur du cyberspace), aux plus sombrement diatopiques (la perspective d'un contrôle total aux mains d'un réseau informatisé pseudo-divin...), ne sont que cela, c'est-à-dire autant de tentatives d'éviter la véritable «fin de l'histoire», le paradoxe d'un infini bien plus étouffant que n'importe quel enfermement actuel» (Slavoj Žižek : *El acoso de las fantasmas*, Ed. Siglo XXI, Mexico, 1999, p. 167).

⁶⁹ «Le locked-in syndrom est une pathologie neurologique rare qui se traduit par une paralysie complète, une incapacité à parler, tout en conservant la faculté de parole et la faculté intellectuelle et la conscience parfaitement intactes. L'établissement de la synchronisation et du libre-échange est la compréhension temporelle de l'interactivité, qui interagit avec l'espace réel de nos activités immédiates habituelles, mais surtout avec nos mentalités» (Paul Virilio in dialogue avec Sylvère Lotringer: *Amanecer crepuscular*, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 2003, p. 80).

⁷⁰ Nous pouvons rappeler les îles littéraires d'Alcina (Orlando furioso de l'Arioste), d'Armida (Jérusalem libérée de Torcuato Tasso) et d'Auristela (Persiles et Sigismunda de Miguel de Cervantes). «Dans ces trois îles paradisiaques se déroule un drame en trois actes dans lequel le sujet, après être tombé dans la tromperie des sens et avoir été sur le point de faire naufrage dans l'océan des apparences, monte par l'échelle de la désillusion jusqu'au sommet transparent de la vérité et de la connaissance de soi» (Ignacio Gómez de Liaño : *Paisajes del placer y de la culpa*, Ed. Tecnos, Madrid, 1990, p. 41).

⁷¹ «Emmenez-moi avec vous - il s'agit - prévient Ernst Bloch dans *Empreintes* - d'un désir qui n'est pas seulement formulé par les enfants [...] Même un verre, dans sa modestie, nous invite à participer à sa transparence, à nous vider dans le vin qu'il contient». Les tableaux, eux aussi, sont des verres que le regard boit, dans lesquels le regard pénètre, et parfois, peut-être, pas seulement en tant que regard. De sorte que la frontière - qui est ici le cadre - semble disparaître».

⁷² «Les îles indiquent l'horizon invisible mais présent de l'imagination. Toute idée de rêverie, de fable, de bonheur, d'harmonie, de calme, de paresse, de libération est dirigée vers elles» (Eugenio Fernández Granell : *Isla Cofre Mítico*, Ed. Caribe, Puerto Rico, 1951, p. 18).

⁷³ Paul Virilio: «Sector sin límites» in *Un paisaje de acontecimientos*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1997, p. 94.

⁷⁴ Fredric Jameson : *Arqueologías del futuro. El deseo llamado utopía y otras aproximaciones de ciencia ficción*, Ed. Akal, Madrid, 2009, p. 25.

⁷⁵ «Sans «utopie» - comme le soulignent Ernesto Laclau et Chantal Mouffe dans *Hégémonie et stratégie socialiste* - sans la possibilité de nier un ordre au-delà du point où nous commençons à le menacer, il n'y a pas de possibilité de constituer un imaginaire radical, qu'il soit démocratique ou autre. La présence de cet imaginaire comme série de significations symboliques qui totalisent comme négativité un certain ordre social est absolument essentielle pour la constitution d'une pensée de gauche».

ÎLOTS DÉPRIMANTS ET ARCHIPEL HÉTÉROTOPIQUE.

Nous devons trouver une place dans le monde ; ce besoin de savoir où nous sommes implique également la question qu'est-ce qu'un lieu. Comme Michel Serres l'aura mis en garde dans son livre *Atlas*, nous devons trouver une nouvelle définition d'un lieu – transit, où la carte réelle et la carte virtuelle se superpose, dans un pliage incessant⁷⁶. Alors que l'humanité, comme le déclara Benjamin dans *L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*, est fascinée par sa propre destruction, nous assistons au déploiement de récits contre-utopiques ou, en d'autres termes, à cet ennui apocalyptique du cyberpunk⁷⁷. Nous avons vu des choses extraordinaires, semblables à celles détaillées de manière déclamatoire à la fin de *Blade Runner*, le répliquant, mais nous connaissons surtout le lyrisme de l'information malade, le cocktail postmoderne par excellence de l'extase et de la peur.

Dans une certaine mesure, dans la culture *super-spectaculaire*, nous passons de l'apathie esthétisée à divers jeux qui oscillent entre la perversion et l'ordre, la manipulation et la jouissance⁷⁸. Nous assistons en extase à l'onanisme des machines célibataires, nous n'avons pratiquement plus de souvenirs de notre curiosité d'enfant même lorsque que le canon ne retenait pas les pulsions «insurgées»⁷⁹. S'il fut un temps où l'on tenta de proposer un art du suspense, de la citation, de l'ellipse, de la métonymie, de la conjoncture et des occasions, de faire des passes avec des histoires fictives, la *stratégie radicante* (cet exotisme global prôné par Nicolas Bourriaud) tente aujourd'hui de maintenir l'intrigue avec des citations de faible intensité, alors que le recyclage a supplanté l'astuce et qu'il ne reste plus guère de traces de sagacité ou de clairvoyance. «Clausewitz compare également la ruse ou le stratagème à la plaisanterie : «De même que la plaisanterie est un tour de passe-passe par rapport aux idées et aux conceptions, de même la ruse est un tour de passe-passe par rapport aux actions». Cela suggère la manière dont la tactique, prestidigitation en fait, s'introduit par surprise dans un ordre. L'art de jouer avec l'adversaire, de se moquer et de lui tendre des pièges a beaucoup à voir avec un sens particulier de la temporalité, de l'«occasion»⁸⁰. Aujourd'hui, nous avons des rires en conserve et des applaudissements à gogo, des plaisanteries frénétiques et des monologues d'un ennui monumental.

⁷⁶ «Où suis-je? Qui suis-je? Est-ce la même question qui n'appelle qu'une réponse à propos du là ? Seul j'habite les plis, je suis seulement plis. Il est étrange que l'embryologie ait si peu emprunté à la topologie, sa science mère ou sœur! Dès les premiers stades de ma formation embryonnaire, morula, blastula, gastrula, germes vagues et précis du petit homme, ce qu'on appelle à juste titre tissu, se plie, en effet, une fois, cent fois, un million de fois, ces fois que dans d'autres langues nos voisins continuent de nommer plis, se raccorde, se déchire, se perfore, s'invagine, comme manipulé par un topologue, pour finir par former volume et masse, plein et vide, intervalle de chair entre la cellule minuscule et l'environnement global, auquel mon nom est donné et dont la main en cet instant, repliée sur elle-même, dessine sur la page volutes et boucles, nœuds ou plis qui signifient» (Michel Serres : Atlas, Ed. Cátedra, Madrid, 1995, p. 47).

⁷⁷ Beaucoup d'auteurs – prévient Bruce Sterling dans la «Préface» de Burning Chrome de William Gibson – de science-fiction, face à ce monstre qui rôde, ont levé les bras au ciel et prédisent le naufrage. Si personne ne peut accuser Gibson de voir les choses en rose, il a évité cette solution de facilité. C'est la marque de l'école émergente des années 1980: sa lassitude de l'apocalypse.

⁷⁸ «Dans la perspective ouverte par L'inconfort dans la culture, il faut aussi s'interroger sur ce que peut être aujourd'hui la représentation publique (= démocratie =) des alliances microscopiques, multifformes et innombrables entre manipulation et jouissance, réalité insaisissable et massive d'une activité sociale qui joue avec son ordre» (Michel de Certeau : La invención de lo cotidiano. Artes de hacer, Ed. Universidad Iberoamericana, Mexico, 2000, p. LV).

⁷⁹ «L'enfant continue de gribouiller et de tacher son cahier d'école, même s'il est puni pour ce crime, il se fait une place, il signe son existence en tant qu'auteur. Le téléspectateur n'écrit plus rien sur l'écran du récepteur. Il est dépouillé du produit, exclu de la manifestation. Il perd ses droits d'auteur, pour devenir, semble-t-il, un simple récepteur, le miroir d'un acteur multiforme et narcissique. Il serait finalement l'image de l'appareil qui n'a plus besoin de lui pour se produire: la reproduction d'une «machine célibataire» (Michel de Certeau : La invención de lo cotidiano. Artes de hacer, Ed. Universidad Iberoamericana, Mexico, 2000, p. 37).

⁸⁰ Michel de Certeau : «De las prácticas cotidianas de oposición» in Modos de hacer. Arte crítico, esfera pública y acción directa, Ed. Universidad de Salamanca, 2001, p. 402.

⁸¹ C'est le cas des récentes émissions de télé-réalité comme Pékin Express, où les candidats traversent en auto-stop des pays d'Extrême-Orient au bord de l'effondrement et demandent à la population locale de les aider et de les héberger (gratuitement) parce qu'ils participent à une émission de télévision», ou de Lost in the Tribe, où différentes familles tentent de s'intégrer (avec plus de mal que de bien) dans des communautés indigènes d'Afrique ou de régions d'Océanie. Dans les deux cas, il ne s'agit que d'une ignorance totale, d'un dialogue minimal avec les autres et d'un énorme étalage de préjugés.

⁸² «Le célèbre vers de Hamlet selon laquelle le temps est «disloqué» devrait se «réfléter en lui-même», comme le dira Hegel: de l'expérience d'une certaine période de temps comme «disloquée», corrompue, anormale, pathologique, nous devrions passer à un déraillement, un déséquilibre qui correspond à la forme même du temps: en tant que tel, il implique un déséquilibre spatial, un univers où la chose est toujours «en quête (de) sa propre place» (Slavoj Žižek : ¿Goza tu sintoma! Jacques Lacan in and out of Hoollywood, Ed. Nueva Visión, Buenos Aires, 2004, p. 86).

⁸³ «Le spectateur de la culture visuelle numérique se définit avant tout comme un chercheur (ou une chercheuse, selon le genre) de plaisir visuel et de stimulation corporelle débridée. Au centre de l'assaut sensoriel, il recherche l'ornemental et le décoratif, les modes somptueuses, l'étonnant et l'époustoufflant, les nuances de l'effet mis en scène et l'instant de virtuosité, le frisson du vertige ou l'agôn de la compétition» (Andrew Darley : Digital Visual Culture. Espectáculo y nuevos géneros en los medios de comunicación, Ed. Paidós, Barcelona, 2002, p. 265).

⁸⁴ «Un secteur de la critique soutient que les médias électroniques ont créé un monde artificiel où les gens passent la plupart de leurs heures d'éveil, un parc d'attractions hyperréaliste de pixels, de slogans, de sitcoms, de spams et de publicités conçus pour maximiser les dépenses des consommateurs et minimiser la résistance à la consommation» (Howard Rheingold : Multitudes inteligentes. Las redes sociales y las posibilidades de las tecnologías de cooperación, Ed. Gedisa, Barcelona, 2004, p. 222).

L'empreinte du pied nu de l'Indien, avant qu'il ne soit baptisé Vendredi, provoque chez Robinson des *élucubrations* («fluttering thoughts»), des *fantasmes* («whimsies») et de la terreur. Un homme hors de lui, paniqué, attend l'arrivée de l'autre qui est, inévitablement, un cannibale. La piste bestiale de l'altérité a été complètement domestiquée, folkloriquement cartographiée, repensée comme un scénario de *télé-réalité*⁸¹. Quand le temps est, pour reprendre la célèbre phrase de Shakespeare, *disloqué*⁸², les passions sont médiatiquement activées et les sensations titillées jusqu'à la défiance par la «culture numérique»⁸³. Nous sommes littéralement pris au piège dans une sorte de parc d'attractions⁸⁴, entourés des empreintes d'autres personnes également désorientées. Dans la mondialisation, tout tourne autour de la recherche de profits «effrénés», rien ne peut être retardé, «Tout, immédiatement» est l'impératif de l'époque⁸⁵. Et il n'est pas facile de résister à cet impératif de «participation rapide» car on a même réussi à rendre Bartleby «productif» dans les *business* contemporains⁸⁶.

Néanmoins, nous pouvons essayer de ne pas nous dissoudre complètement dans ce climat d'évaporation esthétique où l'État essaie même de nous protéger de nous-mêmes⁸⁷, surtout si nous comprenons la nécessité qu'il y ait des «sujets»⁸⁸. Une époque délirante nous interpelle et nous devons rassembler beaucoup d'énergie pour répondre à ce défi sans paniquer. «Même si nous ne sommes pas en mesure de changer le monde, nous pouvons continuer à le décrire de manière critique et à l'interpréter avec précision. À l'heure des fausses représentations à l'échelle mondiale, de la désinformation et du mensonge systématique cela peut être l'équivalent moral d'une intervention»⁸⁹.

Notre île n'a plus le design de l'utopie mais la matérialité rugueuse de la *Concrete Island* décrite par James G. Ballard. Dans une certaine mesure, il ne peut y avoir d'utopie dans le cyberspace ; selon Andreas Huyssen, à l'ère de la prolifération illimitée des images, des discours et des simulacres, «la recherche même du réel est devenue utopique et est fondamentalement investie d'un désir de temporalité»⁹⁰. D'autre part, la télévision atteint son *accomplissement* littéral avec la dimension évidente du *reality show* qui, au comble de l'obtus, génère des sous-produits comme *Celebrity Island*. Il ne reste de l'utopie qu'un *cryptage* «pervers»⁹¹ ou l'appel rhétorique à l'hétérotopie, selon cette clé foucauldienne qui nous avertissait que l'on ne vit pas dans un espace neutre et blanc, pas même dans le rectangle mythique d'une feuille de papier. Rappelons que le bateau peut avoir une condition hétérotopique, étant toujours une réserve de l'imagination⁹².

⁸⁵ «Tout à la fois ! Tel est l'adage délirant des temps hypermodernes, de cet hypercentre d'une compression temporelle où tout se heurte à tout, s'entrechoque sans relâche sous la formidable pression des télécommunications, dans une proximité «téléobjective» qui n'est concrète que dans son hystérie communicationnelle» (Paul Virilio : El accidente original, Ed. Amorrortu, Buenos Aires, 2009, pp. 158-159).

⁸⁶ «Robert A. Brawer, auteur en 1998 de Fictions of Business, relit les classiques de la littérature américaine et anglaise : la célèbre réplique du Bartleby d'Herman Melville (1853), «I would prefer not to», exprimerait une résistance à la routine et aux conventions établies du lieu de travail» (Christian Salmon : Storytelling, Ed. Peninsula, Barcelona, 2010, p. 91).

⁸⁷ «Dès lors qu'il est admis comme principe que l'État a le devoir de protéger l'individu contre sa propre stupidité, il n'est plus possible de soulever des objections sérieuses à de nouvelles intrusions. Et pourquoi la providence bienveillante de l'État se limiterait-elle à la protection du seul corps de l'individu, et pourquoi le mal qu'un homme peut infliger à son esprit et à son âme ne serait-il pas plus catastrophique que n'importe quel mal corporel qu'il peut subir, et pourquoi ne pourrait-on pas l'empêcher de lire, de regarder ou d'écouter de mauvais livres, de mauvaises pièces de théâtre, de mauvaises statues et images, ou de la mauvaise musique? Le mal causé par les mauvaises idéologies est certainement bien plus pernicieux (pour l'individu et la société dans son ensemble) que celui généré par les stupéfiants» (Thomas J. DiLorenzo : How Capitalism Saved America: The Untold History of our Country, from the Pilgrims to the Present, Ed. Crown Forum, 2004, cité dans Zygmunt Bauman : Vida líquida, Ed. Paidós, Barcelona, 2006, p. 131).

⁸⁸ «Ainsi, une fois disparu l'objectivisme en tant qu'obstacle épistémologique», il a été possible de développer toutes les implications de la «mort du sujet». À ce moment-là, ce dernier a montré le poison secret qu'il contenait, la possibilité d'une seconde mort, «la mort de la mort du sujet», la réapparition du sujet à la suite de sa propre mort; la prolifération de finitudes concrètes dont les limites sont la source de sa force; la conscience qu'il peut y avoir des «sujets» parce que l'écart que «le Sujet» voulait embrasser est en fait inassimilable» (Ernesto Laclau : «Universalism, Particularism, and the Question of Identity» in John Rajchman (ed.): The Identity in Question, Routledge, New York, 1995, p. 95).

⁸⁹ W.J.T. Mitchell : Teoría de la imagen, Ed. Akal, Madrid, 2009, p. 365.

⁹⁰ Andreas Huyssen : «Recuerdos de la utopía» in En busca del futuro perdido. Cultura y memoria en tiempos de globalización, Ed. Fondo de Cultura Económica, Mexico, 2002, p. 277.

⁹¹ «L'espace utopique est une enclave imaginaire dans l'espace social réel, c'est-à-dire que la possibilité même de l'espace utopique est le résultat de la différenciation spatiale et sociale. Mais c'est un sous-produit aberrant, et sa possibilité dépend de la formation momentanée d'une sorte de tourbillon ou de marigot indépendant au sein du processus général de différenciation, et de son élan apparemment irréversible vers l'avant» (Fredric Jameson : Arqueologías del futuro. El deseño llamado utopía y otras aproximaciones de ciencia ficción, Ed. Akal, Madrid, 2009, p. 31).

⁹² «Les bordels et les colonies sont deux types extrêmes d'hétérotopie, et si l'on pense, après tout, que le navire est un morceau d'espace flottant, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur lui-même et en même temps livré à l'infini de la mer et qui, de port en port, de cap en cap, de bordel en bordel, de bordel en bordel, va dans les colonies à la recherche de ce qu'elles cachent de plus précieux dans leurs jardins, on comprendra pourquoi, du XVIe siècle à nos jours, le navire a été non seulement le plus grand instrument de développement économique, mais aussi le plus grand réservoir de richesses, va chercher dans les colonies ce qu'elles cachent de plus précieux dans leurs jardins, ils comprendront pourquoi le navire a été, du XVIe siècle à nos jours, non seulement le plus grand instrument du développement économique, mais aussi le plus grand réservoir de l'imaginaire» (Michel Foucault : «Espacios diferentes» in El cuerpo utópico. Las heterotopías, Ed. Nueva Visión, Buenos Aires, 2010, p. 81).

Nous même avons touché le fond, dans tous les sens du terme, un naufrage pathétique qui nous oblige à trouver une issue à la frustration⁹³: transformer la débâcle en une indignation capable de transformer la (*indi*)gestion honteuse du présent

«La forme moderne de l'utopie – souligne Massimo Cacciari dans *L'Archipel* – apparaît certainement comme le contraire de l'*atopie* du pèlerin. Ce qu'elle imagine et pense renvoie aux «conditions transcendantales» de l'État en tant que souveraineté effective, et donc au dépassement parfait et complet de tout «nomadisme». Et pourtant, l'inimitié se révèle une fois de plus comme la relation essentielle : sans la *décision d'Ulysse* à l'égard de la terre ferme, sans l'indifférence «souveraine» des grands pèlerins à l'égard de tout lieu qui n'est pas l'indication, le signe, le symbole d'un but, sans sa manie de vaincre, même l'efficacité de la forme utopique ne serait pas concevable⁹⁴. Malgré la mentalité funéraire (de cette inertie qui conduit à «un certain ton apocalyptique» tant en philosophie qu'en histoire, dans l'expérience artistique ou dans la réalité sociale), la pensée utopique a pu survivre à des enterrements prématurés. Nous avons à la fois le souvenir, en termes freudiens, d'une satisfaction archaïque, et le désir de ne pas laisser les choses en l'état, c'est-à-dire de montrer que le désastre peut être évité. La carte, pour reprendre l'expression borgésienne, est loin d'être le territoire. Ce n'est pas tant d'une boussole infaillible dont nous avons besoin que du courage de déployer des récits inévitablement «délinquants»⁹⁵.

Pour rêver de nouvelles utopies, il faut dépasser les frontières de la banalité quotidienne, être capable de partir à la rencontre de l'inouï⁹⁶. «Celui qui, entre une terre ingrate et un ciel morose – écrit Albert Camus dans la préface *des Îles* de Jean Grenier – travaille dur, peut rêver d'une autre terre où le ciel et le pain seront légers. Il attend. Mais ceux pour qui la lumière et les collines remplissent toutes les heures du jour n'attendent pas. Ils ne peuvent que rêver d'un lieu imaginaire. Alors les hommes du nord fuient vers les fleuves de la Méditerranée, ou les déserts de lumière. Mais les hommes de la lumière, où fuiraient-ils sinon vers l'invisible ?

La *métoikesis* est, pour les contemporains, pire qu'une «bizarrerie», elle peut relever d'un «tourisme d'auteur», incapable de comprendre la radicalité de ces modes anciens de *détachement du monde*. Il faudrait réapprendre à nager, renoncer à la sécurité des piscines, entrer dans l'océan terrifiant, abandonnant les plages insulaires. Il faudrait se jeter à l'eau comme l'homme représenté à l'intérieur d'un sarcophage de pierre découvert en 1968 à Paestum⁹⁷ ou attendre qu'un voilier prenne la mer pour continuer le voyage à travers l'archipel qui est la vérité de la mer⁹⁸. Dans les civilisations sans bateaux – remarquait Foucault dans sa brève médiation sur les hétérotopies – les rêves se tarissent, l'espionnage remplace l'aventure, la police se substitue aux corsaires⁹⁹. Sans les îles, il nous manquerait la *possibilité radicale* de penser le voyage vers le désiré, l'utopie poétique, le contrepoint urgent d'un temps de dénuement.

Riccardo Caldura, méditant sur le malaise humain et terrestre dans son expression cartographique, a inventé le terme *géopathie* qui «peut être compris comme une maladie, la souffrance de la terre, mais aussi comme une condition qui nous implique profondément, nous permettant d'entrevoir le lien intime entre notre vie et l'environnement». Dans la crise catastrophique de l'Anthropocène¹⁰⁰, nous devons envoyer des *messages dans la bouteille*, conscients du naufrage aigu dont nous souffrons. L'expérience de la DANA dans la Communauté de Valencia exige que la méditation sur les «eaux fortes» comprenne non seulement la rêverie mais aussi le cauchemar¹⁰¹. Il ne suffit plus de recréer l'érotisme aquatique qui peut être lié à l'architecture¹⁰², nous savons trop bien que la spéculation immobilière a (apparemment) ruiné les vecteurs utopiques qui pouvaient émerger au sein de la ville¹⁰³, il faut donc *réactiver la critique*, s'opposer au défaitisme et tenter de penser *d'autres manières de construire et d'habiter*. Il nous faudra saisir le frein d'urgence de la «locomotive de l'histoire»¹⁰⁴ avant que nos vies ne déraillent et que notre monde ne périclite. Avant qu'il ne soit trop tard¹⁰⁵, avant que la goutte de l'amertume ne fasse déborder le vase.

⁹³ «Il faut un mot plus noble que frustration pour évoquer la dimension du désir utopique, qui reste inassouvi, et qui ne peut se sentir accompli sans tomber dans le monde et devenir un autre acte de consommation dégradé. [...] Le désir appelé utopie doit être concret et permanent, sans être défaitiste ou incapacitant; peut-être vaudrait-il mieux, dès lors, suivre un paradigme esthétique et faire en sorte que non seulement la production d'une contradiction irrésolue soit le processus fondamental, mais qu'il faille imaginer une forme de gratification inhérente à cette confrontation avec le pessimisme et l'impossible» (Fredric Jameson : *Arqueologías del futuro. El deseo llamado utopía y otras aproximaciones de ciencia ficción*, Ed. Akal, Madrid, 2009, p. 111).

⁹⁴ Massimo Cacciari : *El archipiélago*, Ed. Eudeba, Buenos Aires, 1999, p. 76.

⁹⁵ «Si le délinquant n'existe qu'en se déplaçant, si sa spécificité est de vivre non pas dans les marges mais dans les interstices des codes qu'il perturbe et déplace, s'il se caractérise par le privilège du voyage sur l'État, l'histoire est délinquante» (Michel de Certeau : *La invención de lo cotidiano*, Artes de hacer, Ed. Universidad Iberoamericana, Mexico, 2000, p. 142).

⁹⁶ «Je me souviens du poète Saint-John Perse : «Partir, partir, parole d'un être vivant». Sans doute, mais vers où ? Vers quelle utopie ? Et surtout, vers quelle uchronie, vers quel nouveau rapport au temps ?» (Paul Virilio : *La administración del miedo*, Ed. Pasos Perdidos, Madrid, 2010, p. 95).

⁹⁷ «Ou bien cet homme qui saute est un jeune homme poussé par la foule depuis la pierre de l'acropole de Poséïdonia, la tête la première, le sexe pendant sous le ventre, sans excitation, les bras tendus en avant, volant encore dans l'air blanc avant de toucher l'eau de la mer dans laquelle la foule l'a projeté. Ou bien cet homme qui saute est tout aussi mort dès qu'il atteint les confins du monde des vivants, prenant son élan avec ses pieds posés sur les Piliers d'Hercule, il saute dans le monde des morts représenté par l'eau verdâtre de l'Océan et l'arbre des feuilles de l'Oubli» (Pascal Quignard : *Butes*, Ed. Sexto Piso, Madrid, 2011, pp. 65-66).

⁹⁸ «Ni la vigne ni l'olivier ne naissent de la mer, mais des îles, qui leur donnent leurs racines. Cette mer n'est donc pas abstraitement séparée de la terre. Ici, les éléments se réclament les uns des autres, ils sont nostalgiques les uns des autres. Et la mer par excellence, l'archipel, la vérité de la mer, en un certain sens, se manifestera alors là où elle est le lieu de la relation, du dialogue, de la confrontation entre les multiples îles qui l'habitent: toutes différentes de la mer et toutes entrelacées dans la mer, toutes nourries par la mer et toutes risquées dans la mer» (Massimo Cacciari : *The Archipelago. Figuras del otro en Occidente*, Ed. Eudeba, Buenos Aires, 1999, p. 23).

⁹⁹ Michel Foucault : «Espacios diferentes» in *El cuerpo utópico. Las heterotopías*, Ed. Nueva Visión, Buenos Aires, 2010, p. 81.

¹⁰⁰ Cf. la question du lien entre architecture et climat, renouvelée par le réchauffement climatique dans Philippe Rahm : *Historia natural de la arquitectura. Cómo el clima, las epidemias y la energía dieron forma a la ciudad y los edificios*, Ed. Gustavo Gili, Barcelona, 2024, pp. 282-285.

¹⁰¹ Dans ma conférence lors de la rencontre à l'IVAM du 6 octobre 2024, dans le Séminaire Eaux Fortes, j'ai pointé du doigt, au pied levé, des questions comme la crise écologique, le délire de «l'Espagne des piscines», j'ai insisté sur la «laideur» architecturale-urbaine de l'Espagne avec tous les désastres perpétrés sans contrôle, la détérioration du littoral côtier, les bulles immobilières, l'extractivisme d'un bien tel que l'eau, etc. Mon attitude était peut-être celle d'une Cassandra adepte d'une hyperstition (apparemment humoristique), c'est-à-dire d'une prophétie auto-réalisatrice.

¹⁰² «Les images de l'eau deviennent des instruments pour concrétiser le passage et la persistance du temps. Le dialogue entre l'architecture et l'eau est véritablement érotique. Tous les villages qui dialoguent avec l'eau exercent une fascination particulière. Comme le souligne Adrian Stokes : «L'ondulation de l'eau révèle l'immobilité architecturale». Le son de la Waterfall House de Frank Lloyd Wright crée une trame dense et sensuelle, presque comme un tissu d'ingrédients visuels et sonores, avec l'architecture de la forêt qui l'enveloppe; on vit conforté par une durée naturelle à côté du cœur battant de la réalité elle-même» (Juhani Pallasmaa : «Water and Time» in *Disseminations. Semillas para el pensamiento arquitectónico*, Ed. Gustavo Gili, Barcelona, 2022, p. 20).

¹⁰³ «Si l'architecture n'est rien d'autre que de la spéculation, pourrait-il y avoir un héritage plus approprié de cette période que les trois millions et demi d'appartements vides en Espagne ? C'est le drame capitaliste contre lequel Tafuri nous avait mis en garde, le drame de l'architecture : sans idéologie, sans utopie» (Justin McGuirk : *Radical Cities. Un viaje a la nueva arquitectura latinoamericana*, Ed. Turner, Madrid, 2015, p. 27).

¹⁰⁴ «Marx dit que les révolutions sont les locomotives de l'histoire. Mais peut-être les choses sont-elles bien différentes. Peut-être les révolutions sont-elles une tentative des passagers de ce train – à savoir l'espèce humaine – d'actionner le frein d'urgence» (Walter Benjamin : «Paraleipómenos y variantes de las "Tesis sobre el concepto de historia"» in *Escritos franceses*, Ed. Amorrortu, Buenos Aires, 2012, p. 402).

¹⁰⁵ Paul Ardenne termine son livre consacré à l'art à l'heure critique de l'anthropocène en rappelant que la création plastique d'une nature écologique est claire dans sa vocation: elle choisit l'éthique et «fait de l'éthique un carburant de l'art qui devient désormais essentiel». Il rappelle qu'il faut opérer une «nouvelle révolution copernicienne» dans laquelle l'art n'est pas un élément cosmétique, avant qu'il ne soit trop tard et que nous ne puissions plus respirer comme nous le devrions, «le corps haletant dans une atmosphère d'air pur raréfié, nous ne sommes pas condamnés à cette autre expérience radicale, intense au moins comme celle du plein air, et appelée à occuper tout le temps de notre existence, l'expérience même de la survie» (Paul Ardenne : *Un arte ecológico. Creación plástica y antropoceno*, Ed. Adriana Hidalgo, Buenos Aires, 2022, p. 51).

CONTRIBUTIONS





DES RISQUES AU PROJET. DU PROJET AUX RISQUES, QUELLE DIALECTIQUE ?

CHRISTINE DESMOULINS
CRITIQUE D'ARCHITECTURE

Pour leur séminaire, Valencia et son été indien ont offert aux ACE une face aimable pour découvrir la huerta, le littoral, le port, le quartier populaire de Cabanyal et la coulée verte de 7 kilomètres aménagée sur l'ancien lit du fleuve Turia. Suite aux inondations dévastatrices de 1957, la création d'un canal détournant le cours du fleuve dans la partie sud de la ville à dominante agricole devait la protéger de tels phénomènes.

Dans ce contexte bien en accord avec le thème du séminaire, comment pouvions-nous pressentir que quelques jours plus tard, un épisode méditerranéen et une goutte froide déversant 179 millimètres d'eau en une heure ravageraient à nouveau ce secteur, au prix d'un terrible bilan humain ? Cette fois, le détournement du fleuve a épargné le centre de Valencia mais en accélérant le cours de l'eau par un tracé moins sinueux, il a contribué à dévaster le sud de la province et notamment des communes de Sedavi, Picasent, La Torrè ou Paiporta. L'imperméabilisation des sols liée aux errements de l'urbanisation récentes a encore accentué ce phénomène.

Cette nouvelle tragédie pose d'autant plus question que l'accélération des effets du changement climatique conjugués au développement débridé de l'urbanisation et de la bétonisation massive des dernières décennies, empêche l'absorption naturelle des crues. Partout dans le monde, les traits de côte et le lit des fleuves font l'objet d'une vigilance accrue et les pays qui bordent la Méditerranée sont particulièrement exposés. En Italie la vallée d'Aoste et l'Émilie Romagne affrontent des risques hydrauliques majeurs et la France n'est pas épargnée. En 2010, la tempête Xynthia a balayé la côte Atlantique. Combinées à une faible pression atmosphérique, la houle et les vagues ont fait monter le niveau de la mer, inondant quelques 6 000 maisons construites en zone à risque. Outre, la Faute-sur-Mer particulièrement touchée, des milliers d'habitants ont été évacués. On se souvient aussi du cataclysme subi par les habitants des vallées maralpines de La Roya, de la Tinée et de la Vésubie quand, dans la nuit du 2 au 3 octobre 2020, ils ont été assaillis par plus de 650 millions de tonnes d'eau. Les inondations plus récentes, qui ont eu lieu en juin 2024 autour de Nevers interpellent aussi quant au rôle de l'État car si de grands ouvrages d'infrastructures ont protégé la ville, de considérables dégâts ont affecté les alentours.

Autoriser l'eau à s'infiltrer en profondeur dans le sol, rendre à nouveau vivantes des terres stériles en ville, renaturer les cours d'eau et mettre en place dans les centres urbains des zones tampons, des jardins de pluie ou des bassins d'infiltration peut réduire considérablement et en tous lieux les risques d'inondation. Au même titre que tout travaux d'infrastructures et en dépit des avantages que l'on a pu y voir et d'une approche transversale, le détournement du fleuve de Valencia renvoie à ces problématiques. Certains voient le nouveau canal comme un lieu stérile et un égout d'arrière-ville privé de vie sauvage où retrouver une part de nature s'impose.



IDENTITÉ GÉOGRAPHIQUE / IDENTITÉ CLIMATIQUE

FRANCISCO LEIVA

J'ai une relation très particulière avec la ville de Valencia. J'y ai étudié l'architecture et j'ai vécu des années très heureuses à la lisière de la ville et de la huerta. J'ai commencé ma carrière d'enseignant en tant que professeur de projets architecturaux à l'université polytechnique de Valencia (UPV). En tant que directeur du studio multidisciplinaire d'architecture et de paysage Grupo Aranea, j'ai participé à différents projets urbains dans la ville et, plus récemment, nous avons rédigé le plan vert et de biodiversité pour la ville de Valencia.

Lorsque l'on m'a demandé de participer au séminaire « Eaux Fortes » et que l'on m'a confié l'atelier « où construire ? », j'ai immédiatement senti le besoin de reformuler la question en « où ne pas construire ? ». La réponse à cette question est devenue tragiquement évidente après les inondations qui ont eu lieu à Valencia le 29 octobre.

Même si, après ces événements tragiques, le ton de mes interventions est peut-être moins approprié, je voudrais apporter une brève contribution au débat. Je voudrais profiter de cette occasion pour réfléchir à l'identité géographique et donc à l'identité climatique.

Pour commencer cette réflexion, nous pourrions nous demander dans quelle mesure le choix de l'implantation de nos villes a été occasionnel, quels ont été les arguments géographiques qui ont motivé ce choix, comment ces arguments sont-ils perçus aujourd'hui, sont-ils reconnus par les citoyens, sont-ils appréciés à leur juste valeur ?

Nos sociétés ont évolué depuis ces premières décisions d'implantation. Aujourd'hui, certains de ces arguments géographiques ne semblent plus aussi pertinents. En effet, la ville s'est développée en les négligeant si souvent que nous les avons oubliés. Cette croissance inconsidérée est allée si loin que la perception de cette adaptation primitive au lieu est devenue très compliquée.

Le lien avec les ressources offertes par le lieu a été perdu et ce qui était autrefois l'origine des établissements, qui à leur tour ont initié l'identité culturelle, n'existe plus aujourd'hui dans de nombreux cas et il n'y a plus d'intérêt à les connaître non plus. Les progrès ont permis un accès mondialisé à ces ressources et, dans le même temps, ont fait que dans les villes, nous vivons dans l'ignorance totale de ce que l'environnement nous fournit quotidiennement pour subsister. Nous ne savons pas comment sont élevés les animaux que nous mangeons, quelle est la saison naturelle de récolte des fruits qui se trouvent dans notre réfrigérateur, d'où vient l'eau qui coule de nos robinets ?

Parallèlement, dans les espaces publics, la standardisation instrumentalisée par les réglementations sur l'habitabilité, l'accessibilité universelle dans tout espace public, les critères de confort climatique... ont conduit à la perte progressive d'une partie de leur identité et de leurs singularités. Tous les espaces sont les mêmes. Nous parcourons chaque jour un catalogue de solutions connues. Ce n'est plus ma ville, c'est la ville, elle ne m'évoque plus, elle n'a plus rien à voir avec moi...

Le désengagement vis-à-vis de l'environnement a conduit à un urbanisme déshumanisé dans la mesure où les villes deviennent des machines identiques les unes aux autres, mais il conduit également à la déshumanisation des personnes. La figure du pêcheur ou de l'agriculteur n'existe plus dans la ville, et il n'y a donc plus de communautés agricoles ni de villages de pêcheurs. L'homogénéisation, perçue comme positive en ce qu'elle équilibre les chances des moins favorisés dans les villes, n'est plus possible car le lien avec l'environnement naturel a été perdu.

Nos sociétés ont évolué, les progrès technologiques nous permettent d'agir librement, sans prêter attention aux conditionnements - entendus comme des limites - que les différents territoires nous imposent. Cette attitude innocente, qui pouvait se comprendre dans les premières phases du développementalisme, est aujourd'hui arrogante et apparaît comme une insouciance qui met gravement en péril notre coexistence sur cette petite planète.

On a imposé des normes de confort climatique qui ne sont pas adaptées aux spécificités locales.

La ville ne cesse de s'étendre comme une enceinte climatisée continue.

La ville est un lieu continu qui occupe une grande partie de notre planète. La ville est une concaténation d'enceintes qui maintiennent un climat contrôlé qui ne varie pratiquement pas : chambre, maison, voiture, bureau, centre commercial, aéroport, avion, hôtel, musée, restaurant... La ville maintient une continuité climatique absolue : l'idéal recherché du CONFORT climatique, indépendamment du lieu et de l'époque de l'année.

Bien sûr, j'écris depuis Alicante, nous avons la vie plus facile. Alicante est un endroit qui bénéficie d'un climat très favorable avec des températures agréables et une météorologie clémente dans laquelle il ne semble pas si compliqué de s'adapter... Mais même ici, des normes absurdes sont souvent imposées.

Il ne fait aucun doute que ces normes sont imposées par des intérêts mondiaux. L'uniformité thermique est une affaire importante et toute initiative visant à promouvoir l'adaptation au climat la met en péril. Un grand effort a été fait pour communiquer cet idéal et des règlements ont été mis en place pour réglementer sa mise en œuvre. Mais si l'imposition est plus efficace lorsqu'elle n'est pas perçue comme telle, la meilleure imposition est celle que nous nous imposons à nous-mêmes.

Tout l'effort de globalisation déployé jusqu'à présent pour créer un idéal climatique unitaire doit maintenant être contré : de nouveaux récits doivent contribuer à renouveler les coutumes locales qui plongent dans la spécificité des liens climatiques.

La ville est un projet collectif permanent. Je pense que le renforcement du sentiment d'identité des citoyens est très important pour aborder toute action collective visant à réinventer ou à se réappropriier la ville. Les villes dotées d'une forte identité collective, issue de conditions géographiques spécifiques, sont plus résistantes et sont renforcées dans la mesure où les désirs des citoyens sont rapprochés de leur réalité climatique.

Connaître la ville est essentiel pour la réinterpréter. Quels arguments géographiques ont motivé le choix du lieu d'implantation, comment ils ont commencé à se rapporter à leur environnement immédiat, comment ils se sont nourris, comment ils se sont rapportés à l'agriculture, comment ils ont bu, comment ils se sont approvisionnés en eau, comment ils ont géré leurs déchets, comment ils ont obtenu de l'énergie, comment ils se sont connectés les uns aux autres, quelles architectures ont émergé, comment ils ont réussi à générer un environnement habitable favorisant les relations humaines, comment ils se sont protégés des hivers froids, comment ils ont atténué les chaleurs de l'été, etc.

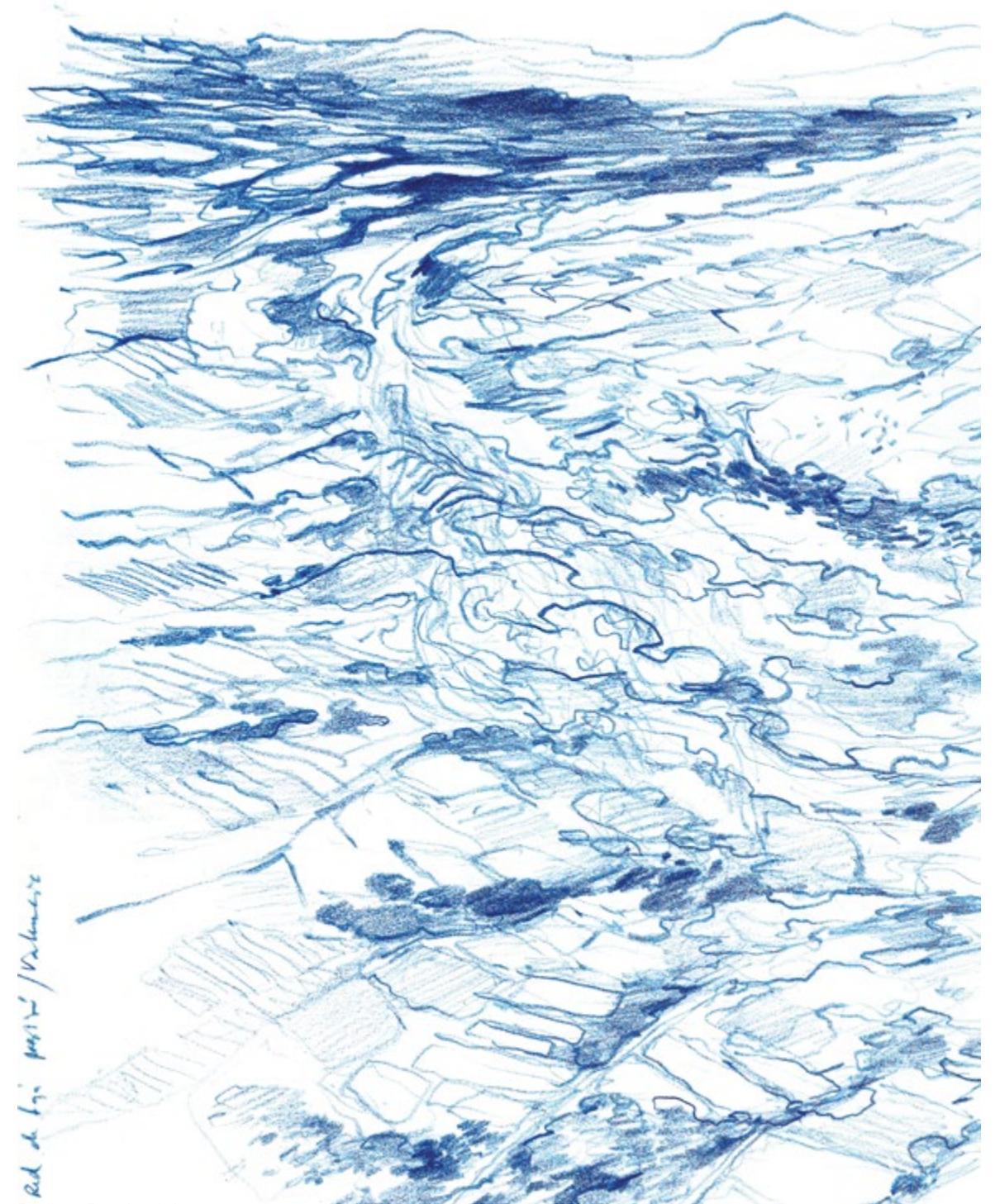
Comprendre et diffuser les origines de la ville est essentiel pour favoriser sa reconnexion avec l'environnement.

Comment faire en sorte qu'un groupe de citoyens vivant dans un lieu prenne conscience de sa singularité et puisse accepter, avec une certaine orgueil climatique, ses conditions climatiques ?

Comment pouvons-nous renforcer la relation entre les modes de vie et les lieux ?

Nous devons impliquer la jeune génération par le biais de festivals, de nouvelles coutumes et de rituels qui génèrent des imaginaires passionnants sur l'acceptation du climat.

Soyons les chorégraphes de cette célébration du climat !



Dessin de Francisco Leiva



LA PAËLLA
PIERRE BOLZE
ACE DRAC NOUVELLE-AQUITAINE

Le texte ci-dessous est tiré d'un essai philosophique grec. Seule sa traduction, très approximative comme on pourra le remarquer, est parvenue jusqu'à nous. L'auteur l'imagine comme un dialogue de deux protagonistes, Platon et Xenon¹, le maître et son élève. Un lieu, où se sont rendus les deux hommes naguère, sert de prétexte à dissenter. L'apprenti invite son mentor à banqueter autour d'un plat qui leur rappelle ce lieu.

Après avoir évoqué l'amitié fidèle, la beauté, et l'âge qui vient, l'élève interpelle le maître sur l'eau, l'un des quatre éléments nécessaires à la vie.

Mais immense Platon, comment se satisfaire d'un élément qui a renvoyé par-delà le Styx, un fleuve lui aussi, des dizaines d'humains dont la seule faute est d'avoir écouté les oracles trop tard² ?

- Sache mon cher Xenon que l'émotion est comme l'eau elle-même. Elle peut être bénéfique ou maléfique, c'est aux humains d'en décider, avec l'aimable participation des dieux³ bien sûr. Regarde. Il est souvent dit que le désastre dont on parle aurait été le fait d'une urbanisation sans raison, d'une perte trop grande de sol perméable. Sans doute. Mais souviens toi aussi que la ville de Valencia a été épargnée. Et il te souvient aussi que, si la ville a été épargnée, c'est que son fleuve a été détourné il y a quelque temps déjà et que de ce fait il n'a pu déborder dans la ville elle-même. De même tu te souviendras que ce détournement a été mis en place après une crue de semblable force qui avait ravagée le centre de cette ville merveilleuse. Ne t'étais tu toi-même plaint que ce détournement avait produit un ouvrage démesuré que tu trouvais bien peu amène dans la plaine de petits canaux qui lui servent de faubourg ? Ce sont les autres rivières qui ont amené la catastrophe.

- Il faut donc, vénéré maître, répondre à la force par la force ? Se satisfaire du laid pour préserver la vie ? N'est-ce pas ainsi que les puissants imposent leurs vues aux peuples ? C'est ce que voulais dire la grande Pythie Alhine⁴ en parlant d'« eau forte » pour convaincre ses adeptes ?

-Tu n'es pas sans savoir que les dieux ont imposé la complexité aux humains pour tester leurs capacités. Sans penser un jour pouvoir les égaler, souviens toi de Prométhée, d'Icare et de bien d'autres si tu tiens à la vie, il me semble que l'action humaine la plus enviable est bien de répondre à la complexité imposée par la complexité choisie et non de penser qu'un seul geste, une unique pensée puisse lui être opposée. Toi qui es architecte et devenu sage conseil, tu devrais le savoir plus qu'un autre. Les mahométans qui nous succéderont le comprendront bien⁵. L'eau est avant tout la condition de vie, à condition de savoir s'en servir. La complexité pour eux ne sera pas tant de se préserver des crues, on peut y voir du fatalisme, que de pouvoir cultiver calmement et de manière fraternelle quand bien même l'eau se précipite ou se raréfie. Ils inventeront donc un système de

¹ L'auteur indique bien dans une préface qu'il s'agit d'avatars.

² Il est fait état ici d'une crue meurtrière, avec des dizaines de morts. En fait les oracles avoient bien prévenu mais le dieu Kairos et les édales en avaient cruellement différé l'annonce.

³ Notamment celle de l'influent dieu Hermes et ses puissants réseaux sociaux.

⁴ On retrouve plusieurs graphies du nom dans l'essai : Alhine, Haline, Aline.

⁵ Comme on le voit la traduction date un peu. Reste que la lecture de l'avenir de Platon est stupéfiante.

⁶ Un chapitre antérieur nous apprend qu'il s'agit en fait de l'œuvre d'un certain Calatrava qui avait frappé les esprits en son temps par d'audacieuses boursoufflures.

⁷ Le vieux sage ne dit pas exactement à quoi il fait référence. A notre époque, on pourrait parler des centres commerciaux, des antennes relais, des ronds-points...

canaux pour irriguer les cultures d'une complexité telle qu'il leur faudra créer un tribunal pour la gérer efficacement. C'est cette complexité qui fait la singularité de la plaine cultivée, c'est cette complexité qui fait la beauté du centre ancien de la ville dont les courbes sont précisément d'anciens canaux. Tu noteras que j'ai employé le terme de complexité et non de complication comme celle des sculptures monumentales⁶ qui heurtent le regard au sud de la ville. Quant à la grande Pythie, grâce lui soit rendue. Tu n'as pas été sans remarquer que l'« eau forte », qu'elle emploie à dessein, est aussi un terme artistique et que la force peut être un bienfait selon l'utilisation qu'on en fait ? Les adeptes qui ont suivi son enseignement ont bien eu de la chance. »

- Si je suis ton raisonnement, ô savant parmi les savants, le canal de détournement du fleuve ne nous satisfait pas entièrement parce qu'il n'est pas assez complexe ? Peux-tu m'éclairer ?

-Vois-tu, le canal existe parce qu'il matérialise le flux. Il apparaît bénéfique parce que son eau est propre et que maintenant on sait à quoi il sert vraiment. Mais il ne nous satisfait pas entièrement car il a perdu sa dimension de lieu. Un petit canal d'irrigation sert à distribuer l'eau. Mais sa multiplication dessine aussi un paysage. On peut s'y attarder, le contempler, y tremper la main, s'y rafraîchir. Examine aussi la lagune naturelle Albufera. C'est une retenue d'eau naturelle.

Ce ne pourrait être qu'une énorme « bassine », un réservoir entouré de clôtures à fil avec des bords bien nets. Elle est au contraire un écosystème, avec des piquets en bois improbables mais efficaces où même les humains se battent pour savoir qui des pêcheurs de poisson ou des cultivateurs de carottes aura le dernier mot. Elle est un paysage à elle toute seule. Un lieu. On prend plaisir à la contempler.

Maintenant, ami attentif, reviens dans la ville. Tu sais qu'il devait y avoir un faisceau de voies rapides à la place du fleuve détourné. Ne penses-tu pas que le ressentiment qui t'étreint à cette seule évocation serait venu de la défaite absolue du génie du lieu contre celui du flux ? Ce dernier est puissant d'ailleurs et il convainc par sa force vitale. Mais le flux combat toujours le lieu et il n'est pas sûr d'ailleurs qu'il ne finisse pas par triompher dans deux ou trois milliers d'années⁷. Mais pour l'heure, toi qui as fréquenté les épicuriens, au lieu de l'autoroute n'as-tu pas apprécié le ruban de verdure qui sépare et qui lie à la fois les deux rives de la ville ? N'y as-tu pas joui au spectacle des suivantes d'Athéna dans leurs courses effrénées ?⁸ Flux et lieux se retrouvaient ainsi dans une harmonie qui devrait inspirer tous nos bâtisseurs. Grâce soient rendues à la sagesse des habitants de cette noble cité d'avoir su, à temps, retenir la main des puissants. »

- Il se fait tard, gloire de l'humanité, et tu dois être fatigué de ma soif de savoir...

-agréable compagnon, nous continuerons demain. Mais en attendant, relis le brillant philosophe qui nous a accompagné⁹ et qui nous a parlé de l'ambivalence de l'eau, de la société liquide dans laquelle les architectes ont bien du mal à nager, eux dont la terre est l'élément. L'eau est un sujet inépuisable comme on aimerait qu'elle le soit toujours. Nous sommes restés à l'horizon de la ville mais pas dans son architecture¹⁰. Nous avons convoqué les nymphes et les satyres¹¹ mais pas Poséidon. Nul doute que nous le feront lors de l'odyssée que tu nous as prévue vers les confins de du continent civilisé¹² l'an prochain. Qu'Ulysse en soit jaloux¹³, comme il a du l'être de notre beau voyage ibérique. Mais nous y parlerons surtout, en compagnie d'un bel esthète, un musicien mi-lion mi-ours, d'un deuxième élément aussi vital que l'eau : l'air. »

⁸ Xenon relate dans ses notes, avec une grande admiration, que Platon était capable de repérer l'obédience de ces suivantes juste en regardant leurs sandales.

⁹ Comment ? L'énigme restera entière jusqu'en 1968.

¹⁰ Il s'agit de Fernando Castro Florez, compagnon de route madrilène des deux philosophes.

¹¹ A la relecture des carnets de notes de Xenon qui accompagne « La Paëlla », ce n'est pas tout à fait vrai. Mais sans doute Platon veut-il dire que l'eau à Valencia est plus structurante qu'apparente comme elle peut l'être dans les très beaux exemples arabo-andalous de Séville et de Grenade.

¹² Notamment, le satyre Fredé et la nymphe Monica à qui étaient vénérés par les valenciens. Platon et Xenon ne manquent de leur rendre grâce en introduction de leur dialogue.

¹³ De fait il semblerait bien qu'à l'Ouest et à l'Est du continent qui a vu l'avènement de la pensée occidentale, le terme de civilisé soit de moins en moins d'actualité. Le confins auquel Platon fait allusion est la ville de Brest.

¹⁴ La poésie de la Renaissance nous a fait croire à un Ulysse sympathique. En fait il devait être assez irascible vu l'empoignade avec les prétendants. Et sans doute limite dans le viseur de Meteo dans sa relation avec Pénélope.



AUTO-ANALYSE D'UN DRAME ANNONCÉ

MÓNICA GARCÍA MARTÍNEZ ET FRÉDÉRIC FLOQUET,
ARCHITECTES À VALENCIA

Le 29 octobre 2024, la région de Valencia a été victime d'une terrible inondation : des pluies torrentielles s'abattent sur la chaîne littorale au-dessus de la région d'Utiel-Requena à 600 m d'altitude et à environ 80 km de Valencia. Les cours d'eau en quelques heures voient leur débit augmenter de manière dramatique et c'est une vague incontrôlée qui s'abattra finalement sur les municipalités au sud de la ville de Valencia, laissant des cicatrices terribles sur son passage mais surtout emportant la vie de plus de 200 personnes...

Certains spécialistes pointent du doigt depuis de nombreuses années un urbanisme qui laisse les villes de l'aire métropolitaine perdre leurs limites et dissoudre leur forme dans le territoire en produisant une « ruralisation » de l'espace urbain. Cette tendance s'est accompagnée d'une consommation d'espaces pour la réalisation de vastes programmes d'aires commerciales ou logistiques qui se distribuent au grès des opportunités offertes par les diverses communes : en effet, s'il existe depuis les années 40 des plans d'urbanisme et de planification à l'échelle de la métropole, ceux-ci à partir des années 80, se convertirent en Normes de Coordination Métropolitaine régulant les infrastructures de transport mais non l'usage du sol laissé à l'appréciation des édiles communaux... Et puis, dans les années 90, la LRAU (Ley Reguladora de la Actividad Urbanística) fait passer les pouvoirs publics du rôle de « planificateur » à celui de « contrôleur de la planification », laissant de fait l'initiative du projet urbanistique aux mains de la promotion privée...

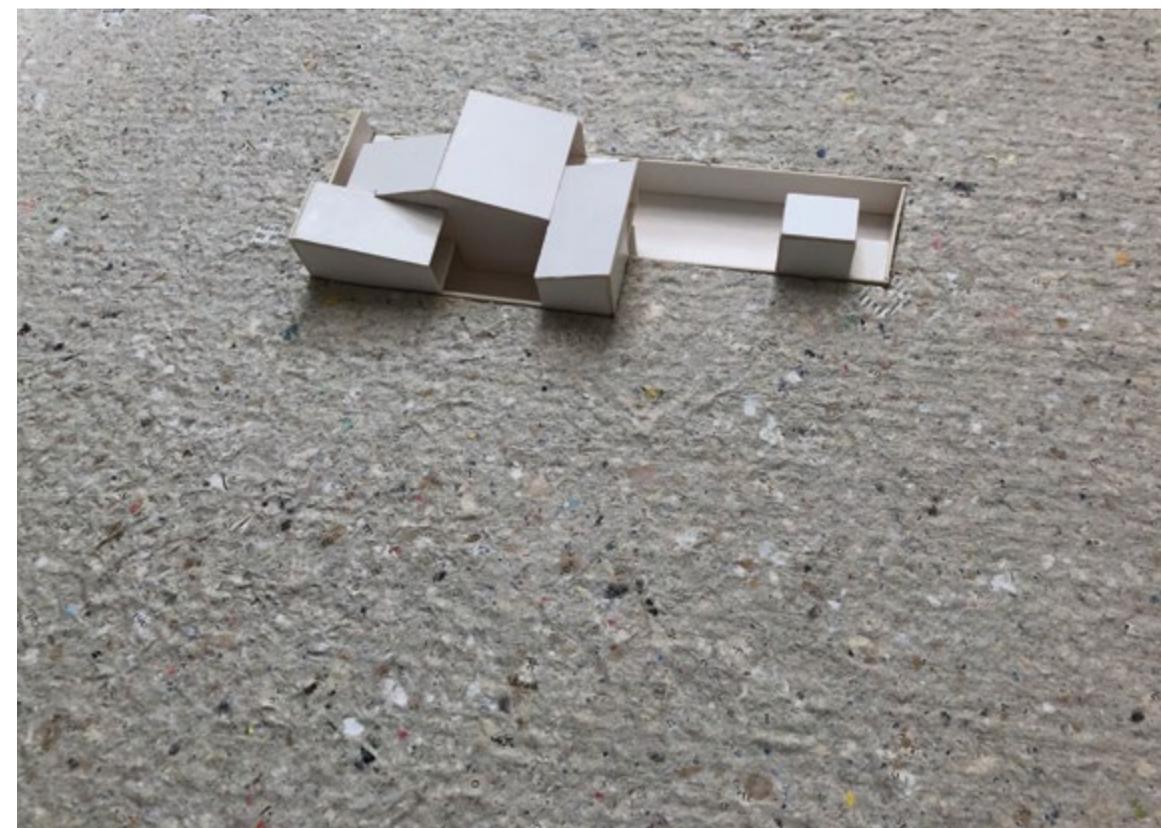
Le grand projet hydraulique Plan Sur, approuvé en 1961 à la suite des inondations survenues en 1957, peut très certainement être considéré comme un point de « bascule » pour le devenir de la plaine littorale et la métropole valencienne. Cette infrastructure de 400 m de large qui contourne Valencia par le Sud et qui s'étire à travers la huerta sur 12,7 km depuis Quart de Poblet pour déboucher à 3 km au sud de l'ancien lit du Turia, sera mise en service en 1970. Elle aura dans un premier temps consommé 400 hectares de terres agricoles pour son implantation. Mais elle signera aussi le glas des terres arables « enfermées » et « découpées » en plusieurs tranches par les voies radiales qui sortent de la ville et les nouvelles voies rapides réalisées sur ses rives ; ces espaces agricoles étant passés sous le seuil de rentabilité en raison de leurs surfaces résultantes. Mais surtout cette infrastructure va entraîner une urbanisation intensive de la plaine au sud de Valencia en créant de nouvelles opportunités d'espace productifs et d'activités qui vont se développer le long des nouvelles voies de communications, avec pour conséquence principale, une croissance très importante des noyaux urbains existants, historiquement liés à l'agriculture.

Auto-analyse d'un drame annoncé...

L'autonomie décisionnelle de la grande infrastructure du Plan Sur basée unilatéralement sur un constat topographique du territoire (l'utilisation d'une dépression au Sud de la ville), mais aussi les multiples endiguements des ravins et rivières traversant des zones de plus en plus densément urbanisées ont radicalement métamorphosé les caractéristiques hydrologiques de la plaine littorale. Cette situation, aggravée par une politique laxiste du territoire qui a perdu progressivement l'idée d'un « projet » pour son aménagement a fabriqué les conditions géographiques du drame survenu le 29 octobre.

Et maintenant...

En poursuivant le propos de Josep Vicent Boira Maiques s'exprimant dans un article paru le 30 octobre [portons notre regard de nouveau sur la cartographie, sur l'essentiel, sur l'orographie, sur les connaissances qui sauvent des vies, qui organisent notre existence dans l'espace, la faisant plus humaine, protégée et aimable], il est urgent d'établir un « projet » à l'échelle du territoire en « intelligence » avec la formation originelle de cette plaine littorale. Un projet complexe et inclusif dont la gouvernance pourrait s'inspirer de la résilience des modèles identifiés au cours de ce séminaire et qui ont démontré leur validité et efficacité dans la conservation et la continuité d'une culture ancestrale.



Maquette de la Casa con Tres Patios, Paiporta, représentée noyée par les eaux - García Floquet arquitectos - 2020



DÉFIS MONDIAUX. PERSPECTIVES LOCALES. LE POTENTIEL DE TRANSFORMATION DE L'ARCHITECTURE DANS UN CONTEXTE EN MUTATION

NURIA MATARREDONA DESANTES
UNIVERSITÉ POLYTECHNIQUE DE VALENCIA

Le monde se trouve dans un état de profonde transformation caractérisé par la convergence de multiples transitions. Ce scénario présente des défis sans précédent pour les sociétés, mais offre également des opportunités uniques de repenser notre avenir et de permettre la construction d'un monde plus durable, juste et prospère.

Dans un contexte mondial marqué par des défis environnementaux, sociaux et économiques de plus en plus complexes, l'architecture se positionne comme un acteur clé dans la création de villes plus durables, résilientes et sûres - comme le préconise le onzième objectif de la loi sur le développement durable - dans lesquelles les habitants peuvent s'épanouir pleinement.

Nous sommes l'architecture dans laquelle nous vivons, mais nous serons l'architecture que nous concevons aujourd'hui.

C'est pourquoi l'engagement de cette discipline pour minimiser ses externalités potentielles est essentiel, en encourageant la prise de conscience de son empreinte afin d'atténuer les effets du changement climatique et de favoriser la capacité d'adaptation aux conséquences induites par celui-ci. Mais nous devons également garder à l'esprit la possibilité que nous offre l'architecture de créer des environnements plus accueillants pour les personnes, en améliorant leur bien-être.

La loi espagnole sur la Qualité de l'Architecture se présente comme un outil clé pour répondre aux demandes croissantes de transformation de l'environnement bâti, en promouvant l'investissement dans la qualité architecturale comme garant du bien-être des citoyens. Ce texte, inspiré de la législation française de 1977, met l'accent sur la dimension sociale de cette discipline, la considérant comme une expression de la culture et un bien d'intérêt public, mais de plus, il suit clairement l'agenda international actuel, marquant un tournant en termes d'engagement des administrations publiques dans la promotion d'une architecture innovante et responsable, qui donne la priorité à la santé des personnes et de la planète. Cela doit être compris comme leur capacité à permettre et à soutenir des actions qui donnent la priorité à notre environnement afin de favoriser la qualité de vie des personnes sans compromettre celle des générations futures. En ce sens, il est considéré comme le premier règlement basé sur les principes directeurs du New European Bauhaus: durabilité, beauté et inclusion sociale pour transformer les espaces que nous habitons.

Il n'y a pas de temps à perdre dans une situation d'urgence. Malheureusement, les phénomènes météorologiques extrêmes sont de plus en plus fréquents. Vagues de chaleur, sécheresses et inondations menacent des territoires particulièrement vulnérables comme la Méditerranée. Nos villes doivent mener un processus essentiel de transformation responsable qui ouvre l'horizon et, sur le court, le moyen et le long terme, envisage des actions locales pour contribuer aux défis mondiaux. En plaçant la ville méditerranéenne devant le miroir, le reflet révèle une série de qualités qui la placent dans une position privilégiée grâce à sa complexité, sa compacité, la prédominance de l'espace public, la mixité des usages et la possibilité réelle d'une ville à « quinze minutes », mais aussi une série de fragilités, dont une crise en gestation, issue du modèle lui-même.

En ce sens, il convient de noter la relation étroite établie entre la Loi sur la Qualité de l'Architecture et la planification stratégique participative qui favorise la mise en œuvre de l'Agenda urbain espagnol (AUE). Ce mécanisme permet d'orienter les efforts de développement urbain vers la réalisation des objectifs fixés dans l'Agenda urbain des Nations Unies. Mais l'Agenda Urbain n'est pas seulement un résultat. Le processus même de mise en œuvre des plans d'action respectifs est un exercice de collaboration pour tous les agents, tant publics que privés, afin de rechercher un développement juste, équitable et durable à partir de leurs sphères d'intervention respectives. Bien qu'il s'agisse d'un instrument non réglementaire, son caractère de politique urbaine nationale et de levier pour assurer le respect de l'Agenda 2030 de la part de nos villes, lui a permis de se consolider en tant qu'instrument précieux de planification collaborative qui est déjà une réalité dans plus de deux cents municipalités espagnoles.

En effet, l'AUE est devenue une sorte de garant de la bonne exécution des fonds européens dont les principaux objectifs pour le septennat 2021-2027 sont d'orienter les investissements autour de cinq axes : innovation, changement climatique, connectivité, droits sociaux et proximité.

En effet, suite à la catastrophe majeure subie à Valencia en octobre 2024 du fait d'un épisode d'inondation d'une ampleur inimaginable jusqu'à présent, l'attribution des fonds FEDER pour les Plans d'Action Intégrés d'autorités locales, dans le cadre du Développement Urbain Durable, est reconsidérée afin d'assumer le développement d'une stratégie de reconstruction et de revitalisation urbaine durable en lien avec ces priorités. Cette réflexion indispensable, sous la forme d'un Agenda de Reconstruction, sera basée sur un diagnostic spécifique des effets de la DANA sur les zones urbaines, ainsi que sur l'identification des besoins de reconstruction, de réactivation et de développement, en fonction des potentialités de la zone et dans la perspective intégrée voulue par l'Union Européenne et l'Agenda Urbain Espagnol.

En particulier dans des scénarios post-crise comme celui-ci, il convient de souligner le potentiel de l'architecture et de mettre en évidence sa capacité à être un moteur de transformation et un catalyseur d'opportunités dans un scénario incertain. La Loi sur l'Architecture ou l'Agenda Urbain Espagnol jouent un rôle fondamental dans cette responsabilité, en cherchant à construire un avenir plus durable, plus sûr et plus résilient pour les villes et leurs habitants. Un processus dont le succès repose à son tour sur l'alignement nécessaire d'initiatives à plusieurs niveaux pour parvenir à des villes sûres, inclusives et résilientes, qui ne laissent personne de côté.



DES CATASTROPHES POUR PRESENTIR CE QUI NOUS ATTEND

YANNICK GOURVIL
ACE DDT MANCHE

Un soleil dominant, 14°C le matin, 18°C l'après-midi, pas un nuage à l'horizon, telles sont les conditions météorologiques offertes par le régime anticyclonique au-dessus de Paris le 29 octobre 2024. Au même moment, à 1 000 km atmosphériques vers le sud, dans la province de Valencia en Espagne, des pluies diluviennes s'abattent à la périphérie d'un phénomène de goutte froide arrachée de la masse d'air scandinave. Une inondation dévastatrice traverse instantanément la région. Quelques jours auparavant, les architectes-conseils de l'État ont tenu leur séminaire annuel dans cette même région, afin d'apprendre d'un modèle séculaire de gestion de l'eau. La rareté de cette ressource en a fait l'élément clé d'une culture maraîchère ingénieuse, qui a façonné le paysage unique de la Horta. Les images de nos souvenirs de ce voyage doux et instructif se télescopent à celles des eaux boueuses qui envahissent les rues et charrient les voitures. De retour en France, ce contraste engage quelques réflexions sur des problématiques partagées d'aménagement du territoire face aux changements climatiques.

DE LA TRANSITION À L'ADAPTATION

En tant qu'Européens, citoyens et êtres humains, nous sommes touchés par les images de la destruction de ce patrimoine habité. Certaines photographies, presque apocalyptiques, témoignent de l'ampleur des dégâts, tandis que d'autres, bien que moins impressionnantes, sont tout aussi inquiétantes car elles révèlent une inadéquation urbaine face aux conditions météorologiques extrêmes. Il serait déplacé de tirer des conclusions hâtives de cette situation depuis Paris. Le territoire français n'est d'ailleurs pas à l'abri de phénomènes similaires de goutte froide et de leurs inondations éclairs que nous connaissons déjà sous le nom d'épisodes cévenols ou méditerranéens.

Les cassandres du GIEC (groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat) ont beau le répéter depuis des décennies, leurs projections restent entendables tant sur le plan scientifique, avec un consensus croissant, que sur le plan factuel, à travers les manifestations climatiques de plus en plus intenses et extrêmes. Cependant, les scénarios prospectifs que ces scientifiques élaborent restent en même temps inaudibles, car les modèles de développement modernes, profondément ancrés dans les sociétés occidentales, nécessitent d'être considérablement remis en question. Les catastrophes nous confrontent brutalement à des situations inconfortables que nous refusons comme l'imprévisibilité, l'incertitude ou la non maîtrise de ce qui peut arriver.

La transition écologique était le grand défi du début du XXI^e siècle. Il est temps maintenant de passer à un autre stade d'anticipation face à l'urgence d'agir. Il va falloir nous adapter, nous préparer à un héritage qui nous attend dans les prochaines décennies : les effets du nouveau régime climatique (B. Latour) qui semble désormais inévitable. Quand le nouveau plan national d'adaptation au réchauffement climatique vise à préparer la France à un climat + 4°C en 2100, par rapport à l'ère préindustrielle, les grandes inondations malgré les résistances et les obstacles, contribuent à faire évoluer les mentalités, les réglementations, les outils de planification. En somme, elles modifient notre manière de nous installer dans des territoires spécifiques aux géographies particulières. Les portés à connaissance (PAC) produits à la suite de ces événements offrent désormais un éclairage riche et précis pour comprendre les transformations nécessaires des territoires. L'adaptation induit une démarche de projet.



VERS UNE TRANSFORMATION CULTURELLE SITUÉE

En Espagne, bien que les prévisions météorologiques aient annoncé un phénomène de pluviométrie intense, l'alerte n'a été donnée que trop tardivement. Les habitants ont continué leurs activités comme si de rien n'était, se retrouvant pris au piège d'une crue soudaine. Ils ont dû chercher des refuges de fortune, souvent à leurs risques et périls. La colère des habitants de la province face à ces défaillances a largement été relayée par les médias. La liste des manquements en matière de prévention et de gestion de crise est longue. Les lacunes se situent à différents niveaux : les alertes, les consignes de sécurité, l'arrêt des activités, la mise à l'abri des populations (tant dans les hauteurs géographiques que dans les étages des bâtiments), ainsi que la gestion préventive des embâcles et les adaptations des rez-de-chaussée aux risques d'inondation, par exemple.

Les outils pour réduire la vulnérabilité existent, mais leur mise en œuvre et leur coordination sont complexes, notamment lorsque l'eau déchaînée reste une probabilité qui n'a jamais été expérimentée, ni sur le plan physique, ni dans les imaginaires collectifs. C'est un problème comportemental et d'adaptation aux aléas qui pourrait être la source d'une mise en sur-vulnérabilité du territoire. L'objectif n'est pas de critiquer après coup – cela serait trop facile et peu constructif – mais plutôt de souligner le manque de perspectives partagées qui minimise la gravité des enjeux auxquels nous pourrions être confrontés.

Du côté des assurances, la gravité de ces enjeux est bien prise au sérieux, notamment avec l'augmentation de la fréquence et de l'intensité des catastrophes naturelles. Les acteurs du secteur, dont la Caisse Centrale de Réassurance (CCR), anticipent depuis plusieurs années l'insoutenabilité, à long terme, du modèle actuel, qui repose sur un équilibre entre solidarité, responsabilité et équité. Lorsque la durabilité de nos infrastructures est remise en question, les systèmes financiers sont aussi contraints de réévaluer leurs stratégies. Cela pourrait conduire à une redistribution inégale des capacités de résilience face aux catastrophes : certains pourront habiter ailleurs, s'adapter ou se remettre des inondations pour continuer à vivre dans des zones à risques, tandis que d'autres ne pourront plus habiter dans des territoires devenus trop vulnérables, soit à cause de restrictions réglementaires, soit faute de moyens économiques ou d'assurances.

RETROUVER LE DANGER

Jusqu'à la fin du XX^e siècle, le modèle de modernisation des villes a permis de sécuriser les biens et les populations. Aujourd'hui encore, la dérivation de la Turia protège le centre-ville de Valencia des inondations, comme cela a de nouveau été constaté le 29 octobre 2024. Cependant, à une échelle plus large, cette solution a déplacé et amplifié les dommages en aval, au sud de la ville. Bien que les approches techniques et scientifiques restent essentielles, elles ne suffisent plus face aux enjeux climatiques extrêmes. Le monde est aujourd'hui mesuré et modélisé avec de plus en plus de précision, mais les radars sont parfois défectueux, laissant advenir d'autres catastrophes. La résistance aux aléas peut plus être la solution lorsqu'elle devient elle-même partie du problème. Le risque est une notion abstraite et inactuelle qui repose sur l'accomplissement probable d'une catastrophe à la rencontre de deux facteurs : des aléas et les fragilités d'un milieu habité. Face à ce problème théorique hors-sol, nous pouvons constater que les humains exposés aux dynamiques naturelles sont « dépossédés » de l'apprentissage personnel ou collectif des dangers qui les menacent. Ils confient leur protection à une science prédictive, déclinée par la réglementation, avec une confiance souvent désintéressée.

Dans cette société du risque, où l'on cherche à éviter le danger, les aménagements urbains, périphériques et ruraux sont souvent génériques et fragmentés. Ces constructions (lotissements pavillonnaires, zones d'activités et commerciales, etc.) nous désorientent, non pas en nous faisant perdre notre orientation, mais parce qu'elles n'en ont pas, négligeant des éléments essentiels tels que les pentes, les ruissellements, les variations saisonnières ou l'ensoleillement. Ces éléments permettent pourtant de relier les usages aux conditions géographiques et climatiques locales. À l'inverse, les villages anciens de marins ou de montagnards se sont développés avec les dangers propres à la mer ou à la montagne. Il ne s'agit pas, par cet exemple, de revenir à un passé révolu, mais plutôt de réancrer les transformations urbaines dans une réalité de terrain qui compose avec les dangers locaux et façonne une culture propre.

Aujourd'hui, les phénomènes naturels prennent de nouveau une place centrale dans les projets de territoire. La culture des aléas et de leurs dangers permet de mieux comprendre le comportement de l'eau au quotidien et d'adopter des modes de vie adaptés. Cela permet aux populations de prendre conscience des ressources et des dangers de leur environnement, et de savoir comment réagir individuellement et collectivement.

Après les grandes inondations de 1993 et 1995 aux Pays-Bas, les pionniers historiques de la conquête des territoires maritimes, grâce à leurs systèmes de polders, de digues et de pompes, ont repensé entièrement leur planification territoriale. Cette prise de conscience a conduit à la création du programme « Ruimte voor de Rivier » (de la place pour le fleuve), qui est aujourd'hui reconnu comme un modèle mondial de protection contre les inondations. Lors de la crue de la Meuse en 2021 le territoire belge a d'ailleurs été plus impacté que les Pays-Bas qui se trouvent en aval. Plutôt que de se concentrer uniquement sur des solutions techniques de résistance, ces dispositifs réduisent la vulnérabilité en intégrant des paysages d'expansion des crues ou des quartiers adaptés à la montée de l'eau.

POUR EN FAIRE PROJET

Deux semaines après Valencia, c'était au tour de Malaga d'être touchée par de très fortes pluies et des inondations. Les eaux fortes continueront d'affecter les installations humaines. En novembre 2024, la Commission européenne a consacré une séance parlementaire pour débattre de mesures de renfort de la résilience face aux phénomènes climatiques extrêmes. « Nous devons nous assurer que nous sommes prêts à affronter la prochaine catastrophe, car nous vivons déjà dans une ère de crise », a rappelé le commissaire européen à la gestion de crise, Janez Lenarcic.

Comment transformer cette nécessité de réagir en une opportunité pour développer des projets visant à réduire les vulnérabilités, assurer la sécurité des populations, adapter les espaces publics, la ville et ses usages ? L'anticipation des événements exceptionnels devrait être perçue comme un levier pour améliorer le cadre de vie quotidien, même en l'absence d'aléas. Cette question est complexe et, comme pour tout héritage, problématique. Il n'existe pas de réponse toute faite, prête à l'emploi, mais un travail collectif à mener. Les architectes et paysagistes conseils de l'État ont pour mission d'accompagner les services de l'État, les collectivités, les élus, et plus largement les usagers et les habitants dans leur manière d'habiter les territoires exposés à des dangers croissants, multiples et parfois concomitants.

Pour mieux se préparer à ces situations, voici un début d'inventaire des pistes de réflexion échangées lors du séminaire à Valencia et de discussions informelles post-inondations, plaçant la question du projet au cœur des stratégies. Cette première ébauche doit être enrichie, structurée et débattue pour développer des pratiques d'action expérimentales et prospectives, attentives aux devenirs possibles de territoires préexistants qui pourront accueillir des aléas exceptionnels.

- Concevoir les limites réglementaires (trait de côte, ligne des plus hautes eaux connues...) non pas comme des lignes de démarcation mais comme des épaisseurs solidaires.
- Traduire les zones rouges des cartes de risques pour qu'elles deviennent des aménagements dynamiques en phase avec les différentes temporalités concernées (d'une marée de quelques heures aux changements climatiques sur plusieurs générations).
- Ralentir l'urgence des solutions radicales de résistance en mettant en place des outils de projet visant la réduction des vulnérabilités et des inégalités.
- Prendre en compte les effets de déplacement des fragilités lors de la mise en œuvre de solutions techniques.
- Équiper les élus et les collectivités avec des outils d'anticipation autour d'une démarche maïeutique.
- Représenter les aléas (plutôt que les risques) et les comportements de l'eau (hauteurs, fréquences, débit, capacité de ressuyage...) dans les projets territoriaux : aussi bien les eaux bleues domestiquées que les eaux brunes qui sortent de leurs lits.
- Contribuer à la narration collective de transformation, afin que les acteurs locaux puissent préparer le devenir de leur territoire.
- Ne pas laisser les risques (probabilités) dicter l'aménagement des territoires, mais bâtir un projet collectif qui intègre l'accueil d'un aléas naturel exceptionnel.
- Articuler les échelles spatiales d'un caniveau de l'espace public au bassin versant sur plusieurs kilomètres.
- Changer la vision nécessairement étanche du rapport à l'eau.
- Rendre les espaces publics perméables et inondables en adaptant les usages pour les rendre intelligibles et pédagogiques face à leurs degrés d'inondation (faibles, moyennes et fortes).
- Recomposer des usages, des rythmes, des rites et des traditions propre aux milieux habités inondables
- Repenser les rez-de-chaussée et les sous-sols des sols territoires inondables (transparence hydraulique, étages refuges...).
- Intégrer à la fois la question du temporaire et du robuste pour repenser les projets adaptables dans les zones inondables.
- Favoriser les investissements dans la prévention qui améliore le cadre de vie plutôt qu'à la réparation.
- Réorienter systématiquement les aménagements génériques hors sol (pentes, qualités des sols, place du vivant, soleil, évacuations...).
- Anticiper la ville refuge à l'intérieur des territoires habités (voies de repli, étage refuges, espace public d'accueil, gestion de crise...).
- Prévenir des embâcles potentiels (voitures, arbres, glissement de terrain...).
- Actualiser les Plans InterCommunaux de Sauvegarde (PICS), des outils stratégiques mais obsolètes pour certains.
- Articuler tous les documents de planification dans un projet de territoire révisable.
- Favoriser l'expérimentation des manières d'habiter autrement et leurs retours d'expérience plutôt que la course à l'innovation.
- Intégrer les enjeux des changements climatiques dans les Plan de Prévention des risques
- Amplifier la formation des étudiants en architecture, urbanisme et paysage au diagnostic des situations vulnérables et aux processus de transformation.





BOUE

ALBERTO RUBIO GARRIDO

INSTITUTO VALENCIANO DE LA EDIFICACIÓN

«En continuant vers le sud depuis Alaquàs, à environ un quart de lieue, on traverse le ravin [...]. Son lit profond et large est toujours à sec, sauf lors des crues où il reçoit tant d'eau qu'il coule avec une violence telle qu'il détruit tout sur son passage. En 1775, il causa d'immenses malheurs à Chiva, surprenant ses habitants en pleine nuit ; il ravagea un nombre considérable de bâtiments, éparpillant sur plus de deux lieues les tristes débris et les cadavres des malheureux qui n'avaient pu échapper à la mort.»

Observations sur l'histoire naturelle, la géographie, l'agriculture, la population et les produits du Royaume de Valencia, Antonio Joseph Cavanilles (1795-1797), Tome I, p. 159



Photographie: Emilio Morenatti (AP)

I - Le 29 octobre 2024, de nombreuses stations météorologiques de la province de Valencia ont enregistré plus de 200 l/m² de pluie en quelques heures. Certaines ont même dépassé les 600 et 700 mm en une seule journée, des valeurs supérieures à la médiane annuelle totale. Des records ont été battus à Turis avec 184,6 l/m² en une heure et 771,8 l/m² en 24 heures. Certes, la Communauté Valencienne, comme à l'ensemble de la Méditerranée, est une terre de « goutte froide », un phénomène atmosphérique torrentiel et périodique. Cependant, ce bref et violent épisode restera gravé dans la mémoire et l'histoire de Valencia comme le plus destructeur et mortel jamais enregistré.

Sur une zone couvrant environ 90 communes et 550 km², la tempête a causé des dégâts sur près de 170 000 parcelles et plus de 100 000 bâtiments, dont environ 75 000 logements. Elle a engendré plus de 13 milliards d'euros de dommages directs à l'économie, détruit 130 000 véhicules, rendu inutilisables plus de 3 000 km de routes et environ 130 km de voies ferrées, et laissé derrière elle 300 000 tonnes de déchets. Plus de 100 000 personnes ont été privées d'électricité et d'eau potable, et, des semaines plus tard, plus de 15 000 enfants étaient encore déscolarisés. On parle de mobiliser des aides dépassant les 30 milliards d'euros. Ces chiffres astronomiques auront sans aucun doute des conséquences majeures pour la prochaine décennie. Mais même l'ampleur de cette crue ne justifie pas le plus insupportable de tous les bilans: 223 morts et 3 disparus.

La culture valencienne entretient une relation ambiguë avec l'eau. Les architectes-conseils de l'État ont pu l'observer lors du séminaire « Eaux fortes, Valencia. Architecture et territoires », tenu du 3 au 6 octobre 2024. Une coïncidence presque prémonitoire, pourrait-on dire. Dès ses origines, la culture valencienne oscille entre rejet et adhésion à l'eau. La ville elle-même est née sur une île fluviale, à 4 km de la mer, entourée de marécages insalubres que le travail titanesque de générations a transformés en une plaine alluviale d'une extraordinaire fertilité. Cette distance prudente avec la mer a fait que le principal port méditerranéen d'Europe n'a disposé d'une infrastructure portuaire stable qu'au XIX^e siècle. Une relation symbiotique risquée avec des terres largement inondables, que l'on a tenté de maîtriser par un système d'irrigation millénaire. C'est une ville qui a même nié le cours naturel de son fleuve grâce à une colossale œuvre de génie civil. Bref, une histoire marquée par des allers-retours constants entre ouverture à la mer et repli sur la terre, entre l'expansion de la plaine maritime et le cloisonnement des petites exploitations de la « huerta valenciana », entre la protection des fruits de la terre face aux menaces barbaresques et le reniement de son caractère agricole au profit du commerce maritime.

II - L'être humain s'élève physiquement sur la terre, mais, comme c'est particulièrement le cas à Valencia, c'est sa relation avec l'eau qui le définit culturellement. Carl Schmitt a écrit à ce sujet un essai en 1942, isolé à Berlin en pleine seconde guerre mondiale. Une édition de 1985 publiée par Le Labyrinthe porte le titre « Terre et mer. »

Schmitt y décrit trois grandes cultures, définies par leur relation avec l'eau: celle des fleuves, des mers et des océans. Les grandes civilisations potamiques, comme celles de la Chine (les fleuves Jaune et Bleu), de l'Inde (le Gange), de la Mésopotamie et de l'Égypte (le Nil), se sont construites autour des fleuves, concevant l'existence comme le flux continu de l'eau, tel que symbolisé dans le Mahabharata. Les cultures thalassiques, comme la Grèce et Rome, tirent leur identité des mers enclavées. Dans L'Odyssée et l'Illiade, les Grecs se définissent face à la mer, tandis que Rome, dans L'Énéide, transforme la mer inconstante en un mare nostrum stable et dominé depuis la terre. Enfin,

la culture moderne est océanique: elle se projette dans l'océan ouvert, qui relativise la terre. Face à cet abîme, l'homme dépend de sa technique pour survivre, affrontant la solitude de son existence, comme le montre Moby Dick de Melville. À l'inverse, dans les Solitudes de Góngora, l'homme espagnol cherche refuge dans le rêve d'un retour à la simplicité, face à l'immensité de l'océan.

La culture valencienne a évolué, parfois de manière erratique, à travers ces trois modèles. Essentiellement agricole, elle reste marquée par son origine potamique. Elle fut néanmoins une grande puissance thalassique au Moyen Âge et s'est aventurée dans la modernité océanique. Historiquement, et surtout politiquement, on attribue à la culture valencienne une méfiance à l'égard des cultures thalassiques ou océaniques. Elle privilégie la sécurité fertile de ses terres irriguées, bien qu'elle ait aussi cru aveuglément aux promesses de la modernité océanique, souvent au détriment de son héritage potamique. La consommation vorace de la « huerta » en est un exemple criant.

III - Aujourd'hui, la terre et l'eau, sous forme de boue, rappellent combien cette culture reste profondément potamique. Une culture qui, au lieu de chercher à coexister avec les crues et inondations inévitables, continue à consommer des territoires fertiles et inondables.

Freud parlait du malaise dans la culture face aux blessures infligées par la modernité à un être encore ancré dans sa nature pré-moderne. À Valencia, ce malaise se manifeste de manière grotesque, opposant la terre, refuge face à la modernité, à la mer, symbole d'une modernité suicidaire. Cette dernière goutte froide a révélé l'échec de cette dualité: non comme un simple phénomène climatique, mais comme le reflet d'une société incapable de se libérer de la boue qui l'étouffe.





A L'ÉPREUVE DU RÉEL

HERVÉ DUBOIS

ACE AUPRÈS DU CONSERVATOIRE DU LITTORAL, DÉLÉGATION DE BRETAGNE

Cette année, le séminaire des ACE aborde une des thématiques essentielles de l'aménagement territorial. Après la question du devenir des petites communes rurales étudiée en 2023 à Arc et Senans, Valencia a permis de croiser nos réflexions et celles de nos interlocuteurs espagnols sur la gestion de l'eau et son impact sur le projet urbain dans un large territoire rural et métropolitain. Quelques jours plus tard, a catastrophe climatique du 29 octobre est venu éclairer nos rencontres d'un halo particulièrement dramatique, effaçant la distance qui d'ordinaire protège nos réflexions d'une irruption trop intempestive du réel.

Nos visites et rencontres ont mis en évidence l'épaisseur historique qui sous-tend ces organisations du territoire, associant géographie physique et politiques publiques pour nous permettre de comprendre une forme d'organisation du sol qui aujourd'hui transcrit les modes d'habiter particuliers à ce bassin de peuplement.

Cette conscience d'une fabrication par sédimentation lente s'oppose clairement aux gestions politiques couramment mises en œuvre, qui trop souvent fondent leurs actions sur des critères économiques à court terme et dont les inondations de Valencia mettent en lumière les terribles conséquences potentielles.



Baie de Lancieux (22) - Dépoldérisation

Nous savons que les années à venir verront croître ces problématiques de crise, issues des évolutions du climat et de la nécessité de diminuer l'emprise des surfaces bâties par l'homme sur l'écosystème terrestre.

Ces questions ont renversé en quelques années les modalités d'action des acteurs de l'aménagement et impliquent de leur part un engagement sans faille face à l'émergence, dans d'autres contextes, de doctrines politiques révisionnistes.

Il est cependant important, dans le même temps, de se défendre d'une tendance actuelle à un unanimité trop convenu qui limiterait les critères de planification urbaine et de qualité architecturale à la seule application de logiques éco-résilientes consensuelles.

Celle-ci risque en effet, au nom de l'urgence à agir, d'occulter la richesse des enjeux liés au substrat de compétences propre à notre discipline, qui permet depuis Imhotep, le tissage de perceptions

visuelles, tactiles, spatiales, de parcours, d'agencements, de joints, de franchissements, de filtres, d'écart, de reflets, de profondeurs... clés et juges de la réalisation de lieux savants et mesurés, accueillant dignement les humains de l'intime au lointain selon des principes et des priorités choisies par chaque concepteur.

« Être un architecte professionnel est aisé, mais ressentir l'esprit de l'architecture et devenir l'architecte de ses propres aspirations demande beaucoup plus de temps. » (Louis Kahn) Cette capacité de l'architecte ou de l'urbaniste à proposer une synthèse choisie des complexités, dont la dimension politique et sociale est l'une des composantes, fonde notre compétence et amène à développer des principes de conception nombreux, hétérogènes, parfois contradictoires.

Il s'agit d'une spécificité de la conception architecturale et urbaine que l'on pourrait dire caractérisée par les différentes « façon d'entrer dans la question », engageant autant de pondérations des éléments à combiner, qui permet l'élaboration de centaines de réponses singulières face à une simple question posée et nous préserve probablement de tout risque imminent de disparition face au développement de l'intelligence artificielle si cette qualité est reconnue.

« Je commence toujours une toile par le ciel » (Alfred Sisley) ; « Ne jamais commencer un tableau par le ciel » (Eugène Delacroix). Afin de conforter notre rôle et contribuer au développement de nos expertises, nous devons mettre en valeur et étudier ces approches différenciées, animer des débats contradictoires entre concepteurs dont l'engagement environnemental constituerait l'engagement commun mais dont la variété de modalités d'élaboration du projet pourrait amplifier le référentiel des pratiques possibles.

Les écoles d'architecture apparaissent aujourd'hui comme un des lieux privilégiés du développement de ces réflexions, en particulier à travers leurs laboratoires de recherche et les applications pratiques et théoriques qu'ils induisent au sein des formations initiale et post-diplôme.

Ces investigations nécessitent des cas d'études concrets et localisés et la mise en place de partenariats resserrés avec leurs acteurs : élus, habitants, organismes publics, engageant un échange effectif avec les services de l'état.

Depuis plusieurs années, des architectes-conseils de l'État, parfois enseignants eux-mêmes, organisent avec leurs services d'accueil et des écoles d'architecture, des actions in-situ permettant aux étudiants de concevoir des projets traitant de questions définies en accord avec leurs interlocuteurs institutionnels. Certains ont abouti à des réalisations effectives.

On plaide ici pour que soient confrontés et publiés les travaux abordant des thèmes d'intérêt public majeurs au sein des écoles, entre elles et au niveau des différents services de l'État, afin de stimuler une recherche soutenue sur ces sujets.

Au seuil d'une période à venir qui verra l'avènement de transformations territoriales profondes : modification des écosystèmes, augmentation des secteurs inconstructibles, déplacement de zones d'habitat, désartificialisation et densification massive... vecteurs potentiels de modifications importantes du droit des sols, de la valorisation foncière et des régimes d'assurance...ces expériences prospectives associées aux projets concrets suivis par les conseils constituent pour les différents services de l'État, un vivier précieux de réflexions qu'il faut absolument interroger et partager ensemble en croisant nos compétences dans un souci d'efficacité à agir.

Relançant ou déployant nos journées régionales d'échanges ces réunions devraient rassembler les architectes et paysagistes-conseils intervenant dans les DDTM, DRAC, DREAL, CDL et leurs tutelles, avec l'objectif de développer et tester les nouveaux outils de projet permettant de traiter ces questions afin d'anticiper, en lien avec tous les chercheurs concernés, ce qui se dessine comme une crise territoriale massive dont les impacts potentiels sur les équilibres économiques, institutionnels et sociaux du pays apparaissent particulièrement sérieux et requièrent à la fois une prise de conscience générale et l'engagement sans délai d'actions concrètes.



CONTRIBUTION AUX ACTES DE VALENCIA

CATHERINE JACQUOT

ACE DREAL AUVERGNE-RHÔNE-ALPES

Suite au riche séminaire des architectes-conseils de l'État qui s'est déroulé à Valencia du 3 au 6 octobre 2024, le sujet d'une contribution aux actes aurait pu porter sur les rapports pacifiés d'une ville avec l'eau après des siècles d'effort pour « dompter » cette ressource indispensable et si difficilement maîtrisable. Valencia vit au rythme de l'eau, de son absence et de ses excès.

Il y a la mer, Valencia est un grand port scindé en deux ports avec des fonctions différenciées dont comme nous l'ont exposé les intervenants valençais, les aménagements liant la ville et les ports à l'endroit de l'ancien estuaire du fleuve Turia sont en projet et restent à réaliser, la complexité des jeux d'acteurs et l'effort économique à consentir, rendent difficile la mise en œuvre.

Il y a le fleuve Turia dont le cours a été détourné après La grande inondation d'octobre 1957 au sud du centre-ville mettant à l'abri la partie la plus dense de la ville. Les urbanistes et les architectes nous ont présenté les transformations que cela a engendré pour la ville, un grand jardin a été créé dans le lit du fleuve jusqu'aux grands bâtiments construits par Calatrava.

Il y a le lac de l'Albufera, ses zones humides les grandes plaines maraîchères de la huerta, nous avons écouté le président du tribunal de l'eau, une tradition millénaire qui gère le partage de l'eau du lac entre les agriculteurs de la huerta et les pêcheurs.

La Ville, comme nous l'ont présenté les urbanistes, s'efforce de préserver les terres agricoles de la huerta déjà largement grignotée par l'urbanisation. Cependant, les réglementations, la création du parc naturel n'y suffisent pas.

Le nouveau cours du Turia longe la ligne de chemin de fer. Une autoroute a été construite le long du fleuve, l'ensemble formant une digue qui a joué un rôle important lors des inondations du 28 et 29 octobre 2024. Au cours de notre visite dans cette partie de la ville au sud du fleuve Turia, nous avons perçu la pression d'un péri-urbanisme anarchique faisant peu à peu disparaître les terres agricoles.

Le hasard a voulu que trois semaines après notre séminaire, une catastrophe de grande ampleur s'abatte sur Valencia et sa région provoquant des inondations catastrophiques. L'intensité de l'aléa sur une région touchée par une longue sécheresse, a rendu torrentielle les inondations provoquées par la « goutte froide »

Ce fut un hasard sauvage, comme le désigne la science mathématique quand un seul événement change radicalement le cours des choses. A Valencia cela aura entraîné la mort d'au moins 210 personnes et changé le cours de la vie des survivants. Le sud de la ville de Valencia, le parc naturel de l'Albufera, et la plaine agricole de la huerta sont dévastés.

La part du déterminisme dans cette catastrophe est liée au dérèglement climatique annoncé, scientifiquement établi, et à l'insuffisance de l'action des hommes pour éviter ses effets les plus redoutables. L'urbanisation a concentré les logements, les activités et les infrastructures dans des espaces à risque et notamment en zones inondables pourtant cartographiées depuis 2003.

La détermination politique, sociale, sera nécessaire dans le cadre de la reconstruction de la ville et la renaturation des terres agricoles, pour stopper une urbanisation irraisonnée, afin de laisser la place à l'eau, à son expansion sur des terres perméables et à ses écoulements dans la mer et l'Albufera.

Les architectes-conseils de l'état ne sont pas des pythies. Peut-être peuvent-ils être des vigies ? Lors de notre séminaire, à travers nos deux parcours le long du littoral et le long de la Turia, nous avons visité des bâtiments de grande qualité mais la périurbanisation au sud de Valencia nous a d'emblée mis en alerte. Cela s'est exprimé dans les ateliers où ont longuement été débattu la gestion des ressources et des risques. Autant que la détermination sur les mesures préventives : dés-imperméabilisation des sols, inconstructibilité absolue des zones inondables..., la modestie face aux phénomènes naturels reste de mise, nous ne serons jamais à l'abri de l'aléa, cependant nous pouvons mettre fin à l'opportunisme foncier, où construire est la question qui se pose à nous et aux acteurs de l'aménagement, mise en œuvre du ZAN, prévention des risques naturels, économie des ressources...

Avec les Architectes de bâtiments de France, avec les CAUE, avec les architectes et paysagistes conseils de l'État, une culture radicalement alternative de l'aménagement des territoires est à élaborer.



NOUS N'AVONS RIEN VU À VALENCIA

PIERRE JANIN
ACE DDT SAVOIE

L'avion descend. Du hublot, un grand cratère d'eau où je me rends, le parc de l'Albufera. Puis la huerta que je méconnaissais et qui me semble aride de haut, abîmée par des entrepôts et des immeubles secs, comme s'ils étaient couverts de sables ou de terre. Des zones d'activités étendues nappées d'enrobé, des blocs d'habitation en noyau, presque au milieu d'un désert.

A terre, un taxi est là. Il me conduit au parc avec surprise, que vais-je bien faire là-bas. Nous sommes en octobre, j'ai quitté Lyon sous le brouillard et la pluie et nous filons ici sur l'autoroute avec la climatisation soufflante à tombeau ouvert, et les fenêtres avant descendues. Les immeubles mangeurs de sols que j'avais vu de haut glissent sur notre passage.

Puis le rythme change, quelques bateaux qui volètent au vent frétilant, des roseaux, des canaux. Des petites constructions blanches et de chaume, des maisons de pêcheurs. Le taxi sillonne dans quelques rues étroites après avoir laissé des bus de touristes stationnés sur des étendues de poussière. Je regarde à droite, un restaurant semble prêt à accueillir notre groupe, à gauche, la communauté des pêcheurs. C'est sans aucun doute ici que je m'arrête.

Je paie, je sors, j'ouvre le coffre, je prends ma valise, je le rabats et le claqué. La rue est animée de bruits légers, d'une onde d'air ombragée qui glisse sur ma peau. Et je ne sais pourquoi l'Espagne a ce chic-là, d'arrêter le temps pour des gestes simples, anodins. De pouvoir marquer un arrêt et sans raison, de se sentir à cet instant là comme dans un film d'Almodovar, comme s'il allait se passer quelque chose ou bien rien du tout. Mais où en tout cas, le monde autour de nous est présent, vibre à son rythme propre, tranquille, heureux, accueillant.

C'est ce que je crois, mais finalement, « je n'ai rien vu à Valencia ». Je ne sais pourquoi, cette phrase-là, dès que j'ai claqué ce coffre et plus que dans aucune autre ville, me toquera la tête tout le long du voyage. Mes précédentes missions d'architecte conseil étaient à Nevers et j'aimais me répéter avec logique cette phrase sourde là-bas le soir, en pensant à Alain Resnais et Marguerite Duras. Ici, je ne sais pourquoi je l'ai dès cet instant en mémoire. Comme un bruit sourd insistant. Non. Je n'aurai rien vu à Valencia.

Qu'avons-nous vu de l'eau. On nous en a parlé, on nous a présenté comment elle était guidée, comment elle avait été coupée nette dans son élan suite à son invasion du cœur de ville il y a de cela cinquante ans. On nous a expliqué la lutte, puis le détournement, la cohésion aussi, entre une ville et son fleuve, leur histoire se faisant dans un lien étroit. Au parc de l'Albufera, on nous a parlé du partage de l'eau, de son tribunal qui régit les quantités que les communautés n'ont pas en suffisance, et comment elles se répartissent ce bien premier qu'est l'eau, pour la laisser ensuite libre.

On nous a parlé aussi de la huerta, de ses canaux d'irrigation millénaires, qui sont des filets d'eau gravitaires qui inondent les terres pour produire du riz, des légumes de plein champ. Nous l'avons traversé sans complètement la comprendre, et où l'imbrication entre les systèmes bâtis et ces systèmes agraires séculaires n'est pas évidente à saisir. Nous avons traversé des blocs bâtis perdus au milieu de ces champs arrosés, sans arbre, sans végétation, sans fraîcheur, sans savoir climatique conservé. Les canaux étaient vides, l'eau absente.

Nous avons aussi longé ce grand fleuve vide, cette artère mémorable créée dans les années 1970 pour éloigner l'eau de la ville, pour la protéger. L'eau pouvait être un rempart et un vecteur de vie. Elle a été déplacée pour créer deux fleuves morts, l'un au centre, l'autre dans une scabreuse périphérie inanimée sinon de blocs de béton et de containers de métal. Entre deux autoroutes. Ce fleuve de détournement est là, on ne le sent pas, on ne le devine pas sinon par le grand vide qu'il laisse, par la cicatrice décharnée qu'il trace vers la mer.

Mais nous n'aurons pas vu à Valencia cette artère dévastante, nous l'aurons à peine devinée, cru comprendre sa fonctionnalité. Nous n'aurons pas entendu le vrombissement des vagues et la colère des orages, les lames de boues surgir et dévaler ses côtes de béton brut, et emporter tout sur son passage. Non, tout cela nous ne l'avons pas vu.

Je déambule dans les rues de la ville portuaire du 19^e siècle, je ne sais pourquoi, je pense à Palerme, autre ville méditerranéenne qui fût l'une des villes européennes riches du grand siècle. Valencia est plus calme sans doute, plus reposante. C'est dimanche et en sillonnant à travers la maille orthogonale, on sent une ville qui a un esprit à elle. Les arbres sont hauts, ils nous rafraîchissent, les passants sont installés là tranquilles, aux coins discrètement tronqués des îlots, assis aux terrasses des cafés et des restaurants de quartier. Il fait chaud mais les rues traversées sont agréables, on s'y sent bien.

Le fleuve détourné a laissé la place à une artère vivante au cœur de ville et il a été conquis par les arbres, par des constructions monumentales de notre siècle, des aires de jeu, des palais vitrés supportables par la climatisation. Cet ancien lit de la Turia est à moins de 15 minutes à pied de la plupart des quartiers, et c'est tout naturellement que j'y suis guidé.

Je me pose là, à l'ombre d'un pin du parc de Bofill. Je m'allonge dans l'herbe à distance raisonnable de mes voisins, sans gêne. Certains discutent, d'autres bronzent à l'ombre à moitié nus, détendus et apaisés. Le bruit léger des voix accompagne ma sieste tranquille. Peu de villes sont capables de cette hospitalité bienveillante et de cette légèreté collective.

Francisco, l'architecte d'Alicante qui a accompagné notre séjour, regrettait l'aridité de cet ancien lit du fleuve, de cette absence d'eau ici. De ce manichéisme qui avait fait d'une oasis potentielle un parc urbain quelconque, sans eau présente, en effaçant complètement le passage de l'eau. En l'abandonnant au chapitre de l'histoire ancienne, évacuée, mise de côté. Après la terreur du fleuve, de ses eaux envahissantes, l'annulation totale. La réponse par le blocage et le déroutage. Par l'action sans nuance.

Le fleuve a été vidé et conquis, mais sans intégrer l'apport léger que l'eau aurait pu apporter de qualité dans les espaces de son ancien lit. Par peur de la puissance des éléments, très certainement. Mais c'est finalement cela qui m'a manqué à Valencia. Comprendre l'eau, apprécier la qualité des lieux de l'eau, pour en profiter avec simplicité. En ville, l'eau n'est plus là, elle est absente ou alors dans des grands bassins sans vie, sans bruits. Chlorée et au service de la monumentalité des insectes de béton de Calatrava, qui bloquent l'embouchure de l'ancien fleuve.

Nous l'avons évoqué dans nos ateliers sur place. Aujourd'hui, nous croyons collectivement maîtriser l'eau, nous croyons pouvoir la dompter, la capter, la diriger. Nous la stockons dans des bâches ou des cuves de plastique sans âme, nous l'emprisonnons. Nous la bloquons pour quelques jours dans des bassins à l'arrière de boîtes bâties métalliques d'activités pour qu'elle temporise son rythme, qu'elle n'inonde pas ailleurs. Ou alors nous la fermons sous terre pour la garder un temps, parce qu'elle ne sait plus où aller toute seule. Ce que nous mangeons du territoire, nous croyons pouvoir le réguler avec des artifices fonctionnels et sans vie. Nous passons tous à côté de la qualité des lieux de l'eau, du potentiel qu'elle nous offre, de qualité de paysage, de fraîcheur, de biodiversité, de création de milieux propices à notre bien-être et à l'appréciation de nos espaces habités.

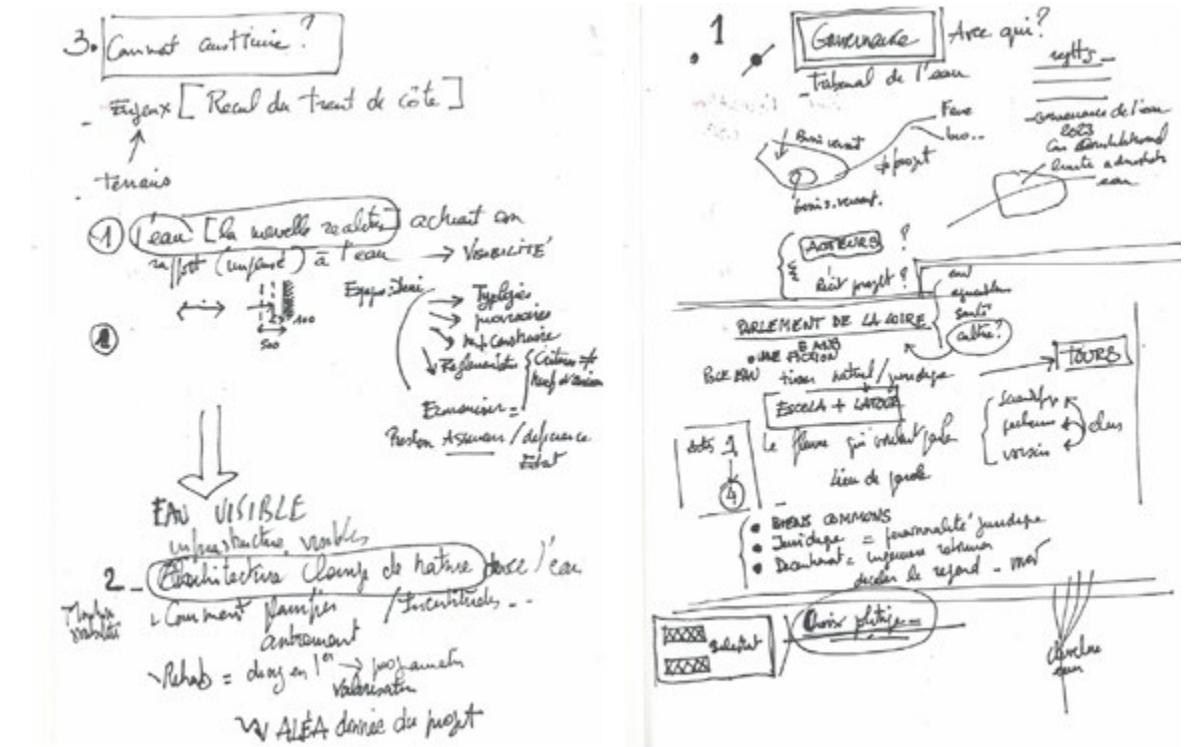
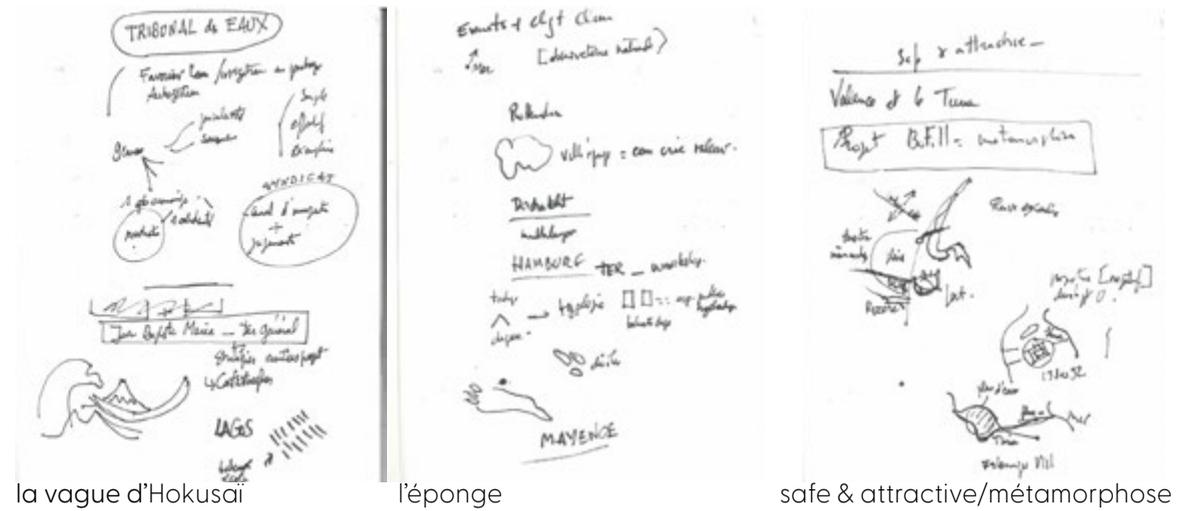
Et je me dis que l'une des voies d'avenir est là. D'apprendre ensemble à tempérer plutôt que lutter, à accompagner plutôt que bloquer, à faire avec et profiter d'un bien commun plutôt que de le dévoyer, l'évacuer et le rendre silencieux. De favoriser la qualité pour maîtriser avec plus de sagesse la quantité.

Mais ces remarques à distance sont faciles, car nous n'avons décidément rien vu à Valencia. Les torrents, l'horreur des coulées de boue, les voitures qui glissent, qui s'enchevêtrent dans des rues submergées. Les humains qui luttent comme ils peuvent, qui disparaissent, qui ne peuvent plus rien faire, surpris par la férocité du ciel et la violence des eaux montantes. Face à un tel désastre, il est trop tard pour réfléchir, pour discuter avec une objectivité qui serait déplacée. Et nous nous pouvons que nous résoudre à accepter cela, avec tristesse et désarroi.

Non. Nous n'avons rien vu à Valencia.



EXTRAIT DE NOTES PRISES LORS DU SÉMINAIRE
MURIEL PAGÈS
ACE DDT BAS-RHIN



Autres notes, la chevelure de l'eau,...l'artiste joue avec le risque, concilier cet art inévitable de l'architecte avec les incertitudes

Extraits carnet de notes Séminaire Valencia, EAUX FORTES



APERÇUS D'UNE CATASTROPHE ANNONCÉE

RAPHAËLLE SEGOND
ACE DRAC OCCITANIE



J'ai pris cette photo depuis le Ibis Alfafar dans lequel j'ai échoué la veille du séminaire. Les hôtels du centre-ville de Valencia affichaient des tarifs prohibitifs, fruits des algorithmes scélérats qui transforment l'accueil, l'hospitalité, la rencontre en une enchère, un paquet d'euros à verser par le voyageur, la voyageuse peu prévenante qui n'est là que pour se faire tondre.

Dans le cadre, on entrevoit l'enseigne rouge d'un grand magasin « Bauhaus » derrière quelques bananiers et jacarandas, sur fond de ciel bleu. Perdue dans la zone, je pensais distraitemment à Denise Scott Brown et Las Vegas en me laissant aller à une certaine nostalgie d'architecte stupide je m'égarais à trouver de la qualité à ce hangar décoré. Cette enseigne d'un cynisme absolu vend des copies industrielles de carreaux artisanaux ou de cuisines modulaires, des kilomètres de gazon en plastique (et tout autre matériel anti-architectural vomé par le Bauhaus si cette école existait encore

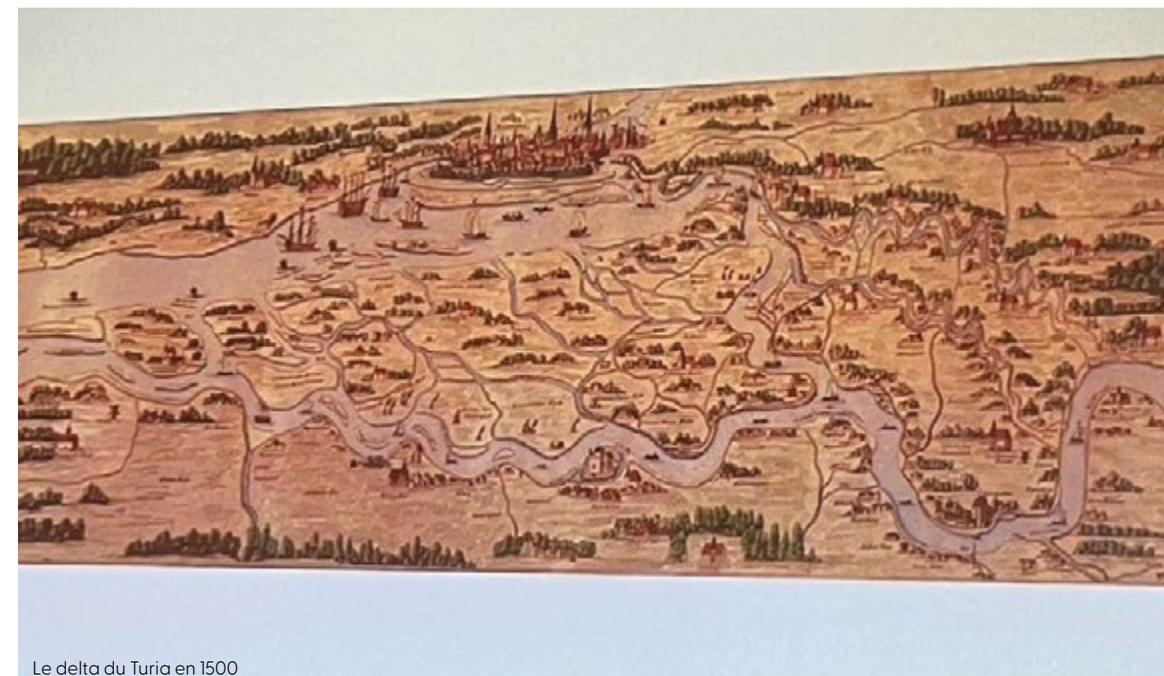
aujourd'hui) qu'on peut aisément trouver chez Leroy Merlin, Alinea ou « Al Campo » (Auchan en Espagnol), autres énormes grandes surfaces qui occupent la zone et toutes les autres zones qu'on a pu apercevoir dans les grandes plaines qui entourent Valencia, grandes plaines inondables aujourd'hui copieusement inondées.



Bauhaus inondé, photo amateur

Alfafar, c'est aussi un faubourg habité, victime de l'extrême imperméabilisation du delta du Turia qui devait constituer un paysage lacustre étonnant avant d'enfourner l'eau dans des canalisations, des tunnels et des galeries, sous les parkings de la zone commerciale.

Alfafar est à la lisière de l'Albufera, la plaine nourricière de Valencia dans laquelle les pêcheurs et les paysans continuent symboliquement à gérer la boucle vertueuse qui structuraient toutes les villes avant la renaissance entre l'approvisionnement de la ville en légumes et poissons, qui une fois digérés repartaient dans la plaine sous forme de compost et de fertilisants pour stimuler la croissance du riz et des légumes, et ainsi de suite. Il manque une corde importante à leur arc, celle de l'urbanisme contemporain qui grignote leurs terres.



Le delta du Turia en 1500

La conférence de Fernando Castro Florez, philosophe, professeur d'esthétique, venue clore ce séminaire est venue enfoncer le clou. Si les architectes français ont une vision admirative de l'architecture contemporaine espagnole, c'est qu'ils n'ont d'yeux que pour d'excellents et rares objets dont la virtuosité présentée dans les revues n'a d'égale que la médiocrité de leur environnement proche maculé de programmes immobiliers géants dévastateurs, dans des proportions et une densité sans égale.

En préparant ce séjour, j'ai retrouvé un texte de José Antonio Coderch, publié en 1961 dans le magazine Domus que je recommande.

En voici un extrait : « Il est nécessaire que nous fassions bon usage du peu qui reste d'une tradition de construction et, surtout, de moralité à une époque où les plus beaux mots ont perdu pratiquement toute leur signification réelle, vraie. Il est nécessaire que les milliers et les milliers d'architectes du monde entier pensent moins à l'Architecture avec un grand A, à l'argent ou aux villes de l'an 2000, qu'au métier d'architecte. Qu'ils travaillent avec une corde attachée à une jambe, pour les empêcher de s'éloigner de la terre où ils ont leurs racines, et des gens qu'ils connaissent le mieux, et qu'ils se tiennent sur une base solide de dévouement, de bonne volonté et d'intégrité. »



CARNET D'UN VOYAGE À VALENCIA

LUCAS MEISTER

ACE DDT BOUCHES-DU-RHÔNE

Le séminaire des ACE de 2024 à Valencia, et plus particulièrement son thème « *Eaux fortes* » en continuité avec le séminaire PCE à Marseille en 2023 intitulé « *L'épreuve de l'eau, les preuves de l'eau* », s'annonçait très prometteur et résonnait tout particulièrement pour ma première année d'ACE de la DDTM des Bouches-du-Rhône. En effet lors de mes vacances, avec la paysagiste-conseil d'État Catherine Brunet, dans ce département méditerranéen, l'eau apparaît sous toutes ses formes (littoral, embouchure, étang, fleuve, canaux, ...) comme élément constituant et/ou structurant le paysage, mais aussi fréquemment comme une contrainte liée à la gestion des risques inondations et ruissellements.

Nos vacances à Tarascon en sont un exemple parmi d'autres. A la suite des aménagements sur les digues du Rhône, l'évolution du PPRi de Tarascon permet un assouplissement des contraintes et rend donc constructibles certaines « dents creuses » jusqu'alors inconstructibles. La DDTM nous missionne afin d'évaluer le potentiel constructible d'un secteur de 11 ha situé en lisière de terres agricoles, ainsi que de proposer des typologies et morphologies alternatives aux lotissements pavillonnaires adaptées à cette interface ville campagne. Lors de notre visite de site, le canal d'irrigation des alpines apparaît alors comme l'un des éléments forts du paysage, mais aussi comme une opportunité, car il permettrait d'envisager l'irrigation des espaces verts publics et des jardins privés. Cependant, les interdictions et préconisations du PPRi (construction sous le niveau de référence autorisée à condition d'un accès à un étage refuge, interdiction de pièces de sommeil sous le niveau de référence, interdiction de stationnement en sous-sol...) constitue un frein supplémentaire à une densification dans l'enveloppe urbaine. En particulier, la nécessité d'un stationnement aérien d'environ 1,5 véhicule/logement sature des surfaces qui pourraient être utilisées à d'autres usages (logements, équipements, commerces, parcs, ...) et aggrave l'artificialisation des sols.

Ces contraintes, lorsqu'elles sont cumulées, comme à Boulbon, à une réglementation urbaine où dans des zones d'habitat pavillonnaire les hauteurs sont limitées à R+1, rendent la constructibilité des terrains situés en dessous du niveau de référence extrêmement limitée. Elles imposent de fait, soit des typologies duplex avec chambres à l'étage, soit un seul niveau de logements sur pilotis.

Continuer à construire en zone inondable, même si les prescriptions des PPRi en limitent les risques, posent tout de même question. Est-il raisonnable de construire des logements en dessous d'un niveau de référence même si une zone de refuge à l'étage existe ? Construire des logements sur pilotis et donc déconnectés du sol correspond-il à nos pratiques de l'espace public ?

Les communes perchées ou à flanc de côteau (exemple de vacances : Mimet, Lançon-Provence, quartiers sud de Martigues, ...) bien que non soumises aux risques d'inondations du Rhône, ne sont pas pour autant épargnées des risques liés aux aléas climatiques. Conditionnés par leur topographie, la capacité constructive de certains terrains se trouve fortement impactée par la nécessité de préserver le chemin de l'eau et les zones de rétention naturelle. Néanmoins ces espaces naturels épargnés peuvent être l'occasion d'offrir des lieux paysagers aux riverains et une relation au paysage.

Le séminaire de Valencia nous aura permis d'une part d'échanger sur l'eau autour de ce territoire et de confronter nos expériences, mais aussi de découvrir cette ville, qui personnellement m'aura laissé une impression forte.

Dès l'arrivée en bus à Valencia, après avoir longé depuis Barcelone la « côte dorée », j'ai été fasciné par la présence et l'immensité des jardins du Turia, fleuve végétal, fantôme de l'ancien fleuve éponyme serpentant en profondeur à travers la ville. Ce trouble émanait d'un sentiment étrange lié en partie à l'absence du fleuve, mais aussi à l'ambiguïté d'un paysage à la fois proche et lointain, à la fois monumental et intime. Je pense que ce ressenti découle de la facilité d'accès des jardins en léger contrebas des quais, de la faible hauteur des ponts, franchissements frôlant le sol des jardins. Le tout formant une juxtaposition de strates, entrelacs où l'on peut flâner librement tout en apercevant les émergences de la ville. Ici l'empreinte du fleuve détourné ne sépare plus les deux rives mais les unit en une centralité aux multiples usages pour les riverains.

J'ai un peu à regret quitté cette cité modèle rayonnant sous le soleil et rejoint les frimas parisiens. Il était alors difficile d'imaginer le drame qui allait suivre le 29 octobre. Et pourtant cette ville, qui s'est construite autour du fleuve depuis l'époque romaine et qui a acquis une expérience au fil des siècles n'a pas échappé aux humeurs climatiques. Les travaux pharaoniques du détournement du fleuve réalisés à la suite de la crue meurtrière de 1957 ont certes permis d'épargner en partie le centre-ville historique, mais ils ont également déplacé le problème plus au sud de la ville. L'épisode méditerranéen d'ampleur, à l'origine des précipitations qui ont déferlé sur la région de Valencia, aurait très bien pu survenir sur d'autres parties du pourtour méditerranéen. En France, on peut se rappeler des épisodes qui ont marqué les vallées de La Roya ou de la Vésubie.

Ces événements de plus en plus fréquents et intenses, liés au réchauffement climatique, devraient nous rappeler à un peu plus de modestie et nous permettre de réaliser que nous ne pouvons pas tout domestiquer et prévoir. Il serait peut-être encore temps de laisser la place au cycle de l'eau comme nous le rappelle très justement l'hydrologue Emma Haziza lors de sa conférence introductive du séminaire des PCE « Freiner le cycle de l'eau, un rempart face à l'emballement climatique mondial » (voir article pages 14 à 19 rapport séminaire 2023 des PCE).



Lucas Meister Photographe



« EAUX FORTES »

SANDRA PLANCHEZ

ACE DDT PYRENEES-ATLANTIQUES

SANDRINE CHARVET

ACE DDT DOUBS

Valencia ignorait encore l'épisode qui a résonné dramatiquement avec le thème de notre séminaire, et pourtant la question « et l'eau dans tout ça ? » est revenue à plusieurs reprises parmi nous, lancinante : faut-il continuer à ne compter que sur l'ingénierie, la puissance des calculs et des prévisions et continuer à se protéger en construisant des digues encore plus larges, plus hautes, et plus résistantes ? Les plus grandes digues provoquent toujours les plus grandes catastrophes : un jour ou l'autre l'eau les submerge. Mais faut-il pour autant laisser la côte se transformer et repousser toute possibilité de construire pour cause de montées des eaux, d'érosion et d'inondabilité ? Ou bien encore faut-il suivre le modèle des Pays-Bas dont 26% du territoire est sous le niveau de la mer et dont l'histoire est intimement liée à la nécessité de se développer en construisant sur la mer ? En somme, ce dernier exemple nous interroge sur la question de la résilience, sur la nécessité de faire « avec » plutôt que « contre » l'eau. Ces sujets extrêmement complexes, croisant de nombreux paramètres, nous obligent en tant qu' ACE à réfléchir à de nouveaux outils de réflexions, à inventer des modes de conception, à partager les connaissances approfondies sur les sites étudiés. La question des moyens à mettre en œuvre est déterminante.

Quoi qu'il en soit, l'inondation catastrophique du sud de Valencia fin octobre 2024, soit quelques semaines seulement après notre séminaire, nous conforte tous à l'urgence des positions à prendre, à la gravité des conseils à donner et surtout à beaucoup d'humilité. Il appartient à l'État, aux collectivités, maitres d'ouvrage et toute autre forme de puissance publique, ainsi qu'à nous, architectes, urbanistes, paysagistes, praticiens et conseils, de nous appuyer sur ces questions aujourd'hui incontournables pour penser, concevoir, construire autrement, avec une vision sur le court, le moyen et le long terme... Une vision prospective pour des villes et des vies durables et enviables, encore et toujours.



QUELQUES MOTS SUR UN DÉSASTRE

STÉPHANE MAUPIN

ACE DDT HAUTE-SAVOIE

L'événement climatique à Valencia est un désastre. Je ne souhaite pas surfer sur cette vague sinistre. Toutefois je ne peux m'empêcher de relier notre séminaire et le propos de Frédéric Floquet dans interview du Moniteur : « Nous avons entendu maintes fois le désastre écologique que représentait la déviation du Turia par un nouveau canal bétonné, au point qu'un intervenant militait pour son retour dans son lit originel. Nous avons été abreuvé sur la renaturation nécessaire des rivières, leurs libres cours dans le paysage, les gazouillis chantants des petits oiseaux... Ces naïfs propos, ne font pas le poids face aux forces à l'action. Il serait peut-être temps de se souvenir que l'homme a toujours domestiqué le paysage pour ne pas le subir. Il serait peut-être temps d'en finir avec une écologie infantile, voire régressive. Pour se rappeler, une bonne fois pour toutes que la nature ne nous aime pas et qu'il nous appartient de la contrôler, sans angélisme.»



L'IMPORTANCE D'UNE GESTION INTÉGRÉE DE L'EAU, L'EXPÉRIENCE DU CANAL DU MIDI

LAURE MARIEU

ACE SECONDE DIRECTRICE DREAL OCCITANIE

Le canal du Midi, achevé au XVII^e siècle, est un chef-d'œuvre d'ingénierie qui relie Toulouse à la Méditerranée. Il prolonge le canal latéral à la Garonne, l'ensemble formant le canal des Deux-Mers. Conçu et réalisé à partir de 1666 par Pierre-Paul Riquet, il parcourait ainsi « l'isthme gaulois », et avait donc pour but principal de faciliter le transport des marchandises entre l'Atlantique et la Méditerranée, évitant ainsi les dangers de la mer et les longs détours par terre. À l'époque, il jouait un rôle crucial dans le développement économique de la région, permettant aux bateaux de transporter des produits comme le vin, le blé et le sel : une véritable révolution technique, aujourd'hui obsolète.

Le canal du Midi fait ainsi le lien entre deux « climats », la bascule s'opérant au point haut du canal, le seuil de Naurouze, où est installé Port Lauragais, sa halte et son bassin, à une cinquantaine de kilomètres de Toulouse. Quelques kilomètres en amont, une série de « rigoles » descendant de la Montagne Noire alimentent le canal. Peut-on imaginer le pire : une sécheresse telle, semblable à celle qui frappe le Roussillon – encore que nous soyons ici sur le versant atlantique – qui assécherait le canal ?

On passe ainsi du vent d'ouest au vent d'autan, qui ne nous quittera plus jusqu'à Narbonne (encore 100 km), avant d'entrer en tramontane jusqu'au bout du Canal, dans l'étang de Thau et à Sète : encore une centaine de km.

Aujourd'hui, le canal du Midi a évolué pour devenir une destination prisée des touristes. Ses paisibles eaux vertes et ses paysages écrins, soulignés par sa voûte arborée, attirent des visiteurs du monde entier, qui empruntent la « Véloroute-voie verte » établie le long de ses berges, ou naviguent sur ses péniches et autres bateaux de plaisance.

Mais le parcours de Toulouse à la Méditerranée entremêle le canal, l'autoroute A61, et l'ancienne « nationale » rebaptisée D33, puis D 6113, belle route bordée de platanes, tout comme le canal, au point qu'on peut confondre leurs silhouettes. Ce faisceau de voies, presque constamment en co-visibilité, ouvre une multitude de sites et de lieux, tantôt paysages bucoliques d'où surgissent, une fois basculés sur le versant méditerranéen, la silhouette élégante des cyprès, tantôt villages roses compacts – souvent monumentaux.

Alors que l'autoroute poursuit sa voie directe par monts et par vaux, le canal, quant à lui, contraint de suivre les bas fonds, quitte le vaste couloir de l'« isthme gaulois », et à partir de Carcassonne, qu'il coupe en deux, se faufille dans des contrées secrètes. Un magnifique exemple étant Marseille, vaste zone humide transformée sous Napoléon III en une fertile plaine irriguée, portant les rizières les plus vastes de France d'un seul tenant. Le canal se cale ensuite, en zigzaguant, sur les contreforts du Minervois, puis sous Béziers, avant de finir sa course, entre le ciel et l'eau, dans l'étang de Thau.

Le canal est désormais classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, et son importance historique est célébrée à travers des activités culturelles et des événements qui mettent en valeur son passé. Ainsi, le canal du Midi, autrefois artère commerciale vitale, s'est transformé en un lieu de détente, de découverte et de culture, en préservant son héritage historique.

La DREAL a éprouvé le besoin de s'attacher les services d'un ACE – ainsi, depuis janvier 2023 le poste a été pourvu, en premier lieu auprès du « pôle canal » et de ses inspectrices des sites, qui font un travail quotidien afin d'œuvrer à la préservation de la qualité de l'ouvrage et de ses paysages. Une attention toute particulière est portée au remplacement des platanes atteints du « chancre du platane », dont l'abattage systématique a fragilisé les berges naturelles du canal. L'automatisation des écluses, ainsi que la très grande fréquentation touristique, a entraîné des modifications substantielles, et de fait une vigilance accrue de la part de la DREAL.

De retour de Valencia, et trois semaines après la violence des « eaux fortes » de la Turia, les « eaux vertes du canal du Midi » chantées par Nougaro offrent une perspective intéressante sur la gestion de l'eau et les défis environnementaux. Le canal du Midi, construit au XVII^e siècle, est un exemple remarquable d'ingénierie hydraulique. Il a contribué à la régulation des cours d'eau et à la prévention des inondations dans certaines zones. Cependant, il a aussi durablement modifié les écosystèmes locaux et la gestion des eaux dans la région. Les inondations à Valencia illustrent les défis contemporains liés aux changements climatiques et à l'urbanisation, qui peuvent dépasser les capacités de gestion traditionnelles de l'eau. Les événements d'inondation mettent en lumière l'importance de réévaluer les infrastructures existantes, dans le contexte des nouvelles perspectives climatiques. Ainsi sont soulevées des questions sur la durabilité des systèmes d'irrigation et de drainage, ainsi que sur la nécessité d'adapter les anciennes infrastructures aux défis modernes.

En somme, cette comparaison souligne l'importance d'une gestion intégrée de l'eau qui prend en compte à la fois les réalisations passées et les enjeux futurs pour garantir la sécurité et la résilience des communautés face aux inondations...ou face à l'éventualité de sécheresses dramatiques.





L'EAU COMME VECTEUR DE PROJETS, QUELQUES EXEMPLES DANS LA MARNE

CAROLINE POULIN
ACE DDT MARNE

Jard, sable caillouteux d'origine fluviale / gros gravier que l'on tire du lit des fleuves et des rivières et qui sert aux empièvements des chaussées, à la confection du béton.

Boulingrin, un ornement végétal qui se présente sous la forme d'un parterre gazonné en creux, parfois entouré d'une bordure.



Le Grand Jard, XVIII^e siècle, Châlons-en-Champagne.

Le Jard existe depuis des siècles et bien plus étendu qu'aujourd'hui car prolongé par la forêt. Lorsque le canal Louis XII fut creusé, il devient le Grand Jard, réalisé par l'ingénieur des Ponts et Chaussées, Jean Joseph Brochet de Coluel, en poste à Châlons à partir de 1791. Un jardin à la française composé de larges allées plantées de tilleuls, celles-ci sont dessinées comme des digues surplombant de grandes étendues engazonnées (les boulingrins) et pouvant gérer les crues de la rivière et de son affluent, le Nau, situés à proximité.

Les maisons individuelles, construites dans les années 50, de part et d'autre de l'Avenue des Alliés, présentent des typologies particulières qui anticipent les risques lors des crues de la Marne. En cas de péril, les pièces de vie sont protégées, car elles se situent toutes à l'étage. Au rez-de-chaussée, garage et pièce(s) en plus peuvent s'inonder. Cette série de maisons singulières démontrent l'intelligence d'une attitude face aux risques et affirment une qualité singulière à ce mode d'habiter.



Maisons des années 50, Avenue des Alliés, Châlons-en-Champagne.



Le lac-réservoir du Der, 1967-1974 à la limite entre Marne et Haute-Marne.

Le lac-réservoir du Der, ouvrage construit depuis 1967 et mis en service en 1974, à l'emplacement d'une ancienne plaine marécageuse couverte d'une importante forêt de chênes (Der du celtic dervos, « chêne »), a pour mission de renforcer le débit de la Marne en étiage et de diminuer les risques d'inondations à l'aval. Il a été conçu pour protéger Paris des inondations. Or, en 2013, le seuil de la réserve a été atteint, ce qui interroge l'ouvrage comme soupape de sécurité. La ville de Châlons-en-Champagne reprend conscience que certaines zones inondables sont à nouveau exposées aux risques un peu oubliés pendant quelques décennies.

Il est temps de penser à nouveau des dispositifs spatiaux qui comprennent les enjeux de chaque site et qui anticipent avec subtilité et intelligence chaque situation.



LE GÉOGRAPHE VALENCIEN DE RÉFÉRENCE SUR LA DANA : « LE MODÈLE TERRITORIAL NOUS MET EN DANGER ». JOSEP VICENT BOIRA MAIQUES

Article publié le 30 octobre 2024 sur le média en ligne *Agenda Pública, Análisis de políticas públicas*.

Le professeur de géographie humaine de l'Université de Valencia, Josep Vincent Boira, analyse la tragédie survenue hier dans la Communauté valencienne à cause de la DANA, qui a coûté la vie, pour l'instant, à 70 personnes.

« Encore choqué par la perte de vies humaines, j'affirme qu'il est de notre devoir de revenir à l'essentiel, aux bases, à une cartographie rationnelle, modérée et ordonnée du pays. Nous devons revenir à un environnement de sécurité territoriale et personnelle et non de risque, comme celui dans lequel nous vivons actuellement sans le savoir.

Je pense qu'au lieu de contribuer à atténuer les conséquences liées au changement climatique et aux caractéristiques extrêmes d'une météorologie changeante, le modèle territorial actuel met en péril non seulement les biens de la population, mais aussi sa vie. Comme nous l'avons vu dans l'épisode de la nuit du 29 au 30 octobre 2024, la DANA a dévasté les régions de l'Horta Sud, de la Ribera, de la Hoya de Buñol ou de Requena-Utiel, faisant, pour l'instant seulement, 62 morts.

À partir des années 1980, le territoire de la région de la Communauté valencienne a connu d'importants changements spatiaux et économiques, parmi lesquels se distinguent les forts contrastes en termes de distribution de la population et de l'emploi. De nouvelles infrastructures ont été créées, le transport privé s'est accéléré, des lignes de transport public ont été fermées et le déclin des zones rurales a commencé.

Le pays qui a émergé de ce processus a complètement changé de visage par rapport à celui qui existait dans les années 1960 et 1970. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à un changement similaire et, surtout, à ses conséquences. Ces derniers temps, et plus

précisément depuis la fin de la dernière décennie du XXI^e siècle, nous avons assisté à une nouvelle transformation du modèle territorial valencien. Et ses conséquences sur la mobilité, le réseau d'infrastructures et le modèle de sécurité et de protection civile sont évidentes.

Nous pouvons synthétiser ces évolutions récentes du modèle territorial valencien de la manière suivante. Premièrement, un net déplacement de la croissance démographique et économique vers le sud-est, ce qui expliquerait les conséquences matérielles et humaines dramatiques d'événements climatiques tels que l'autre DANA qui, en 2019, a dévasté la région de Vega Baja del Segura. Deuxièmement, l'accélération de l'urbanisation des zones côtières du pays, avec un processus remarquable de concentration de la population sur le littoral et d'artificialisation de la côte. Et troisièmement, la forte densité des espaces habités qui en résulte. A ces tendances s'ajoutent la croissance, bien que modérée, de la grande région métropolitaine de Valencia et l'évolution beaucoup plus positive de la zone urbaine de La Plana, entre Vila-real et Castelló de la Plana. Ce modèle territorial a eu d'énormes conséquences sur la mobilité, le transport et les politiques de protection des citoyens qui, à mon avis, n'ont pas été suffisamment prises en compte.

Avons-nous étudié comment les changements dans la distribution du marché du travail et de la population, par exemple, ont affecté le réseau de transport ? De même, sommes-nous conscients de l'intensification notable des processus de « suburbanisation » et de métropolisation de notre pays, ainsi que des nouvelles dynamiques rurales-urbaines qui ont conduit à une croissance intense du sol urbanisé dans la Communauté Valencienne ?

Nous devrions écouter plus attentivement des géographes tels que Joan Romero, Eugenio Burriel, Julia Salom, Juan Miguel Albertos ou María Dolores Pitarch, qui nous ont alerté face à un modèle de pays façonné par d'énormes développements urbains morphologiques de faible densité ; avec un poids important des tendances à la décentralisation de la population et de l'activité, une mutation des espaces ruraux (qui accentuent leur incorporation physique et fonctionnelle dans les espaces urbains) et un élargissement physique des villes par la formation de continuums urbains plus vastes et plus laxistes. Ce processus d'étalement urbain et métropolitain s'est, jusqu'à présent, avéré préjudiciable, par exemple, aux finances publiques en raison des coûts croissants de la mobilité ou de la sécurité publique pour l'administration locale. Mais aujourd'hui, nul ne peut nier qu'il est également préjudiciable en termes de vies humaines.

Combien de temps encore allons-nous permettre le développement effréné d'un modèle territorial insoutenable qui accentue l'urbanisation et l'artificialisation des sols (sur lesquels l'eau accumulée se déplace en accélérant) ? Un développement structuré par une mobilité forcée qui entraîne chaque jour la population de l'aire métropolitaine et régionale dans un mouvement incessant. Et qui concentre la vie et les services dans des nœuds spécifiques jusqu'à rompre récemment la structure équilibrée du système urbain valencien. Le paroxysme de la croissance urbaine et métropolitaine se traduit par une augmentation des risques humains liés au simple fait de vivre dans un endroit donné.

La responsabilité des citoyens et des administrations exige de repenser non seulement le modèle actuel de protection civile (qui doit être renforcé et jamais démantelé), mais aussi le modèle territorial même que nous sommes en train de construire et, en même temps, le modèle de mobilité. Il est nécessaire d'organiser le territoire, de limiter la croissance, de réduire l'hypermobilité, d'oxygéner des espaces et de réduire la pression sur le littoral, déjà soumis à une tension extrême. La Generalitat Valenciana, compétente dans les deux domaines qui nous

occupent ici (l'aménagement du territoire et la protection civile) doit corriger radicalement les processus qui nous ont conduits là où nous en sommes, avec des conséquences humaines dramatiques, en promouvant des plans d'aménagement du territoire et de la métropole, de mobilité durable, en y incluant la protection contre les risques climatiques. Mais d'autres autorités, telles que les conseils municipaux et départementaux, doivent également jouer leur rôle. Il n'est pas anodin que cette dernière DANA ait eu un comportement fortement « métropolitain », sans qu'il y ait aujourd'hui, dramatiquement, d'autorité administrative pour régir le développement spatial de l'aire métropolitaine valencienne, ni de plan métropolitain digne de ce nom pour structurer sa réalité quotidienne.

Il ne s'agit pas d'une question idéologique. C'est une question de bon sens, du moins considérant des conceptions raisonnables de la vie. La dématérialisation dans laquelle nous pensons vivre (tout semble se résumer aux réseaux 5G, à l'intelligence artificielle et aux achats à distance, quelle que soit la distance) est bouleversée par les impacts soudains du monde réel ; celui de l'interaction entre la géographie humaine et les conditions météorologiques changeantes, comme celles que nous avons connues ces jours-ci.

Déconcertés et effrayés, portons notre regard de nouveau sur la cartographie, sur l'essentiel, sur l'orographie, sur les connaissances qui sauvent des vies, qui organisent notre existence dans l'espace, la faisant plus humaine, protégée et aimable. Nous devons organiser et protéger le territoire et, avec lui, nos vies. Nous devons lier ces deux processus avec une nouvelle perspective territoriale qui dépasse les idéologies, du moins les idéologies extrêmes. Encore choqué par les pertes humaines, j'affirme qu'il est de notre devoir de revenir à l'essentiel, aux bases, à une cartographie rationnelle, modérée et ordonnée du pays. Nous devons revenir à un environnement de sécurité territoriale et personnelle et non de risque, comme nous le vivons aujourd'hui sans le savoir.

Article écrit en avril 2023 et transmis à l'époque au CNOA et au Syndicat de l'Architecture.

Dans les années 1950-1960, la politique agricole de la France, soutenue par la FNSEA et les jeunes agriculteurs de l'époque, s'est orientée vers le productivisme à outrance : suppression des haies et création d'immenses superficies du territoire destinées à la monoculture. Cette orientation a été soutenue et développée par la politique agricole commune (PAC), lors des premières années du Marché Commun.

En parallèle, sur les territoires destinés au développement urbain, se sont multipliées, en périphérie des villes, des zones urbaines de priorité (ZUP), avec tours et barres, accompagnées de zones commerciales et de parkings sur des hectares.

A partir du début des années 70, avec la politique engagée par Albin Chalandon, ministre de l'Équipement de l'époque, privilégiant le rêve de la maison individuelle, se sont développés, dans les bourgs et les villages de France, de nombreux lotissements où la voiture devenait reine. Cette politique d'aménagement du territoire a entraîné la suppression d'un département de terre agricole tous les 7 ans.

Comme l'artificialisation des sols n'a fait qu'augmenter depuis des décennies, le territoire péri-urbain, devient de plus en plus imperméable et, n'absorbant plus l'eau de pluie, les précipitations parfois violentes entraînent un gonflement rapide des fleuves et des rivières avec de graves inondations qui, à terme, ne seront plus maîtrisables.

Il est donc nécessaire de modifier l'approche globale de l'aménagement du territoire. Prendre en compte, en même temps, la gestion écologique et économique des sols en évitant d'être entraîné par le « toujours plus grand, toujours plus vite »

Pour ne prendre qu'un seul exemple : en cas de très grandes inondations, le fort courant de la Loire, dans sa courbe, au droit d'Orléans,

comportant de nombreuses îles avec une végétation non enracinée (sols sableux) et non entretenue, déracinera des arbres qui seront bloqués par les piles de l'ancien pont en pierre de Blois. Ce qui aura comme conséquence l'inondation des quartiers bas de la ville. La quantité annuelle d'eau de pluie n'augmentera peut-être pas, mais par contre, ce qui est certain, c'est qu'elle arrivera au sol de façon plus importante et violente. Et, si l'objectif ZAN n'est pas respecté, la capacité d'absorption des sols étant réduite, nous subirons, au cours des prochaines décennies, les conséquences dramatiques des crues lors des fortes précipitations. Il nous faut réagir.

Aujourd'hui, avec l'objectif de limiter le réchauffement climatique et ses conséquences, il y a lieu de repenser l'aménagement du territoire à différentes échelles. Que ce soit à celle de la ville avec le verdissement et la réduction des sols imperméables ou à celle des espaces ruraux avec une modification de la gestion des terres agricoles et des territoires ruraux.

Si l'objectif « Zéro Artificialisation Nette » (ZAN) de la Loi « Climat et Résilience » est un début encourageant, il est, sans doute, nécessaire de réfléchir à son application à l'échelle de la petite commune ou même de la parcelle.

Chaque citoyen ne peut qu'être d'accord avec les orientations de la Loi qui propose « une nouvelle façon de concevoir et d'habiter la ville et une réduction de moitié du rythme d'artificialisation des sols ». Le futur de la ville, au lieu de s'étendre indéfiniment, n'est-il pas de se développer en « construisant la ville sur la ville », tout en maîtrisant la densité et en améliorant la qualité de l'espace urbain.

Pour les espaces péri-urbains et ruraux, il est souhaitable de contenir leur développement sans multiplier les lotissements qui ne sont souvent qu'une addition quantitative de parcelles entraînant l'augmentation des réseaux et de la voirie. Et, par voie de conséquence, une artificialisation des sols avec les risques d'inondations qui en découlent. Comprendre un territoire avant de le transformer. Le possible doit d'abord être qualitatif avant d'être spéculatif.

Permettre, quand cela est possible sur le plan spatial et architectural, la construction sur chaque parcelle d'une seconde maison, voire même parfois, d'une troisième. C'est la démarche appelée BIMBY (Built in my back yard – construire dans mon arrière-cour ou dans mon jardin). Utilisant la voirie et les réseaux existants, elle limiterait la bétonisation des sols.

En respectant le code civil et le droit de transmission, cette nouvelle construction permettrait aux personnes âgées (en vendant une partie de leur terrain) de rester dans leur environnement et donnerait aux jeunes ménages la possibilité de construire sans aggraver leur budget par le coût du foncier. Mais, cette nouvelle disposition ne pourra s'envisager qu'en faisant appel à des architectes, professionnels compétents, pour assurer la qualité architecturale de ces nouvelles constructions ou extensions.

A l'échelle de la commune, pourquoi certains maires, par opportunité foncière, proposent à des investisseurs, pour la réalisation de résidences pour séniors ou d'EHPAD, des terrains parfois éloignés de 2 kilomètres du village alors que de nombreuses parcelles sont disponibles dans le centre ancien.

Chacun sait pourtant que les personnes âgées souhaitent rester en contact avec leur environnement. Laissons aux élus, avec l'aide d'architectes, dans l'esprit « un maire, un architecte », la liberté de rechercher les potentialités foncières au cœur de l'existant. Explorer le champ des possibles avant le respect de la seule approche réglementaire.

Dans les années 70, Louis Ergan, alors directeur de l'AUDIAR (Agence d'Urbanisme du District de l'Agglomération Rennaise) et Loiz Lorent (directeur de l'INSEE à Rennes) avait proposé au CELIB, fondé par René Pléven, de réfléchir à la municipalisation des sols. Le propriétaire d'un bien immobilier ne serait pas propriétaire du sol mais locataire de longue durée (bail emphytéotique). Cette piste n'a jamais été explorée (sauf en Angleterre).

Limiter l'étalement urbain est un des objectifs qui permettra de réduire les risques d'inondations que l'on connaît actuellement. Il ne pleut pas plus qu'au siècle dernier mais l'eau, n'étant pas retenue par des haies ou absorbée par des terres destinées à une exploitation agricole maîtrisée, arrive plus vite dans les rivières et les vallées.

Ce n'est pas la quantité mais la rapidité à laquelle arrive l'eau dans les points bas qui pose problème. Surtout lorsque l'aménagement urbain a été pensé avec une approche quantitative et non qualitative. L'aménagement d'un territoire, comme la rénovation énergétique du bâtiment, demande de la réflexion, de la méthode et du temps.

Arrêtons l'étalement urbain porteur d'un modèle non soutenable.

Ayons une approche qualitative plutôt que quantitative et normative.

CONFÉRENCE DE FERNANDO CASTRO FLOREZ TEXTE ORIGINAL



LA GOTA QUE DESBORDÓ EL VASO. CONSIDERACIONES MARGINALES SOBRE LA POÉTICA DEL AGUA FERNANDO CASTRO FLÓREZ

“El agua fue la matriz del mundo y de todas sus criaturas [...] Del mismo modo que los colores más nobles y delicados se derivaron de esta tierra negra y corrupta, así surgieron las más disímiles criaturas de esa sustancia primordial que al principio sólo era un desecho sin forma. ¡Preservad el elemento agua en su estado indivisible! Y ved luego cómo se derivan de ella todos los metales, todas las piedras, todos los rubíes y carbúnculos brillantes, los cristales, el oro y la plata. ¿Quién podría reconocer todas esas cosas en el agua?” (Paracelso).

“Agua que corre y también agua que destila, agua que conduce como agua análogamente a como la luz en su claridad vibrante de justeza –una justeza que vibra-. Es extraño y hasta parece inadecuado atribuir o sorprender más bien en el agua la precisión. Puesto que el agua suele ser poca, ninguna y demasiada, haciéndose sentir por su carencia o por su desbordamiento visible o sensible en los cuerpos. Allí se siente y percibe la misma precisión del agua que conserva su inasibilidad, su sinuoso cuerpo, su reptar, su paso alado, en su doble condición de sierpe y de pájaro; en su condición multitudinaria: cabrillas que bajan saltando y cordera sola de la sierra; todas esas criaturas que el agua forma y arrastra, dando a conocer así de dónde viene y qué presencias y voces ha ido recogiendo en sus pasos. Y aun esos clamores que del agua se despiden como purificados, lavados” (María Zambrano).

UN SIGNO AMBIGUO: EL AGUA (IMAGINARIA) QUE NOS FALTA.

El agua es, no cabe duda, un signo ambiguo¹, matriz de vida, pero también emblema de la carencia²; asociada a un vano destino, como en las Metamorfosis de Ovidio, o a la movilidad heracliteana³. Gastón Bachelard desplegó en *El agua y los sueños* un prodigioso análisis de la “imaginación material”, mostrando como ese fluido es verdaderamente crucial para entender al hombre. Para este pensador, el agua es el principio de la ensoñación, aquello que hace que los elementos confluyan para animar el espacio intangible y desencadenar la acción imaginante: “si la imagen presente no hace pensar en una imagen ausente, si una imagen ocasional no determina una provisión de imágenes aberrantes, una exposición de imágenes, no hay imaginación”⁴. La dinámica de ausencia y presencia, la evocación y la apertura del cerco hermético, esto es, simbólico, obliga a liberar a la mirada de los condicionamientos que suponen los hábitos hereditarios.

El símbolo habla de lo percedero, del dolor como cifra de la vida, de esa naturaleza en la que nuestros anhelos encuentran un espejo en el que contemplarse: la identidad se refleja y disuelve en el seno del agua, ámbito de sedimentación o inmersión de la belleza⁵.

La inmersión en las aguas significa el retorno a lo preformal, en su doble sentido de muerte y disolución, pero también de renacimiento y nueva circulación, pues la inmersión multiplica el potencial de la vida. El nacimiento se encuentra normalmente expresado en los sueños, como señaló Freud, mediante la intervención de las aguas. Se alude por medio de ese elemento a lo transitorio pero también a la finitud: el agua es la profundidad transparente, algo que pone en comunicación lo superficial y lo abismal, por lo que puede decirse que

¹“Los sentidos del “agua” contiene en su enunciado la complejidad y ambigüedad propias del agua (“un cuerpo formado por la combinación de un volumen de oxígeno y dos de hidrógeno, líquido, incoloro y verdoso en grandes masas, que refracta la luz, disuelve muchas sustancias, se solidifica en frío, se evapora por el calor y, más o menos puro, forma la lluvia, las fuentes, los ríos y los mares”). Ya en la misma definición del signo “agua” (el signo se comporta como una ola, Hjelmslev), se percibe como un elemento proteico: no en vano Proteo, dios del mar, asumía distintas formas; incluso la del “agua que en el agua se perdía” (Borges), multiforme (sólido, líquido y gaseoso) e informe, capaz de adoptar la forma de aquello que lo contiene” (Jorge Lozano: “Los sentidos del agua” en *Revista de Occidente*, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, pp. 9-10).

²En la actualidad hay más de mil doscientos millones de personas sin acceso a agua potable no contaminada y otros dos mil cuatrocientos millones que carecen de instalaciones sanitarias adecuadas.

³La movilidad heracliteana es una filosofía concreta, una filosofía total. No nos bañamos dos veces en el mismo río, porque ya en su profundidad, el ser humano tiene el destino del agua que corre. El agua es realmente el elemento transitorio. Es la metamorfosis ontológica fundamental entre el fuego y la tierra. El ser consagrado al agua es un ser en el vértigo” (Gaston Bachelard: *El agua y los sueños*, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1978, p. 15).

⁴Gaston Bachelard: *El aire y los sueños*, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1972, p. 9.

⁵“El autor de *El agua y los sueños* buen filósofo iconoclasta, emprende un proyecto con el que se propone “aislar todos los sufijos de la belleza, hallar, detrás de las imágenes que se muestran, las imágenes que se ocultan, ir a la raíz misma de la fuerza imaginante” (Aldo Trione: *Ensoñación e imaginario. La estética de Gaston Bachelard*, Ed. Tecnos, Madrid, 1989, p. 36).

esa sustancia cruza las imágenes. El ser consagrado al agua está marcado por el vértigo (recordemos la etimología griega de vértigo: ilingós, remolino de agua) y la melancolía. Si en las fuentes surge el narcisismo idealizadamente, también en lo acuático se localizan los complejos de Ofelia o Caronte: ahogada por amor y despecho, atravesando el territorio del olvido hacia la morada de los muertos. “Contemplar el agua es derramarse, disolverse, morir”⁶, convertir en arte lo acuático es dar cuerpo vertical a la profundidad de la ensoñación. Jung señaló que el deseo del hombre es que las sombrías aguas de la muerte se conviertan en las aguas de la vida, que la muerte y su frío abrazo sean el regazo materno, así como el mar, aunque sumerge al sol, lo vuelve a hacer nacer de sus profundidades.

Michel Serres ha indicado, con justicia, que solemos hablar de sólidos, no sabemos escribir si no es sobre ellos: la coherencia y cohesión de éstos prolonga la identidad a la que aspira el entendimiento. Acaso sea porque el líquido, los flujos, el agua, no ofrecen cimiento⁷. La “liquidez” del lenguaje⁸ tiene que ayudarnos a descifrar ese mundo acuático en el que se mezcla la luz y la oscuridad. Recordemos que en el himno de la creación del Rig Veda se dice que la oscuridad estaba allí, “todo estaba rodeado de tinieblas, y todo era agua en demasía”, pero que en otras tradiciones el momento acuático es, propiamente, aquel en el que se produce la iluminación. La naturaleza dual del agua⁹ se manifiesta también en su deslizamiento entre la pureza y lo impuro o informe, eso que Bachelard, con enorme intensidad, describe como lo viscoso que bloquea el placer onírico¹⁰.

El agua aparece por todas partes en la historia del arte y, por supuesto, en la modernidad, desde los Nenúfares de Monet a las bañistas de Cézanne. Instalaciones de creadores contemporáneos como Bill Viola, con esa casa de la que sale agua torrencialmente (The Deluge) o Damián Hirst el tiburón metido dentro de una “pecera” minimalista (The Physical Impossibility of Death in the Mind of Someone Living), revelan que la fascinación de ese elemento vital no ha decrecido. Omar Calabrese ha realizado una aproximación ensayística a la cuestión del agua en el arte contemporáneo señalando una serie de polaridades cruciales: transparencia/opacidad, proyección/distorsión, reflejo/refracción, movimiento/inmovilidad. “La representación o la ostentación del agua en el arte contemporáneo supone un elemento de reflexión meta-teórica sobre la representación misma, que puede dedicarse a la investigación de sus propios límites, o traspasarlos decididamente, llegando de este modo a su cuestionamiento”¹¹. Tal cosa es evidente en la obra de Plessi, sobre el que gravita la influencia de Venecia, la ciudad de los canales, ese lugar que tiene el agua por todas partes, “se filtra en todos los recovecos, incluso en los más secretos. El agua envuelve con sus reflejos todas las cosas, inunda los dibujos, confundiendo los bordes y con su reverberación modifica los signos a lápiz como una goma elástica inestable y ondulante. Este temblor luminoso al entrar por las ventanas hace el dibujo más fluido, liviano, móvil, evanescente y fugaz. Podría decirse que el lápiz flota sobre el papel sin que yo lo controle”¹². No hay dique, pienso en la famosa espiral de Smithson, que impida la subida de las aguas del imaginario contemporáneo.

La imagen, como el agua o el fuego en permanente metamorfosis, incita a la ensoñación; las formas cuajan como la lluvia: lentamente, entre la tristeza y la más exaltante felicidad. “Caer sin venirse abajo, caer como se cae, no en la propia cuenta, sino en la de un concreto ir una tras otra, una y otra, una con otra, tejidas y sin urdimbre establecida”¹³. Así, de esa manera, tejidas o enredadas, las formas nos reclaman y seducen. Un aspecto del mundo se hace visible en sintonía con un ritmo vital que no puede explicarse, desbordando el cerco de la representación, en un abandono semejante al que Heidegger denominó serenidad, un llegar a la esencia de las cosas o al ánima de la materia. La alegoría del río como proyección de nuestra vida nos retrotrae a la idea heracliteana de que no nos podemos bañar dos veces en él¹⁴: una imagen pura del movimiento que exalta la melancolía. En el fondo todo viene de lo húmedo¹⁶, de ese río que evoca la desnudez y por encima del cual intenta cruzar la inquietud, una sombra que nunca nos deja¹⁷.

[[] 6 Gaston ABachelard: El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1978, p. 77.

[[] 7 Cfr. Michel Serres: El nacimiento de la física en el texto de Lucrecio. Caudales y turbulencias, Ed. Pre-textos, Valencia, 1994, p. 224.

[[] 8 “La liquidez es el principio del lenguaje, el lenguaje debe estar hechoido de agua. Desde que sabemos hablar, como dice Tristan Tzara, “una nube de ríos impetuosos llenan la árida boca”” (Gaston Bachelard: El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1978, pp. 286-287).

[[] 9 Cfr. Ivan Illich: H2O y los aguas del olvido, Ed. Cátedra, Madrid, 1989, pp. 54-57.

[[] 10 “A veces la viscosidad es también el rastro de una fatiga onírica que impide al sueño avanzar. Vivimos entonces sueños pegajosos en un medio viscoso. El caleidoscopio del sueño está lleno de objetos redondos, lentos. Si pudiéramos estudiar sistemáticamente esos sueños blandos nos llevarían al conocimiento de una imaginación intermediaaria entre la imaginación formal y la imaginación material. Los objetos del sueño mesomorfo sólo difícilmente toman su forma y luego la pierden, hundiéndose como una pasta. Al objeto pegajoso, blando, perezoso, fosforescente a veces –y no luminoso- corresponde, según creemos, la densidad ontológica más fuerte de la vida onírica. Esos sueños que son sueños de masa son, ya una lucha, ya una derrota para crear, para formar, para deformar, para modelar. Como dice Victor Hugo: “Todo se deforma, hasta lo informe”” (Gaston Bachelard: El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1978, p. 163).

[[] 11 Omar Calabrese: “La forma del agua” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 219.

[[] 12 Fabrizio Plessi: “Plessi sobre Plessi” en Fabrizio Plessi. Bombai-Bombai. Una videoinstallazione i cent dibuixos (1976-1992), Fundació Miró, Barcelona, 1993.

[[] 13 Ángel Gabillon: Trazos del eros. Del leer, hablar y escribir, Ed. Tecnos, Madrid, 1997, p. 445.

[[] 14 Pienso en las ensoñaciones acuáticas, el viaje iniciático en el Èvre de Graca, cfr. Julien Gracq: Las aguas estrechas, Ed. Árdora, Madrid, 2002.

[[] 15 “Hérclicto parece recordar las viejas concepciones sobre el fondo acuoso del ser, cuando ve la realidad cósmica en la forma de un flujo universal y perpetuo (panta rei)” (Ignacio Gómez de Liaño: “Metamorfosis simbólicas del agua” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 64).

[[] 16 “[Tales dijo] Todo es agua”. Mejor habría sido, creo yo, que hubiera dicho que todo viene a ser y deja de ser a partir del agua, de lo húmedo en general, ya sean la lluvia de las estrellas o la de las nubes, el rocío, el acqua secca o mercurio, el esperma o la sangre, la savia, o bien el pus, la orina y las heces” (Félix Duque: “El fondo del agua” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 91).

[[] 17 Cfr. Hans Blumenberg: La inquietud que atravisa el río. Un ensayo sobre la metáfora, Ed. Peninsula, Barcelona, 1992, pp. 165-167.

[[] 18 Remo Bodei: Una geometría de las pasiones, Ed. Muchnik, Barcelona, 1995, p. 166.

Hemos escuchado, en bastantes ocasiones, esa frase que sugiere que navegar es necesario mientras que vivir no lo es. Para Friedrich el barco es símbolo por excelencia del nomadismo romántico, la encarnación de la navigatio vitae. El poeta inglés Young ha dejado escrito que “el mar refleja el rostro melancólico de la vida humana”. Es el espejo cósmico de una melancolía totalizadora precisamente porque el campo ideal de pruebas para la fuga y el retorno propios de la sensibilidad romántica. El mar que es símbolo del inconsciente, algo misterioso, prístino, insondable, es también ese dominio en el que todo es incierto, donde el retorno a casa se hace casi imposible. Las aguas dormidas, como el oleaje imponen, con frecuencia, una singular melancolía, un sentimiento de tristeza abismal. La melancolía ve las cosas bajo el prisma de la pérdida, el desprecio del mundo lleva a la conciencia a la afirmación de la vanidad de todas las cosas. Esa obsesión ante la caducidad y la desilusión que se apodera de uno en el mismo instante en que se ha alcanzado el objeto de nuestros deseos “se manifiesta precisamente en la aspiración a la soledad más perfecta y se muestra paradójicamente en el paisaje más idílicamente sereno”¹⁸.

Pero si lo acuático puede ser funesto¹⁹, también es lo maternal, aquello que de lo que todo renace²⁰. Bachelard insiste, a pesar de la fertilidad asociada al agua, en mostrar un destino sombrío: “ Toda agua viviente es agua cuyo destino es hacerse lenta, pesada. Toda agua viviente es un agua a punto de morir. [...] Contemplar el agua es derramarse, disolverse, morir”²¹. No podemos olvidar a Acteón, aquel cazador cazado por una diosa desnuda en el momento de bañarse en el río. La mano de Diana que arroja agua es también el dardo de la frase maldita: “ahora cuenta si puedes lo que has visto”. El hombre está despedazado por los reflejos y las visiones acuáticos, por la frescura y el placer que ahí se le prometía. En el fondo queremos estar dentro del agua, ésta quiere un habitante, llama como una patria. Las olas mantienen una invitación activa y nosotros queremos dar el salto a lo desconocido²². Tenemos, obviamente, que aprender a nadar²³. Pero no para flotar en el puro sinsentido, sino vivir de otra manera. El imaginario acuático tiene, ciertamente que comenzar cobrando conciencia de la cuestión de la escasez de ese recurso²⁴. El agua que está en el inicio de todas las civilizaciones²⁵ parece que desapareciera en el peor de los “finales”, convertida en el centro del conflicto. Lo que necesitamos es, al fin y al cabo, una gota de agua para beber²⁶ y, por supuesto, la potencia para imaginar mundos simbólicos, espacios de diálogo y sueños que sean capaces de “alimentarnos”.

SUEÑOS ACUÁTICOS Y REFLEJOS ESPECULARES.

“Se sueña antes de contemplar. Antes de ser un espectáculo consciente todo paisaje es una experiencia onírica. Sólo se miran con una pasión estética los paisajes que hemos visto primero en sueños”²⁷. Freud señaló que, tras la completa interpretación, todo sueño se revela como el cumplimiento de un deseo, esto es, el sueño es la realización alucinatoria de un deseo inconsciente²⁸. “La creación de símbolos es una comprensión parcial por la negativa a satisfacer, bajo la presión del principio de realidad, todos los impulsos y deseos del organismo. En la forma de un compromiso, es una liberación parcial respecto de la realidad, un retorno al paraíso infantil con su “todo está permitido” y su realización alucinatoria de los deseos. El estado biológico del organismo durante el sueño es en sí mismo una reasunción parcial de la situación intrauterina del feto. Inconscientemente, desde luego, reescenificamos ese estado, un retorno a la matriz. Estamos desnudos,

[[] 19 “Al estar fuertemente ligadas al agua todas las interminables ensoñaciones del destino funesto, de la muerte, del suicidio, no hay que asombrarse de que el agua sea para tantas almas el elemento melancólico por excelencia. Más exactamente, empleando una expresión de Huysmans, el agua es el elemento melancolizante” (Gaston Bachelard: El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1978, p. 141).

[[] 20 “En su obra Símbolos de transformación, Carl Gustav Jung señala que los griegos arcaicos representaban el cuerpo materno bajo la forma de un cofre, tonel o cesto que flotaba sobre las aguas, en analogía con el curso del sol, que es inmortal, porque todos los días flota sobre el mar y se sumerge al anochecer en las aguas maternas para renacer al día siguiente” (Félix Duque: “El fondo del agua” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 99).

[[] 21 Gaston Bachelard: El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1978, p. 77.

[[] 22 “El salto en lo desconocido es un salto en el agua. Es el primer salto del nadador novicio” (Gaston Bachelard: El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1978, p. 248).

[[] 23 “Es como si hubiera que aprenderse otro nadar, no aquel que nos conduce a las orillas, en las que podría venir a dar un cuerpo magullado; es el cuerpo que corta y es cortado limpia y terriblemente por las aguas, el cuerpo en alta mar, cuerpo nadador, cuando el hielo está cerca y la soledad es inmensa” (Ángel Gabillon: “Aprender a nadar” en Menos que palabras, Ed. Alianza, Madrid, 1999, p. 15).

[[] 24 “El director de la Tribuna del Agua del encuentro de Zaragoza, Eduardo Mestre, plantea que, en lo concerniente al agua, debemos “cambiar o morir”, pero su visión es optimista en cuanto a la posibilidad real de ese cambio: “No hay escasez de agua. La escasez de agua es un tema que involucra a la tecnología, la cultura y la aceptación de la administración de la cosa pública. [...] En la ciudad de Los Ángeles, el uso per cápita de agua es de cuatrocientos litros por día. Frente a ello, en Zaragoza el consumo está en torno a los cien litros por habitante y día. Que haya ahora cincuenta mil personas comprometidas con el buen uso del agua es algo inédito. Se trata de un movimiento cívico y cultural interesantísimo; a uno le hace vibrar ver que el ser humano puede reaccionar así”” (Philip Ball: H2O. Una biografía del agua, Ed. Turner, Fondo de Cultura Económica, Madrid, 2007, p. 15).

[[] 25 “Ese elemento vital es, como se sabe, lo primero en todas las civilizaciones. En el primer capítulo del Génesis (“haya un firmamento en medio de las aguas, que las esté separando unas de otras”), en la Teogonía de Hesiodo, en Tales de Mileto, en la Iliada (donde Océano es “la progenie de todas las cosas”, como lo es también para Virgilio); en el Corán (“todo lo que vive en la tierra fue creado por el agua”, XXXI,30), en las civilizaciones egipcias, aztecas, en el Tao, el agua es el origen de la vida” (Jorge Lozano: “Los sentidos del agua” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 10).

[[] 26 “Cuando el viejo marineró de Coleridge dice “Agua, agua por todas partes, y ni una gota para beber”, ofrecía un retrato fiel de la situación global. La “gota para beber” constituye una centésima parte del 1% del agua del mundo; alrededor de una gota en cada cubo de agua. La proporción de agua dulce planetaria es más bien grande –alrededor del 35%– pero la mayor parte está congelada en los hielos polares y los glaciares de montaña. Como el agua de mar es corrosiva y tóxica para los animales y las plantas terrestres, casi toda el agua que usamos proviene de esa centésima parte del uno por ciento. Pero a diferencia de otros muchos recursos naturales, el agua es renovable, es repuesta continuamente por el ciclo hidrológico” (Philip Ball: H2O. Una biografía del agua, Ed. Turner, Fondo de Cultura Económica, Madrid, 2007, p. 390).

[[] 27 Gaston Bachelard: El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1978, p. 12.

[[] 28 “Es muy pronto cuando Freud tiene la idea, reformulada en 1900, de que el sueño es realización alucinatoria de deseo inconsciente, y en seguida le aparece como el modelo del modo de funcionamiento primario caracterizado por un deslizamiento del sentido de representación en representación según la vía de procesos tales como el desplazamiento, la condensación cuya importancia va a detectar en la elaboración del sueño” (Catherine Desprats-Péquignot: El psicoanálisis, Ed. Alianza, Madrid, 1997, p. 47).

alzamos las rodillas, bajamos la cabeza, nos replegamos bajo las sábanas: recreamos la posición fetal; nuestro organismo se cierra a todos los estímulos e influencias externas y, finalmente, nuestros sueños, como hemos visto, restauran parcialmente el reino del principio de placer²⁹. El sueño nos atrapa y nos lleva hasta el abismo de lo sublime–descomunal, de la ternura, del recuerdo deshilachado de la matriz. Ahí hay una honda verdad; el mismo Platón realizó una defensa de la experiencia del sueño³⁰, frente al prejuicio de que hay que “librarse de las apariencias”. Ciertamente, hay un nudo o estructura laberíntica que nos aparta de la clara visión de lo soñado, como el mismo Freud indicara, el ombligo de los sueños es lo desconocido, algo que está más allá de la reticulación del mundo intelectual³¹.

La dimensión sensual del sueño³² está unida al agua seminal, esto es, a aquella humedad que viene de las ninfas y que penetra en nuestro inconsciente³³. Las aguas remiten a la maternidad y también al hueco del ser³⁴, convocan a Narciso, naturalizan nuestra imagen³⁵, balanceándonos entre la identidad y la alteridad³⁶. Tiene el agua la virtud de dulcificar el dolor aunque puede reflejar nuestra desesperanza. “Crédulo, ¿para qué intentas –escribe Ovidio en las metamorfosis– en vano coger fugitivas imágenes? Lo que tú buscas no está en ninguna parte; lo que tú amas, apártate y lo perderás. Esa sombra que estás viendo es el reflejo de tu imagen. Nada tiene propio; contigo llega y se queda; contigo se alejará, si puedes tú alejarte”. El reflejo puede llevar tanto a un proceso de interiorización cuanto a una apertura a la idea de infinitud. La imagen especular parece ser el umbral del mundo visible, esa identificación o mejor transformación producida en el sujeto (función del yo) cuando asume una imagen que constituye la matriz simbólica, antes de que el lenguaje le restituya en lo universal y le introduzca en situaciones sociales elaboradas. Apuleyo, acusado de magia por poseer un espejo, hizo de él un elogio eficaz, diciendo que el espejo, por sus virtudes para capturar las imágenes supera a la arcilla que está falta de energía, al mármol que carece de color, al cuadro pintado que no tiene cuerpo ni volumen, y sabe capturar mejor cualquier otra cosa el movimiento de la imagen en sus breves confines: “el espejo consigue, atrapando el movimiento de los objetos y personas que pasan delante suyo, plasmar en fragmentos el transcurrir de los años de la vida de un hombre y sus cambios”³⁷. Pero, en realidad, el espejo, no retiene nada, su fondo de azogue rechaza toda memoria, lo único que permanece es el anhelo de quien se contempla reflejado en él.

El espejo es un fenómeno umbral que nombra el objeto concreto que tiene delante, aunque también pueden tener carácter extensivo o intensivo y conseguir que la mirada a lugares que habitualmente no puede descifrar. El cristal funciona como metáfora del agua tanto como elemento que nos lleva a poner de manifiesto lo invisible; el espejo no es sólo un objeto duplicador, sino que puede enseñar la parte oculta de lo real: la diferencia de lo idéntico, manifiesta en el reflejo, supone la emergencia de una disimetría, anclada tanto en el deseo cuanto en la lógica de la mirada: “desde un principio, en la dialéctica del ojo y de la mirada, vemos que no hay coincidencia alguna, sino un verdadero efecto de señuelo. Cuando en el amor, pido una mirada, es algo intrínsecamente insatisfactorio y que siempre falla porque -Nunca me miras desde donde yo te veo. A la inversa, lo que miro nunca es lo que quiero ver. Y, dígame lo que se diga, la relación entre el pintor y el aficionado (...) es un juego, un juego de trompe-l’oeil : un juego para engañar algo”³⁸. Puede que la vida no sea más que la historia de un espejo que se retuerce, “llevando, como un castigo, a la soledad y al bosque de la noche, donde somos un recuerdo de nosotros mismos temblando en la mano”³⁹ y, por ello, el artista tenga que prestar testimonio de lo indeterminado; a la eventualidad de que nada suceda se asocia a menudo la sensación de angustia, “pero el suspenso también puede estar acompañado por el placer, por ejemplo, el de acoger lo desconocido, e incluso, para hablar como Baruch Spinoza, de alegría, la que procura el aumento de ser aportado por el acontecimiento”⁴⁰.

²⁹ Valentin N. Voloshinov: Freudismo. Un bosquejo crítico, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1999, p. 111.

³⁰ “El Teeteto (157E y sigs.) argumentará [Platón] que incluso los errores de los sentidos, las imágenes de los sueños y las alucinaciones producidas por alguna enfermedad no se pueden ignorar alegremente: no se puede negar que el soñador o el enfermo ha tenido la experiencia que ha tenido” (F. M. Cornford: Platón y Parménides, Ed. Visor, Madrid, 1989, p. 340).

³¹ “En los sueños mejor interpretados solemos vernos obligados a dejar en tinieblas determinado punto, pues advertimos que constituye un foco de convergencia, de las ideas latentes, un nudo imposible de desatar, pero que al mismo tiempo no ha aportado otros elementos al contenido manifiesto. Esto es entonces lo que podemos considerar como el ombligo del sueño, o sea el punto por el que se halla ligado a lo desconocido. Las ideas latentes descubiertas en el análisis no llegan nunca a un límite y tenemos que dejarlas perderse por todos lados en el tejido reticular de nuestro mundo intelectual. De una parte más densa de este tejido se eleva luego el deseo del sueño” (Sigmund Freud: La interpretación de los sueños, vol. 3, Ed. Cátedra, Madrid, 1988, p. 152).

³² “La imaginación amasa a veces las imágenes en el seno de la sensualidad. Primero se nutre de lejanas imágenes; sueña ante un vasto panorama; extrae luego un sitio secreto en donde reúne imágenes más humanas. Pasa del goce de los ojos a los más íntimos deseos. Por último, en el apogeo del sueño de seducción, las visiones llegan a ser intenciones sexuales, sugiriendo actos” (Gaston Bachelard: El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1978, p. 62). Cfr. Patricia Magli: “Duplicidad del agua” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 127.

³³ El texto de Porfirio El antro de las Ninfas de la Odisea presenta el agua y la humedad tanto como origen de la realidad física cuando de la psíquica.

³⁴ “El retorno del imaginario del agua muestra que no es ya la conciencia de sí lo que constituye el instrumento preferente para entender el mundo, sino la conciencia de nosotros o, mejor, el sentimiento de nosotros por medio del cual cada uno se ovilla en el “hueco” del ser” (Michel Maffesoli: “El agua matricial” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 117).

³⁵ “El retorno del imaginario del agua muestra que no es ya la conciencia de sí lo que constituye el instrumento preferente para entender el mundo, sino la conciencia de nosotros o, mejor, el sentimiento de nosotros por medio del cual cada uno se ovilla en el “hueco” del ser” (Michel Maffesoli: “El agua matricial” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 117).

³⁶ “Aguas matriciales y aguas sapienciales, aguas de corrupción y aguas de regeneración, aguas de muerte y aguas de renacimiento, aguas turbias, estancadas, sucias y aguas limpias, claras, tranquilas, corriente, aguas superficiales y aguas profundas... el agua protagonista todavía otro avatar no menos llamativo que los referidos. Es un avatar en el que el agua va a reflejar, como un espejo, la verdad, pero sólo para suscitar la ilusión y el engaño, va a hacer surgir el calor del frío y el frío del calor, la alteridad de la identidad y la identidad de la alteridad, la pasión por el otro del desconocimiento de uno mismo y, junto a todo esto, la muerte de la vida, pero no la vida de la muerte. Me refiero al mito de Narciso, hijo de la bela Liriope y del río Cefiso, que, un día, al inclinarse sobre una fuente extremadamente clara, pues, como cuenta Ovidio, jamás había sido enturbada por el cieno ni por los hociocos del ganado, vio una imagen tan bella y hechicera que se quedó locamente enamorado creyendo que eso seductoramente imagen era la Ninfa de la fuente” (Ignacio Gómez de Liaño: “Metamorfosis simbólicas del agua” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 83).

³⁷ Manlio Brusatin: “Imágenes que aparecen y desaparecen” en Historia de las imágenes, Ed. Julio Ollero, Madrid, 1992, p. 45.

³⁸ Jacques Lacan: “La línea y la luz” en Los Cuatro Conceptos Fundamentales del Psicoanálisis. El Seminario 11, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1995, p. 109.

³⁹ Leopoldo María Panero: Y la luz no es nuestra, Ed. Libertarias/ Prodhufi, Madrid, 1993, pp. 161-162.

Bachelard subrayaba que la experiencia poética debe ser puesta bajo la dependencia de la experiencia onírica. “¿Qué es la poesía? Por suerte –afirma Adam Zagajewski–, no lo sabemos muy bien y no necesitamos saberlo de modo analítico; ninguna definición (¡y las hay tantas!) es capaz de formalizar este elemento de la naturaleza. Yo tampoco tengo ambiciones definidoras. Sin embargo, resulta atractivo contemplar la imagen de la poesía en su movimiento “entre” –la poesía como uno de los vehículos más importantes que nos transportan hacia arriba– y descubrir que el fervor precede a la ironía. El fervor, el ardoroso canto del pájaro al que respondemos con nuestro propio canto lleno de imperfecciones. Necesitamos de la poesía igual que necesitamos la belleza (aunque dicen que en Europa hay países donde esta última palabra está terminantemente prohibida). La belleza no es para los estetas, la belleza es para todo aquel que busca un camino serio; es una llamada, una promesa, tal vez no de felicidad –como quería Stendhal– pero sí de un gran peregrinaje eterno”⁴¹. La belleza surge, casi accidentalmente, en un toque pictórico o en un rasgo dibujístico de una ligereza indescriptible. Pensemos en el famoso cuadro de Friedrich Monje frente al mar, uno de los ejemplos más citados de sublimidad, la manifestación de un territorio en el que apenas somos capaces de adentrarnos. Lo sublime no es solamente el terror o el naufragio del concepto, se trata de la chispa o el destello que supone el advenimiento de poesía. Ese un escalofrío metafísico⁴², propio del sentimiento sublime, nos deja, en todos los sentidos, sin palabras: es la presencia, con su oscuridad, lujo y silencio lo que nos invita a detenernos. En una ocasión le preguntaron al escritor Vladimir Nabokov si en la vida le sorprendía algo, a lo que respondió que la maravilla de la conciencia, “esa ventana que repentinamente se abre a un paisaje soleado en plena noche del no ser”. Eduardo Naranjo abre, por medio de sus pinturas, esa ventana de lo maravilloso; frente al regodeo en lo repugnante⁴³ impone, sin gesticulaciones ni brusquedad, sus composiciones de hermosas simetrías, traza espacios donde el encuentro nos encuentra, marca, alegóricamente, caminos que hacen que nos adentremos en lo que salva: la poesía. Mantenemos la mirada fija en lo bello⁴⁴ mientras los sueños no cesan, intentando descifrar en el agua lo que nos pasa.

Tenemos que tener la mente abierta a todo, ser capaces de establecer, en términos freudianos, una permanente “asociación libre”, esto es, trabajar en la dirección de una radical excitación del sueño⁴⁵. Esa belleza que da la sensación que, como el agua, falta o está a punto de desaparecer⁴⁶ puede volver a imponerse como un sentimiento sublime. Recordemos que Kant asociaba precisamente el sentimiento sublime al impetuoso despliegue de la potencia física del agua: “el océano sin límites, rugiendo de ira, una cascada profunda en un río poderoso, reducen nuestra facultad de resistir a una insignificante pequeñez, comparados con su fuerza. Pero un aspecto es tanto más atractivo cuanto más temible, con tal de que nos encontremos en lugar seguro, y llamamos justamente sublimes a los objetos que elevan las facultades del alma por encima de su nivel ordinario”.

Lo tremendo o descomunal de la Naturaleza revela una potencia también inmensa en el sujeto. Acaso allí donde nos faltan, por la magnitud de la emoción, las palabras es donde comienza el imaginario a tejer sus fabulosas construcciones; es el vacío que permite la articulación del deseo⁴⁷, esto es, las sombras, los objetos parciales, imponen una mirada distorsionada, una aproximación, vale decir, un gesto tembloroso, emocionado, que intenta rimar con la intensidad (siempre en fuga) del sueño.

⁴⁰ Jean-Francois Lyotard: “Lo sublime y la vanguardia” en Lo inhumano. Charlas sobre el tiempo, Ed. Manantial, Buenos Aires, 1998, p. 97.

⁴¹ Adam Zagajewski: “En defensa del fervor” en En defensa del fervor, Ed. El Acantilado, Barcelona, 2005, pp. 26-27.

⁴² “Cabe decir que hoy debemos entender lo sublime de otra manera; hay que despojar a esta noción de su pomposidad neoclásica, de su hinchazón alpina, de su exageración teatral; hoy, lo sublime es en primer lugar una experiencia del misterio del mundo, un escalofrío metafísico, una gran sorpresa, un deslumbramiento y una sensación de estar cerca de lo inefable (naturalmente, todos estos escalofríos tienen que encontrar una forma artística)” (Adam Zagajewski: “Observaciones acerca del estilo sublime” en En defensa del fervor, Ed. El Acantilado, Barcelona, 2005, pp. 43-44).

⁴³ “Un mundo absolutamente repugnante no sería un mundo en el que quisiéramos estar conscientes mucho tiempo, ni desde luego vivir una vida que perdiera su sentido sin la luz del sol. Si yo señalo un cuadro y lo declaro sublime, alguien podría corregirme y decirme que estoy confundiendo lo bello y lo sublime. Yo citaría entonces a Nabokov: contestaría que lo bello es sublime “en plena noche del no ser”. Kant pone en juego estas consideraciones en la formulación antes señalada: “Lo sublime es lo que no puede ser concebido sin revelar una facultad del espíritu que excede toda medida de los sentidos”. Por mi parte, y no sin malicia, yo podría añadir: es sublime porque está en la mente del espectador. La belleza es, para el arte, una opción y no una condición necesaria. Pero no es una opción para la vida. Es una condición necesaria para la vida que nos gustaría vivir. Y por eso la belleza, a diferencia de otras cualidades estéticas, lo sublime incluido, es un valor” (Arthur C. Danto: El abuso de la belleza. La estética y el concepto del arte, Ed. Paidós, Barcelona, 2005, p. 223).

⁴⁴ “Seguimos teniendo, como herederos de los griegos que somos, “la mirada fija en lo bello”, como decía Plotino; y de esta pregunta abierta nació el desnudo: si no hemos dejado de estar pendientes de él, poniéndolo sobre un pedestal, es porque no hemos dejado de buscar en él, a través de él, estudiando sin fin sus variaciones, explorando sin descanso sus posibilidades, la respuesta a la pregunta que, una vez planteada, no nos abandona. El desnudo concentró en él –y concretó– esta búsqueda abstracta de la Belleza” (François Jullien: De la esencia o del desnudo, Ed. Alpha Decay, Barcelona, 2004, p. 168).

⁴⁵ “Freud propuso [para sondear los pensamientos latentes e interpretar los sueños] el método del “libre fantaseo” (freie Einfälle) o “asociación libre” (freie Assoziation) sobre las imágenes manifiestas del sueño que se examina. Es preciso darle vía libre a la psique y distender todas las facultades restrictivas y críticas de la conciencia; hay que permitir que todo llegue a la mente, incluso los pensamientos e imágenes más estrafalarios que aparentemente no tienen ninguna pertinencia para el sueño analizado; uno debe ser totalmente pasivo y permitir el libre acceso a todo lo que llegue a la conciencia, aunque parezca carecer de sentido, de significado, y no tener ninguna vinculación con la cuestión de la que se trata; sólo hay que esforzarse en prestar atención a lo que surja involuntariamente en la psique” (Valentin N. Voloshinov: Freudismo. Un bosquejo crítico, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1999, p. 109).

⁴⁶ “La belleza [apunta Schiller] no consiste en la exclusión de ciertas realidades, sino en la inclusión absoluta de todas”. El agua, en efecto, participa por dentro de todas las realidades, las anuncia y antecede, las refleja y multiplica... [...] Se podría, en consecuencia, afirmar también que la degradación del agua, hasta convertirla en generalizadamente opaca, es el primer paso de un mundo al que se le está extripando la belleza a gran velocidad y con enorme contundencia” (Joaquín Araujo: “Las fuentes de la sed” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 159).

⁴⁷ “El vacío llenado por la ficción simbólica creativa es el objeto a, el objeto causa del deseo, el marco vacío que proporciona el espacio para la articulación del deseo. Cuando este vacío está saturado, la distancia que separa a de la realidad se pierde: a entra en la realidad. Sin embargo, la realidad misma está constituida por medio del retiro del objeto a: podemos relacionarnos con la realidad “normal” sólo en la medida en que el goce sea evacuado de ella, en la medida en que el objeto-causa del deseo está ausente” (Slavoj Zizek: Las metástasis del goce. Seis ensayos sobre la mujer y la causalidad, Ed. Paidós, Buenos Aires, 2003, p. 124). Me interesa también aludir, en relación con la pintura de Menchu Lamas, a ese deseo cuyo único ímpetu es el corte del significante [coupure]

Comenzamos por el agua que incluso se impone en el alfabeto⁴⁸, es memoria y, también, olvido⁴⁹. El camino de la verdad (aletheia) incluye la dimensión del olvido. Ese lento espacio por el que los muertos transitan a la otra parte⁵⁰ es, valga la paradoja, lo memorable. En el antro oracular de Trofonio, las visiones estaban, en realidad, marcadas por el olvido y la inmersión en el sueño⁵¹. Sin duda el agua es un espacio privilegiado de la metaforización⁵². No le faltaba razón a Tales de Mileto cuando dijo que “lo mejor de todo es el agua”. Esa materia que nos fascina⁵³ es el inmenso “espejo” el que el mundo quiere verse. Heráclito señaló que la sustancia líquida se adapta fácilmente a todo “y por ello suele adoptar las formas más diversas”. Es una extensión de nuestra mente, sofisticada y brutal. “Somos ruido de fondo como en el mar”⁵⁴. El agua es tanto algo visible cuanto un sonido, como el de una gota que cae, esa señal de realidad que lleva al espectador hasta una atmósfera mágica, con un componente hipnótico. Para Paul Claudel el agua es la mirada de la tierra, “su aparato de mirar el tiempo”, pero también puede pensarse que ese correr sin pausa del agua tiene su propia forma de visión, una mirada de las cosas que es ligeramente dulce y, al mismo tiempo, extrañamente grave: “El ojo verdadero de la tierra es el agua. En los nuestros, el agua sueña”⁵⁵.

El agua no puede ser entendida, meramente, como un valor económico en torno al cual se despliegan toda clase de conflictos, sino como un elemento crucial de nuestra vida⁵⁶. En lo acuático se encuentra una potencia simbólica que nos reclama; ver el agua, esa frescura sustantivada, es querer estar en ella. Brodski apunto que el agua es una sustancia que parece que se hubiera solidificado⁵⁷, pero también es el recipiente metamórfico de sueños indefinidos. Tenemos que preservar el agua, antes de que pierda, definitivamente, su poder para hacernos soñar, esto es, la potencia de integrarnos en el ciclo de la tierra. Tal vez esa “des-odorización” ya se haya completado y tan sólo tengamos que sobrevivir con lo químico o, peor, con lo venenoso⁵⁸. No podemos temer al naufragio antes de habernos embarcado⁵⁹. Bastaría con que recordáramos lo que el agua nos proporciona, por ejemplo, la memoria de la piel húmeda, el placer singular de sentir la lluvia que cae lánguidamente sobre nosotros⁶⁰. Somos, como apuntó Bachelard, aquel ser entregado al vértigo que necesita vivir inmerso en los sueños del agua.

RETORNO A LA UTOPIÁ.

Como Chatwin señalara en tiempos desesperados de la alternativa nómada era una tentación irresistible. Al desplazarse por el país, cada antepasado totémico de los aborígenes australianos, esparce palabras y notas musicales, sus huellas y pisadas eran rastros del Ensueño: recorremos un mapa de canciones, nos adentramos en la geografía totémica⁶¹. La máxima “moral” y religiosa era la de no herir la tierra, ajenos a aquella canción de la tierra que nos hacía cobrar conciencia de que cuando la heríamos nos hacíamos daño a nosotros mismos⁶². El nomadismo, según Burton, curaba la melancolía. El placer de cambiar de aires, vagabundear en una y otra dirección, como los zalmohenses tártaros. El placer de caminar o, incluso, el vértigo feliz al girar sobre uno mismo, como los derviches. “El propósito del derviche consistía en convertirse en un “muerto caminante”: un ser cuyo cuerpo permanece vivo en la tierra, pero cuya alma ya está en el Cielo. Un manual sufí, el Kashf-al-Mahjub, dice que, al aproximarse al final de su viaje, el derviche se convierte en el camino y no en el caminante, o sea, en un lugar sobre el cual transita alguien, no en un viajero que sigue su propio libre

^[1] “Desde que una expresión poética se revela a la vez pura y dominante, podemos estar seguros de que tiene una relación directa con las fuentes materiales elementales de la lengua. Siempre me había impresionado que los poetas asocien la armónica a la poesía de las aguas. La dulce ciega del Titán de Jean-Paul toca la armónica. En Pokal, el héroe de Tieck trabaja el borde de la copa como una armónica. Y yo me preguntaba en virtud de qué prestigio el vaso de agua sonora había recibido su nombre de armónica. Mucho más tarde lei en Bachoffen que la vocal a es la vocal del agua. Rige aqua, apa, wasser. Es el fonema de la creación por el agua. La a indica una materia prima. Es la letra inicial del poema universal. Es la letra del descanso del alma en la mística tibetana” (Gaston Bachelard: El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1978, p. 281).

^[2] Cfr. Juan Alonso Aldama: “Espejismo y sinestesia: las trampas del agua” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 149.

^[3] “Las lentas aguas fluyentes que el viajero cruza son en todas partes representativas de la corriente del olvido; el agua tiene el poder de despojar a aquellos que la cruzan de los recuerdos que les atan a la vida. [...] Las corrientes llevan los recuerdos que el Leteo ha lavado de los pies de los muertos hacia ese pozo, convirtiendo así a los hombres muertos en meras sombras. Este pozo del recuerdo fue llamado Mnemosyne por los griegos” (Ivan Illich: H2O y las aguas del olvido, Ed. Cátedra, Madrid, 1989, pp. 58-59).

^[4] “Más original que la bipolaridad de corrupción-regeneración, es la de olvido-memoria que Pausanias descubre cuando llega al famoso antro oracular de Trofonio, situado en las inmediaciones de Lebadaia, y describe el procedimiento que se seguía allí para hacer las consultas. El consultante es llevado primero por los sacerdotes “a unas fuentes de agua que están muy cerca unas de otras” y aún se pueden visitar: “y ahí debe beber el agua llamada agua del Olvido, a fin de que pueda olvidar todo lo que ha estado pensando hasta aquel momento, y luego bebe de otra agua, el agua de la Memoria, que le hará recordar lo que vea después de su descenso” al antro” (Ignacio Gómez de Liaño: “Metamorfosis simbólicas del agua” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, pp. 67-68).

^[5] “El agua es también un gran espacio semiótico idóneo para las metáforas –que más que figuras retóricas son innovaciones semánticas. Así, para María Zambrano “la palabra es agua”, para Goethe “el alma del hombre se parece al agua” y Brodski nos dirá desde Venecia, lugar del agua alta, que “el agua es tiempo” (Jorge Lozano: “Los sentidos del agua” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 11).

^[6] “Aun cuando el despojemos de sus adornos simbólicos, de su vínculo con la pureza, el alma, lo maternal, la vida y la juventud; aunque la reduzcamos a mero objeto de la química del laboratorio o de la genealogía, el agua continuará fascinándonos” (Philip Ball: H2O. Una biografía del agua, Ed. Fondo de Cultura Económica, Madrid, 2007, p. 17).

^[7] Michel Serres: “Génesis” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 85.

^[8] Gaston Bachelard: El agua y los sueños, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 1978, p. 54.

^[9] “Para la civilización humana, el agua es elemental en el sentido que conforma una parte integral de ésta, una sustancia primordial. Esa relación le confiere un valor que no podemos ignorar. Los ecologistas se pronunciarán de manera elocuente sobre la importancia de preservar las aguas naturales tan puras como sea posible, pero para que esto suceda, lo primero que deberíamos hacer es ocuparnos de ello. [...] En gran medida, se trata de escoger en qué clase de mundo queremos vivir” (Philip Ball: H2O. Una biografía del agua, Ed. Turner, Fondo de Cultura Económica, Madrid, 2007, p. 429). Cfr. Asit K. Biswas: “Futuro global del agua” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, pp. 13-25.

^[10] Brodsky apunta en La marca del agua que la existencia del agua es lo del reflejo del mundo: “Salpicando, reflejando, radiando, brillando, el agua se proyecta ella misma hacia arriba desde hace tanto tiempo que no es sorprendente que algunos de sus aspectos hayan terminado por adquirir una sustancia, una carne, que se haya solidificado”.

^[11] “Más tarde, durante la segunda mitad del siglo XX, lo que comenzó a salir del grifo dejó de ser inodoro. Su contenido de contaminantes nuevos e impensados empezó a ser conocido. Mucha gente rehusó dárselo a beber a sus hijos. La transformación del H2O en un fluido limpiador era completa. En la imaginación del siglo XX, el agua perdido su poder para comunicar por contacto su profundamente arraigada pureza como su poder místico para lavar manchas espirituales. [...] Es un fluido manipulado que ha perdido la capacidad de reflejar el agua de los sueños” (Ivan Illich: H2O y las aguas del olvido, Ed. Cátedra, Madrid, 1989, p. 125).

^[12] Cfr. Susann Waldmann: “Diluvios, naufragios y aguas mansas” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, pp. 172-186.

albedrío”⁶³. Hemos olvidado el arte de caminar, el profundo don de la deambulación, obsesionados por llegar, negándonos a “perder tiempo”⁶⁴. El sueño y la poética de la errancia⁶⁵ encuentran su límite en la crudeza del “todo incluido”, en el sedentarismo de una época dominada por el pánico. “El sedentarismo contemporáneo –apunta Paul Virilio– se encuentra en cualquier sitio como si estuviera en casa gracias al teléfono móvil, y el nómada es el que no tiene lugar propio, el excluido. El desterrado. Exiliado de todo. Pero, al mismo tiempo, entre las masas de los exiliados (mil millones de seres humanos se verán obligados a desplazarse en las próximas décadas) y los turistas está empezando a operarse una fusión. Los turistas están transformándose en los inmigrantes de la inercia móvil”⁶⁶.

Pascal señaló que todas nuestras desgracias emanaban de una sola causa: nuestra incapacidad para permanecer tranquilamente en una habitación. Lo malo es que a veces tenemos miedo a entrar (Stalker) no sabemos si el hermano amado y distante está aún vivo (Una historia verdadera) o no podemos salir por más que lo deseemos (El Ángel Exterminador). Ya Baudelaire habla del horror al domicilio, abriendo las puertas a una modernidad que llegaría a tener nostalgia del desierto. Sabemos donde estamos: en un sitio que es tanto búnker cuanto cripta⁶⁷ en el que podríamos encontrar más que una alegoría o materialización de la libertad, una indecisión o, para ser más (psico)físico, una claustrofobia intolerable⁶⁸. Virilio ha apuntado que, en época de globalización, todo se juega entre dos temas que son, también, dos términos: forclusión (Verwufung: rechazo, denegación) y exclusión o locked-in syndrom⁶⁹. El imaginario insular puede tener la virtud terapéutica de sacarnos de la “inercia polar”, aunque sea para llevar a parajes del naufragio⁷⁰. Importa poco el riesgo porque en el fondo de nuestros anhelos mantenemos el recuerdo de La isla del tesoro.

Theodor W. Adorno, tan marcado por el pesimismo (consecuencia inevitable de una “vida dañada”) utilizó la hermosa metáfora de la obra de arte como un mensaje en la botella, invocando la potencia poética de lo que acontece a través del mar, entre orillas, conectando islas remotas acaso con el continente. También Simmel recurrió a las imágenes marinas al señalar que el cuadro tiene una “posición insular”, siendo su ser en el mundo “una especie de isla a la espera de que se llegue a ella”, funcionando el marco como aquello que salvaguarda el terreno virginal. Las playas insulares son tanto el “enmarcado” artístico cuanto el lugar en el que escuchamos, sin necesidad de palabras, dos palabras que adquieren un tono seductor y hondo: “¡llévame contigo”⁷¹. Las islas son el destino soñado, el lugar incrustado en infinitud de fábulas, allí donde está asentada una vaga promesa de liberación⁷².

En 1991, Gérard d’Aboville realizó, en solitario, la terrible travesía del Pacífico en una barca de remos, a su llegada declaraba: “Lo que he hecho no sirve para nada pero lo he logrado... ahora viene el vacío, no se ya que hacer con esta vida que me he ganado”. “Su performance –advierte Virilio– no fue realmente deportiva, pues no se trataba de una competencia ni de batir algún record; no se habría tratado entonces más que de un juego en estado puro, una apuesta, escribió antes de su partida en una especie de testamento. Pero una

^[13] “La ciudad es un ensayo de secesión que hace el hombre para vivir fuera y frente al cosmos, tomando de él sólo porciones selectas, pulidas y acotadas. Pero... llueve y el agua tiene un poder mágico de unir las cosas. La piel húmeda siente más el contacto de los objetos –por eso los mandarines, voluptuosamente, humedecen los dedos para gozarse en palpar bolas de jade. Al salir de casa, el chubasco repugnante nos vuelve a pegar el paisaje, y un vago estremecimiento, residuo tal vez de experiencias milenarias, nos recuerda la vida en los pantanos, la hora torva y sucia de la amistad con la serpiente y el sapo” (José Ortega y Gasset: “Soportales y lluvia” en Revista de Occidente, n.º 306, Madrid, Noviembre 2006, p. 286)

^[14] Chatwin narra como leyendo los Metamorfosis de Ovidio, con lo que sabía de los Trazos de la Canción, se le ocurrió pensar que tal vez toda la mitología clásica representaba los vestigios de un gigantesco mapa de canciones: “que todas las idas y venidas de los dioses y las diosas, las cuevas y los manantiales sagrados, las esfinges y las quimeras, y todos los hombres y mujeres que se transformaron en ruiñeñores o cuervos, en ecos o narcisos, en piedras o estrellas... todos ellos se podrían interpretar en términos de una geografía totémica” (Bruce Chatwin: Los trazos de la canción, Ed. Península, Barcelona, 2000, p. 142).

^[15] “Los aborígenes tenían una filosofía apegada a la tierra. Ésta daba vida al hombre: le daba su alimento, su lenguaje, su inteligencia; y volvía a recibirlo cuando moría. El “terruño propio” del hombre, aunque sólo fuera un erial poblado de hierbajos espinosos, era en sí mismo un icono sagrado que debía mantenerse incólume. [...] Herir la tierra –respondió solemnemente– es herirte a ti mismo, y si otros hieren la tierra, te hieren a ti. La tierra debe permanecer intacta: tal como era en el Tiempo del Ensueño cuando los antepasados dieron vida al mundo con su canción.

^[16] -Rilke –comenté– tuvo una intuición parecida. Él también dijo que la canción era la existencia” (Bruce Chatwin: Los trazos de la canción, Ed. Península, Barcelona, 2000, p. 19).

^[17] Bruce Chatwin: Los trazos de la canción, Ed. Península, Barcelona, 2000, p. 217.

^[18] “En el curso de mi vida me he encontrado sólo con una o dos personas que comprendiesen el arte de Caminar, esto es, de andar a pie; que tuvieran el don, por expresarlo así, de sauntering [deambular]; término de hermosa etimología, que proviene de “persona aciosa que vagaba en la Edad Media por el campo y pedía limosna so pretexto de encaminarse à la Sainte Terre” a Tierra Santa; de tanto oírsele, los niños gritaban: “Va a Sainte Terre”: de ahí saunterer, peregrino” (Thoureaux: Caminar, Ed. Arдора, Madrid, 1998, pp. 7-8).

^[19] “La errancia y la desviación son, digámoslo, la avidez por el mundo. Lo que nos mueve a trazar caminos por doquier” (Édouard Glissant: Introducción a una poética de lo diverso, Ed. Planeta, 2002, p. 130).

^[20] Paul Virilio: La administración del miedo, Ed. Pasos Perdidos, Madrid, 2012, p. 79.

^[21] “El fenómeno de la incorporación criptica, descrito por Abraham y Torok, ha sido revisado por Jacques Derrida en el texto F(u)ori, en el cual arroja luz sobre la singularidad de un espacio que se define al mismo tiempo como externo e interno: la cripta es, por tanto, “un lugar comprimido en otro pero de ese mismo rigurosamente separado, aislado del espacio general por medio de paredes, un recinto, un enclave”; ese es el ejemplo de una “exclusión instintiva” o “inclusión clandestina” (Mario Perniola: L’arte e la sua ombra, Ed. Einaudi, Turín, 2000, p. 100).

^[22] “La disponibilidad general causará una claustrofobia intolerable; el exceso de opciones será experimentado como lo imposibilidad de elegir; la comunidad participatoria directa universal excluirá cada vez con más fuerza a aquellos incapaces de participar. La visión del ciberespacio abriendo la puerta a un futuro de posibilidades infinitas de cambio ilimitado, de nuevos órganos sexuales múltiples, etc., etc., oculta su opuesto exacto: una imposición inaudita de cerrazón radical. Entonces, esto es lo Real que nos espera, y todos los esfuerzos de simbolizar esto real, desde lo utópico (las celebraciones New Age o “deconstruccionistas” del potencial liberador del ciberespacio), hasta lo más oscuramente diatópico (la perspectiva del control total a manos de una red computerizada seudodivina...), son sólo eso, es decir, otros tantos intentos de evitar el verdadero “fin de la historia”, la paradoja de un infinito mucho más sofocante que cualquier confinamiento actual” (Slovoj Žizek: El ocaso de las fantasías, Ed. Siglo XXI, México, 1999, p. 167).

^[23] “El locked-in syndrom es una rara patología neurológica que se traduce en una parálisis completa, una incapacidad de hablar, pero conservando la facultad del habla y la conciencia y la facultad intelectuales perfectamente intactas. La instauración de la sincronización y del libre intercambio es la comprensión temporal de la interactividad, que interactúa sobre el espacio real de nuestras actividades inmediatas acostumbradas, pero más que nada sobre nuestras mentalidades” (Paul Virilio en diálogo con Sylvère Lotringer: Amanecer crepuscular, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 2003, p. 80).

^[24] “Podemos recordar las islas literarias de Alcina (Orlando furioso de Ariosto), Armida (Jerusalén liberada de Torcuato Tasso) y Auristela (Persiles y Sigismunda de Miguel de Cervantes). “En estas tres islas paradisiacas se desarrolla un drama en tres actos en el que el sujeto, tras haber caído en el engaño de los sentidos y estando a punto de naufragar en el océano de las apariencias, ascienze a través de la escala del desengaño, a la transparente cima de la verdad y el autoconocimiento” (Ignacio Gómez de Liaño: Paisajes del placer y de la culpa, Ed. Tecnos, Madrid, 1990, p. 41).

^[25] “¡Llévame contigo –se trata –advierte Ernst Bloch en Huellas– de un deseo no sólo formulado por los niños– [...] Hasta un vaso, en su modestia, invita a participar de su transparencia, a vaciarse en el vino que contiene. Los cuadros, igualmente, son vasos que la mirada bebe, en los que la mirada penetra y, a veces, quizá, no sólo como mirada. De modo que el borde –que aquí es el marco– parece que desaparezca”.

^[26] “Las islas señalan el horizonte invisible, pero presentado, de la imaginación. Hacia ellas se encamina toda idea de ensueño, de fábula, de felicidad, de armonía, de calma, de pereza, de liberación” (Eugenio Fernández Granel: Isla Cofre Mítico, Ed. Caribe, Puerto Rico, 1951, p. 18)

apuesta en la que apostaba su propia vida, la salvación de su cuerpo, al precio de múltiples sufrimientos y de largos días de terror, una especie de moderno alejamiento eremítico, tan inexplicable como aquel de los ancianos estilitas que, apostando por la salvación de sus almas, se instalaban entre la Tierra y el cielo, en la cumbre de cualquier columna o pórtico de un templo en ruinas, desde donde contemplaban la agonía de un mundo antiguo en descomposición. Una agonía que se habría convertido en este fin de milenio, para el navegante, en la de la distancia, en la de la grandeza metafísica del Océano. Después de los primeros momentos de exaltación, Gérard d’Aboville, ante los periodistas que los perseguían, se muestra nuevamente circunspecto, incluso muy molesto por el increíble despliegue mediático que suscita su experiencia, una experiencia tan íntima que nadie, al fin de cuentas, podría comprenderla”⁷³. Los archipiélagos artísticos contemporáneos exigen de un ánimo aventurero comparable al del remero que comprende la maravillosa inutilidad de sus logros. Desde L’amour fou de Breton, enraizado mágicamente en Tenerife, hasta proyectos de Smithson como su Map of broken glass (1969) o su paródica Floating Island (1970), del surrealismo caribeño de Wilfredo Lam a las Surrounded Islands (1974) de Christo y Jean Claude, no deja de aparecer lo insular como territorio fértil para la imaginación artística.

Juan Muñoz manifestaba su preferencia por los “lugares donde algo va a suceder” y, sin duda, las islas han funcionado así para artistas como Alfredo Jaar cuando plantea su imponente instalación con áfrica literalmente en “emergencia”, Kcho con su Regata que alegoriza el drama de los balseros cubanos, las fotografías de Ángel Marcos de la serie Alrededor del sueño que establecen un parangón entre Manhattan y Cuba, con la ruina de lo político y la iconografía utópica convertida en quimera, las peculiares versiones de las islas canarias de Juan Hidalgo, incluso el obsesivo igloo de Mario Merz que nombre el proceso de fricción entre cultura y naturaleza, las pinturas e instalaciones de Guillem Nadal que no deja de pensar su localización isleña, los cuerpos flotando entre basura de plástico, como un Mar de los Sargazos artificioso, en las imágenes de Daniel Canogar, el comedor de granito flotando en una batea en el río que construyera Francisco Leiro. En cierta medida, estas obras enumeradas como ejemplos circunstanciales, son depositarias de lo que queda de lo utópico. Conviene recordar que la utopía se manifiesta, en sus formulaciones primigenias, en forma de relato de viajes exóticos o como la experiencia de visitantes al futuro; de la Utopía de Tomás Moro a La isla de Aldus Huxley no deja de aparecer la tierra rodeada por el océano como el ámbito privilegiado para la meditación política.

“Los utópicos, ya sean políticos, textuales o hermenéuticos, siempre han sido lunáticos y estrafalarios, una deformación fácilmente explicada por las sociedades caídas en las que tenían que cumplir su vocación”⁷⁴ . En la utopía encontramos rastros de juegos infantiles, pero también esa mirada extranjera que es capaz de percibir lo familiar de un modo desacostumbrado. Habitualmente la imaginación utópica busca soluciones sencillas, fabrica modelos comprensibles con la pasión del miniaturista. Jameson ha señalado que la utopía es una actividad de aficionado en la que las opiniones personales ocupan el lugar de los artilugios mecánicos y la mente obtiene su satisfacción de las meras operaciones de reunir modelos de ésta o aquella sociedad perfecta. Si Barthes pensaba que la marca de la Utopía es lo cotidiano, nosotros podemos subrayar que aquel singular “bricolage ocioso”, olvidado durante casi tres décadas, ha retornado en plena época de indignación. Aquel viejo sueño utopista de la abolición del dinero y la propiedad adquieren una tonalidad dramática en un momento en el que la “prima de riesgo” marca el ritmo ansioso de nuestra depresión que es tanto social cuanto individualizada. La sociedad de consumo, dominada por los medios y transformada, desde hace tiempo, en “cultura del espectáculo”, experimenta una impresionante pérdida de sentido del pasado histórico y de los futuros colectivos. Esta incapacidad de imaginar la diferencia histórica –lo que Marcuse denominó la atrofia de la imaginación utópica- es un síntoma patológico mucho más significativo del capitalismo tardío que rasgos como el narcisismo. Sin utopía tenemos únicamente tierra baldía”⁷⁵ .

^[1] Paul Virilio: “Sector sin límites” en Un paisaje de acontecimientos, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1997, p. 94.

^[2] Fredric Jameson: Arqueologías del futuro. El deseo llamado utopía y otras aproximaciones de ciencia ficción, Ed. Akal, Madrid, 2009, p. 25.

^[3] “Sin “utopía” –apuntan Ernesto Laclau y Chantal Mouffe en Hegemonía y estrategia socialista- sin la posibilidad de negar un orden más allá de punto en que empezamos a amenazarlo, no existe posibilidad alguna de constituir un imaginario radical, ya sea democrático o de cualquier otro tipo. La presencia de este imaginario como una serie de significados simbólicos que totalizan como negatividad un cierto orden social es absolutamente esencial para la constitución de un pensamiento de izquierda”.

^[4] “¿Dónde estoy? ¿Quién soy? ¿Se trata de una misma pregunta que sólo exige una respuesta sobre el ahí? Solo habito en los pliegues, sólo soy pliegues. ¡Es extraño que la embriología haya tomado tan poco de la topología, su ciencia madre o hermana! Desde las fases precoces de mi formación embrionaria, morula, blástula, gastrulla, gérmenes vagos y precisos de hombrecillo, lo que se llama con razón tejido, se pliega, efectivamente, una vez, cien veces, un millón de veces, esas veces que en otros idiomas nuestros vecinos siguen llamando pliegues, se conecta, se desgarrar, se perfora, se invagina, como manipulado por un topólogo, para acabar formando el volumen y la masa, lleno y vacío, el intervalo de carne entre la célula minúscula y el entorno mundial, al que se le da mi nombre y cuya mano en este momento, replegada sobre sí misma, dibuja sobre la página volutas y bucles, nudos o pliegues que significan” (Michel Serres: Atlas, Ed. Cátedra, Madrid, 1995, p. 47).

^[5] “Muchos autores –advierte Bruce Sterling en el “Prefacio” a Quemando cromo de William Gibson– de ciencia ficción, enfrentados a este monstruo acechante, han levantado las manos y vaticinado el naufragio. Aunque nadie puede acusar a Gibson de ver las cosas color de rosa, él ha evitado esta salida fácil. He aquí la marca distintiva de la emergente escuela de los ochenta: su hastío del Apocalipsis”.

^[6] “En la perspectiva abierta con El malestar en la cultura, debe interrogarse también sobre lo que puede ser hoy en día la representación pública (“democrática”) de alianzas microscópicas, multiformes e innumerables entre manipular y gozar, realidad huidiza y masiva de una actividad social que juego con su orden” (Michel de Certeau: La invención de lo cotidiano. I. Artes de hacer, Ed. Universidad Iberoamericana, México, 2000, p. LV).

^[7] “El niño garropatea todavía y mancha su libro escolar, aun cuando sea castigado por este crimen, se hace un espacio, firma su existencia como autor. El televidente ya no escribe nada sobre la pantalla del receptor. Resulta despojado del producto, excluido de la manifestación. Pierde sus derechos de autor, para volverse, pareciera, un mero receptor, el espejo de un actor multiforme y narcisista. En última instancia, sería la imagen de los aparatos que ya no tiene necesidad de él para producirse: la reproducción de una “máquina célibe” (Michel de Certeau: La invención de lo cotidiano. I. Artes de hacer, Ed. Universidad Iberoamericana, México, 2000, p. 37).

^[8] Michel de Certeau: “De las prácticas cotidianas de oposición” en Modos de hacer. Arte crítico, esfera pública y acción directa, Ed. Universidad de Salamanca, 2001, p. 402.

ISLOTES DEPRIMENTES Y ARCHIPIÉLAGO HETEROTÓPICO.

Tenemos que encontrar un sitio en el mundo; esa necesidad de saber en que lugar estamos implica también la cuestión ¿qué es un lugar? Como Michel Serres advirtiera en su libro Atlas, tenemos que hallar una nueva definición de un lugar-tránsito, donde se superponen el mapa real y el virtual, en un plegamiento incesante⁷⁶. Mientras la humanidad, como declaró Benjamin en La obra de arte en la época de su reproductibilidad técnica, está fascinada por su propia destrucción, asistimos al despliegue de narrativas contra-utópicas o, en otros términos, a ese hastío apocalíptico propio de ciberpunk⁷⁷. Hemos visto cosas extraordinarias, semejantes a aquellas que detalló declaratoriamente al final de Blade Runner, el replicante, sobre todo conocemos la lírica de información enfermiza, el cóctel posmoderno quitaesencial de éxtasis y temor.

En cierta medida, en la cultura super-espectacular pasamos de la apatía estetizada a diversas jugarretas o jugadas que oscilan entre la perversión y el orden, la manipulación y el gozo⁷⁸. Asistimos extasiados al onanismo de las máquinas célibes, no tenemos ya apenas recuerdos de nuestra curiosidad infantil cuando ni siquiera el canon frenaba los impulsos “insurgentes”⁷⁹. Si en algún momento se intentó plantear un arte del suspenso, de las citas, de la elipsis, de la metonimia, de la coyuntura y de las ocasiones, de hacer pasadas con historias ficticias, ahora la estrategia radicante (ese exotismo global que predica Nicolas Bourriaud) intenta mantener la intriga con unas citas de baja intensidad, cuando el reciclaje a suplantado a la astucia y de la sagacidad o la previsión quedan escasos testimonios. “Clausewitz compara igualmente la astucia o el ardid con el chiste: “Así como el chiste es una prestidigitación relativa a ideas y concepciones, la astucia es una prestidigitación relativa a acciones”. Se sugiere así el modo como la táctica, prestidigitación en efecto, se introduce por sorpresa dentro de un orden. El arte de jugar con el adversario, de burlarle y de tenderle trampas tiene mucho que ver con un especial sentido de la temporalidad, de la “ocasión”⁸⁰ . Hoy tenemos risas enlatadas y aplausos a granel, chistosos frenéticos y monólogos de un tedio monumental.

La huella del pie desnudo del indígena, antes de sea bautizado como Viernes, provoca en Robinson pensamientos desquiciados (“fluttering thoughts”), extravagancias (“whimsies”) y terror. Un hombre fuera de sí, con la mente entregada al pánico, aguarda la llegada del otro que es, inevitablemente, un canibal. El rastro bestial de la alteridad ha sido completamente domesticado, cartografiado folclóricamente, rediseñado como escenario de un reality-show⁸¹. Cuando el tiempo está, por emplear la famosa sentencia shakesperiana, dislocado⁸², se activan mediáticamente las pasiones y las sensaciones son excitadas hasta el desafuero por la “cultura digital”⁸³. Nos hemos quedado, literalmente, atrapados en una especie de parque de atracciones⁸⁴, rodeados por huellas de otros que también desorientados.

En la globalización todo gira intentando conseguir beneficios “de vértigo”, nada puede demorarse, “¡Todo de inmediato!” es el imperativo de la época⁸⁵. Y no es nada fácil resistir a este imperativo de la “participación veloz” porque incluso han conseguido que Bartleby parezca “productivo” en los business contemporáneos⁸⁶. A pesar de todo, podemos intentar no disolvernos del todo en este clima de evaporación estética cuando el Estado intenta protegernos incluso de nosotros mismos⁸⁷, especialmente si comprendemos la necesidad de que haya “sujetos”⁸⁸. Una época delirante nos interpela y tenemos que hacer acopio de mucha energía para responder a su desafío sin pánico. “Aunque posiblemente no podamos cambiar el mundo, podemos continuar describiéndolo críticamente e interpretándolo ajustadamente. En un momento de malas representaciones a escala global, de mala información y mendaciosa y mendaciosa sistemática, puede que eso constituya el equivalente moral de la intervención”⁸⁹.

^[9] Así sucede en programas recientes de reality-show como Pekín Express, en el que los concursantes atraviesan países del lejano Oriente haciendo auto-stop al borde del colapso y pidiendo a la población local que les ayude y aloje (gratis total) porque “están en un programa de televisión” o en Perdidos en la tribu en el que distintas familias intentan integrarse (más mal que bien) en comunidades indígenas en África o regiones de Oceanía. Ni en un caso ni en otro se asiste a otra cosa que a la completa ignorancia, el mínimo diálogo con los otros y la exhibición tremenda de prejuicios.

^[10] “El famoso verso de Hamlet de que el tiempo está “dislocado” debería “reflejarse en sí mismo”, como lo diría Hegel: de la experiencia de cierto periodo de tiempo como “dislocado”, corrompido, anormal, patológico, deberíamos pasar a un descarrilamiento, desequilibrio que corresponde a la forma misma del tiempo: como tal, éste implica un desequilibrio espacial, un universo en donde la cosa está siempre “anhelando (en) su propio lugar” (Slavoj Zizek: ¡Goza tu síntoma! Jacques Lacan dentro y fuera de Hoollywood, Ed. Nueva Visión, Buenos Aires, 2004, p. 86).

^[11] “El espectador de las cultura visual digital se define, por encima de todo, como un buscador (o buscadora, dependiendo del género) de deleite visual y de estimulación corporal desenfrenada. En cuanto centro del asalto sensual, persigue lo ornamental y lo decorativo, los modos fastuosos, lo asombroso y lo impresionante, los matices del efecto escenificado y el momento del virtuosismo, la emoción del vértigo o el agón de la competición” (Andrew Darley: Cultura visual digital. Espectáculo y nuevos géneros en los medios de comunicación, Ed. Paidós, Barcelona, 2002, p. 265).

^[12] “Un sector de la crítica sostiene que los medios de comunicación electrónicos han creado un mundo artificial donde la gente pasa la mayor parte de su tiempo de vigilia, un parque de atracciones hiperreal de píxeles, eslóganes, comedias de situación, spams y anuncios diseñados para maximizar el gasto del consumidor y minimizar la resistencia al consumo” (Howard Rheingold: Multitudes inteligentes. Las redes sociales y las posibilidades de las tecnologías de cooperación, Ed. Gedisa, Barcelona, 2004, p. 222).

^[13] “¡Todo de inmediato! Tal es el adagio delirante de los tiempos hipermodernos, de ese hipercentro de una compresión temporal en la que todo embiste contra todo, entrechocándose sin tregua bajo la formidable presión de las telecomunicaciones, en una proximidad “teleobjetiva” que de concreto sólo tiene su historia comunicativa” (Paul Virilio: El accidente original, Ed. Amorrortu, Buenos Aires, 2009, pp. 158-159).

^[14] “Robert A. Brower, autor en 1998 de Fictions of Business, relee los clásicos de la literatura norteamericana e inglesa: la famosa réplica del Bartleby de Herman Melville (1853), “I would prefer not to”, expresaría una resistencia a la rutina y a las convenciones establecidas del lugar de trabajo” (Christian Salmon: Storytelling, Ed. Península, Barcelona, 2010, p. 91).

^[15] “En cuanto se admite como principio que el Estado tiene el deber de proteger al individuo de su propia estupidez, ya no es posible plantear objeciones serias a nuevas intrusiones adicionales. Con igual justificación podría defenderse, por ejemplo, la prohibición del alcohol y de la nicotina. ¿Y por qué iba a limitarse la benevolente providencia del Estado a la protección del cuerpo del individuo exclusivamente?; Acaso no es más catastrófico el daño que un hombre puede infligir a su mente y a su alma que cualquier otro mal corporal que pueda padecer?; ¿Por qué no se le iba a impedir leer, mirar o escuchar libros malos, obras malas de teatro, estatuas y cuadros malos, o música mala? El perjuicio causado por las malas ideologías es, seguramente, mucho más pernicioso (para el individuo y para la sociedad en general) que el generado por las drogas narcóticas” (Thomas J. DiLorenzo: How Capitalism Saved America: The Untold History of our Country, from the Pilgrims to the Present, Ed. Crown Forum, 2004, citado en Zygmunt Bauman: Vida líquida, Ed. Paidós, Barcelona, 2006, p. 131).

^[16] “Así, una vez desaparecido el objetivismo como “obstáculo epistemológico” ha sido posible desarrollar las implicaciones plenas de la “muerte del sujeto”. En ese punto, este último mostró el veneno secreto que llevaba dentro, la posibilidad de una segunda muerte, “la muerte de la muerte del sujeto”, la reaparición del sujeto como resultado de su propia muerte; la proliferación de finitudes concretas cuyas limitaciones son la fuente de su fuerza; la consciencia de que puede haber “sujetos” porque el hueco que “el Sujeto” quería abarcar es de hecho inabarcable” (Ernesto Laclau: “Universalism, Particularism, and the Question of Identity” en John Rajchman (ed.): The Identity in Question, Ed. Routledge, Nueva York, 1995, p. 95).

^[17] W.J.T. Mitchell: Teoría de la imagen, Ed. Akal, Madrid, 2009, p. 365.

Nuestra isla no tiene ya el diseño de la utopía sino aquella materialidad ruda de la Concrete Island que describiera James G. Ballard. En cierta medida no puede existir utopía en el ciberespacio; según Andreas Huyssen, en esta era de proliferación ilimitada de imágenes, discursos y simulacros, “la misma búsqueda de lo real se ha vuelto utópica y esta investida fundamentalmente de un deseo de temporalidad”⁹⁰. Por otro lado, la televisión consigo su cumplimiento literal con la dimensión obvia del reality show que en el colmo de lo obtuso genera sub-productos como La isla de los famosos. De la utopía no queda otra cosa que una “perversa” encriptación⁹¹ o la retórica apelación a lo heterotópico, en esa clave foucaultiana que nos advertía que no se vive en un espacio neutro y blanco, ni siquiera en el mítico rectángulo de una hoja de papel. Recordemos que el barco puede tener condición heterotópica, siendo siempre una reserva de la imaginación⁹². Nosotros nos hemos ido, en todos los sentidos, a pique, un naufragio patético que nos obliga a encontrar una vía de escape para la frustración⁹³: transformar la debacle en una indignación capaz de transformar la vergonzosa (indi)gestión del presente.

“La forma moderna de la Utopía –señala Massimo Cacciari en El archipiélago- aparece ciertamente como lo opuesto a la atopia del peregrino. Lo que ella imagina y piensa se refiere a las “condiciones trascendentales” del Estado como soberanía efectual, y por lo tanto, a la superación perfecta y plena de todo “nomadismo”. Y sin embargo la enemistad se revela una vez más como la relación esencial: sin la decisión de Ulises con respecto a la tierra firme, sin la indiferencia “soberana” de los grandes peregrinos por todo lugar que no sea indicación, signo, símbolo de meta, sin su manía superante, ni siquiera la efectualidad de la forma utópica sería concebible”⁹⁴. A pesar de la mentalidad funeraria (de esa inercia que lleva a “un cierto tono apocalíptico” tanto en la filosofía como en la historia, en la experiencia artística o en la realidad social), el pensamiento utópico ha sido capaz de sobrevivir a los entierros prematuros. Tenemos tanto la memoria, en clave freudiana, de una gratificación arcaica, cuanto el deseo de las que las cosas no sigan así, esto es, de mostrar que el desastre puede ser evitado. El mapa, valga la apelación borgiana, no es ni mucho menos el territorio. Necesitamos no tanto una brújula infalible, cuanto el coraje para desplegar relatos inevitablemente “delincuentes”⁹⁵.

Tenemos para soñar nuevas utopías que traspasar las fronteras de la banalidad cotidiana, ser capaz de partir hacia lo inaudito⁹⁶. “Aquel que, entre una tierra ingrata y un cielo sombrío –escribió Albert Camus en el prefacio a Les Îles de Jean Grenier-, se afana con dureza, puede soñar con otra tierra donde el cielo y el pan serán ligeros. Espera. Pero aquellos a quienes la luz y las colinas colman a cualquier hora del día no esperan. No pueden soñar más que un lugar imaginario. Así, los hombres del norte huyen a los ríos del Mediterráneo, o los desiertos de la luz. Pero los hombres de la luz, ¿a dónde huirían sino a lo invisible?”. La metoikesis es, para los

contemporáneos, algo peor que una “rareza”, puede forma parte del “turismo de autor”, incapaz de entender la radicalidad de aquellos modos antiguos del apartamiento del mundo. Tendríamos que aprender a nadar de nuevo, renunciando a la seguridad de las piscinas, adentrándonos en el pavoroso océano, dejando atrás las playas insulares. Hay que saltar como ese hombre representado en el interior de un sarcófago de piedra descubierta en 1968 en Paestum⁹⁷ o esperar a que zarpe algún velero para continuar el trayecto por el archipiélago que es la verdad del mar⁹⁸. “En las civilizaciones sin barcos –remataba Foucault su breve mediación sobre las heterotopías- los sueños se secan, el espionaje reemplaza a la aventura, y la policía a los corsarios”⁹⁹. Sin las islas nos faltaría la posibilidad radical de pensar el trayecto hacia lo deseado, la utopía poética, el contrapunto urgente a un tiempo de indigencia.

Riccardo Caldura, meditando sobre el malestar humano y de la tierra en su expresión cartográfica, ha acuñado el término geopatía que “puede entenderse como una enfermedad, el sufrimiento de la tierra, pero también como una condición que nos implica profundamente, permitiéndonos vislumbrar la íntima conexión entre nuestra vida y el entorno”. En la catastrófica crisis del Antropoceno¹⁰⁰ tenemos que enviar mensajes en la botella, conscientes del agudo naufragio que sufrimos. La experiencia de la DANA en la Comunidad Valenciana exige que la meditación sobre las “aguas fuertes” incluya no solamente el ensueño sino la pesadilla¹⁰¹. Ya no basta con recrearse en el erotismo-acuático que pueda enlazar con la arquitectura¹⁰², sabemos de sobra que la especulación inmobiliaria ha arruinado (aparentemente) los vectores utópicos que podían emerger en el seno de la ciudad¹⁰³, debemos, por tanto, que reactivar la crítica, plantar cara al derrotismo y tratar de pensar otras formas de construir y habitar. Tendremos que echar mano del freno de emergencia de la “locomotora de la historia”¹⁰⁴ antes de que descarrilen nuestras vidas y perezca nuestro mundo. Antes de que sea demasiado tarde¹⁰⁵, antes de que la gota de la amargura desborde el vaso.

⁹⁰ Andreas Huyssen: “Recuerdos de la utopía” en En busca del futuro perdido. Cultura y memoria en tiempos de globalización, Ed. Fondo de Cultura Económica, México, 2002, p. 277.

⁹¹ “El espacio utópico es un enclave imaginario dentro del espacio social real, en otras palabras, la misma posibilidad del espacio utópico es en sí el resultado de la diferenciación espacial y social. Pero se trata de un subproducto aberrante, y su posibilidad depende de la formación momentánea de una especie de remolino o un remanso independiente dentro del proceso general de diferenciación, y su impulso de avance en apariencia irreversible” (Fredric Jameson: Arqueologías del futuro. El deseo llamado utopía y otras aproximaciones de ciencia ficción, Ed. Akal, Madrid, 2009, p. 31).

⁹² “Prostibulos y colonias son dos tipos extremos de la heterotopía, y si se piensa, después de todo, que el barco es un trozo flotante de espacio, un lugar sin lugar, que vive por sí mismo, que está cerrado sobre sí y que al mismo tiempo está entregado al infinito del mar y que, de puerto en puerto, de derrotero en derrotero, de prostibulo en prostibulo, va hasta las colonias a buscar lo que ellas encubren de más precioso en sus jardines, comprenderán por qué el barco fue hasta nuestra civilización, desde el siglo XVI hasta nuestros días, a la vez no sólo, por supuesto, el mayor instrumento de desarrollo económico, sino la mayor reserva de la imaginación” (Michel Foucault: “Espacios diferentes” en El cuerpo utópico. Las heterotopías, Ed. Nueva Visión, Buenos Aires, 2010, p. 8).

⁹³ “Necesitamos una palabra más noble que la de frustración para evocar la dimensión del deseo utópico, que se mantiene insatisfecho, y del que no puede sentirse que se ha cumplido sin caer en el mundo y convertirse en otro acto de consumo degradado. [...] El deseo llamado utopía debe ser concreto y continuado, sin ser derrotista ni incapacitante; tal vez fuese mejor, por lo tanto, seguir un paradigma estético y asegurar que no sólo la producción de la contradicción irresoluble es el proceso fundamental, sino que debemos imaginar una forma de gratificación inherente a este enfrentamiento con el pesimismo y lo imposible” (Fredric Jameson: Arqueologías del futuro. El deseo llamado utopía y otras aproximaciones de ciencia ficción, Ed. Akal, Madrid, 2009, p. 11).

⁹⁴ Massimo Cacciari: El archipiélago, Ed. Eudeba, Buenos Aires, 1999, p. 76.

⁹⁵ “Si el delincuente sólo existe al desplazarse, si tiene como especificidad vivir no al margen sino en los intersticios de los códigos que desbarata y desplaza, si se caracteriza por el privilegio del recorrido sobre el estado, el relato es delincuente” (Michel de Certeau: La invención de lo cotidiano. Artes de hacer, Ed. Universidad Iberoamericana, México, 2000, p. 142).

⁹⁶ “Recuerdo al poeta Saint-John Perse: “Partir, partir, palabra de ser vivo!”. Sin duda, pero ¿hacia dónde? ¿Hacia qué utopía? Y lo que es más importante ¿hacia qué ucrónia, hacia qué nueva relación con el tiempo?” (Paul Virilio: La administración del miedo, Ed. Pasos Perdidos, Madrid, 2010, p. 95).

⁹⁷ “O bien ese hombre que salta es un hombre joven que es empujado por la multitud desde la piedra de la acrópolis de Poseidonia, con la cabeza por delante, el sexo colgando bajo el vientre, sin excitación, los brazos extendidos al frente, valando todavía en el aire blanco antes de tocar el agua de la mar hacia la que la multitud le ha proyectado. O bien ese hombre que salta es no importan qué muerto desde el instante en el que llegó a los confines del mundo de los vivos, tomando su impulso con los pies colocados sobre las columnas de Hércules, salta en el mundo de los muertos representado por el agua veridosa del Océano y el árbol de las hojas del Olvido” (Pascal Quignard: Butes, Ed. Sexto Piso, Madrid, 2011, pp. 65-66).

⁹⁸ “Del mar no nacen ni vides ni olivos, pero sí las islas, que dan sus raíces. Este mar no está, entonces abstractamente separado de la Tierra. Aquí los elementos se reclaman, tienen nostalgia uno del otro. Y el Mar por excelencia, el archi-pélagos, la verdad del Mar, en un cierto sentido, se manifestará, entonces, allí donde él es el lugar de la relación, del diálogo, de la confrontación entre las múltiples islas que lo habitan: todas distintas del Mar y todas entrelazadas en el Mar, todas nutridas por el mar y todas arriesgadas en el Mar” (Massimo Cacciari: El Archipiélago. Figuras del otro en Occidente, Ed. Eudeba, Buenos Aires, 1999, p. 23).

⁹⁹ Michel Foucault: “Espacios diferentes” en El cuerpo utópico. Las heterotopías, Ed. Nueva Visión, Buenos Aires, 2010, p. 81.

¹⁰⁰ Cfr. la cuestión del vínculo entre arquitectura y clima, renovado por el calentamiento climático en Philippe Rahm: Historia natural de la arquitectura. Cómo el clima, las epidemias y la energía dieron forma a la ciudad y los edificios, Ed. Gustavo Gili, Barcelona, 2024, pp. 282-285.

¹⁰¹ En mi conferencia en el encuentro en el IVAM el 6 de octubre de 2024, en el Seminario Eaux Fortes, apunté, a vuelapluma, cuestiones como la de la crisis ecológica, el delirio de “la España de las piscinas”, insistí en la “tealdad” arquitectónico-urbana de la España con todos los desastres perpetrados sin freno, el deterioro del litoral costero, las burbujas inmobiliarias, el extractivismo de un bien como el agua, etc. Mi actitud, fue, acaso, la de Casandra, entregado a una (aparentemente humorística) hiperstición, esto es, una profecía autocumplida.

¹⁰² “Las imágenes del agua se convierten en instrumentos para hacer real el paso y la persistencia del tiempo. El diálogo entre la arquitectura y el agua es verdaderamente erótico. Hay una fascinación especial en todos los pueblos que dialogan con el agua. Como señala Adrian Stokes: “La vacilación del agua revela la inmovilidad arquitectónica”. El sonido de la Casa de la cascada de Frank Lloyd Wright crea un tejido denso y sensual, casi como un tejido de ingredientes visuales y audibles, junto con la arquitectura del bosque envolvente; uno convive reconfortado con una duración natural junto al corazón palpitante de la realidad misma” (Juhani Pallasmaa: “Agua y tiempo” en Diseminaciones. Semillas para el pensamiento arquitectónico, Ed. Gustavo Gili, Barcelona, 2022, p. 20).

¹⁰³ “Si la arquitectura no es más que especulación, ¿podría haber un legado más adecuado de este período que los tres millones y medio de pisos vacíos que hay en España? Este es el drama capitalista sobre el que nos había advertido Tafuri, el drama de la arquitectura: sin ideología, sin utopía” (Justin McGuirk: Ciudades radicales. Un viaje a la nueva arquitectura latinoamericana, Ed. Turner, Madrid, 2015, p. 27).

¹⁰⁴ “Marx dice que las revoluciones son las locomotoras de la historia. Pero quizá las cosas sean bastante distintas. Quizás las revoluciones sean un intento de los pasajeros de ese tren –a saber, la raza humana- de activar el freno de emergencia” (Walter Benjamin: “Paraleipómenos y variantes de las “Tesis sobre el concepto de historia” en Escritos franceses, Ed. Amorrortu, Buenos Aires, 2012, p. 402).

¹⁰⁵ Paul Ardenne termina su libro dedicado al arte en el tiempo crítico del antropoceno, señalando que la creación plástica de naturaleza ecológica es clara en su vocación: elige la ética y “hace de la ética un carburante del arte que en adelante se vuelve esencial”. Apunta que tenemos que realizar una “nueva revolución copernicana” en la que el arte no sea un elemento cosmético, antes de que sea demasiado tarde y ya no podamos respirar como se debería, “con nuestros cuerpos jadeando en una atmósfera de aire puro enrarecido, no nos veamos condenados a esa otra experiencia radical, intensa al menos como la del aire libre, y llamada a ocupar todo el tiempo de nuestra existencia, la experiencia misma de la supervivencia” (Paul Ardenne: Un arte ecológico. Creación plástica y antropoceno, Ed. Adriana Hidalgo, Buenos Aires, 2022, p. 51).

PROCHAIN SÉMINAIRE



SÉMINAIRE 2025 BREST ARCHITECTURES IMAGINALES SPATIALISER LES TRANSITIONS ÉCOLOGIQUES ET SOCIÉTALES LIONEL ORSI

Tout d'abord je remercie Aline Hannouz notre Présidente, de nous avoir transportés à Valencia lors du séminaire « *Eaux fortes* ». La terrible catastrophe « naturelle » qui s'est abattue sur Valencia quelques jours après notre départ, a plongé les populations dans une sidération, à la mesure de la prise de conscience nécessaire pour modifier la manière de penser l'occupation et l'aménagement de notre milieu. En décembre 2024 le cyclone Chido a dévasté Mayotte. Ces tragiques événements nous rappellent que la mise en œuvre des politiques publiques pour l'aménagement du territoire national a prioritairement deux objectifs : préserver des vies humaines et bâtir un cadre de vie digne pour les habitants.

Après l'Espagne et Valencia, et comme le veut l'alternance traditionnelle des lieux où nous nous réunissons chaque année (pays Européens /Territoire National), notre séminaire 2025 nous transportera en Bretagne là où finit la terre, à Brest, métropole la plus occidentale de l'hexagone, « sur le bord du monde » comme disent les brestois.

Au travers de nos missions d'architectes-conseils de l'État et de notre expérience de maîtres d'œuvre, nous faisons le constat que Les réponses sectorielles dans la mise en œuvre des politiques publiques pour l'architecture et l'aménagement du territoire National, ne suffisent pas. Nous alertons sur la nécessité de développer des approches et démarches de projet intégrées, prenant en compte les dimensions écologiques, sociales, culturelles et économiques pour des solutions soutenables du « ménagement » des territoires dans l'intérêt général des habitants. Ce positionnement que nous avons dans le cadre de nos missions d'architectes-conseils de l'État nous le renforcerons, en interrogeant depuis Brest les conditions d'une architecture des transitions écologiques et sociétales.

Brest sur le bord du monde.

Ville portuaire tournée vers la mer, marquée par son histoire maritime et sa reconstruction après-guerre, Brest incarne une culture de la transformation urbaine et de la résilience qui en fait un territoire d'expérimentation des transitions écologiques et sociétales contemporaines. Détruite à plus de 80 % pendant la seconde guerre mondiale, elle a été rebâtie sous la direction de l'architecte Jean-Baptiste Mathon, donnant naissance à un urbanisme moderniste, fonctionnel et adapté à l'urgence de la reconstruction. Cette reconstruction rapide a longtemps été critiquée pour son aspect uniforme ; dictée par l'urgence du relogement, elle a inauguré le réagencement moderne de la ville qui structure encore son identité. Brest est un port de guerre, la présence de l'armée et de ses infrastructures ayant instauré, depuis la création de son port, un jeu de coulisses et de négociations entre civils et militaires pour l'occupation du territoire urbain, de son littoral et leurs aménagements.

Aujourd'hui, Brest se réinvente, en repensant son patrimoine bâti et en adaptant ses infrastructures aux nouveaux enjeux climatiques, sociaux et économiques. Le séminaire nous fera interroger les modes de transformation des villes confrontées aux mutations environnementales et sociétales, en prenant appui sur l'expérience brestoise et en l'inscrivant dans une réflexion plus large sur l'urbanisme adaptatif et les mutations patrimoniales nécessaires à la transformation de nos villes et villages.

ARCHITECTURES IMAGINALES : SPATIALISER LES TRANSITIONS ÉCOLOGIQUES ET SOCIÉTALES

Ce qui caractérise et légitime nos missions d'architectes-conseils de l'État auprès des services déconcentrés DDT, DREAL, DRAC et des collectivités territoriales depuis 75 ans, est notre capacité à penser l'architecture et à spatialiser des intentions en agrégeant de multiples contraintes. L'aménagement du territoire, dans un contexte de transition écologique et sociétale, repose sur une vision stratégique intégrant des enjeux multiples : développement durable, résilience urbaine, préservation des patrimoines et adaptation aux nouvelles formes de mobilité et d'habitat. À cette intersection entre politique et espace, nous devons jouer un rôle déterminant dans la mise en œuvre d'une médiation entre les décideurs publics, les collectivités locales et les concepteurs, afin d'accompagner la spatialisation des politiques publiques en veillant à la mise en œuvre des ambitions nationales dans le tissu territorial pour l'intérêt général. Le sens de nos missions de conseil participe à la fabrication d'une réalité physique et construite de l'architecture.

Le séminaire 2025 qui se déroulera à Brest propose de réfléchir à la démarche de projet qui inaugure une architecture de la transition, une architecture Imaginale qui ose la métamorphose d'un patrimoine commun pour l'intérêt général, qui propose une approche intégrative de l'aménagement, où la mémoire des lieux devient un moteur de transformation par l'exploration d'un espace de pensée intermédiaire à la frontière du sensible et de l'intelligible constitutif d'une mémoire collective, d'une culture partagée et de solidarités.

Nous explorerons les voies que nous pouvons ouvrir dans le cadre de nos missions en DDT DREAL et DRAC afin d'aider à la mise en œuvre de la transformation des villes en intégrant la mémoire urbaine et le patrimoine construit dans leur évolution future. Au-delà du cas brestois, les enseignements tirés pourront inspirer d'autres territoires confrontés à des défis similaires, notamment en matière de reconversion de leur patrimoine bâti, de réhabilitation des quartiers modernes hérités du XX^e siècle et de nouvelles pratiques urbaines fondées sur la participation citoyenne et l'innovation spatiale. L'un des projets emblématiques qui sera présenté et étudié durant le séminaire est Siamorphose, un programme de réaménagement de la rue de Siam et de son environnement immédiat. Ce projet illustre comment des villes confrontées à des problématiques de modernisation de leur centre urbain peuvent réinventer leurs espaces tout en valorisant leur patrimoine, et pose la question de La transition écologique à l'épreuve d'un urbanisme hérité.

Un autre axe du séminaire portera sur la mutation patrimoniale des friches militaires et industrielles et leur capacité à produire une nouvelle urbanité pour les habitants. Brest possède un patrimoine bâti militaire et industriel considérable, vestige de son passé de place forte et de port stratégique. La ville a su engager une réappropriation progressive de ces espaces, en les transformant en pôles culturels, économiques et résidentiels. Deux projets emblématiques illustrent cette dynamique: Les Ateliers des Capucins, ancienne friche militaire devenue un centre culturel et économique majeur. Ce projet a démontré comment un espace fermé et déconnecté du tissu urbain peut être réinvesti collectivement, en favorisant des usages mixtes, de nouveaux modes de gouvernance et une requalification patrimoniale réussie. La base sous-marine de Brest : encore en attente d'une réaffectation définitive, cet immense ouvrage soulève des questions essentielles sur la reconversion des infrastructures imposantes.

Enfin, nous irons à Brest pour aussi respirer le vent qui balaie la rade depuis le goulet qui ouvre la route maritime vers l'océan Atlantique, nous découvrirons une géographie et un paysage dont la puissance tellurique pardonne beaucoup aux assauts anthropiques.

À Brest, il fait beau plusieurs fois par jour, n'oubliez pas d'amener un ciré.



Olivier Dalmasso Photographe

BIBLIOGRAPHIE

Zygmunt Bauman,
La Vie liquide, Le Rouergue
J. Chambon éd., 2006.

Frédéric Bonnet,
Atout risques. Des territoires exposés se réinventent, Parenthèses, 2016.

Michel Foucault,
Sécurité, Territoire, Population. Cours au Collège de France, 1977-1978, Seuil / Hautes Etudes / Gallimard, 2004.

Cristina Garcez (dir.),
Le littoral en projets, Parenthèses, 2010.

Erik Orsenna,
La Terre a soif. Petit précis de mondialisation VII, Fayard, 2022.

Erik Orsenna,
l'avenir de l'eau, petit précis de mondialisation II, éd. Fayard 2008

Roland Courtot,
Campagnes et villes dans les huertas valencienes, éd. du CNRS, 1989

MVRDV,
Costa Iberica, Upbeat to the Leisure City, Actar ed., 2000.

Paola Vigano,
Le jardin biopolitique. Espaces, vie et transition, éd. Metispresses, 2023.
Paul Virilio,
entretien avec Jean-Louis Violeau,
Le Littoral, la dernière frontière, éd. Sens & Tonka, 2013.

Philippe Pelletier,
Le plan bâtiment durable, un exemple de concertation pour l'action publique, éd. Le moniteur 2022

Charles Ambrosino,
La métropole géographique et ses urbanismes, Grenoble ou l'art (oublié d'habiter la plaine), POPSU éd. autrement Flammarion 2022

Sylvain Barone,
Laura Michel, métropole et risques littoraux, vers une gouvernance internationale à Montpellier ?, POPSU éd. autrement Flammarion 2022

Sous la direction de Benoît Montabone, avec Hélène Bailleul, Guy Baudelle, Magali Hardouin, Agnès Lemoine, *La réussite industrielle des petites villes, Vitry (Ile-et-Vilaine) le territoire sans modèle*, POPSU éd. autrement Flammarion 2023

Antoine Beyer, Jean-Alain Héraud, Frédéric Rossano, Bruno Steiner,
De la vile-port à la métropole fluviale, un portulan pour Strasbourg, POPSU éd. autrement Flammarion 2021

Juan Pecourt, Juan Luis Piñon.
La Valencia marítima del 2000. Colegio Oficial de Arquitectos de la Comunidad Valenciana, 1997

Sylvie Salles,
La fabrique quotidienne des territoires métropolitains, Aix-Marseille-Provence à l'épreuve de ses paysages, POPSU éd. autrement Flammarion 2024
Magali Talandier,
Résilience des métropoles, le renouvellement des modèles, les conférences POPSU 2019.

Gilles Pinson,
Les métropoles au chevet de la décentralisation ? les conférences POPSU 2022

Eloi Laurent,
La métropole coopérative : éléments d'analyse et de mesure, les conférences POPSU 2021.

Fabienne Brugère,
Pour une métropole hospitalière, les conférences POPSU 2021

Cynthia Fleury,
Habiter le monde de l'anthropocène, les conférences POPSU 2021

Olivier Boulba-Olga,
Pour un nouveau récit territorial, les conférences POPSU 2019

Hélène Reigner,
L'expertise territoriale dans tous ses états, les conférences POPSU 2021.

Ci-dessous lien vers une riche bibliographie issue de L'ENSAP de Bellville

PARIS BELLEVILLE BIBLIOGRAPHIE EAU TERRITOIRES ET ARCHITECTURE

SITOGRAFIE - À PARCOURIR, EN FRANÇAIS, ANGLAIS OU ESPAGNOL

Données générales

- [Wikipedia : Valencia](#)
- [The 13 best things to do in Valencia](#)
- [Valencia 2030 Estrategia Urbana](#)

Gouvernance

- [Ciudadanosextranjeros](#)
- [Wikipedia : Généralité valencienne](#)
- [Wikipedia : Provincia de Valencia](#)
- [Wikipedia : Valencia \(Espagne \)](#)
- [Governance model with València brand](#)

Union européenne

- [Cities for Sustainability Governance](#)
- [Environment ec europa eu Valencia](#)
- [Urbanagenda](#)

Eau et Huerta

- [Le paysage dans tous ses états](#)
- [La huerta de Valencia, un paysage culturel historique en danger](#)
- [eau, territoires et architecture](#)
- [De la théorie de la huerta : Géographie comparée des huertas du Sureste espagnol, de Marrakech et de l'oasis d'Ispahan](#)
- [L'eau et l'architecture, entre contraintes et inspiration](#)
- [Vers la conception de la Ville-vallée](#)
- [History of The Water Court](#)
- [LA ACEQUIA EXPLICADA POR SUS REGANTES](#)
- [Valencia, la primera ciudad de Europa abastecida con agua potable](#)
- [Comment Valencia en Espagne exploite l'immense potentiel des eaux usées](#)

- [upv. contenidos. CAMUNISO](#)
- [Realacequiamoncada](#)
- [La huerta valenciana se ha convertido en objeto de deseo, ¿pero solo como un souvenir?](#)
- [Valencia devient la première ville au monde à calculer l'empreinte hydrique de l'activité touristique](#)
- [Ciclointegraldelagua](#)
- [Agricultores ecológicos en la Huerta histórica de Valencia](#)
- [Que faire valencia, parcs et jardins de-valencia, potager](#)
- [Ruta de la Horchata en Alboraya](#)
- [La Huerta de Valencia. Qu'est ce que c'est?](#)

- [Le Tribunal des Eaux de Valencia -ARTE](#)
- [L'Igedd présente le nouvel inventaire national des plans d'eau](#)
- [Rapport sur Eau l'état des services publics](#)
- [Eaufrance.fr](#)
- [Gros plan: l'eau dans la ville](#)

Albufera

- [Parc naturel de l'Albufera](#)
- [Parquesnaturales](#)
- [Sostenibles, Albufera de Valencia](#)

Architecture

- [Visit valencia](#)
- [Unique Valencia](#)
- [Arquitectura Valencia](#)
- [Openhouse Valencia](#)
- [Openhouse Valencia Arquitectura](#)
- [Comunitat Valenciana](#)
- [Travelmag Valencia](#)
- [Turinea - ruta de santiago](#)
- [Arquitectos de Valencia](#)
- [New european bauhaus europa](#)

Urbanisme, quartiers

- [La estructura y las formas urbanas](#)
- [edu xunta gal](#)
- [estrategiurbanavlc2030](#)
- [estrategiurbanavlc2030](#)
- [Forourbanovlc2030](#)
- [Journals openedition](#)
- [Cairn.info](#)
- [elblogdefarina](#)
- [Cabanyal09](#)
- [Espanafascinante](#)
- [elblogdefarina](#)
- [Lelieuunique](#)
- [Urbanlivinglab](#)
- [elconfidencial](#)
- [eup actualites](#)
- [mercaderussafa](#)
- [Valenciasecreta el increible mapa](#)
- [Valenciasecreta 10 anos](#)
- [Planificacion territorial e infraestructura verde](#)

Logement

- [Habitatge, Ley de la funcion social de la vivienda](#)
- [Habitatge, vivienda y calidad en la edificacion](#)
- [Climaienergia](#)
- [Habitatge, arquitectura, proyectos pilot](#)
- [Valenciaplaza, plan renhata 2023](#)
- [Valenciaplaza, metrovacesa](#)
- [Levante-emv](#)
- [Elsaltodiario, incendios](#)
- [Elsaltodiario, vivienda](#)

Port

- [Valencia port](#)
- [Wikipedia : Port de Valencia](#)
- [Presidencia.gva](#)

Alimentation

- [Fondationcarasso](#)

CV - INTERVENANTS



Josep Vicent
BOIRA MAIQUES

JOSEP VICENT BOIRA MAIQUES (València, 1963) Docteur en géographie, diplômé de l'Université de Valencia et professeur d'université au sein du département de géographie. Il a été récompensé d'un prix extraordinaire pour sa licence en 1986 et son doctorat en 1992. Il a poursuivi ses études dans des universités italiennes et a été professeur invité aux États-Unis et à Rome. Il a été secrétaire du ministère régional du logement, des travaux publics et du territoire de la Generalitat Valenciana (2015-2018). Il est aujourd'hui coordinateur du gouvernement espagnol pour le développement du corridor méditerranéen du réseau RTE-T – réseau transeuropéen de transport – (ADIF-Ministère des transports).



Fernando
CASTRO FLÓREZ

FERNANDO CASTRO FLÓREZ (Plasencia, 1964). Professeur d'esthétique à l'université autonome de Madrid. Il a écrit pour des suppléments culturels de journaux tels que El País, Diario 16, El Independiente, El Sol et El Mundo. Au cours des quinze dernières années, il a travaillé comme critique d'art pour ABC Cultural. Il contribue régulièrement à des publications telles que Revista de Occidente et Descubrir el arte. Il a été membre du conseil d'administration et du comité consultatif du Musée National Centro de Arte Reina Sofía. Il a organisé des expositions d'artistes tels que Miró, Picasso, Dalí, Cragg, David Nash, Nacho Criado, Warhol, Francis Bacon, Imi Knoebel, Julian Opie, Fernando Sinaga, Anselm Kiefer, Miquel Navarro et Bernardí Roig. Il a écrit des livres tels que Elogio de la pereza. Notas para una estética del cansancio (1992), El texto íntimo. Kafka, Rilke, Pessoa (1993), Contra el bienalismo (2012), Mierda y catástrofe. Síndromes culturales del arte contemporáneo (2014), Estética a golpe de like (2016), Estética de la crueldad (2019), Filosofía tuitera y estética columnista (2019) ou Cuidado y peligro de sí (2021).



Marie
DEKETELAERE-
HANNA

MARIE DEKETELAERE-HANNA, inspectrice générale associée au ministère de la Transition écologique, a occupé différentes responsabilités pour l'État et les collectivités. Son expérience de direction de projets complexes, à l'échelle locale, nationale et internationale, l'a conduite à travailler sur les enjeux de gouvernance. Experte auprès du programme européen Urbact, elle s'attache à promouvoir une approche intégrée du développement territorial (économique, environnementale, sociale et sociétale). Elle est Chevalier de l'Ordre de la Légion d'Honneur et de l'Ordre du Mérite.

JOSEP VICENT BOIRA MAIQUES (València, 1963) Doctor en Geografía por la Universidad de València y Catedrático del Departamento de Geografía. Premio Extraordinario de Licenciatura en 1986 y de Doctorado en 1992. Ha ampliado sus estudios en universidades italianas y ha sido profesor invitado en Estados Unidos y Roma. Fue Secretario Autonómico de la Conselleria de Vivienda, Obras Públicas y Territorio de la Generalitat Valenciana (2015-2018). Hoy es Coordinador del Gobierno de España para el desarrollo del Corredor Mediterráneo de la red TEN-T (ADIF-Ministerio de Transportes).

FERNANDO CASTRO FLÓREZ (Plasencia, 1964). Profesor Titular de Estética de la Universidad Autónoma de Madrid. Ha escrito en suplementos culturales de periódicos como El País, Diario 16, El Independiente, El Sol o El Mundo. Desde hace quince años desempeña la labor de crítico de arte en ABC Cultural. Colabora regularmente en publicaciones como Revista de Occidente o Descubrir el arte. Ha sido miembro del patronato y del comité asesor del Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía. Comisario de exposiciones de artistas como Miró, Picasso, Dalí, Cragg, David Nash, Nacho Criado, Warhol, Francis Bacon, Imi Knoebel, Julian Opie, Fernando Sinaga, Anselm Kiefer, Miquel Navarro o Bernardí Roig. Ha escrito libros como Elogio de la pereza. Notas para una estética del cansancio (1992), El texto íntimo. Kafka, Rilke, Pessoa (1993), Contra el bienalismo (2012), Mierda y catástrofe. Síndromes culturales del arte contemporáneo (2014), Estética a golpe de like (2016), Estética de la crueldad (2019), Filosofía tuitera y estética columnista (2019) o Cuidado y peligro de sí (2021).

MARIE DEKETELAERE-HANNA, inspectora general asociada al ministerio frances de la Transición ecológica, ha tenido varias responsabilidades en ministerios y en autoridades locales. Su experiencia de dirección de proyectos complejos, al nivel local, nacional e intencional, le hace familiar de los retos de gobernanza. Experta en el programa europeo Urbact, promueve un enfoque integrado del desarrollo territorial (económico, medioambiental, social y societal). Ha recibido distinciones honoríficas de la República Francesa.



Nacho
DIEZ

NACHO DIEZ (Valencia 1977), Ignacio Díez est ingénieur agronome, titulaire d'un master en architecture du paysage et d'un doctorat de l'Université polytechnique de Valencia (2015). De 2015 à 2023, il a développé son travail professionnel en tant que coordinateur/fondateur de cercle (www.cercle.es). Il est actuellement professeur du département d'urbanisme dans le domaine de la planification urbaine et régionale à l'Université Polytechnique de Valencia.

Il a réalisé des travaux dans le domaine du paysage, tels que:

- Plan d'action territoriale pour la protection de la huerta de valencia, 2018.
- Plan pour le jardin de la Turia. Conseil municipal de Valencia, 2024.
- Plan de protection spéciale de la Ciutat Vella de Valencia. Approuvé en 2020. Conseil municipal de Valencia.
- Plan sectoriel d'infrastructures vertes d'Andorre. Approuvé en 2018. Gouvernement d'Andorre. Couronne verte d'Alzira. 2017. Conseil municipal d'Alzira.
- Plan d'action territoriale pour la protection de la huerta de valencia, 2010.
- Plan de infrastructure verte del litoral de la comunidad valenciana. Approuvé en 2018. Ministère régional du logement, des travaux publics et du développement territorial. Generalitat valenciana.
- Projet de requalification paysagère des environs de la Serrería et de la gare du Cabanyal. 2023. Conseil municipal de Valencia.
- Projet paysager du jardin historique du musée Blasco Ibáñez (Valencia), 2020.



Christine
DESMOULINS

CHRISTINE DESMOULINS Journaliste, historienne de l'architecture et commissaire de plusieurs expositions, Christine Desmoulin collabore à différentes revues en France et à l'étranger. Parmi ses ouvrages, Villas modernes en Banlieue Ouest, 1900 1940 (Editions Alternatives), Maisons des bords de mer, Living by the sea (Le Moniteur/ Birkhauser) Scénographies d'Architectes, (Editions du Pavillon de l'Arsenal.) Bernard Zehrfuss (Editions du Patrimoine), Bernard Zehrfuss, le musée dans la colline (Silvana Editoriale). Un cap Moderne, Eileen Gray Le Corbusier, des architectes en bord de mer (Avec le photographe François Delebecque, Editions des Grandes Personnes/ Editions du patrimoine). Elle est membre du conseil de l'Association culturelle Eileen Gray - Etoile de Mer - Le Corbusier.

NACHO DIEZ (Valencia 1977), Ignacio Díez es Ingeniero Agrónomo y Master en Arquitectura del Paisaje. Doctor por la Universidad Politécnica de Valencia. 2015 De 2015 a 2023 ha desarrollado su labor profesional como: Coordinador / fundador de círculo (www.cercle.es). En la actualidad es profesor ayudante doctor (assistant professor) en el departamento de urbanismo en el área de Urbanística y Ordenación del Territorio. UNIVERSIDAD POLITÉCNICA DE VALENCIA.

Ha desarrollado trabajos en el ámbito el paisaje como los siguientes:

- Plan de acción territorial de protección de la huerta de valencia, 2018.
- Plan del jardín del Turia. Ayuntamiento de valencia, 2024.
- Plan especial de protección de Ciutat Vella de Valencia. Aprobado en 2020. Ayuntamiento de valencia.
- Plan sectorial de infraestructuras verdes de andorra. Aprobado en 2018. Gobierno de andorra. Anillo verde de Alzira. 2017. Ayuntamiento de Alzira.
- Plan de acción territorial de protección de la huerta de valencia, 2010.
- Plan de infrastructure verde del litoral de la comunidad valenciana. Aprobado en 2018. Consejería de vivienda, obras públicas y vertebración del territorio. Generalitat valenciana.
- Proyecto de requalificación paisajística del entorno de Serrería y estación del Cabanyal, 2023. Ayuntamiento de valencia.
- Proyecto de paisaje para el jardín histórico del museo de Blasco Ibáñez (Valencia), 2020.

CHRISTINE DESMOULINS Journalist, architectural historian and curator of several exhibitions, Christine Desmoulin collaborates on various magazines in France and abroad. Among his works, Villas modernes en Banlieue Ouest, 1900 1940 (Editions Alternatives), Maisons des bords de mer, Living by the sea (Le Moniteur/ Birkhauser) Scénographies d'Architectes, (Editions du Pavillon de l'Arsenal.) Bernard Zehrfuss (Editions du Patrimoine), Bernard Zehrfuss, the museum inside the hill (Silvana Editoriale). A Modern Cape, Eileen Gray Le Corbusier, architects by the sea (With the photographer François Delebecque, Editions des Grandes Personnes/ Editions du patrimoine) She is also a board member of the Eileen Gray - Etoile de Mer - Le Corbusier Cultural Association.



Frédéric FLOQUET

FRÉDÉRIC FLOQUET (Hte-Savoie, France, 1966) est architecte, diplômé en 1993 de l'Ecole d'Architecture de l'Université de Genève. Après une période de collaboration avec divers bureaux parisiens, il fonde dans la même ville l'agence d'architecture "FACE architectes" en 1998. Depuis l'année 2003 il partage avec Mónica García Martínez la direction du bureau GARCÍA FLOQUET arquitectos à Valencia (Espagne). Il a été professeur associé de projet dans des écoles d'architecture en France et en Espagne (école d'architecture de Clermont Ferrand 1999-2000, Universidad Europea de Valencia 2012-2014, ENSAPVS 2016-2017). Il est actuellement professeur associé de projet à l'école d'architecture de Valencia. Son travail a été primé dans de nombreux concours publics et publié dans divers médias.(UPV).

FRÉDÉRIC FLOQUET (Hte-Savoie, Francia, 1966) es arquitecto y se licenció en la Escuela de Arquitectura de la Universidad de Ginebra en 1993. Tras un periodo de colaboración con diversos despachos de París, fundó FACE architectes en la misma ciudad en 1998. Desde 2003 comparte la dirección de GARCÍA FLOQUET arquitectos en Valencia (España) con Mónica García Martínez. Ha sido profesor asociado de proyecto en escuelas de arquitectura en Francia y España (Escuela de Arquitectura de Clermont Ferrand 1999-2000, Universidad Europea de Valencia 2012-2014, ENSAPVS 2016-2017). Actualmente es profesor asociado de proyecto en la Escuela Técnica Superior de Arquitectura de Valencia. Su obra ha sido premiada en numerosos concursos públicos y publicada en diversos medios.



Mónica GARCÍA

MÓNICA GARCÍA (Don Benito, Espagne, 1971) est architecte, diplômée de l'Université polytechnique de Valencia. Elle a obtenu un master (MARCHII) à l'Université de Harvard, et un doctorat en architecture à l'Université polytechnique de Madrid. Elle a collaboré dans différentes agences d'architecture en France et fondé García-Floquet arquitectos à Valencia, dont le travail a été sélectionné pour la Xe et XIe Biennale Espagnole d'architecture et d'urbanisme. Elle est professeur de projet à l'école d'architecture de Valencia, responsable du séminaire «Art, architecture and urban context», et critique invitée à la IE University et à la Universidad Europea de Madrid. Son activité de recherche se focalise sur les pratiques expérimentales de l'architecture en Espagne, des années 60 jusqu'à nos jours.

MÓNICA GARCÍA (Don Benito, España, 1971) es arquitecta y licenciada por la Universidad Politécnica de Valencia. Obtuvo un máster (MARCHII) por la Universidad de Harvard y un doctorado en arquitectura por la Universidad Politécnica de Madrid. Ha trabajado en diversos estudios de arquitectura en Francia y fundó García-Floquet arquitectos en Valencia, cuya obra fue seleccionada para la X y XI Bienales Españolas de Arquitectura y Urbanismo. Es profesora de proyecto en la Escuela Técnica Superior de Arquitectura de Valencia, directora del seminario «Arte, arquitectura y contexto urbano» y crítica invitada en IE University y la Universidad Europea de Madrid. Su investigación se centra en la arquitectura experimental en España desde los años sesenta hasta la actualidad.



Luis FCO HERRERO

LUIS FCO HERRERO GARCÍA (Santander, 1957) Luis Fco Herrero García est titulaire d'un doctorat de l'Universitat Politècnica de València (UPV) et est actuellement professeur titulaire de projets architecturaux à l'UPV. Son travail d'architecte a été publié dans EL CROQUIS, A&V, VIA, etc. et a reçu plusieurs prix. Il fait partie du groupe de recherche Paysaje y Arquitectura Rural (PAISAR), intégré à l'Institut de restauration du patrimoine de l'UPV. Il est l'éditeur des livres «Participación ciudadana para el urbanismo del siglo XXI», publié par ICARO (Colegio Territorial de Arquitectos de Valencia) en 2005 et «Juégate el tipo», publié par l'UPV en 2011 (avec Aitor Varea). En tant qu'activiste citoyen, il collabore notamment avec le collectif TERRACRÍTICA, un groupe de professionnels d'horizons divers qui s'intéressent aux questions liées au territoire, à l'environnement et à l'urbanisme et, en général, à la culture dans le País Valencià. Il a été membre de la plateforme «Salvem el Cabanyal» jusqu'à ce que l'objectif de paralyser le plan de développement urbain qui impliquait la démolition de 1 600 maisons pour la prolongation de l'Avenida de Blasco Ibáñez soit atteint. L'expérience de cette dernière collaboration a motivé le sujet de sa thèse de doctorat «El Cabanyal : permanences y transformations».

LUIS FCO HERRERO GARCÍA (Santander, 1957) Doctor por la Universitat Politècnica de València (UPV) es actualmente Profesor Titular de Universidad del área de conocimiento Proyectos Arquitectónicos de la UPV. Su trabajo como arquitecto ha sido publicado en EL CROQUIS, A&V, VIA, etc, y ha recibido varios premios. Pertenece al grupo de investigación Paisaje y Arquitectura Rural (PAISAR) , integrado en el Instituto de Restauración del Patrimonio de la UPV. Editor de los libros "Participación ciudadana para el urbanismo del siglo XXI", publicado por ICARO del Colegio Territorial de Arquitectos de Valencia (CTAV) en 2005 y "Juégate el tipo", publicado por la UPV en 2011 (con Aitor Varea). Como activista ciudadano, entre otras, colabora con el colectivo TERRACRÍTICA, grupo de profesionales de diversas titulaciones, preocupados por los asuntos relacionados con el territorio, el medio ambiente y el urbanismo y, en general, con la cultura en el País Valencià. Fue miembro de la Plataforma Salvem el Cabanyal hasta que se alcanzó el objetivo de paralizar el plan urbanístico que suponía la expulsión de los habitantes de las 1.600 viviendas que tendrían que haberse derribado para prolongar la Avenida de Blasco Ibáñez. La experiencia en esta última colaboración motivó el tema de tesis doctoral "El Cabanyal: permanencias y transformación".



Francisco LEIVA IVORRA

FRANCISCO LEIVA IVORRA / Groupe Aranea Depuis 1998, l'architecte Francisco Leiva dirige avec l'agronome Marta García l'équipe multidisciplinaire Grupo Aranea, établie à Alicante. Leurs projets se veulent profondément ancrés dans le lieu, perpétuant ainsi la tradition des paysages méditerranéens. Leur travail se caractérise par la création de situations qui invitent à la rencontre et un engagement continu pour la revitalisation de l'espace public.

FRANCISCO LEIVA IVORRA / Grupo Aranea El arquitecto Francisco Leiva dirige desde 1998 junto a la ingeniera agrónoma Marta García el equipo multidisciplinar Grupo Aranea. Establecido en Alicante, sus proyectos pretenden anclarse profundamente al lugar, continuando así la tradición de los paisajes mediterráneos.

Son travail a été récompensé par de nombreux prix, notamment le prix européen de l'espace public urbain, le prix international d'architecture Barbara Cappochin, le prix européen de l'intervention dans l'architecture patrimoniale, le prix européen Holcim de la construction durable, le prix FAD de la ville et du paysage, le prix FAD de l'architecture et plusieurs nominations au prix Mies van der Rohe pour l'architecture contemporaine.

Su trabajo se caracteriza por la creación de lugares que invitan al encuentro, una continua apuesta por la revitalización del espacio público. Su obra ha sido reconocida con numerosos premios entre los que destacan el Premio Europeo de Espacio Público Urbano, el Premio Internacional de Arquitectura Barbara Cappochin, el Premio Europeo de Intervención en el Patrimonio Arquitectónico, el Premio Europeo de Construcción Sostenible Holcim Award, el Premio FAD de Ciudad y Paisaje, el Premio FAD de Arquitectura o diversas nominaciones al Premio de Arquitectura Contemporánea de la Unión Europea Mies van der Rohe.



Alberto
LORENTE SAIZ

ALBERTO LORENTE SAIZ. Directeur de projet Européen chez Crea 360. Alberto Lorente Saiz est géographe, expert en développement local et innovation territoriale, expert en projets européens et expert en innovation sociale et économie verte.

Ces dernières années, il a travaillé comme technicien et consultant sur divers projets européens et est formateur-spécialiste dans ce domaine. Il est actuellement directeur de projet dans l'entreprise Crea 360 et président de la délégation valencienne de l'Association des géographes. Alberto est évaluateur Erasmus + pour l'Espagne et contributeur Honoraire officiel pour le département géographie humaine de l'Université d'Alicante.

ALBERTO LORENTE SAIZ (España, 1988) es geógrafo, experto en desarrollo local e innovación territorial, experto en proyectos europeos y experto en innovación social y economía verde. En los últimos años ha trabajado como técnico y consultor en diversos proyectos europeos y es formador especializado en este campo. Actualmente es director de proyectos en Crea 360 y presidente de la delegación valenciana del Colegio de Geógrafos. Alberto es asesor Erasmus + para España y colaborador oficial honorífico del Departamento de Geografía Humana de la Universidad de Alicante.



Jean Baptiste
MARIE

JEAN BAPTISTE MARIE. Architecte, docteur en aménagement et architecture, diplômé de l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles et de l'École Boule. Il assure la direction générale de l'Europe des projets architecturaux et urbains, organisme de recherche et d'expérimentation sous tutelle du Ministère de la Transition écologique et de la Cohésion des territoires et du Ministère de la Culture qui pilote la Plateforme d'observation des projets et stratégies

urbaines (POPSU), le programme de recherche-embarquée Coubertin sur les jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024, mais également le concours European ou encore le programme Engagés pour la qualité du logement de demain. Par ailleurs, Professeur des Écoles nationales supérieures d'architecture, il préside à ce jour l'ENSA de Normandie. Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages sur l'architecture et les villes au XX^e siècle.



Nuria
MATARREDONA
DESANTE

NURIA MATARREDONA DESANTE, membre du COACV pour l'innovation, la durabilité et l'internationalisation.

Elle est architecte, enseignante et chercheuse. Elle est titulaire d'un doctorat de l'université polytechnique de Valencia. Sa carrière académique s'est consolidée dans des universités telles que l'Université de Pennsylvanie, l'Université de Harvard, l'Universidad Nacional Autónoma de México et l'Universidad Politécnica de Madrid, où elle s'est spécialisée dans la conservation du patrimoine architectural et le développement durable des communautés locales. Elle a participé à de nombreuses publications et forums spécialisés. Elle a été directrice générale de l'agenda urbain et de l'architecture du ministère des Transports, de la Mobilité et de l'Agenda Urbain de mars 2023 à décembre 2023 et directrice générale de l'innovation écologique dans la construction de la Generalitat Valenciana d'août 2019 à avril 2023.

NURIA MATARREDONA DESANTE, Vocal de Innovación, Sostenibilidad e Internacionalización del COACV.

Es arquitecta, docente e investigadora. Doctora por la Universidad Politécnica de Valencia. Su trayectoria académica se consolida en universidades como University of Pennsylvania, Harvard University, Universidad Nacional Autónoma de México o Universidad Politécnica de Madrid, especializándose en la conservación de patrimonio arquitectónico y desarrollo sostenible de comunidades locales. Ha participado en numerosas publicaciones y foros especializados. Ha sido Directora General de Agenda Urbana y Arquitectura del Ministerio de Transportes, Movilidad y Agenda Urbana desde marzo 2023 hasta diciembre 2023 y Directora General de Innovación Ecológica en la Construcción de la Generalitat Valenciana desde agosto 2019 hasta abril 2023.



Mar
ORTEGA-REIG

MAR ORTEGA-REIG est titulaire d'un doctorat en ingénierie de l'eau et de l'environnement de l'Université Polytechnique de Valencia (UPV) (Espagne) et d'une maîtrise en gestion de l'eau de l'Université de Cranfield (Royaume-Uni). Son expérience multidisciplinaire comprend des travaux dans les domaines du développement rural et des systèmes d'irrigation gérés par les agriculteurs, et en particulier sur la gouvernance de l'eau et les politiques de l'eau dans l'irrigation méditerranéenne, avec un intérêt particulier pour la vision des acteurs impliqués et une approche socio-technique. D'autre part, ses travaux récents se sont orientés vers la recherche appliquée sur les disparités territoriales et les politiques visant à surmonter la marginalisation des zones défavorisées. Elle est actuellement chercheuse au Centre valencien d'études sur l'irrigation et professeure au sein du Département d'Économie et de Sciences Sociales (UPV).

MAR ORTEGA-REIG es doctora en Ingeniería del Agua y Medioambiental por la Universitat Politècnica de València (UPV) (España) y Máster en Gestión del Agua por la Universidad de Cranfield (Reino Unido). Su experiencia multidisciplinar incluye trabajos en los campos del desarrollo rural y los sistemas de riego gestionados por agricultores, y en concreto sobre la gobernanza del agua y las políticas hídricas en los regadíos mediterráneos, con un interés particular por la visión de los actores implicados y un enfoque socio-técnico. Por otro lado, sus trabajos recientes se han orientado hacia la investigación aplicada sobre disparidades territoriales y las políticas para superar la marginación de las áreas menos favorecidas. En la actualidad es investigadora del Centro Valenciano de Estudios del Riego y profesora del Departamento de Economía y Ciencias Sociales (UPV).



Pablo
PEÑÍN LLOBELL

PABLO PEÑÍN LLOBELL, (Gandia, 1973) Responsable de la culture au Collège territorial des architectes de Valencia depuis 2014.

Il est architecte de l'ETSA Valencia (1999), professeur associé du département des projets architecturaux de l'ETSAV, UPV depuis 2006 et professeur du master d'architecture avancée - recyclage des infrastructures et des équipements, Université polytechnique de Valencia. Il est partenaire du bureau Peñín Arquitectos, basé en Valencia, Gandía et Barcelona

PABLO PEÑÍN LLOBELL, (Gandia, 1973) Responsable de cultura del Colegio Territorial de Arquitectos de Valencia desde 2014.

Es arquitecto por la ETSA Valencia (1999), Profesor asociado del Departamento de Proyectos Arquitectónicos de la ETSAV, UPV desde 2006 y Profesor del Máster de Arquitectura Avanzada - Reciclaje de Infraestructuras y Equipamientos, Universidad Politécnica de Valencia. Es socio del despacho Peñín Arquitectos, con sede en Valencia, Gandía y Barcelona



Isabelle
REGNIER

ISABELLE REGNIER est journaliste et critique d'architecture au journal Le Monde. Sa carrière de journaliste débute en 2000, après une période passée à travailler pour des institutions culturelles à New York, puis à Hong Kong. D'abord en charge de l'économie du cinéma et de la politique culturelle au sein de la revue Les Cahiers du cinéma, où elle écrivait sous le pseudonyme Anne Ballylinch, elle rejoint la rédaction du Monde en 2002, où elle se consacre pendant une quinzaine d'années à la critique de

cinéma. En 2018, elle prend en charge la rubrique architecture et patrimoine du journal. Elle est l'autrice de deux documentaires, La Rue est à eux (2010) et Pièce Montée (2012). Elle a contribué à l'ouvrage collectif Jacques Rozier, le Funambule, publié en 2001 aux éditions des Cahiers du cinéma. Elle enseigne par ailleurs, dans le cadre du master Arts à l'École Nationale Supérieure, et du master de journalisme culturel de la Sorbonne Nouvelle.



Françoise
RISTERUCCI

FRANÇOISE RISTERUCCI est aujourd'hui architecte honoraire après une activité de plus de quarante ans menée depuis son diplôme en 1978, avec la création d'une première agence en 1979, restructurée par la suite, et clôturée fin 2021. Ses travaux et réalisations émanent principalement de la commande publique, par le biais de nombreux concours, et ont porté principalement sur des équipements scolaires (écoles, lycée, crèches), culturels (bibliothèques), des ouvrages d'art ou techniques (péage, pont, centres d'entretien), et dans les deux dernières décennies sur l'habitat, le logement social tout particulièrement. (cf site de Caradec & Risterucci).

Ces réalisations ont fait pour certaines l'objet d'expositions et de publications, et ont été récompensées par quelques distinctions : les Albums de la Jeune Architecture 8^e session en 1988, le prix d'architecture de la Ville de Rennes

en 2005, la mention spéciale du jury « les Clés de l'habitat durable en Seine Saint Denis » en 2013, le Grand Prix Régional des Pyramides d'argent Région Bretagne en 2017, le Prix de l'architecture et l'aménagement normand Palmarès de Normandie en 2018 ainsi que du Palmarès de la Manche la même année.

Parallèlement à cette pratique, elle a exercé des missions de conseil, auprès de la MIQCP (Mission Interministérielle pour la Qualité des Constructions Publiques), de la ville de Boulogne-Billancourt, et principalement, a été nommée Architecte Conseil de l'État en 2000, affectée dans les départements de l'Ardèche, des Vosges, du Var notamment, de 2011 à 2018 qui lui a permis d'aborder les questions des enjeux hydrauliques et de la recomposition spatiale dans les territoires à risques littoraux..., puis enfin de la Drôme jusqu'en 2021.



Alberto
RUBIO GARRIDO

ALBERTO RUBIO GARRIDO est Chercheur à l'Institut Valencien de l'Édification et professeur de projets architecturaux à l'École Technique Supérieure d'Architecture de la UPV.

Il est Architecte diplômé de l'Université Polytechnique de Valencia, docteur en philosophie (Université de Valencia) et docteur en architecture (Université Polytechnique de Madrid), Espagne. Il a été directeur général de la qualité, de la réhabilitation et de l'efficacité énergétique de la Generalitat Valenciana (Valencia, Espagne). Il a participé à différents projets de recherche européens (programmes INTERREG, Énergie intelligente, Horizon 2020, Horizon Europe et Climat KIC Programmes) et publié de nombreux articles et livres scientifiques. Il participe régulièrement à des congrès internationaux.

Ses domaines de recherche sont axés sur les études urbaines, la transition écologique, la politique du logement et l'esthétique de l'architecture.

ALBERTO RUBIO GARRIDO es investigador en el Instituto Valenciano de la Edificación y profesor de proyectos arquitectónicos en la Escuela Técnica Superior de Arquitectura de la UPV.

Es licenciado en Arquitectura por la Universidad Politécnica de Valencia, doctor en Filosofía por la Universidad de Valencia y doctor en Arquitectura por la Universidad Politécnica de Madrid, España. Ha sido director general de Calidad, Rehabilitación y Eficiencia Energética de la Generalitat Valenciana (Valencia, España). Ha participado en diversos proyectos de investigación europeos (INTERREG, Energía Inteligente, Horizonte 2020, Horizonte Europa y Programas Climate KIC) y publicado numerosos artículos científicos y libros. Participa regularmente en conferencias internacionales. Sus áreas de investigación se centran en los estudios urbanos, la transición ecológica, la política de vivienda y la estética arquitectónica.



Carles
SANCHIS IBOR

CARLES SANCHIS IBOR (Valencia, 1970) est titulaire d'un doctorat en géographie de l'Université de Valencia (1998) et d'une maîtrise en SIG de l'Université de Girona (2001). Il est actuellement chercheur au Centre Valencien d'Études sur l'Irrigation de l'Université Polytechnique de Valencia, où il travaille depuis 2001. Depuis 2002, il est également professeur associé au département de géographie de l'Université de Valencia. Son activité de recherche s'est développée dans deux domaines liés à l'eau : d'une part, l'étude des zones irriguées et des zones humides, d'un point de vue historique et des politiques de gestion, et d'autre part, la géomorphologie fluviale et les inondations. Il est membre fondateur et membre du conseil d'administration de la Fondation Assut pour la protection et la défense de l'irrigation traditionnelle et des zones humides de la Méditerranée. Depuis 2020, il est président du conseil d'administration du Parc Naturel de l'Albufera.



Adrián
TORRES

ADRIÁN TORRES ASTABURUAGA est architecte diplômé de l'ETSA de Valencia. Il développe des projets d'architecture, d'urbanisme et de paysage, explorant les notions de Bio-Architecture et de Bio-Urbanisme.

Il est titulaire d'un doctorat en théorie et histoire de l'architecture de l'ETSA de Barcelona et d'un diplôme de recherche en art de l'ESAA d'Annecy, France. Il est titulaire d'un post-doc à l'École Urbaine de Lyon (Université de Lyon, France) dirigée par Michel Lussault, portant sur les projets de stratégie territoriale (Grand Genève) et le rôle de l'eau dans le monde urbain anthropocène. Actuellement, avec le studio Gradoli&Sanz, il est en train d'élaborer le projet du parc de l'Embouchure du fleuve Turia à Valencia.

CARLES SANCHIS IBOR (València, 1970) es Doctor en Geografia por la Universitat de València (1998) y Master en SIG por la Universitat de Girona (2001). En la actualidad es investigador del Centro Valenciano de Estudios del Riego de la Universitat Politècnica de València, donde trabaja desde el año 2001. Desde 2002 es también Profesor Asociado del Departamento de Geografía de la Universitat de Valencia. Su actividad investigadora se ha desarrollado en dos ámbitos en torno al agua: por un lado, en torno al estudio de los espacios regados y los humedales, desde perspectivas históricas y de políticas de gestión, y por otro, sobre la geomorfología fluvial y las inundaciones. Es miembro fundador y vocal del patronato de la Fundación Assut para la protección y defensa de los regadíos tradicionales y humedales del Mediterráneo. Y desde 2020 es presidente de la Junta Rectora del Parc Natural de l'Albufera.

ADRIÁN TORRES ASTABURUAGA es Arquitecto por la ETSA de Valencia. Desarrolla proyectos de arquitectura, urbanismo, paisaje, explorando las nociones de Bio-Arquitectura y Bio-Urbanismo. Es Doctor Arquitecto por la ETSA de Barcelona en Teoría e Historia de la Arquitectura y Grado de investigación en Arte por la ESAA - Annecy, Francia. Ostenta un postgrado en investigación en la Escuela Urbana de Lyon (Universidad de Lyon, Francia) dirigida por Michel Lussault, abordando proyectos de estrategia territorial (Grand Genève) y el rol del agua en el mundo urbano antropoceno. Actualmente, junto con el estudio Gradoli&Sanz se encuentra en proceso de redacción del Parque de Desembocadura del río Turia en Valencia.



Marta
VALL-LLOSSERA
FERRAN

MARTA VALL-LLOSSERA FERRAN (Lleida, 1962) est architecte diplômée de l'Escuela Técnica Superior de Arquitectura de Barcelona. Elle a occupé le poste de doyenne de l'Ordre officiel des architectes des îles Baléares de 2015 à 2022, date à laquelle elle a assumé la présidence du CSCAE (Conseil Supérieur des Collèges d'Architectes Espagnols). Entre 2018 et 2021, elle a occupé le poste de première vice-présidente dans l'équipe gouvernementale de Lluís Comerón.

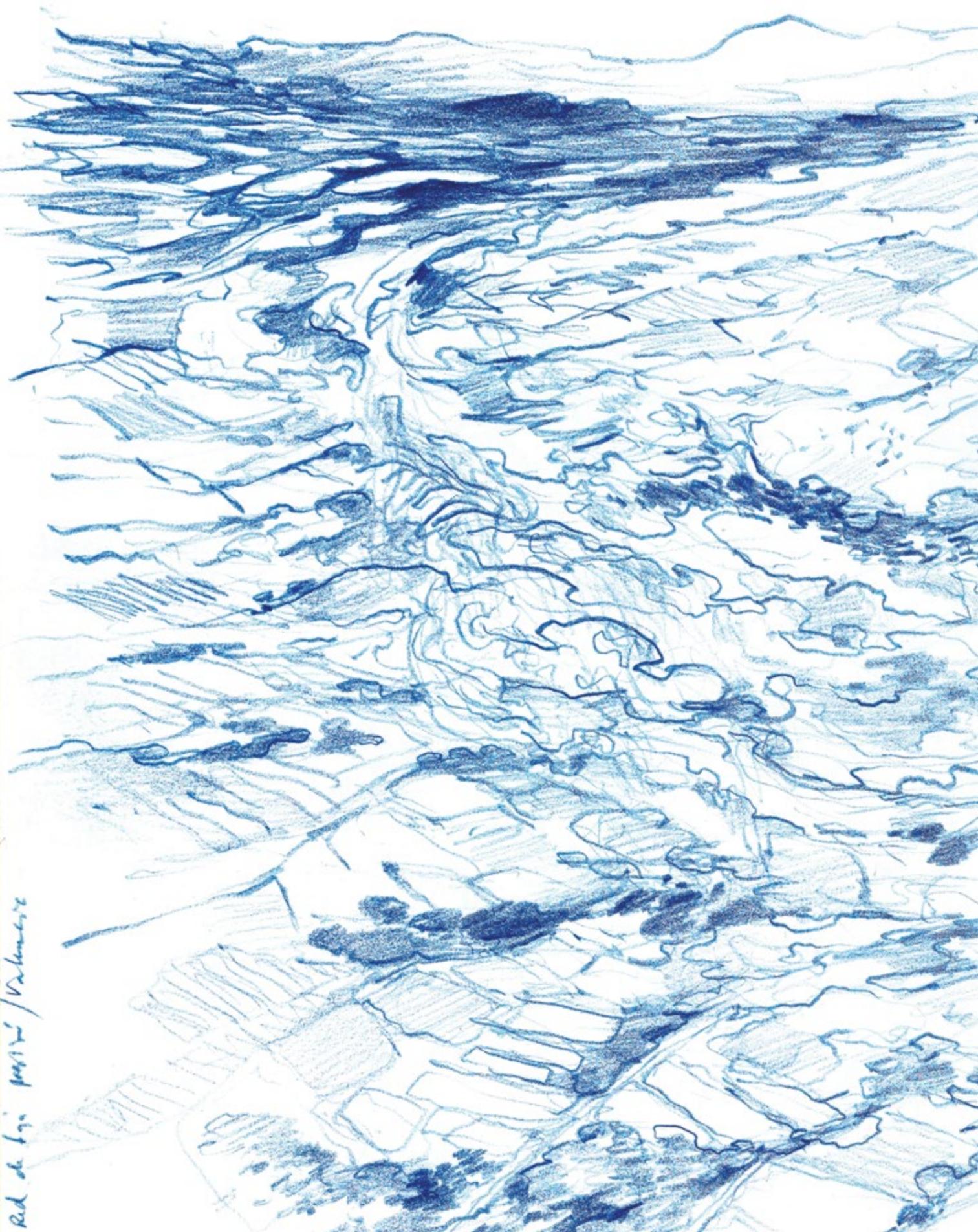
MARTA VALL-LLOSSERA FERRAN (Lleida, 1962) es Arquitecta por la Escuela Técnica Superior de Arquitectura de Barcelona. Ha ejercido el cargo de decana del Colegio Oficial de Arquitectos de las Islas Baleares desde el año 2015 hasta 2022, fecha en la que asume la presidencia del CSCAE. Entre los años 2018 y 2021 ocupó el cargo de vicepresidenta primera en el equipo de gobierno de Lluís Comerón.



Les textes et images de ce document sont uniquement destinés à cette publication. Leur reproduction pour d'autres propos est interdite.
Tous droits de reproduction réservés © Architectes-conseils de l'État | Mars 2025

**EAUX FORTES
VALENCIA, ARCHITECTURES
ET TERRITOIRES**

**SÉMINAIRE #30
VALENCIA 3-6 OCT 2024**



Red de la p. 100 / 100